



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

XLVIII

NAPOLI

~~XLVIII~~

~~48~~

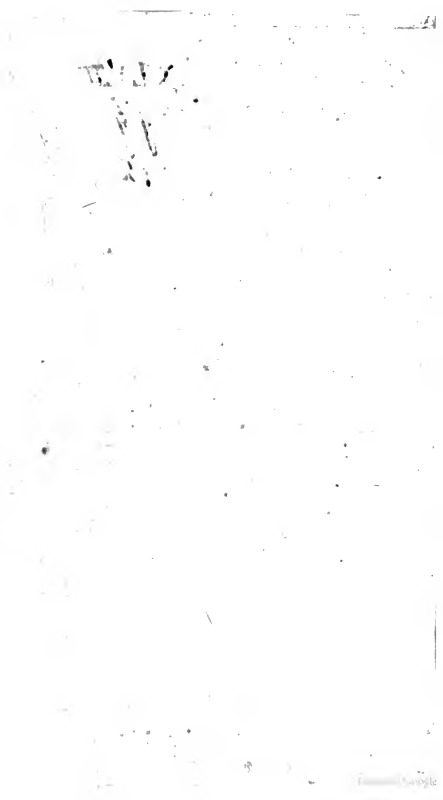
48



~~XLVIII~~

~~gg~~

~~12~~



L A
MORALE PRATIQUE
D E S.
JESUITES.



LA
MORALE PRATIQUE
DES
JESUITES,

*Où elle est représentée en plusieurs Hi-
stoires, arrivées dans toutes les par-
ties du monde.*

Extrait ou de Livres tres-autorisés & fide-
lement traduits, ou de Memoires tres-
sûrs & indubitables.

TOME PREMIER.
NOUVELLE EDITION.



A AMSTERDAM,
Aux Depens de la Compagnie,

MDCCXLVI.



T A B L E

D E S

H I S T O I R E S ,

Et choses contenues dans cette première partie de la Morale Pratique des Jésuites , pour la commodité du Lecteur.

PREFACE. *Quel est le dessein qu'on se propose dans ce Recueil.* Pag. 1

Des pieces contenues dans cette première Partie. 11

PAROLLES DE S. PAUL, *extraites du chap. 3. de la 2. Epist. à Timothée, entendues des Jésuites par le pieux & savant Evêque des Canaries MELCHIOR CANUS celebre Theol. de l'Ordre de S. Dominique, comme Orlandin Jésuite en demeure d'accord dans l'Histoire de la Société.* 18

PROPHETIE de sainte HILDEGARDE. *Avertissement.* 19

PROPHETIE en latin de sainte HILDEGARDE *Abbesse, rapportée par BZOVIVS au tome XV. de ses Annales Eccles. l'an de J. Chr. 1415. 2. 39. sous le Pape Jean XXIII.* 21

La même PROPHETIE en François. 23

COMMENTAIRE sur cette Prophétie par le Vener. & Rev. Seigneur Dom Jérôme Batiste de la Nuxa de l'Ordre de S. Dominique, Evêque premièrement d'Albarazin, & en suite

IV T A B L E.

suite de Balbastro, où il fait voir que l'application s'en doit faire à ceux qui se disent de la Compagnie de JESUS, quoique leurs œuvres & leurs sentimens ne le disent pas, y étant tout à fait contraires: rapporté par l'Auteur du Theatre Jesuitique, pag. 183. comme étant fidelement copié sur l'original de ce Irelat qui se conserve dans le Couvent des Dominicains de Saragosse. 25 & seq.

CONCLUSIO Facultatis Theologiæ Parisiensis facta in Comitibus ordinariis celebratis die 1. Decembris 1554. 59

La même CONCLUSION en françois. 53

REMONSTRANCES de la Cour de Parlement de Paris au Roi Henri IV. sur le rétablissement des Jesuites, faites par M. le premier President de Harlai en 1604. 56

EXTRAITS du Livre intitulé Image du 1. Siècle de la Société des Jesuites. où l'on voit l'esprit d'orgueil, & de propre estime, qui regne dans cette Société jusques à l'extravagance. 64

La Société est le Chariot de feu d'Israel, une troupe d'AnGES lumineux & brulans. Ibid.

Ils sont tous eminens en doctrine & en sagesse. C'est la Compagnie des parfaits. 65

Ils sont des Lions, des Aigles, des Heros, des hommes choisis, des foudres de guerre, ils naissent tous le Casque en teste, chacun vaut une armée. 67

La Société est un grand miracle comme le monde; c'est pourquoi elle n'a pas besoin d'en faire d'autres. 71

Que la Société est le rational ou Oracle sur la poitrine du Grand-Prêtre, qui decide infailiblement par elle. 73

Exemple d'Evêques qui ont preferé la Société des

T A B L E:

des Jesuites à leur Caractere.	78
Admirable conformité de la Société des Jesuites avec l'Eglise.	80
Prééminence de S. Ignace par dessus Moïse, les Apôtres & les Fondateurs d'Ordres.	86
Superbes comparaisons des Fondateurs & des Generaux de la Société avec les Empereurs, les Conquerans, & les grands Princes du monde.	88
Vains & faux éloges de leurs Auteurs.	91
Vaine & fausse conformité avec Jesus-Christ.	93
PRIVILEGES & avantages extraordinaires de la Société par dessus tous les autres Ordres.	
I. PRIVILEGE: Que la Société est Vierge.	109
II. PRIVILEGE: Que c'est la COMPAGNIE DE JESUS, & que l'usage & l'office de ce nom leur appartient particulièrement.	106
III. PRIVILEGE: Qu'ils sont les Affranchis & les Compagnons de Jesus-Christ. Vision où ils sont preferez aux Capucins & aux Chartreux.	113
IV. PRIVILEGE: Que tous ceux qui meurent dans la Société, quoi que jeunes, ont tous accompli un Siecle.	115
V. PRIVILEGE: Qu'ils sont plus prudens & plus politiques que les Ministres d'Espagne.	116
VI. PRIVILEGE: Que Jesus-Christ vient au devant de chaque Jesuite mourant pour le recevoir.	118
VII. PRIVILEGE: Que nul Jesuite ne sera damné, & que la Société n'a nul sujet de craindre la corruption.	119
VIII. PRIVILEGE: Que la S. Vierge est toute à la Société.	122
IX. PRIVILEGE: Qu'ils peuvent se louer eux-mêmes avec des hyperboles prodigieuses, & être louez des autres sans peril de vanité.	124

QUE LA SOCIÉTÉ à reformé toute l'Eglise,
& changé la face de la Chréienté.

Qu'elle à ruiné les Demons, & rappellé les
vertus. 127

Que les Jesuites sont les Medecins mystiques &
spirituels, sur tout des Ecclesiastiques. Ibid.

Grands fruits, mais un peu douteux, de leurs
predications. Histoire celebre d'un Jesuite sur
ce sujet. 130

Grands avantages de leurs Congregations dans
la Chréienté. Les Nobles distingués des au-
tres. Bonheur des Rois, Princes, & Evê-
ques, qui y sont enrôlés. 134

Bons effets particuliers & publics de ces Con-
gregations. 136

Que le frequent usage de la Confession & Com-
munion éteint partout a été rétabli par la
Société. Et combien il est merveilleux. 138

Qu'il n'y a nul commerce entre la frequenta-
tion des Sacremens & les vices: ce qui est
contre l'expérience. 144

Artifices de devotion inventez par la Société,
pour attirer le peuple les 3. jours gras. & les
premiers jours des mois à la communion. 145

REFLEXIONS generales sur tous les Extraits
qu'on vient de rapporter de L'IMAGE DU
PREMIER SIECLE, &c. 147

ARTIFICES & VIOLENCES des Jesuites d'Al-
lemagne pour enlever aux Ordres religieux
plusieurs Abbayes & Prieurez considerables.
Histoires sur ce sujet, tirées du FACTUM de
Dom PAUL WILLAUME Religieux & Vi-
caire general de l'Ordre de Cluny, présenté
au Conseil du Roi de France en 1654. con-
tre les Recteurs des 3. Colleges des Jesuites
de Selestat, d'Ensisheim, & de Fribourg en
Brisgau. De 3. Prieurez en Alsace envahis
par les Jesuites sur l'Ordre de S. Benoît.

Et

Et premierement du Prieuré de S. Valentin de Ruffach enlevé avec violence en vertu de Bulles contre Bulles.	171
Surprises de Lettres du Roi, & d'un Mandement de l'Evêque de Strasbourg. Dependence des 3. Prieurez.	173
Faux exposez au Pape Gregoire XIII. pour avoir une Bulle d'union dudit Prieuré. Imposition de faux crimes au Prieur.	175
Autres calomnies des Jesuites. Faux Seminaire. Faux expose au Pape Paul V. artifices, avarice, violences.	177
Execution de Sentence non rendue. Information de crimes inventez par les Jesuites. Ils se font donner par l'Archiduc Leopold ce qui ne lui appartient point. Nouvelle Bulle.	179
Insigne fourberie des Jesuites pour enlever une Abbaie de l'Ordre de Cisterciens, appelée AULA REGIA.	181
Du Prieuré de S. Jacques de Veldbach dont les Jesuites se font sous fermiers pour s'en rendre maîtres.	182
Ils en chassent les Religieux, en poursuivent l'union à Rome, & de plusieurs autres Benefices sous le nom de l'Archiduc qu'ils intercessent.	184
D'une Abbaie de S. Benoit enviée & presque enlevée par un Jesuite.	187
Du Prieuré de S. Morand usurpé par feinte pieté, & Bulle subreptice. Deux autres aussi usurpez.	190
Donation sans droit en faveur des Jesuites. Ne pouvant garder le Prieuré ils en emportent tous les meubles, titres & ornemens.	192
De l'Abbaie de Notre-Dame des Hermites en Suisse, où les Jesuites s'introduisent sous d'insignes faussetez.	193
Corruption des Juges par presents.	195
Plain-	

<i>Plaintes fondées sur le Mensonge.</i>	196
<i>Recours des Jesuites au Pape, & aux Etats de l'Empire, pour les surprendre.</i>	198
<i>Recours à des Officiers de guerre & de Justice heretiques. Calomnies. Recommandations pour l'injustice.</i>	200
<i>Rapines & demolitions des Benefices.</i>	201
<i>Du Prieuré de Maizeré, de l'Ordre de S. Benoît, changé en metairie par les Jesuites.</i>	203
<i>Enlèvement des titres & registres. Histoire sur ce sujet des Jesuites de Nancy.</i>	204
<i>Procedures des Jesuites en 3. Tribunaux; & 3. païs differens en même tems pour les mêmes Prieurez, & autres chicaneries.</i>	205
<i>Bulles contre toutes les formes, & contre les S. Canons & Conciles. Arrêt en faveur des Benedictins contre les Jesuites.</i>	207
<i>Arrêt du privé Conseil.</i>	208
AUTRES HISTOIRES des artifices & violences des Jesuites d'Allemagne pour enlever des Abbayes aux Ordres de S. Benoît & de Cisteaux tirées des livres du celebre P. Hay Benedictin d'Allemagne: l'un appelé ASTRUM INEXTINCTUM, imprimé en 1636. & l'autre HORTUS CRUSIANUS, imprimé à Francfort en 1656. & qui ont été imprimez depuis 10. ans avec toutes les citations, tant en France in 4. qu'à Cologne in 8. en 1659.	
<i>Insigne Imposture du P. Lamorman Jesuite, Confesseur de l'Empereur, pour usurper des Abbayes.</i>	210
<i>Ecrits des Jesuites: leurs intrigues à Rome & leur hardiesse à descrier l'Edit & le Conseil de l'Empereur.</i>	214
1. Imposture des Jesuites, que ces Abbayes étoient éteintes.	217
2. & 3. Impostures: Que c'étoit un abus &	220

- une chose impossible de rendre ces Abbayes
aux Religieux. 218
4. & 5. Impostures: Que les Jesuites étoient
des personnes propres pour occuper ces Ab-
bayes, & compris sous le nom de Moines. 220
6. Imposture: Que le Pape a une puissance
extraordinaire de déroger à tout ce qui
n'est pas favorable aux Jesuites. 221
7. Imposture: Que l'Empereur étoit Fonda-
teur & maître de ces Abbayes à cause des
fraix de la guerre. 224
8. Imposture: Qu'on peut changer d'avis pour
son profit particulier. 226
9. Imposture: Que le P. Lamorman avoit
bien agi, savoir, selon les regles de la So-
cieté, en trompant l'Empereur. 227
10. Imposture: Que ces Abbayes n'étoient à
personne, & qu'ils ne les demandoient pas,
mais les Princes pour eux. 228
- Les Jesuites tâchent d'enlever une Abaie de
Cisteaux, & une de Ste. Claire. Belle Lettre
d'un Seigneur Alleman contre cette avidité
de bien. 231
- Qu'ils accommodent les cuisines, & non les
Monasteres. 4. Abaies enlevées pour un seul
de leurs Colleges. 235
- Mensonges & fourberies des Jesuites pour
s'emparer d'une Abaie de Religieuses en
Saxe. 237
- Leur cruauté inouïe à chasser par force ces Fil-
les & leur Confesseur de cette Abaye. 239
- Un Abbé de Cisteaux les en fait sortir honteu-
sement, & y rétablit les Religieuses. 244
- HISTOIRE CELEBRE de l'énorme tromperie des
Jesuites de Mets aux Religieuses Ursulines
dans la vente d'une maison pour leur nouvel
établissement dans cette même ville: confir-
mée par l'Arrêt qui fut rendu sur cela au
Par-

Parlement dudit Mets en l'an 1661. concernant ci-après : où se voient les equivoques, les mensonges, le dol, & la fourberie, mis en pratique par ce Recteur à l'égard de ces Religieuses, doit il étoit Directeur spirituel & temporel. 249

Extrait de la transaction entre les R.R. Peres Jesuites d'une part & les Religieuses Ursulines de Mets & de Mascon d'autre. 267

LA FAMEUSE BANQUEROUTE DES JESUITES DE SEVILLE, de plus de 450000. ducats, dont un grand nombre de personnes, & même de familles entieres, ont été ruinées; Comme il paroît par la relation inserée dans le Livre Espagnol intitulé : THEATRE JESUITIQUE, p. 378. & par le Memorial présenté au Roi d'Espagne en personne par les Creanciers du College des Jesuites de Seville touchant cette Banqueroute: traduit fidèlement sur un Imprimé Espagnol, signé de la main de Jean Onusfre de Salazar, & paraphé : où se voient l'esprit d'ambition, d'avarice & d'iniquité, des Jesuites. 275

AUTRES MARQUES DE L'AVARICE, ET FOURBERIE DES JESUITES, dans l'histoire suivante, rapportée par le même auteur du THEATRE JESUITIQUE, p. 381. & dans un autre Imprimé Espagnol avec ce titre: RECIT de ce qui s'est passé en l'étrange découverte faite par Dom Jean de Santelices Guevara, Conseiller du Conseil Royal, de la fraude & tromperie par laquelle les Jesuites du College de S. Hermenigilde de Seville ont caché & retenu durant plus de 39. ans à Dom Rodrigo Barba Cabeça de Vaca, habitant de ladite ville, 3300. ducats de rente, qui lui avoient été laissez par dom Jean Monsalve son Oncle l'un des 24. de Sevil-

- Seville; & dont ils ont-joui à leur profit pendant tout ce tems, en lui donnant seulement 300. ducats par an en forme d'aumône. 290
- Un Jesuite de Madrid engage une femme à donner tout son bien par testament à la Société; un autre Jesuite le fait donner aux heritiers, & est chassé pour ce sujet de la Société. Ils en font mourir un autre pour la même raison. 295
- Les Jesuites de Madrid chassent de la Société le fils d'un Marechal, & retiennent son argent, que le Marechal leur fait rendre par adresse. 298
- Un Jesuite de Grenade donne deux avis contraires, dont il ne veut pas signer l'un par maxime de la Société. 299
- Les Jesuites chassés de Malte pour leur insatiable avarice, & un crime abominable. 300
- Livre du Jesuite Personius; pour se rendre maître de tous les biens ecclesiastiques d'Angleterre. 303
- Jesuites en prêchant l'Evangile au Japon sement les seditions & la guerre; sont persecutez & chassés comme des fourbes & des trompeurs. 304
- L'avarice & l'ambition des Jesuites cause la perte de deux Rois Chrétiens au Japon. La trahison qu'ils firent au Roi d'Omura, laquelle fit passer pour traîtres les Ministres de l'Evangile. 305
- Méchant conseil donné au Roi d'Arima, qui lui coûta la vie, & causa une sanglante persecution contre les Chrétiens. 307
- Dans une contribution publique de tous les Religieux d'Espagne les Jesuites donnent 3. avis au lieu d'argent. 308
- Les Jesuites des Indes toujours pour les Gouvern.

- verneurs contre les Evêques. Persecuteurs
de l'Archevêque de sainte Foi. Absolvent
ceux qu'il avoit excommuniés. Enseignent
qu'il y a deux Dieux. 311
- Dom Maichieu de Castro Evêque aux Indes
Orientales maltraité & méprisé par les
Jesuites, qui le font aller 3. fois à Ro-
me, & se moquent des bulles & censu-
res qu'il en apporte. 313
- Ambition & Tyrannie des Jesuites dans la
fondation & administration des Colleges d'Hi-
bernois en Espagne. 315
- Relation succinte & abrégée des grandes per-
secutions que les Peres de la Compagnie
du nom de Jesus ont fait souffrir à Dom
Fray Hernando Guerrero Archevêque de
Manille aux Philippines, écrite en Espa-
gnol par un neveu de cet Archevêque. 316
- Extrait d'une Lettre de Madrid du 8. Juil-
let 1653. dans laquelle on voit la puni-
tion de ce Gouverneur qui avoit maltrai-
té son Archevêque. 320
- Avarice des Jesuites dans la pêche des per-
les à Cochin, pour laquelle ils sont chas-
sez, & les perles maudites. 322
- Jesuites marchands, banquiers, & voitu-
riers, à Carthagene aux Indes, ce qu'il
leur réussit mal. 328
- Ils surprennent le Roi d'Espagne se faisant
donner un marais pour rien, qui valoit
beaucoup. 330
- Leurs exactions étranges pour des droits dou-
teux sur des prairies de Grenade. 331
- Ils ont procès avec les Chartreux d'Evora,
pour une rente sur Grenade. 332
- Ils desournent un Canal, & bastissent un
moulin dessus en une nuit. Ibid.
- Ils fabriquent plusieurs millions de monnoie
pour

- pour un qui leur avoit été permis. 335
- Un Jesuite fait retomber son pentent dans le crime, en lui remettant devant les yeux le portrait d'une femme qu'il avoit aimée & oubliée. 336
- Les Jesuites ne sortent point la nuit pour les pauvres, mais bien pour les riches. Plaisant tour que leur fait sur cela le Gouverneur d'Evora. 337
- Mœurs corrompues de leurs écoliers & Prêtres en trois grandes Provinces. Comment ils gardent leur vœu d'obéissance au Pape, & comment ils tâchent de tromper les Princes. 339
- Ils se rendent maîtres & Recteurs de l'Université de Prague contre les droits de l'Archevêque, en attribuant de faux droits à l'Empereur. 342
- Ils font passer pour Saint & pour Prophete leur Pere Cyprien, qui étoit un fourbe & un espion. 345
- Ils cherchent aux Indes les moyens de s'enrichir, & non le salut des ames. Ils y deshonorent la Religion par leurs concubinages & leurs fourberies. 350
- Un Frere Jesuite aiant été poignardé par le mari d'une femme qu'il aimoit, les Jesuites subornent des temoins pour couvrir leur honneur. 353
- Corruption horrible d'une devote par le P. Medina Jesuite son Confesseur, qui est sauvé de l'inquisition par les Jesuites, se marie & enseigne le Judaïsme. 358
- Theses des Jesuites qu'on n'est point obligé au Breviaire sous aucun peché : que ce n'est qu'une coutume venue d'erreur. 359
- Jesuites extravagans sur les revelations & sur leur propre estime. Falsificateurs de livres :

<i>Pres: Valencia confondu sur ce sujet, dont il meurt.</i>	Ibid.
<i>Devotion interessée & exoravagante, sous pretexte d'honorer la Vierge.</i>	362
<i>Leurs artifices à l'égard des femmes qui ont de la vanité.</i>	364
<i>A l'égard de celles qui ont des enfans, dont elles ont soin.</i>	Ibid.
<i>A l'égard des gens simples, à qui ils font faire des donations.</i>	365
<i>Purgatoire, selon les Jesuites, semblable au Paradis de Mahomet, où abonderont toutes sortes de voluptez sensuelles.</i>	Ibid.
<i>Aux Indes & à la Chine ils portent sur eux les marques des Sectaires idolâtres, publiant faussement que le Pape l'a déclaré permis.</i>	369
<i>Estrange vœu d'un Jesuite de qualité, que ces PP. font sortir, pour recueillir une succession à laquelle il avoit renoncé, l'obligeant par vœu de rentrer chez eux quand il sera maître de ce bien.</i>	371
<i>LETTRE DE M. *** à un de ses amis de Paris, où l'on voit la basse complaisance que les Jesuites ont pour les personnes riches & puissantes, & leur étrange conduite à l'égard d'un Abbé Regulier, à qui ils n'ont point craint de donner l'absolution dans sa dernière maladie, sans l'obliger de faire restitution de ses voleries, ni réparation de ses horribles scandales; & qu'ils ont pris soin d'enterrer dans leur Eglise de Lion après sa mort, & de louer pour sa piété par des Monumens publics. Escrite à Grenoble le 28. Octobre 1661.</i>	374



P R E F A C E.

*Quel est le dessein qu'on se propose
dans ce Recueil.*



N ne doute point que tous ceux, qui ont de l'amour pour la pureté de la morale de JESUS-CHRIST, ne soyent touchez très-vivement de la corruption que les Jésuites s'efforcent d'y introduire par les opinions qu'ils ont inventées, & dont on a représenté une partie dans la MORALE extraite de leurs livres qui a paru depuis peu. Mais on peut dire que ce qu'il y a de plus effroyable dans la conduite de ces Peres est de voir qu'ils suivent dans la pratique toutes ces maximes corrompues, & qu'ils ne permettent rien aux autres contre la loi de Dieu & les principes de l'Evangile, qu'ils ne fassent eux mêmes pour satisfaire leur propre convoitise, ou pour l'aggrandissement & la gloire de leur Société.

C'est ce que l'on entreprend de représenter dans ce Recueil, dont on donne la première partie au public. Et assurément cela manquoit au dessein, que ce pieux & sçavant Docteur de Sorbonne avoit eu d'inspirer à tout le monde, & aux Jésuites mêmes, de l'horreur pour leur detestable morale; puisque l'on ne sçauoit mieux faire voir combien les

relâchemens qu'ils autorisent font dangereux, qu'en découvrant les abysses d'injustice, d'avarice, de cupidité & de tous les autres vices, où ils les ont précipitez.

Qu'ils ne s'imaginent donc point qu'on se soit porté à ramasser toutes les différentes pieces qui composent ce Recueil, dans le dessein de les décrier & de leur nuire: l'on prend Dieu à témoin que l'on n'y a été poussé que par la charité que l'on a pour eux, & par la douleur sincere que l'on a de les voir dans de si mal-heureux engagemens. On gemit de ce qu'ils sont la cause de la perte de tant d'ames qu'ils seduisent, & qu'ils entraînent avec eux dans le precipice. On deplore l'obstination avec laquelle ils ferment les yeux aux lumieres que les Pasteurs de l'Eglise leur presentent pour sortir de leurs égaremens. Enfin l'on tremble lorsque l'on considere qu'ils accomplissent tous les jours à la lettre les propheties qui ont été faites d'eux à la naissance de leur Société.

Car n'est-ce pas un jugement terrible de Dieu, l'on ne dit pas seulement sur les Jésuites, mais encore sur toute son Eglise, qu'il ait suscité presque dans toutes les parties du monde, dès l'établissement de cette Compagnie, des personnes sages, éclairées, & pleines de son esprit, qui ont prévu tous les maux qu'elle causeroit à l'Eglise; le renversement general qu'elle apporteroit dans sa discipline; le trouble & le desordre qu'elle exciteroit dans tous les Etats; & que cependant on l'ait laissé monter à ce degré de puissance & d'autorité, qui fait qu'elle voit à ses pieds presque tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde, que ses Religieux sont maîtres presque de toutes les consciences, qu'ils

résistent à tous les Evêques, & que souvent même ils entreprennent contre les Souverains.

Melchior Canus Evêque des Canaries, cette grande lumière de l'Eglise d'Espagne dans ces derniers siècles, ne la vit pas plutôt paroître dans ce Royaume, qu'il crut que la fin du monde approchoit, & que l'Antechrist paroîtroit bientôt, parce que *ses précurseurs & ses emissaires*, (c'est ainsi qu'ils avouent eux-mêmes * qu'il les appelloit) commençoient à paroître. Il publioit par tout, non seulement dans les conversations & les conférences particulières, mais dans ses sermons & ses leçons publiques, qu'il voyoit en eux toutes les marques que l'Apôtre a déclaré qu'auroient les sectateurs de l'Antechrist. Et lorsque Turrien, qui étoit de ses amis, & qui s'étoit fait Jésuite, le prioit de cesser de persecuter son Ordre; & qu'il alleguoit pour cela l'approbation que le S. Siege lui avoit donnée, il ne lui répondoit autre chose, sinon qu'il se croyoit obligé en conscience d'avertir les peuples, comme il faisoit, afin qu'ils ne se laissassent pas séduire par eux.

D. Jérôme Batiste de Lanuza Evêque d'Albarazin & de Balbastro, qui a été un homme admirable en piété & en sainteté, & doué d'un don tout particulier de Prophetie, de sagesse & d'intelligence, a fait un ouvrage exprès, pour faire voir que la Prophetie de sainte Hildegarde se devoit entendre des Jésuites, & qu'il étoit aisé de reconnoître tous leurs traits dans le portrait que cette Sainte en a fait.

* *Imag. 1. saeculi lib. 4. cap. 5. pag. 496. Orlam. d'n.*

Tarvisius Patriarche de Venise prédit, en jurant sur les saints Evangiles, qu'ils seroient un jour chassés de cette ville à cause de leur genie factieux & politique, ce qui est arrivé cinquante ans depuis, comme il l'avoit prédit, pour avoir excité des factions étranges dans le sein de cette Republique.

Toutes les Universitez catholiques, celles de Cracovie, de Louvain, de Padoue, celles d'Espagne & de France, les Evêques, le Clergé, tous les Ordres Religieux & les Parlemens, se sont opposés presque par tout à leur établissement, comme étant contraire au bien de l'Eglise & à la seureté des Etats. Et la Faculté de Theologie de Paris en particulier dans ce fameux Decret, dont on ne sçauroit trop parler, déclara *d'un commun consentement* que CETTE SOCIÉTÉ SEMBLOIT PERILLEUSE EN CE QUI REGARDE LA FOI, PROPRE A TROUBLER LA PAIX DE L'EGLISE, A RENVERSER LA RELIGION MONASTIQUE, ET NE'Ê PLUTÔT POUR DETRUIRE QUE POUR EDIFIER. ^A

Dieu n'a pas seulement permis que tous ces grands hommes d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, de Flandres, de Pologne, de France, ayent prédit les maux que cette Compagnie causeroit à l'Eglise; mais encore il a excité plusieurs de cette Société même, & de ses propres Generaux, à représenter, avec cette force & cette liberté que la charité & la verité inspirent, la corruption qui s'étoit glissée parmi-eux, & qui se répandoit par leur moyen dans toute l'Eglise.

Le sçavant Mariana a fait un Traité exprès, où il découvre les défauts qu'il avoit remarqués dans leur gouvernement: & il fait voir que dès le tems qu'il écrivoit leur
Socié-

Société étoit tellement défigurée, que S. Ignace même ne l'auroit pas reconnue s'il étoit venu au monde. Et Mutius Viteleschi leur fixième General, faisant reflexion sur la facilité criminelle avec laquelle ceux de sa Congregation embrassoient toutes les nouvelles opinions, qui alloient (ce sont ses termes) à corrompre & à ruiner la piété des fidèles, dit dans une lettre, qu'il adresse aux Supérieurs de toutes leurs Maisons, qu'il est bien à craindre que les opinions trop libres de quelques-uns de la Société, principalement dans les matières des mœurs, non seulement ne la renversent elle-même de fond en comble, mais encore ne causent de très-grands maux dans toute l'Eglise de Dieu.

Il est certain que tant de voix & tant d'oracles devoient au moins porter les Jésuites à rentrer en eux-mêmes, & à reformer dans leur doctrine & dans leur conduite ce que tant de grands hommes jugeoient capable de perdre leur Société, & de nuire à toute l'Eglise. Mais il leur est arrivé par un juste jugement de Dieu ce que l'Apôtre S. Paul declare qu'il arrive à tout homme qui n'embrasse pas les saintes instructions de Notre-Seigneur Jesus-Christ, & la doctrine qui est selon la piété. Car, dit cet Apôtre, il s'enfle d'orgueil, il ne sait rien; mais il est possédé d'une maladie d'esprit qui l'emporte en des questions & des combats de paroles; d'où naissent l'envie, les contestations, les médisances, les mauvais soupçons, les disputes périeuses de personnes qui ont l'esprit corrompu, qui sont privées de la connoissance de la vérité, & qui s'imaginent que la piété leur doit servir de moyen pour s'enrichir. 1. Tim. 6. 3.

Ce sont ces suites mal-heureuses où l'on a

dessein de faire voir dans ce Recueil que Dieu par un ordre secret de sa providence a abandonné les Jésuites : & l'on montrera particulièrement dans ce premier volume, qu'il les a abandonnez aux deux plus pernicious déreglemens, qui, selon l'Apôtre, sont les effets de l'infidélité qu'on a à embrasser les instructions de Jesus-Christ; qui sont *de s'enfler d'orgueil, & de s'imaginer que la piété doit servir de moyen pour s'enrichir.* Car on verra d'une part, dans les Extraits que l'on rapporte de *l'Image de leur premier siecle*, quelle est l'enflure de leur cœur, & jusqu'à quel point d'extravagance ils ont poussé l'estime qu'ils font d'eux-mêmes; & de l'autre on verra dans toutes les autres pieces de ce volume qu'il n'y a point d'artifices, d'injustices ni de violences, qu'ils n'employent pour s'enrichir des dépouilles de toutes sortes de personnes, seculieres & religieuses, Souverains & particuliers.

Ils ne peuvent pas se plaindre de ce que l'on attribue tous ces desordres à la Société; puisque, quand ce ne seroient que des particuliers qui les auroient commis, on ne laisseroit pas de les lui imputer avec justice, parce qu'elle les autorise tous par la doctrine qu'elle defend, & par l'impunité qu'ils trouvent dans son sein.

Car où sont les châtimens qu'elle a pris de ceux qui ont commis tant de violences & d'inhumanitez contre les Religieuses de Voltigerode? Où est l'effort qu'elle a fait pour reparer les maux que la Banqueroute de Seville a fait souffrir à tant de familles desolées? *Que quelqu'un*, dit Mariana chap. 14. *soit seulement bien hardi, quelque faute qu'il ait commise, on en demeurera là, pourvu qu'il sçache*

ſſache uſer de quelque deſaite, & trouver quelque couverture. Je laiſſe à part les crimes les plus groſſiers dont on pourroit faire un grand denombrement ; & qui ſe diſſimulent ſous couleur qu'il n'y a pas de preuves ſuffiſantes, ou de peur de faire du bruit, & que ce bruit ne vienne à éclatter. Car il ſemble que tout nôtre gouvernement n'ait point d'autre but que de couvrir les fautes & de jeter de la cendre deſſus, comme ſi le feu pouvoit manquer tôt ou tard de jeter de la fumée. Si l'on exerce quelque rigueur, c'eſt ſur de pauvres mal-heureux qui n'ont ni force ni protection ; de quoi on a aſſez d'exemples : les autres feront de très grands maux ſans qu'on touche ſeulement à leur robe. Un Provincial, ou un Reſteur renverſera tout, violera les Regles & les Conſtitutions, diſſipera les biens, ou même les donnera à ſes parens ; le châtimement qu'on lui impoſera après pluſieurs années ſera de lui ôter ſa charge, & encore le plus ſouvent on rendra ſa condition meilleure. Y a-t-il quelqu'un qui connoiſſe quelque Supérieur, qui ait été châtié pour ces ſortes d'excès ? Pour moi je n'en ai aucune connoiſſance. Et enſuite, après avoir dit qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'il y eût dans la Société des recompenſes pour les bons, & des châtimens pour les vicieux : C'eſt une choſe déplorable, ajoute-t-il, & que Dieu permet pour nos pechés, qu'on faſſe le plus ſouvent tout le contraire. Car parmi nous les bons ſont affligés, & même mis à mort ſans cauſe, ou pour des cauſes très-legeres, parce qu'on eſt aſſuré qu'ils ne parleront & ne reſiſteront point, dequoi l'on pourroit rapporter pluſieurs exemples très ſunefteſ ; & les méchans ſont ſupportez, parce qu'on les craint. Ce qui eſt une conduite

capable de faire que Dieu abyfme la Compagnie.

Voilà de quelle maniere cet Auteur, qui avoit vieilli dans la Société, deplore la malheureufe politique avec laquelle elle difsimule les plus grands excès de ceux qui la compofent: & voilà de quelle maniere elle en eft refponfable en fomentant & en entretenant leurs plus grands déreglemens; parce qu'ils aiment mieux fouffrir parmi-eux toute forte de corruption, que de faire paroître aux yeux du monde quelque chofe, qui marque que tous les fujets de cette Compagnie ne font pas faints.

Il feroit même très-aifé de prouver que la plupart des maximes de fa morale ne font fondées que fur le libertinage de fes particuliers qu'elle entreprend de juftifier. Si un d'entr'eux feduit une de fes penitentes, & fe fert d'une fauffe revelation pour couvrir du nom de mariage fes impuretez & fes facrilèges, un autre de la Société pour juftifier ce crime ne manque pas d'enseigner qu'*un Religieux profès peut fe marier fur une revelation probable.* Si les uns publient des calomnies contre les perfonnes les plus innocentes, parce qu'ils s'imaginent qu'ils font quelque prejudice à la Société, les autres enseignent qu'un Religieux peut non feulement perdre de reputation, mais tuer même ceux qu'il prevoit pouvoir nuire à la gloire de fa Communauté. Enfin, fi quelques-uns font affez malheureux pour infpirer aux Sujets des meilleurs Princes des deffeins contre leur vie & contre la tranquillité de leurs Etats; les autres font des volumes entiers pour juftifier ces affaffins & ces meutriers, & toute la Société même en fait des Saints & des Martyrs,

tyrs, principalement s'ils sont de ses enfans.

Ne peut-on donc pas dire avec verité que les particuliers de la Societé ne commettent point de defordres qu'on ne puisse tres-justement lui imputer? Mais on n'a point deffein de le faire dans ce Recueil. On n'y rapportera rien qui n'ait été commis par des Maisons & des Provinces toutes entieres, & dont la Societé n'ait hautement pris la defense. Et ainsi on ne parlera point d'un très-grand nombre d'histoires dont on a entre les mains des Memoires tres-amplés & tres-certains, où les noms & les surnoms des particuliers, les Maisons, les Provinces, & les circonstances des crimes, sont spécifiées d'une maniere qui ne laisse pas le moindre doute dans l'esprit, sur les faits qui y sont rapportez; & qui feront voir, si ces Peres nous forcent de les publier, qu'il n'y a point d'excès qui ne se commettent parmi eux: qu'ils abusent de leurs Missions dans les Païs étrangers pour tendre des pieges à la chasteté: de la conversation, de la parole de Dieu, & de la direction des Monasteres; pour corrompre les Vierges consacrées à Dieu, les filles, & les femmes: de la penitence pour pervertir les consciences; de leurs Congregations & de leurs Colleges pour des excès qu'on n'oseroit nommer.

Le livre, que fit contr'eux le P. Jarrige, Jesuite de la Rochelle, en pourroit seul servir de preuve; pui que les faits y sont aussi tellement circonstantiezz qu'il se faudroit faire violence à foi-même pour ne les pas croire. Il est vrai qu'il le fit pendant son apostasie. Mais il est remarquable qu'étant depuis retourné à l'Eglise, & ayant publié chez les Jesuites même d'Anvers les causes de son re-

tour, & parlé au long de ce livre, il s'accuse bien lui-même d'y avoir apporté trop de chaleur, mais il ne défavoue en particulier aucune des histoires scandaleuses qu'il avoit rapportées: ce qui est une preuve indubitable de leur vérité, puisque les Jésuites n'auroient pu lui donner l'absolution d'avoir avancé contre eux tant de calomnies, sans l'obliger à en reconnoître publiquement la fausseté, si les faits qu'il avoit rapportez n'avoient pas été véritables.

Cependant on a bien voulu supprimer tout cela, & beaucoup d'autres, parce que l'on s'est surtout étudié dans ce Recueil à épargner la pudeur de ceux qui liront, & que d'ailleurs il n'y a que trop de preuves dans ce qui paroît de la conduite extérieure de la Société, pour faire voir la parfaite conformité qu'il y a entre leurs pratiques & leurs maximes, & de quelle manière aiant abandonné les règles de l'Evangile pour suivre leurs vains raisonnemens, Dieu les a livrez à l'égarement d'un esprit depravé & corrompu, qui les a portez à des actions indignes, l'on ne dit pas de Prêtres & de Religieux, mais d'honnêtes Payens.

Le fruit qu'on se propose en donnant ce Recueil au public est de confirmer les fidèles dans l'horreur qu'ils doivent avoir de la Morale des Jésuites, puisque, comme une source empoisonnée, elle ne peut que porter le venin dans le cœur de tous ceux qui s'en approchent. C'est d'exciter les peuples à fuir ces maximes détestables, qui aiant corrompu l'entendement engagent la volonté dans de si grandes dissolutions. C'est enfin de les porter à être plus attentifs qu'ils n'ont été jusques à présent sur le jugement que tant de
grands

grands hommes, & particulièrement ceux qui compofoient la faculté de Theologie de Paris en 1554. ont fait de cette Societé, & dont on voit l'accompliffement dans toutes les hiftoires que l'on rapporte dans ce Recueil.

On defire de tout fon cœur que ce travail puiſſe être utile aux Jeſuites; car quoi qu'ils en puiſſent dire on les aime, & l'on a pour eux toute la charité que l'on doit: mais on n'oſe l'eſperer: Ces Peres ne reviennent jamais de l'abyſme où ils ſe font engagéz. Et, comme ils ont une obſtination invincible à defendre leurs plus grands excès, il faut auſſi ſe reſoudre à avoir une fermeté inflexible & une conſtance infatigable à les leur reprocher, & à les preſſer de les abandonner, ſans jamais ceſſer de gémir devant Dieu de leurs égaremens, & de lui demander qu'il amolliſſe la dureté de leurs cœurs. *Qui enim iſta non dolent, non eſt in eis charitas Chriſti; qui autem etiam de talibus gaudent, abundat in eis malignitas Diaboli.* S. Aug. Epift. 137. nunc 78. n. 2.

Des pièces contenues dans cette premiere Partie.

Toutes les pieces, dont le premier Volume de ce Recueil eſt compoſé, ſe reduiſent aux deux choſes que l'on a entrepris d'y juſtifier, qui ſont l'eſprit d'orgueil & celui d'avarice & de cupidité dont les Jeſuites ſont animez.

On fait voir le premier dans des Extraits que l'on y rapporte d'un Livre intitulé *l'Image du premier Siecle de la Societé de Jeſus*, que les Jeſuites firent imprimer en Flandres

en 1640. Ils l'ont appelé ainsi, parce qu'ils ont eu dessein d'y représenter tous les différens événemens, qui leur étoient arrivez depuis leur établissement, qui avoit été en 1540. Ils ont exécuté ce dessein avec tant d'affectation & d'une manière si pleine de faîte & d'orgueil, qu'on ne sçauroit ouvrir ce Livre sans avoir horreur de l'impudence avec laquelle ces Pères tournent tout à leur avantage, & s'efforcent de tirer de la gloire même de ce qui devoit davantage les humilier & les confondre. Il auroit falu traduire ce livre tout entier pour faire connoître leur folie & leur extravagance dans toute son étendue. Mais l'on s'est contenté d'en faire des Extraits, ausquels une personne de piété a ajouté de reflexions qui ne sont pas moins solides que spirituelles; & qui, en mettant leur vanité dans son jour, la rendent encore plus ridicule. On ne doute point que ceux qui liront ces Extraits ne jugent qu'on a du les refuter de la sorte, puisque, comme dit Tertullien, *il n'y a rien qui soit plus du à la vanité des hommes que d'être raillée.* On espere aussi que ces Extraits serviront à faire voir l'utilité & la nécessité de ce Recueil; puisque, ces Religieux aiant effecté de donner au monde des idées si fausses de ce qu'ils sont, il étoit juste d'en donner de véritables, & de les faire reconnoître par leurs fruits. Mat. 7. 16.

Toutes les autres pieces de ce Recueil servent à prouver qu'ils employent toutes sortes de moyens pour s'enrichir, & que rien n'échappe à leur avarice & à leur cupidité.

Les premières histoires que l'on rapporte sont tirées d'ouvrages si authentiques, qu'il suffit de les avoir marquez pour ne les pouvoir

voir revoquer en doute ; puisque les premières ont été extraites d'un *Faictum* présenté au Conseil de Sa Majesté par le Vicaire General de l'Ordre de Cluny en Allemagne ; les autres d'un Livre d'un celebre Religieux Benedictin d'Allemagne & les autres d'un Arrêt du Parlement de Mets.

Tout le reste a été extrait d'un livre Espagnol intitulé *Le Theatre Jesuitique*, qui est une Apologie pour les autres Religieux contre les Jesuites, adressée à Innocent X. & imprimée à Conimbre en 1654. Mais parce que ce livre n'est pas connu de tout le monde, & qu'on auroit peutêtre de la peine à y donner toute la creance qu'il merite, si l'on n'avoit une connoissance plus particuliere de son Auteur & de l'occasion qui l'a porté à l'écrire, on tachera de satisfaire en peu de mots à l'un & à l'autre de ces deux points.

Et, pour commencer par l'occasion qui a donné naissance au Theatre Jesuitique, il faut remarquer que le Licentié Escapés aiant fait un Livre sous ce titre: *Manifeste adressé à tous les fidelles de Jesus-Christ des méchantes maximes que tous les Jesuites enseignent, defendent & pratiquent par tout*, un autre Auteur, qui prit le nom du Docteur Aquila, y répondit par un autre Livre qu'il intitula: *Ladreme il perro, y no me muerda: QUE LE CHIEN M'ABBOYE, MAIS QU'IL NE ME MORDE PAS.* Ce Docteur prétendu entreprit de soutenir dans cet ouvrage tout ce qu'Escapés avoit repris, & de montrer qu'il n'avoit pas bien entendu la matiere dont il avoit traité, puisqu'il vouloit que les Jesuites fussent les seuls auteurs de ces maximes, au lieu qu'ils n'avoient rien fait que suivre les Auteurs qui les avoient precedez, & prin-

ciatement les Dominicains, dans les Livres desquels il les avoient apprises.

L'Auteur du Theatre Jesuitique y entreprend de refuter Aquila, & de defendre tous les Auteurs qu'il avoit attaquez. Ce Livre est divisé en deux parties; la premiere comprend la refutation du Docteur Aquila, sur les maximes rapportées par Esclapés. On n'a rien traduit de celle-là, parce que *la Morale des Jesuites*, qui a paru depuis peu, en comprend suffisamment. Mais on s'est arrêté principalement à la seconde, comme étant le principal dessein de Recueil, qui est de faire voir dans la conduite des Jesuites la pratique de ce qu'ils enseignent.

On remarquera seulement ici 2. choses. La 1. que cela se passoit en Espagne au même tems que l'on attaquoit en France avec tant de zele & de succez la Morale pernicieuse des Jesuites. Et 2. que l'Auteur dit qu'il n'avance dans son Livre aucune histoire, ou qui ne soit de la Société entiere, ou de quelque particulier dont la communauté a entrepris la protection & la defense, & dont par consequent elle s'est rendue responsable. A quoi il ajoûte qu'il est visible que parmi les Jesuites ce ne sont pas tant les particuliers qui pechent, comme dans les autres Religions, qui les corrigent & les chassent; mais que le relâchement est introduit dans tout le corps, ce qu'il justifie par les paroles d'Azevredo & Villafante Jesuites Espagnols, qui renouvelloient la secte des Illuminez; & qui, ayant été mis en prison & interrogez sur leurs abominations, répondirent que si c'étoit pour cela qu'on les avoit mis en prison on pouvoit bien y mettre toute la Société.

Quant à l'Auteur de Theatre Jesuitique,

le

le nom de la *Pietad* qu'il a pris, n'est pas son véritable nom. Il étoit fils naturel du défunt Roi d'Espagne, & a toujours été dans une très-grande considération à la Cour de Madrid: & il n'a point prétendu s'y cacher sous ce nom supposé, puisqu'il y a toujours avoué publiquement cet ouvrage comme en étant le véritable Auteur. On peut donc dire que s'il n'eût du paroître qu'en Espagne il y eût mis son nom, parce que tout le monde sçavoit en ce pais là qu'il étoit de lui; mais qu'il a eu assez de modestie & d'humilité pour se vouloir cacher à ceux qui ne le sçavoient pas, & qu'ainsi ce n'est proprement que pour ceux-là qu'il en a usé de la sorte.

Il étoit Dominicain quand il le composa. Il se nomme Ildefonse de S. Thomas: à *Sancto Thoma*. Et son Livre, quoi qu'il ait été mis par le credit des Jesuites dans l'Index, ne l'a point empêché d'être nommé pour successeur de Jean de Palafox à l'Evêché d'Osme, & incontinent après à celui de Placentia qui vaut cinquante mille écus de rente, & enfin à celui de Malaga qu'il possède présentement, & qu'il a préféré à celui de Placentia, encore qu'il ne vaille que 10. mille écus, c'est-à-dire, 30. mille écus moins que celui de Placentia. Il a allégué pour justifier ce choix que le Monastere dans lequel il avoit fait profession étoit dans cette ville; mais il y a bien plus d'apparence qu'étant aussi consommé qu'il est dans la piété, après, avoir passé par toutes les charges & les dignitez de son Ordre, il a été bien-aise d'édifier l'Eglise en cette rencontre par son désintéressement, & d'avoir aussi moins de compte à rendre à Dieu, que s'il fût demeuré chargé d'un Evêché aussi considérable que celui

celui de Placentia, qui est un des plus riches d'Espagne après Tolède.

Le Roi d'Espagne l'a reconnu pour son fils, & c'est de son vivant qu'il a été fait Evêque. Il n'a point été lié à d'autre Eglise qu'à celle de Malaga, ces trois Evêchez aiant tous vacqué en moins de trois mois. Il est très-estimé dans son diocèse. Il passe pour un des plus grands & des plus zelez predicateurs qui soyent aujourd'hui en Espagne, & s'applique fort à la confession & à la direction des ames qui lui sont commises.

Sa Mere, qui étoit fille d'honneur de la feue Reine d'Espagne Isabelle de France, étoit sœur du Marquis de Mortare Gouverneur de Milan: mais étant devenue grosse, le Roi, pour mettre son honneur à couvert, la maria au Marquis de Quintana, qui étoit un des plus grands & des plus riches Seigneurs de sa Cour. Ce Marquis aima sa femme si passionnément, & lui donna tant de marques d'une veritable affection, qu'elle se crut obligée, pour lui témoigner sa reconnaissance, de lui découvrir son secret, c'est-à-dire, de lui avouer qu'elle étoit grosse du Roi avant qu'elle l'épousât. Mais, quelques protestations d'une inviolable fidelité qu'elle pût faire à ce pauvre Marquis, il reçut avec cette nouvelle le coup de la mort: car il en fut si saisi, quoi qu'il n'en témoignât rien à sa femme, qu'il en mourut deux mois après.

La Marquise après être accouchée se retira dans un Monastere, d'où elle prit un très-grand soin de l'education de son fils. Elle s'y fit ensuite religieuse & y est morte. Mais, ayant dit auparavant à son fils qui il étoit, il prit dessein de se faire Religieux de l'Ordre de saint Dominique dans la ville de Malaga,

aux

aux environs de laquelle étoient situez les biens qu'il quittoit, & il a toujours vécu depuis dans cet Ordre, comme il fait encore a-present dans l'Episcopat, en une très-grande odeur de piété.

On ne croit pas qu'après ce que l'on vient de rapporter du merite & de la piété del'Auteur du *Theatre Jesuitique* on puisse avoir le moindre doute touchant les faits qu'il rapporte. Et ainsi il ne reste plus qu'à dire un mot des pieces qui suivent cette Preface, & à faire observer qu'elles sont communes à toutes les autres parties de ce Recueil, puisque ce sont les Propheties dont on verra l'accomplissement dans toutes les histoires qui les composeront. On ne se propose point ni dans celui-ci, ni dans les autres, d'épuiser tous les exemples qu'on pourroit rapporter, il faudroit un nombre infini de Volumes pour cela; mais seulement de choisir ceux qui seront les plus autorisez, & qui paroîtront les plus propres à justifier ce que l'on entreprendra de prouver.



PAROLES

De S. Paul, extraites du 3. Chapitre
de la 2. Epître à Timothée,

ENTENDUES

Des Jesuites par le pieux & sçavant Evê-
que des Canaries MELCHIOR
CANUS, celebre Theologien de
l'Ordre de S. Dominique,

*Comme Orlandin Jesuite en demeure d'ac-
cord dans l'Histoire de la Societé.*

1.  R sçachez que dans les der-
niers jours il viendra des
tems fâcheux. 2. Car il y
aura des hommes amoureux
d'eux-mêmes, avares, glo-
rieux, superbes, médisans
des-obeissans à leurs peres, & à leurs meres,
ingrats, impies. 3. Denaturez, sans foi &
sans parole, calomniateurs, intemperans, in-
humains ; sans affection pour les gens de
bien. 4. Traîtres, insolens, enflés d'orgueil,
& plus amateurs de la volupté que de Dieu.
5. Qui auront une apparence de piété, mais
qui en ruineront la vertu & l'esprit : fuiez
donc ces personnes. 6. Car de ce nombre
sont ceux qui s'introduisent dans les maisons,
& qui traînent après eux *comme* captives des
femmes chargées de pechez, & possédées de
diverses passions. 7. Lesquelles apprennent
toujours, & qui n'arrivent jamais jusqu'à la
con-

connoissance de la verité. 8. Mais, comme Jannés & Mambrés résisterent à Moïse, ceux-ci de même résistent à la verité. Ce sont des hommes corrompus dans l'esprit & pervers dans la foi. 9. Mais le progrès qu'ils feront aura ses bornes; car leur folie sera connue de tout le monde, comme le fut alors celle de ces magiciens.... 12. Tous ceux qui veulent vivre avec piété en JESUS-CHRIST feront persécutés. 13. Mais les hommes méchants & les imposteurs se fortifieront de plus en plus dans le mal, séduisant les autres, & étant séduits eux-mêmes.

PROPHETIE DE S. HILDEGARDE.

Avertissement.

LA Prophetie de sainte Hildegarde a été appliquée aux Jésuites par plusieurs personnes; mais entr'autres par D. Jérôme Batisse de Lanuza de l'Ordre de S. Dominique, depuis Evêque d'Albarrazin & de Balbastro, dont l'éloge se voit dans les actes du Chapitre general de cet Ordre, célébré à Rome en 1629. Il est dit de lui qu'il garda toute sa vie jusqu'aux moindres observances de sa règle, auxquelles il ajoutoit de grands jeûnes, & des chaînes de fer: L'oraison & la lecture des livres saints étoient sa continuelle occupation. Il fut doüé du don de prophetie, de sagesse & d'intelligence, selon le témoignage de S. Louis Bertran son maître, & comme ses livres le font assez voir. On l'a vu plusieurs fois le visage

visage resplendissant de lumière en prêchant ; il a employé 50. ans en ce ministère. Etant Evêque il fut très-pauvre, il donnoit tout son propre lit en aumône. Son Confesseur assure qu'il ne pecha jamais mortellement en toute sa vie. Il mourut enfin à Albarrazin en opinion de sainteté âgé de 70. ans.

Cette sainte parle de certaines gens qui doivent venir dans la fin des tems. Et il est marqué dans la vie de S. Engelbert Archevêque de Cologne & martyr, écrite par un Auteur contemporain, que du vivant de ce S. Prelat des Religieux des Ordres de S. Dominique & de S. François étant allé fonder de leurs maisons à Cologne, les Ecclesiastiques murmuroient contr'eux, & vouloient porter leur Archevêque à les chasser, & lui alleguoient pour raison la crainte qu'ils avoient que ce ne fussent ceux dont sainte Hildegarde a prophétisé. Mais ce saint homme leur répondit qu'il n'y avoit pas lieu de se plaindre de ces Religieux, parce qu'ils n'avoient donné jusqu'à lors que de très-bons exemples, & qu'il viendroit un tems auquel s'accompliroit cette Prophetie. Or il est marqué dans les Annales de Baronius à la marge de cette Prophetie que c'est dans ces derniers tems.

On rapportera d'abord cette Prophetie comme elle est dans Bzovius qui est un auteur célèbre ; parce qu'encore que l'exemplaire, que l'Evêque d'Albarrazin a suivi dans son Commentaire, soit un peu différent de celui dont Bzovius s'est servi, ils s'accordent néanmoins parfaitement quant aux sens.

PROPHETIE MERVEILLEUSE
DE S. HILDEGARDE
ABBESSE,

Rapportée par Bzovius au Tome XV.
de ses Annal. Ecclesiastiques, l'an
de J. C. 1415. q. 39. sous le
Pape Jean XXIII.

INsurgent gentes; quæ comedent peccata populi, tenentes ordinem mendicam, ambulantes sine rubore, inveniunt nova mala, ut à Sapientibus & Christi Fidelibus ordo perversus maledicatur. Sed Diabolus radicabit in eis quatuor vitia; scilicet: Aulationem, ut eis largius detur: Invidiam, quando datur aliis & non sibi: Hypocrisim, ut placeant per simulationem: & Detractionem, ut seipsos commendent, & alios vituperent. Propter laudes hominum, & seductiones simplicium, sine devotione, sine exemplo martyrii, prædicabunt incessanter Principibus Ecclesiarum, abstrahentes Sacramenta à veris Pastoribus, rapientes eleemosynas pauperum miserorum & infirmorum, trahentes se in multitudinem populi, contrahentes familiaritatem mulierum; instruunt qualiter blandè maritos & amicos decipiant, & res proprias eis furtive tribuant: tollent enim res injustas & male acquisitas, & dicent: Date nobis, & nos orabimus pro vobis, ut aliorum vitia cernantur, & suorum obliviscantur. Heu! & res miseras à raptoribus, spoliatoribus, prædonibus, latronibus, usurariis, fornicatoribus, fornicatoribus, adulteris, hæreticis, schismaticis, apostaticis, à militibus linguosis, & luxuriosis, à perjuris mercato-

22 *Prophetie de S. Hildegarde Abbessè.*

catoribus, à filiis viduarum, à militibus tyrannis, à Principibus contra legem viventibus, & à multis perversis propter persuasionem Diaboli, & dulcedinem peccati, vitam delicatam, brevem & transitoriam, facientia damnationem æternam, omnia erunt eis apta.

Populus verò de die in diem durior erit, & expertus erit eorum seductiones, & cessabunt dare, & cum cessaverint dare, ibunt circa domos famelici sicut canes rabidi, submissis oculis, contrahentes cervices, ut velut vultures, pane satientur, quibus clamabit populus super eos, dicens: Væ vobis, filii mœcoris, vos mundus seduxit, Diabolus infrenavit ora vestra & corda vestra, sine sapore mens vestra vaga fuit, oculi vestri delectabantur in vanitatibus, pedes vestri veloces ad currendum in malum; mementote quod eratis non boni æmulatores, pauperes divites, simplices potentes, devoti adulatores, sancti hypocritæ, mendici superbi, petitores effrontes, doctores instabiles, humiles elati, pii duri, dulces calumniatores, pacifici persecutores, amatores mundi, desideratores honoris; venditores indulgentiarum, seminatores discordiarum, Martyres delicati, Confessores lucri, Ordinatores commodi, suspiratores crapularum, mercatores domorum, ædificatores in altum, & quod altius ascendere non potestis, tunc cecidistis sicut Simon Magus, cujus per orationem Apostolorum Dominus ossa contrivit & plaga crudeli percussit. Sic Ordo vester contritus est propter seductiones & iniquitates vestras. Ite, Doctores perversitatis, Patres pravitatis, Filii iniquitatis, scientiam viarum vestrarum scire nolumus.

LA MESME PROPHETIE

En François.

IL s'elevera des gens qui s'engraisseront & se nourriront des pechez du peuple; ils feront profession d'être du nombre des Mendians; ils se conduiront comme s'ils n'avoient ni honte ni pudeur; ils s'étudieront à inventer de nouveaux moyens de faire le mal: de sorte que cet Ordre pernicieux sera maudit des sages & de ceux qui seront fidelles à Jesus-Christ. Le Diable enracinera dans leurs cœurs quatre vices principaux: la flaterie, dont ils se serviront pour attirer le monde à leur faire de grandes largesses: l'envie, qui fera qu'ils ne pourront souffrir qu'on fasse du bien aux autres, & non à eux: l'hypocrisie, qui les portera à user de dissimulation pour plaire aux autres; & la médifance, à laquelle ils auront recours pour se rendre plus recommandables en blâmant tous les autres. Ils prescheront sans cesse aux Princes de l'Eglise sans devotion, & sans qu'ils puissent produire aucun exemple d'un martyr veritable; afin de s'attirer les louanges des hommes & de seduire les simples. Ils raviront aux veritables Pasteurs le droit qu'ils ont d'administrer aux peuples les Sacremens. Ils enleveront les aumônes aux pauvres, aux miserables & aux infirmes: ils se mêleront pour cela parmi la populace; ils contracteront familiarité avec les femmes, & leur apprendront à tromper leurs maris, & à leur donner leur bien en cachette. Ils recevront librement toute sorte de biens mal acquis, en promettant de prier Dieu pour ceux qui les leur donneront; voleurs de grands chemins, larc.

larrons, concussionnaires, usuriers, fornicateurs, adulteres, heretiques, schismatiques, apostats, soldats dereglez, marchands qui se parjurent, enfans de veuves, Princes qui vivent contre la loi de Dieu, & generalement tous ceux que le Demon engage dans une vie moile & libertine, & conduit à la damnation éternelle: tout leur sera bon.

Or le peuple commencera peu à peu à se refroidir pour eux: & , aiant reconnu par experience que ce sont des seducteurs, il cessera de leur donner; & alors ils courront autour des maisons comme des chiens affamez & enragez, les yeux baïssez, retirant le cou comme des Vautours, cherchant du pain pour se rassasier. Mais le peuple leur criera: Mal-heur à vous, enfans de desolation; le monde vous a seduits; le Diable s'est emparé de vos cœurs & de vos bouches; votre esprit s'est égaré dans de vaines speculations; vos yeux se sont plu dans les vanitez du siecle; vos pieds étoient vistes & legers pour courir à toute sorte de maux. Souvenez vous que vous ne pratiquiez aucun bien; que vous faïsiez les pauvres, & que cependant vous étiez riches; les simples, & que vous étiez puissans: que vous étiez de devots flateurs, de saints hypocrites, des supplians effrontez, des Docteurs legers & inconstans, d'humbles orgueilleux, de pieux endurcis sur les necessitez des autres, de doux calomniateurs, de pacifiques persecuteurs, des amateurs du monde, des vendeurs d'indulgences, des semeurs de discorde, des Martyrs delicats, des Confesseurs à gage, des gens qui dispoisoient toutes choses pour leur commodité, qui aimoient leurs aisés & la bonne chere, qui achetoient sans cesse des
mai,

maisons, & qui travailloient sans cesse à les élever; desorte que ne pouvant plus monter plus haut vous êtes tombez comme Simon le Magicien dont Dieu brisa les os, & qu'il frappa d'une playe mortelle à la priere des Apôtres. C'est ainsi que votre Ordre sera détruit à cause de vos seductions & de vos iniquitez. Allez, Docteurs de peché & de desordre, Peres de corruption, Enfans d'iniquité, nous ne voulons plus suivre votre conduite ni écouter vos maximes.

COMMENTAIRE.

Sur cette Prophetie par le Venerable & Reverendissime Seigneur Dom Jerôme Batiste de la Nuza de l'Ordre de S. Dominique, Evêque premierement d'Albârazin & ensuite de Balbastro, où il fait voir que l'application s'en doit faire à ceux qui se disent *la Compagnie de Jesus*; quoique leurs œuvres & leurs sentimens ne le disent pas, y étant tout à fait contraires.

Rapporté par l'Authéur du Theatre Jesuitique, pag. 183. comme étant fidellement copié sur l'original de ce Prelat qui se conserve dans le Couvent des Dominicains de Saragosse.

1. *Il s'élèvera des gens sans chef, qui s'engraïsseront & se nourriront des pechez du peuple: ils feront profession d'être du nombre des Mendians.*

L'On voit premierement que cette Sainte parle de Personnes Ecclesiastiques, puis-
B
que

que c'est d'eux qu'un Prophete dit, qu'ils mangeront les pechez du peuple, ce qui est la même chose que ce que dit cette Sainte.

2. Qu'ils doivent être d'un *Ordre mendiant*, ce qu'elle confirme en un autre endroit par ces paroles : *assumentes potius exemplum mendicandi*. Encore que les Jesuites ne soient pas compris sous un des quatre Ordres des mendiants, à leur exemple néanmoins ils ont des Brefs de mendiants, dont ils se vantent dans leurs livres, & se servent dans toutes les occasions.

3. Qu'ils seront d'un Ordre qui ne portera point le nom ni la signification de son chef; car c'est ce que veulent dire ces paroles, *sans chef*, qui est la même chose que ce qui est marqué par le nom de *Compagnie*, dont la Sainte même se sert quand elle dit : *Ils meneront une vie delicate dans la Compagnie*. Et ce n'est pas d'apresent qu'on les nomme *la Compagnie*, mais dès le temps de leur fondation, sans qu'ils ayent jamais voulu prendre le nom de leur chef & fondateur, comme l'on voit par leurs Constitutions & par leurs histoires. Desorte qu'ils se fâchent si on les appelle *Yñguistes* ou *Loyolistes* du nom de leur fondateur, qui se nommoit *Yñigo de Loyola* ou même *Ignacistes* depuis qu'ils lui ont changé son nom d'Yñigo en Ignace. Ils ne trouvent point de nom qui leur soit si honorable que celui de *Compagnie*, ce qui ne se voit point dans les autres Ordres; car, encore qu'on dise les Freres Prêcheurs, les Freres Mineurs, ils ne tiennent pas néanmoins pour un affront si on les nomme du nom de leurs Fondateurs, les Dominicains, les Freres de S. François.

L'Abbé Joachim, qui vivoit quasi au même

me temps que sainte Hillegarde, dont les Jesuites disent que les Propheties se doivent entendre d'eux, est dans la même pensée: car il appelle quelques gens dont il parle *une Troupe associée*: TURBA ASSOCIATA, une multitude & confusion de personnes qui vivent en société.

L'on pourroit appliquer ici ce que dit Salomon des sauterelles, qu'elles n'ont point de Roi, mais qu'elles marchent en troupes; cela convient aux Jesuites, qui parlant d'eux-mêmes dans leurs reglemens se donnent ce titre: UNIVERSA SOCIETAS: *Toute la Société sans chef.*

II. *Ils se conduiront comme s'ils n'avoient ni honte ni pudeur.*

Tout le monde demeure d'accord qu'ils agissent en toutes choses sans honte & sans honneur. Quand ils entreprennent une affaire, qu'on dise tout ce qu'on voudra, qu'il en arrive tout ce qui pourra, ils ne s'en mettent pas en peine; & il n'y a point de gens qui se soucient si peu de tout ce qu'il y a de plus important, pourvu qu'ils viennent à bout de ce qu'ils pretendent. On a vu des exemples de leur effronterie à l'égard du Cardinal de Toledé D. Gaspar de Quiroga, qui avoit été si fort de leurs amis, & de D. Jérôme Manrique que le Roi Philippe II. leur avoit donné pour Visiteur. Aussi ont-ils une maxime qui est fort commune parmi-eux, qu'il n'y a rien tel que de faire ses affaires, parce qu'on oublie bien-tôt ce qu'on en peut dire dans le temps present. Et remarquez que la Prophetie ne dit pas *sine verecundia*, mais *sine rubore*, sans rougir de rien, sans crainte, sans se soucier d'aucune chose, comme font les libertins.

B 2

III. *Ils*

III. *Ils s'étudieront à inventer de nouveaux moyens de faire le mal.*

Qui est-ce qui a inventé & ensuite pratiqué la maniere de se confesser par lettres? Qui a voulu obliger les Penitens à reveler malgré eux leurs complices? Qui a dit qu'un Religieux, qui aura une revelation qu'il s'imaginera certaine ou probable, peut se marier; qu'avec une revelation de cette nature on peut bien ne point obeir à son Superieur en quelque matiere que ce soit, ni aux loix qui sont communes à tous les autres hommes, comme (par exemple) ne se point confesser si l'on a revelation qu'on est en grace: qu'il est à propos que les Religieux trafiquent & soient marchands, & cent autres choses en matiere d'impureté, d'usure & de simonie?

Mais ce qui est de plus étonnant, c'est que dès que quelqu'un d'entr'eux a fait ou dit quelque chose, pour nouvelle ou scandaleuse qu'elle soit, ils la defendent tous. Enfin pour verifier davantage cette Prophetie, on n'a qu'à considerer qu'il n'y a aucune matiere de grande ou de petite consequence dans laquelle ils n'aient inventé de nouvelles méchancetez.

IV. *Cet Ordre pernicieux sera maudit des Sages, & de ceux qui seront fideles à Jesus-Christ.*

C'est une chose admirable qu'il n'y a personne qui ne se plaigne d'eux & de leur maniere d'agir; parce que tout le monde remarque qu'ils aiment à se mêler de toute sorte d'affaires, qu'ils s'empressent pour attraper des successions, qu'ils rendent de frequentes visites aux femmes, qu'ils sont de delicats hypocrites, flateurs des Princes, ennemis des Religieux, artificieux dans leur procedé,
pre-

presomptueux & s'en faisant accroire pour leur science & leur vertu, qu'ils font acception des personnes, & cent autres choses semblables, nonobstant lesquelles il y a bien des gens qui les défendent; & l'on dit maintenant que tout le monde murmure contre eux, & que tout le monde les estime, c'est-à-dire, comme quelques-uns l'ont expliqué, qu'encore qu'on les abhorre en son cœur, il faut les louer de la langue.

V. Quoiqu'ils soient forts & sains, ils demeureront dans l'oïveté, & ne travailleront point.

Cela est assez clair, & n'a pas besoin de commentaire.

VI. Faisant plutôt semblant de mendier.

Il semble en quelque sorte à l'extérieur qu'ils soient mendiants; mais ils ne le sont point en effet; parce que dans la vérité ce n'est qu'une apparence de mortification lorsqu'ils envoient quelqu'un de leurs jeunes gens demander l'aumône; &, si quelque vieillard de la Maison professe la va demander quelquefois, ils ne mangent point le pain qu'ils ramassent, mais ils le vendent ou ils le donnent. L'on pourroit rapporter beaucoup de choses sur cela; mais je pense qu'on en sçait assez à Valence pour se desabuser.

VII. Ils s'étudieront avec grand soin à résister aux Docteurs qui enseignent la vérité.

Cela se voit bien clairement dans les Jésuites, car il semble qu'ils ont pris à tâche de contredire les SS. Peres; & s'ils commentent S. Thomas, ce n'est que pour avoir plus de facilité de combattre tous ses sentimens, comme on peut voir par tous leurs livres. Il n'y a aussi qu'à considérer de quelle manière Molina traite S. Augustin sur l'efficacité de

la grace; il le nomme cruel, & il lui donne encore d'autres épithètes bien étranges, parce que ce Saint ne donne pas au libre arbitre tout ce que ce Jésuite lui attribue d'une manière si fautive & si périlleuse.

VIII. *Et se serviront du credit des Puissances pour accabler les innocens.*

Le P. Provincial des Dominicains d'Arragon avance comme une chose très-assurée dans un Memorial qu'il presenta au Roi Philippe II. pour répondre aux calomnies des Jésuites contre son Ordre, que ces Peres tiennent toujours un des leurs à la Cour, qui n'a point d'autre emploi que de faire continuellement des plaintes au Roi & au Nonce contre les Dominicains; & qu'ils prennent occasion d'en faire sur les moindres choses qu'écrivent les Dominicains. Et ce Provincial prouve que les Jésuites l'ont fait en des choses, clairement fausses, s'en servant pour aigrir le Roi & le Nonce contre les Dominicains. Je ne parle point de mille fables & de mille histoires qu'ils ont composées, s'autorisant de l'amitié & du credit des Princes & des grands du Royaume, qu'ils deviennent en leur parlant en particulier, pour decréditer les Religieux, pour demander la protection des personnes puissantes, contre les Religieux, qui leur veulent du mal, à ce qu'ils disent, & qui les persécutent. Et il y a de grandes histoires sur cela.

IX. *Le Diable enracinera dans leurs cœurs quatre vices principaux: la flatterie, dont ils se serviront pour attirer le monde à leur faire de grandes largesses.*

Qu'on juge si les Jésuites sont coupables de ce vice & des autres que la Prophetie leur attribue, c'est-à-dire, l'envie, l'hypocrisie

crisie & la médifance, & qu'on voie s'ils font couverts de quelque voile, ou s'ils font aisément connus de tout le monde, principalement la flaterie. Car il n'y a pas de gens au monde qui flattent & qui sanctifient leurs devots, & ceux dont ils ont besoin, comme ils font. Il suffit qu'un homme soit de leur Congregation pour être tenu pour saint, quand il seroit usurier public; mais d'un autre coté personne ne passe chez eux pour saint, s'il n'est de leurs amis.

X. *L'envie, qui fera qu'ils ne pourront souffrir qu'on fasse du bien aux autres & non pas à eux.*

Cela n'a pas besoin d'explication.

XI. *L'hypocrisie, qui les portera à user de dissimulation pour plaire aux autres.*

Il ne faut point de commentaire pour entendre cela.

XII. *Et la médifance, à laquelle ils auront recours pour se rendre plus recommandables en blâmant tous les autres.*

Il n'y a rien en quoi ils ne médifent des autres pour s'honorer & se donner du credit & à leurs amis, ce qui est s'élever sur les ruines d'autrui. Il semble que c'étoit à eux que parloit Seneque quand il disoit: Louez peu, & blâmez peu; parce que la louange sent la flaterie, & que le blâme tient de la malignité. *Parcè lauda, parcè vituperato, illud adulationis, hoc malignitatis indicium est.* Mais ces Peres tombent dans l'un & l'autre défaut opposé à cela, en parlant trop mal des Saints, & flattant trop les pecheurs; car ils médifent & de la doctrine & des personnes mêmes des Saints pour decréditer l'un & l'autre, & s'élever au dessus d'eux en faisant voir qu'ils ont plus d'autorité, & qu'ils ont

enseigné des choses que les Saints n'avoient pas connues. C'est ce que dit un des leurs dans un acte public en ces termes: *L'on doit rendre beaucoup d'actions de grâces à Molinæ d'avoir inventé ce que S. Augustin n'avoit pu trouver.* C'est un entretien fort commun entre eux que de dire que tous les autres Ordres Religieux ne sont plus à présent que de la lie & de la boue, que ce sont des arbres qui ne portent plus de fruit, mais que pour eux ils viennent en leur place, remplis de cet esprit nouveau qu'avoient en leurs commencemens les autres Religions, qui sont maintenant dans la decadence. Ils ne font pas même difficulté de dire que ces Religions, comme de S. Dominique, de S. François & autres, leur font de la peine & leur portent ombrage; & ils disent cela si tranquillement & si sérieusement, que le Recteur de leur College de Majorque l'écrivit il y a quelques années au Provincial des Dominicains d'Arragon.

XIII. Ils prêcheront les Princes seculiers sans devotion, & sans qu'ils puissent produire aucun exemple d'un martyr véritable, pour attirer les louanges des hommes, & pour séduire les simples.

L'on dit ordinairement que les Jesuites se conservent pour être Confesseurs, mais qu'ils ne desireront point être Martyrs, & aussi en ont-ils si peu parmi-eux qu'on les peut tous compter sur les doigts de la main: ce fut le bruit commun dans Rome, lorsque Venise publia ses Edits contre le S. Siège Apostolique. Tous les Catholiques obeissans au Pape étoient en danger dans cette rencontre; mais les Jesuites sortirent d'eux-mêmes par la crainte des prisons, des bannissements & des
au-

autres plus grandes peines que souffrirent quelques autres Religieux. Car la crainte eut plus de force sur l'esprit des Jesuites que l'amour de la verité, qui soutint les autres Religieux, & les empêcha de se retirer ni d'eux-mêmes ni par force. Mais les Jesuites se mirent à couvert de ces deux manieres; comme étant forcez de se retirer quoi qu'ils le fissent volontairement; & maintenant ils se font un merite de cette sortie, qu'ils choisirent d'eux mêmes, & qu'ils veulent faire passer à présent pour une violence qui leur a été faite. Ainsi cette Prophetie décrit bien de quelle maniere ils doivent prêcher la foi & la soutenir parmi les Grands, c'est-à-dire, sans se mettre au hazard de perdre la vie. Mais, comme les Apôtres & les Predicateurs de l'Evangile & de l'Eglise sont allés prêcher aux infideles comme des brebis au milieu des loups, en s'exposant au martyre; ainsi les Religieux de S. Dominique & de S. François, s'y étant pareillement exposez, ont eu beaucoup de Martyrs dès le commencement de leur établissement. Mais les Jesuites, s'étant mis en état de prêcher au Japon; & voyant qu'il y avoit du peril pour leurs personnes, parce qu'ils commençoient à déplaire à l'Empereur de ce pais, ils eurent recours au Roi Philippe II. & lui demanderent des gens de guerre pour leur servir d'escorte afin qu'ils pussent prêcher sans danger, ce qui causa un tel scandale parmi tous ceux qui le sçurent, que l'Evêque des Philippines D. Michel de Benavides se crut obligé d'en écrire au Roi. Et enfin il ne faut point de meilleur argument pour prouver ceci, que de ce qu'encore qu'ils soient les Apôtres & les premiers Predicateurs de plu-

B 5

sieurs

sieurs endroits du Japon & des Indes, à peine peuvent-ils nous nommer quelques-uns des leurs, qui ayent enduré le martyre, quoiqu'il y ait toutes les apparences du monde qu'il devroit y en avoir un grand nombre parmi des peuples si cruels, & qui ont une si grande aversion de l'Evangile.

XIV. *Ils raviront aux vrais Pasteurs les droits qu'ils ont d'administrer les Sacremens.*

Je croi qu'il faut lire les *vrais Pasteurs*, & non pas les *autres Pasteurs*, comme il est imprimé dans l'Histoire Ecclesiastique, quoique ce soit la même chose. Je n'ai pas de peine à voir que cela leur convient tout-à-fait bien, quand je pense à ce qui arriva du temps de Gregoire XIII. Aussi-tôt qu'ils furent entrez au Japon, ils persuaderent & à l'Empereur de ce pais-là, & au Pape, qu'il n'étoit pas à propos qu'il y vint d'autres personnes qui eussent des habits ou des pratiques & ceremonies différentes des leurs, donnant pour raison que les nouveaux convertis se scandaliseroient en voyant cette difference; comme si l'Eglise n'étoit pas semblable à une Monarchie composée de differens états, & comparée dans l'Ecriture à une Reine habillée de différentes couleurs, mais qu'elle fût toute Jesuitique dans ses habits & dans tout le reste. Cette raison fut suffisante pour surprendre le Pape, & pour obtenir de lui qu'eux seuls pussent entrer au Japon; desorte que s'il y avoit même un Evêque pour ce pais-là il n'y pourroit pas entrer, ce qui est une chose dont on n'a jamais oui parler, qu'on ferme la porte de la bergerie aux veritables Pasteurs, & qu'on les empêche d'administrer les Sacremens, ce qui a été cause que plusieurs ont renié la foi, n'étant point fortifiez par le

le Sacrement de Confirmation; mais c'est une suite de ce qu'enseignent les Jésuites que ce Sacrement & celui de l'Ordre, qui sont conferez par les Evêques, ne sont pas nécessaires, ce qu'il est aisé de prouver tant par ce qui s'est passé au Japon, & entre les Religieux que l'Evêque des Philippines envoya au Pape, & les Jésuites, que par ce qu'ils ont fait en Angleterre & ailleurs.

XV. *Ils enleveront les aumônes aux pauvres, aux misérables & aux infirmes.*

Cela n'a pas besoin d'explication.

XVI. *Attirant à eux la populace.*

Il est certain qu'une des choses à quoi ils travaillent le plus en toutes leurs affaires, c'est d'avoir le peuple pour eux, & pour cela ils publient des lettres, qui sont souvent fausses; ils feignent que leurs affaires ont bien réussi, & celles de leurs adversaires au contraire: ou bien, quand il y va de leur intérêt, ils cachent leurs mauvaises aventures. Ils content des histoires du Japon, de Pologne, d'Allemagne, de Rome; & s'il leur est commode en quelque chose ils feignent les nouvelles dans le lieu même où ils sont, quand ils devroient être convaincus de mensonge dès le lendemain, parce qu'ils ne se mettent en peine de rien pourvu qu'ils arrivent à leur fin, qui est de tromper le peuple & se le rendre favorable. Et ils y ont tant de confiance, qu'ils osent bien dire au Pape Clement VIII. que s'il définissoit quelque chose contre eux dans la matiere de *Auxiliis*, toute l'Eglise en seroit troublée.

XVII. *Ils contracteront familiarité avec les femmes, & leur apprendront à tromper leurs maris, & à leur donner leur bien en cachette.*

La Prophetie est si claire en cet endroit, que pour peu qu'on ait de connoissance des Jesuites, on n'a pas besoin d'explication.

XVIII. *Ils prendront une infinité de choses mal-acquises.*

Je ne sai pas à qui pourroient mieux convenir ces paroles; car il y a si peu qu'ils sont établis, & cependant ils sont plus riches que tous les mendiants & les autres Religieux: ce qu'il sera aisé de voir si l'on compte tous les moiens d'en acquérir compris dans cette Prophetie, car ils prennent de tout le monde, des voleurs, des usuriers, des marchands, des mauvais juges, des débauchez, des apostats, des concubinaires, des femmes, & generalement, de tous ceux qui menent une vie opposée à la loi de l'Evangile. Et à voir ce qu'ils attrapent à toutes ces sortes de gens, qui se servent d'eux pour leurs affaires, je ne sai s'ils n'ont point quelques privileges secrets & subreptices pour composer avec ces pecheurs, moiennant quelques aumônes qu'ils s'appliquent, ou quelques autres interêts de la Compagnie. J'en ai vu quelques exemples, & j'ai lu dans leurs Constitutions que leur General doit toujours tâcher d'obtenir de nouveaux privileges, exemptions & graces, pour la Compagnie.

XIX. *Ils diront: Donnez nous, & nous prierons pour vous, leur promettant que cela effacera tous leurs pechez.*

L'on a su ces années dernieres une chose qu'ils pratiquent à l'égard des personnes dont ils ont plus de besoin: ils leur disent que la Compagnie se charge de leurs pechez, qu'elle en fera penitence pour eux, & qu'ainsi ils peuvent se tenir en repos, leur donnant esperance qu'ils seront sanctifiez quoiqu'ils ne
fais-

fassent rien , au lieu de les entretenir dans le tremblement & dans la crainte.

XX. Afin que ceux qui se confessent à eux oublient leurs parens.

L'on a tant d'exemples de l'extraordinaire avarice des Jesuites, qui les engage à porter ceux qui ont creance en eux à leur donner leur bien , au prejudice de leurs parens qu'ils laissent dans la pauvreté, que la dixième partie de ce qu'on en fait suffit pour verifiei la Prophetie.

XXI. Ils recevront du bien des voleurs de grands chemins, des concussionnaires, des sacrileges, usuriers, fornicateurs, adulteres, schismatiques, apostats, femmes de mauvaise vie, des marchands qui se parjurent, des mauvais juges, des soldats dereglez, des Princes qui vivent contre la loi, & generalement de tous les mechans par la persuasion du Diable.

Voyez le Commentaire mis ci dessus au nombre xviii.

XXII. Ils meneront une vie delicate.

Les Jesuites vivent d'une maniere très-delicat comme tout le monde le fait, & ils ne le nient pas eux-mêmes. Personne ne porte de chemises plus fines qu'eux, n'i n'a de meilleurs lits; & ceux qui veulent les excuser sur qu'ils ne se servent pas de laine ni sur leurs personnes ni dans leurs lits, disent que les coutures de ce linge quoique délié les incommodent assez. Ils ne se levent point la nuit pour dire Matines; ils n'ont ni vigiles, ni jeûnes, que n'aient les-seculiers qui vivent le plus à leur aise; ils font bonne chere, ils ont d'excellens vins & de toutes autres sortes de boissons, & quant aux choses & quant à la maniere, ils sont beaucoup

mieux que dans les maisons des Grands du monde, quoique personne ne gagne chez eux. Et, outre ce bon traitement & ce qu'ils n'ont aucun jeûne extraordinaire, ils ont obtenu des Brefs pour dispenser du Carême & des autres jeûnes de commandement ceux que les Supérieurs verront en avoir besoin.

XXIII. Ils passeront cette vie passagère dans la Compagnie, & tomberont ensuite dans la damnation.

Ce mot de *Compagnie* ou *Société* marque bien les Jésuites, puisque ce nom leur est propre, comme nous l'avons remarqué au commencement de cette explication.

XXIV. Toutes choses leur réussiront à souhait.

Il y a plus de choses à dire là dessus que je n'en dirai, & je les passe pour abréger; il suffit de dire que toutes choses leur réussissent parce qu'ils disposent tout de loin afin que l'eau vienne au moulin: & on a sujet de croire qu'ils ne font rien où ils n'aient pour but leur propre avantage.

XXV. Or le peuple peu à peu commencera à se refroidir pour eux, & ayant reconnu par expérience que ce sont des séducteurs il cessera de leur donner; & alors ils courront autour des maisons comme des chiens affamés & enrages, les yeux baissés, retirant le cou comme des vautours, cherchant du pain pour se rassasier. Mais le peuple leur criera: Malheur à vous! enfans de desolation, le monde vous a séduits, le Diable s'est emparé de vos cœurs & de vos bouches, votre esprit s'est égaré dans de vaines spéculations, vos yeux se sont plu dans les vanitez du siècle, vos ventres délicats ont recherché les vins agréables, vos pieds étoient vites & légers pour courir à tou-

à toutes sortes de maux : souvenez vous que vous ne pratiquiez aucun bien.

Je ne vois pas encore la Prophetie accomplie tout-à-fait en ce point ; il est pourtant vrai que l'on commence à mieux connoître les Jesuites, & qu'il y a bien des gens qui disent d'eux les mêmes choses que dit ici sainte Hildegarde, parce qu'ils ont bien vu que ce qui éclatte en eux n'est pas de l'or. Le peuple se desabusant leur dira :

XXVI. Vous étiez de bienheureux envieux.

Considérez bien toutes les épithetes suivantes, & vous verrez que l'éloquence de Demosthene, ni de quelque autre que ce soit, n'est pas capable d'en trouver de plus propres ni de plus elegantes, faisant ainsi paroître au dehors les sentimens que tout le peuple tenoit cachez dans son cœur, & les noms qu'il leur donnoit. Il les appelle d'abord de *bienheureux envieux*, qui sous le pretexte de sainteté font paroître la peine qu'ils ont du credit des autres Religions ; car ils disent qu'ils viennent avec la chaleur & la ferveur nécessaires pour reparer ce que la vieillesse leur a fait perdre de vigueur, & de forces. L'on voit principalement leur envie en ce qu'ils ont accoutumé de dire à ceux qui leur sont affectionnez beaucoup de choses au desavantage des Religieux, seignant des histoires où ils sont condamnez, pour faire voir que leur salut est bien en danger ; & publiant quelque faute d'un Religieux, en parlant avec compassion & comme en s'en affligeant, & seulement pour faire peur à ceux qui les écoutent & les mettre en inquietude pour leur salut ; quoiqu'ils ne le fassent que par envie contre les autres Religions, qu'ils ne peuvent

vent voir qu'avec peine s'aggrandir & s'augmenter.

XXVII. Vous faisiez les pauvres, quoi-que vous fussiez riches.

S. Bernard donne ce nom aux Religieux, qui faisant vœu de pauvreté veulent avoir des richesses, & ne manquer de rien. Qu'on voie un peu si cela quadre aux Jesuites: Ils se nomment pauvres, ils le disent par tout, & ils veulent qu'on le croie: Et cependant ils sont si riches, comme nous l'avons déjà dit, qu'ils reçoivent plus de bien en un an eux seuls, que tous les autres Religieux ensemble.

XXVIII. Vous faisiez les simples, étant très-puissans.

Sous prétexte qu'ils marchent avec une simplicité de colombes, ils peuvent tout ce qu'ils veulent; & en se taisant, & ne faisant pas semblant d'entendre ce que l'on dit, ils veulent tout ce qui leur est commode.

XXIX. Vous étiez de devots flatteurs.

Il n'y a pas de gens au monde qui flattent comme eux sous prétexte de dévotion. Ils disent: Un tel est de notre Congrégation ou de nos devots. Cela leur suffit pour sanctifier un homme.

XXX. De saints Hypocrites, des Mendians superbes.

Ce qu'on experimente sur le sujet de ces deux épithetes surpasse tout ce que l'on en peut dire.

XXXI. Des demandeurs qui offrent.

Leur coûtume & leur maniere est de demander en offrant leur faveur, leur intercession, leurs soins & leurs bons offices; & dans la verité il n'y a personne qui puisse si bien faire ces offres qu'ils les font à leurs devots.

vots. Ils trouvent moien d'accommoder tout le monde: ils cherchent des clients aux avocats, des serviteurs pour les maitres, des écoliers aux professeurs, des precepteurs pour les enfans, de jeunes gens aux Demoiselles à marier, des charges & des emplois à d'autres personnes, dans les villes & dans les maisons des Princes, quoiqu'ils regardent bien presentement quels domestiques ils donnent aux Seigneurs & aux Dames; parce qu'ils ont si mal réussi en quelques rencontres, que ces serviteurs ont mieux aimé être fidelles à leurs maitres que d'être les espions de la Compagnie, qui ne les met dans ces maisons que pour apprendre tout ce qui s'y passe.

XXXII. Des Docteurs légers & inconstans.

L'on voit bien dans leurs livres le peu de solidité de leur doctrine, & combien sont foibles & faux les fondemens sur lesquels ils s'appuient pour avancer des sentimens nouveaux & opposez à ceux des Peres, & des anciens Docteurs reçus & approuvez par l'Eglise, dans le dessein qu'ils ont de les rabaisser pour s'élever en leur place, & s'eriger en maitres de l'Eglise. Voiez ce qui a été dit ci devant n. xii.

XXXIII. Des Martyrs delicats.

L'état religieux est une espece de martyre; mais les Jésuites ont tant de délicatesses & de soulagemens, que c'est un regal & un état délicieux. Ils ne portent point la laine sur la chair, ils n'ont ni abstinences, ni jeûnes, ni veilles, ni clôture, ni aucune autre chose qui fasse souffrir le corps; en sorte qu'on les peut appeller *Soldats delicats*, en se servant d'une parole de S. Jérôme.

XXXIV.

XXXIV. Des Confesseurs à gage.

Que l'on fasse bien reflexion sur cette épithe, & l'on verra quel profit ils ont fait, & continuent de faire tous les jours, par le moyen des confessions; & si on a jamais vu qu'une personne qui se confesse à eux ne leur laisse pas en mourant tout son bien, ou au moins quelque legs fort considerable, sans tout ce qu'ils attrapent pendant leur vie par mille differens artifices.

XXXV. D'humbles élevez.

Cela ne se doit pas entendre dans le sens de cette parole de Jesus-Christ, *que celui qui s'abaisse sera élevé*, mais qu'étant humbles au dehors ils sont dans la verité & au dedans orgueilleux & enflés, se rabaislant exterieurement pendant qu'ils travaillent à s'élever au dessus de tout le monde. Voyez ce qui est dit ci-dessous n. XLIII.

XXXVI De pieux endurcis sur les necessitez des autres.

C'est ce qui se voit dans le traitement qu'ils font aux enfans, & aux plus proches parens de quelques personnes, qui leur ont laissé tout leur bien dans la creance que par compassion & pieté ils auroient égard aux necessitez de leurs enfans; en quoi les peres ont été trompez, & les enfans s'en sont fort mal trouvez. Nous voions des pauvres honteux s'adresser aux Superieurs des autres Maisons religieuses, & en recevoir toujours quelque aumône; mais qui a jamais vu les Jesuites leur donner un denier, à moins qu'ils n'en puissent tirer quelque service. Enfin, ils prêchent & enseignent bien mieux aux autres qu'ils ne pratiquent eux-mêmes ce commandement de l'Évangile *Donnez l'aumône*; parce qu'ils acquierent toujours de nouveaux biens,

biens, ils retiennent aisément, & rendent avec peine, celui des autres dont ils sont devenus maîtres de quelque manière que ce soit; & quand ils verroient perir celui à qui il appartient légitimement, ils ne lui donneroient pas un clou. Le monde est plein d'histoires sur ce sujet.

XXXVII. *De doux calomnieux.*

Avec quelle douceur ne disent-ils pas tout le mal qu'il leur plaît des autres? Et, pour montrer qu'ils compatissent aux maux des autres Ordres, ils racontent la chute de quelque Religieux, &, couvrant leur malignité de quelque prétexte, ils écrivent des choses qui peuvent donner mauvaise estime des Religions & des Religieux, ou des autres personnes qui ne sont pas attachez à eux, & ainsi ils disent sans raison cent choses inutiles. Ribadeneira compagnon de leur Fondateur a apporté, dans le livre qu'il a composé de la *Tribulation*, l'exemple de Savanarole seulement pour dire qu'il étoit Dominicain; c'est comme ils ont accoutumé d'en user.

XXXVIII. *De pacifiques persecuteurs.*

Ils persecutent si doucement qu'il ne semble pas qu'ils y touchent; & cependant ils font une guerre si cruelle à ceux qu'ils n'aiment pas, qu'il n'y a point de poison secret qui tue si infailliblement. Leur sentiment est qu'il ne faut jamais pardonner à personne mais dissimuler quelquefois en attendant une occasion propre pour se venger.

XXXIX. *Des amateurs du monde.*

Pour voir si la Prophetie est vraie en ce lieu-ci il n'y a qu'à considérer les soins que les Jesuites apportent pour s'entraciner dans le monde, pour s'introduire dans les palais des Rois.

Rois & des Princes ecclesiastiques & seculiers, s'élevant par divers degrez de faveur jusqu'à se rendre maitres de tout; & combien ils ont de peine à sortir d'un palais où ils font une fois entrez, quand ils n'y auroient mis le pied qu'un moment. L'on voit la même chose dans leurs batimens, dans leurs Eglises, & dans les artifices dont ils usent pour attirer dans leurs maisons les personnes les plus considerables des lieux où ils sont, comme des tribunes, des galleries, des marchepieds & autres choses, qui n'ont jamais été en usage chez les autres Religieux, qui se sont plus étudiés à detromper qu'à tromper le monde. Considerez outre cela comme ils se sont chargez de l'instruction de la jeunesse; comme ils élèvent dans leurs classes les enfans des Gentils hommes ou des riches marchands: il les font triompher & les font Empereurs, encore qu'ils ne sçachent pas lire, en laissant d'autres sans honneur & sans prix; quoiqu'ils soient très bons écoliers, parce qu'ils sont pauvres: desorte que leur principale intention n'est pas d'instruire les enfans, mais de gagner par toutes sortes de voies l'amitié des personnes puissantes, pour devenir maitres de tout, & s'élever dans le monde, dont ils sont tout ensemble & de parfaits amateurs & des esclaves.

XL. Des vendeurs d'indulgences.

La Prophetie ne parle pas ici des graces & indulgences des Papes, parce que leur Religion n'en a pas comme les mendiants; mais cela se doit entendre des facilités & permissions qu'ils accordent eux-mêmes aux pecheurs par leurs opinions relâchées dont ils remplissent leurs livres, qui ne manquent point.

point de se bien vendre, parce que tous les pecheurs y trouvent de differens moiens qui leur sont commodes; les uns pour demeurer maitres du bien d'autrui, les autres pour rompre les jeûnes, & ne garder ni les abstinences ni les autres loix de l'Eglise, & quelques uns même pour des choses plus infâmes.

XLII. Des gens qui disposent toutes choses pour leur commodité.

Tout le monde peut apprendre d'eux l'ordre qu'il faut tenir pour son profit & sa commodité; car ils pensent à tout, ils previennent & disposent de mille lieues loin toutes choses, afin que rien ne leur échappe, quoique cela paroisse impossible: car l'on dit d'eux qu'ils raisonnent sur les choses même impossibles, afin de se les rendre possibles. L'on peut bien encore entendre cela en une autre maniere; car, au lieu que les saints Fondateurs des Ordres Religieux ont mis tout leur soin à en déraciner toutes les commoditez & les douceurs de la vie, comme les principaux ennemis de la vie religieuse & de la croix de Jesus-Christ, il semble, aucontraire, que les Jesuites ne pensent qu'à se bien accommoder: bon linge, bonnes étoffes, bons lits, bons lingeuls, bonne chambre, bons chevaux & bonnes provisions pour leurs voyages; bonne viande sans les extraordinaires, qui ne leur manquent pas; des meilleurs fruits, du pain le plus blanc & le mieux cuit, du vin vieux. Et de tout ce'a ils en ont une loi dans leurs Constitutions qu'ils observent très-punctuellement, & peut être plus que les commandemens de Dieu; de sorte qu'à la rigueur on les peut nommer de

sages Ordonnateurs de la commodité: ORDI-

NATORES COMMEDI, comme les appelle la Prophetie, d'un nom qui leur est tout à fait propre; car ils ont réduit la commodité en regle, & l'ont fait entrer dans les Monasteres d'où les Saints l'avoient soigneusement bannie.

XLII. *Susplicatores crapularum.*

J'avoue que je n'entends pas le véritable sens de cette épithete, & que peut-être c'est une faute de copiste qui a lu une chose pour une autre dans le manuscrit:

Un autre exemplaire porte *suspiratores crapularum*, qui est comme il faut lire, & qui est une repetition qui marque leur inclination pour la sensualité, & leur attache pour la bonne chere.

XLIII. *Des ambitieux d'honneur.*

Il y auroit bien des choses à dire sur cet article, car ils pretendent être les premiers en science, en vertu, en sainteté, &c. Ils tâcherent du tems de Gregoire XIII. d'oter aux Religieux Dominicains la charge de Maître du Sacré Palais; & ils importunerent tellement ce Pape qu'ils l'obligerent à en faire la proposition dans le Consistoire. Ils seroient venu à bout de leur pretention, si les Cardinaux n'avoient représenté les grands services que les Dominicains avoient rendus à l'Eglise.

Ribadeneira Jesuite, rendant raison dans le dernier livre qu'il a fait de la maniere de vivre de son Ordre, dit qu'encore qu'ils n'aient ni chant, ni jeûnes, ni disciplines, ni penitences, ni serge, &c. ils meritent néanmoins d'être plus estimez que tous les autres Religieux; & là-dessus il conte des choses admirables. En traitant, par exemple, de la raison qui empêche les Jesuites d'affi-

d'assister aux processions, il dit que c'est parce que leur habit étant le même que celui des Ecclesiastiques ils devroient avoir un rang plus honorable que les Religieux, & que par humilité ils s'en éloignent. Et pour appuier cette belle raison il invente une autre fable, que je ne comprends pas que les Religieux puissent souffrir: c'est que l'on declara dans le Concile de Trente que le General des Jesuites devoit avoir une place plus honorable que les Generaux des autres Ordres. Ils ne disent pas cet impudent mensonge à tout le monde; mais ils donnent en secret à leurs confidens le livre où il est écrit, jusqu'à ce que la menterie prenne des forces, & pour lors les livres deviendront publics; cependant cela est toujours imprimé, & fera son effet avec le tems. C'est ainû que ces gens nous remplissent de faussetez par leurs artifices.

XLIV. Des marchands des maisons.

Ceux qui sont informez du secret de leur trafic sçavent que dans les lieux où les maisons se louent bien cher, les Jesuites en ont la meilleure partie, principalement à la Cour. Mais en matiere de marchandises & de trafic, il n'y a point de negotians si adroits qu'eux: les Genoïs n'entendent rien au prix des Jesuites dans les changes & rechanges; il est sur qu'ils font de grands gains. 1. Parce que leurs opinions sont fort larges. En 2. lieu parce qu'ils trafiquent de tout, aussi bien des petites choses que des grandes, comme de merceries, des babioles, & jouets d'enfans, & toute autre chose, pourvu qu'ils y trouvent leur compte; encore que ce soient des choses viles & méprisables. Il y a encore une troisième raison, c'est qu'ils ne trafiquent pas seulement quelque part & sur terre;

terre; mais même par mer & dans tout le monde, s'entraidant les uns les autres, & achetant des marchandises.

XLV. *Des semeurs de discordes.*

Il n'y a ville ni Royaume où ils soient établis, qu'ils n'y aient causé de grands remuemens, & en quelques endroits de si considérables, qu'ils ont donné beaucoup de peine à l'Eglise même. il n'y a qu'à penser à ce qu'ils ont fait à Venise, à Paris & ailleurs. Et le pis qu'il y a, c'est qu'ils ont semé des divisions qui sont tellement enracinées qu'il ne semble pas qu'on les puisse arracher jusqu'à la fin du monde.

XLVI. *Vous batissez toujours en vous élevant, mais vous n'avez pu parvenir aussi haut que vous le prétendiez.*

Si cela s'entendoit des batimens des Jésuites, on pourroit dire qu'il seroit vrai à la lettre; car leurs batimens sont toujours les plus élevez; & une lieue avant d'arriver à une ville les premières choses qui s'offrent à la vue sont les domes de leurs chapelles, les galeries de leurs maisons, & les murailles de leurs Eglises. Mais avec cela ils ne peuvent arriver à la hauteur qu'ils prétendent, parce que Dieu résiste aux superbes, & ne donne sa grace qu'aux humbles.

XLVII. *Alors vous êtes tombez comme Simon le Magicien dont Dieu brisa les os, & qu'il frappa, d'une playe mortelle à la priere des Apôtres. C'est ainsi que votre Ordre sera détruit à cause de vos seductions & de vos iniquitez. Allez Docteurs de peché & de desordre, Peres de corruption, enfans d'iniquité, nous ne voulons plus suivre votre conduite ni écouter vos maximes.*

C'est par où finit la Prophetie de sainte Hilde-

Hildegarde, qui marque la chute & la destruction de la Religion dont elle parle, que nous croions être la Compagnie des Jéuites, par toutes les marques qui y conviennent, comme nous avons fait voir dans ce Commentaire.

Voilà ce que disoit alors ce pieux Evêque. Il n'y a personne qui ne reconnoisse que si l'on vouloit s'arrêter davantage ici à découvrir la conduite intéressée & ambitieuse que cette Société a tenue depuis ce tems-là, soit pour excuser ses pechez les plus grossiers, soit pour s'emparer du bien d'autrui, soit pour détourner les peuples des vrais Pasteurs, soit pour opprimer les gens de bien & pour perdre les saints Evêques, on ne pût donner une explication de cette Prophetie encore beaucoup plus ample. Car rien ne seroit plus facile que de faire voir que cette Compagnie s'est toujours éloignée de la voie de Dieu à mesure qu'elle s'est accrue; & que toute la grandeur dont elle a toujours été si jalouse, n'a servi qu'à verifier cette parole si remarquable du Prophete Roi: *Superbia eorum quæ se odorunt ascendit semper.*

C O N C L U S I O

Facultatis Theologiæ, Parisiensis,
facta in Comitibus ordinariis cele-
bratis die 1. Decembris 1554.

ANNO Domini 1554. die verò prima De-
cembris sacratissima Theologiæ Facul-
tas Parisiensis, post Missam de Sancto Spiri-
tu in æde sacra Collegii Sorbonæ ex more
celebratam, jam quartò in eodem Collegio
per juramentum congregata est ad determi-
nandum de duobus diplomatibus, quæ duo
sanctissimi Domini summi Pontifices Paulus
III. & Julius III. his, qui Societatis Jesu no-
mine insigniri cupiunt, concessisse dicun-
tur; quæ quidem duo diplomata Senatus Pa-
riensis seu Curia Parlamenti Parisiensis di-
ctæ Facultati visitanda & examinanda, missa
ad eam rem ostiario, commiserat, quorum
tenor sequitur.

*Et primo sequitur tenor Bullæ Sanctissimi
Domini nostri Papæ Pauli III.*

*Post, tenor Bullæ Sanctissimi Domini nostri
Papæ Julii III.*

Antequam vero ipsa Theologiæ Facultas
tanta de re tantique ponderis tractare, incipe-
ret, omnes & singuli Magistri palam aperto-
que ore professi sunt, nihil se adversus sum-
morum Pontificum auctoritatem & potesta-
tem aut decernere aut moliri, aut etiam co-
gitare velle, imò verò omnes & singuli, ut
summum Christi Jesu Vicarium & universa-
lem Ecclesiæ Pastorem, cui plenitudo pote-
statis à Christo data sit, cui omnes utrius-
que

que Iexus obedire, cujus decreta venerari, & pro se quisque tueri & observare teneantur, ut semper agnoverunt & confessi sunt, ita nunc quoque sincerè, fideliter & libenter, agnoscunt & confitentur. Sed quoniam omnes præsertim Theologos paratos esse oportet ad satisfactionem omni poscenti de his quæ ad fidem, mores & ædificationem Ecclesiæ, pertinent, dicta Facultas poscenti, mandanti & exigenti, Curix prædictæ satisfaciendum duxit.

Itaque utriusque diplomatis omnibus frequenter lectis articulis, repetitis & intellectis, & pro rei magnitudine per multos menses, dies & horas, pro more diligentissimè discussis & examinatis, tum demum unanimi consensu, sed, summa cum reverentia & humilitate, rem integram correctioni Sedis Apostolicæ relinquens ita censuit.

Hæc nova Societas insolitam nominis Jesu appellationem peculiariter sibi vendicans, tam licenter & sine delectu qualibet personas, quantumlibet facinorosas, illegitimas & infames, admittens, nullam à sæcularibus Sacerdotibus habens differentiam in habitu exteriori, in tonsura, in horis canonicis privatis dicendis, aut publicè in templo decantandis, in claustris & silentio, in delectu ciborum & dierum, in jejniis & aliis variis legibus ac ceremoniis quibus status Religionum distinguuntur & conservantur, tam multis, tamque variis privilegiis, indultis, & libertatibus donata, præsertim in administratione Sacramenti Pœnitentiæ & Eucharistiæ, idque sine discrimine locorum aut personarum, in officio etiam prædicandi, legendi & docendi, in præjudicium Ordinariorum & hierarchici Ordinis, in præjudi-

cium quoque aliarum Religionum, imò etiam Principum & Dominorum temporalium, contra privilegia Universitatum, denique in magnum populi gravamen; Religionis monasticæ honestatem violare videtur. Studiosum, pium & pernecessarium virtutum, abstinentiarum, ceimoniarum & austeritatis, enervat exercitium, imò occasionem dat liberè apostatandi ab aliis Religionibus. Debitam Ordinariis obedientiam & subjectionem subtrahit. Dominos tam temporales quam ecclesiasticos suis juribus injustè privat. Perturbationem in utraque politia. Multas in populo querelas, multas lites, dissidia, contentiones, æmulationes, variaque schismata inducit. Itaque his omni us atque aliis diligenter examinatis & perpensis, HÆC SOCIETAS VIDETUR IN NEGOTIO FIDEI *periculosa*, PACIS ECCLESIAE *perturbativa*, MONASTICÆ RELIGIONIS *eversiva*, ET MAGIS IN DESTRUCTIONEM QUAM IN *edificationem*.

La même conclusion en François.

L'AN de nôtre Seigneur 1554. le 1. jour de Decembre, la très sacrée Faculté de Theologie de Paris, après la Messe du S. Esprit célébrée comme de coutume dans la Chapelle ou College de Sorbonne, s'est assemblée pour la quatrième fois, afin de deliberer sur deux Bulles que l'on dit avoir été accordées par les souverains Pontifes les très SS. Peres Paul III. & Jules III. à ceux qui s'attribuent le nom de *société de Jesus*; lesquelles deux Bulles Nosseigneurs du Parlement de Paris ont envoyées par un huissier a ladite Faculté pour être par elle vues & examinées.

Bulle de Paul III. Bulle de Jules III. &c.

Mais, avant que la Faculté commençât à traiter d'une chose si importante & de si grand poids, tous les Docteurs ont déclaré hautement & de vive voix qu'ils ne vouloient rien entreprendre. ni determiner, ni même penser contre l'autorité & la puissance des souverains Pontifes; au contraire que comme des enfans très-obéissans ils reconnoissent le souverain Pontife Romain fidelement, sincerement & de bon cœur, comme ils l'ont toujours reconnu & confessé, pour Vicaire souverain de Jesus-Christ, & Pasteur universel de l'Eglise, à qui Jesus-Christ a donné une plénitude de puissance, à laquelle tous les fideles de l'un & l'autre sexe sont obligez d'obéir, de reverer ses Decrets & les observer & garder.

Mais, parce qu'il faut que tous les Chrétiens, & principalement les Theologiens, soient toujours prêts à répondre à tous ceux qui leur demandent raison des choses qui regardent la Foi, les mœurs & l'edification de l'Eglise, la Faculté s'est crue obligée de satisfaire au desir, commandement & ordre qu'elle a reçu du Parlement.

C'est pourquoi ayant lu & relu plusieurs fois, discuté & examiné avec très-grand soin comme la chose le merite, & comme c'est sa coutume, tous les articles de ces deux Bulles pendant plusieurs mois, jours & heures; enfin d'un *commun consentement*, mais néanmoins en soumettant le tout avec beaucoup de respect & d'humilité à la correction du S. Siege Apostolique, la Faculté a prononcé ce qui suit:

Cette nouvelle *Société*, qui s'attribue particulièrement ce titre inusité de *nom de Jesus*, qui reçoit indifferemment & si licencieusement toute sorte de personnes, quelque méchantes, illegitimes & infames qu'elles puissent être, qui ne differe en rien des Prêtres seculiers ni pour l'habit extérieur ni pour la tonsure, ni dans la recitation des heures canoniques, soit en particulier soit en public dans l'Eglise, qui n'a ni cloître, ni silence, ni aucune des loix & ceremonies, comme de l'observation des jours de jeûne ou abstinence des viandes & autres, par lesquelles l'Estat Religieux se maintient dans sa vigueur, & est distingué des seculiers; à laquelle ont été accordées tant de graces, privileges & indults, principalement pour l'administration des Sacramens de Penitence & d'Eucharistie, & cela sans aucune difference ni choix des lieux ou des personnes, comme aussi pour

les fonctions de prêcher, lire & enseigner au préjudice des Ordinaires & de la hierarchie, des autres Religieux, & même des Princes & Seigneurs temporels, contre les privilèges des Universitez, & enfin à la foule & oppression du peuple, cette Societé semble violer l'honneur qui est dû à la Religion monastique. Elle ruine l'exercice si aimable, si pieux & si nécessaire, des vertus, des abstinences, des ceremonies & des austérités, & donne même occasion d'apostasier enquant les autres Religions. Elle détruit l'obéissance & la soumission qui est due aux Ordinaires. Elle prive injustement les Seigneurs, tant temporels qu'ecclesiastiques de leurs droits. Elle apporte le trouble en l'une & l'autre police, civile & ecclesiastique. Elle cause plusieurs plaintes parmi le peuple, plusieurs procez, divisions, disputes, jalousies, & divers schismes.

C'est pourquoi, toutes ces choses diligemment examinées & considérées, CETTE SOCIÉTÉ SEMBLE PERILLEUSE EN CE QUI REGARDE LA FOI, PROPRE À TROUBLER LA PAIX DE L'ÉGLISE, À RENVERSER LA RELIGION MONASTIQUE, ET NÉE PLUTÔT POUR DÉTRUIRE QUE POUR ÉDIFIER.

REMONSTRANCES

De la Cour de Parlement de Paris au
Roi Henri IV. sur le rétablissement
des Jesuites, faites par M. le Premier
President de Harlay en 1604.

SIRE,

Votre Cour de Parlement aiant delibéré sur vos Lettres patentes du rétablissement des Prêtres & Escoliers du College de Clermont en aucuns lieux de son ressort, prenant le nom de Jesuites, a ordonné que très-humbles remonstrances seroient faites à Votre Majesté: Et nous a chargé de vous représenter quelques points, que nous avons jugé importer au bien de vos affaires, & au saint public, qui dépend de votre conservation; lesquels nous ont retenu de proceder à la verification.

Et, avant que les particulariser, vous rendre graces très-humbles de l'honneur qu'il vous a plu nous faire d'avoir agreable que ces remonstrances vous soient faites de vive voix, faisant paroître votre indulgence & benignité envers nous, d'autant plus digne de louange, qu'elle est éloignée de l'austerité des premiers Empereurs Romains, qui ne donnoient point d'accès à leurs sujets vers eux: mais vouloient que toutes demandes & supplications leur fussent présentées par écrit.

L'établissement de ceux de cet Ordre, soit disans Jesuites, en ce Royaume, fut jugé si per-

pernicieux à cet Etat, que tous les Ordres Ecclesiastiques s'opposèrent à leur reception, & le Decret de la Sorbonne fut que cette Société étoit introduite pour destruction & non pour édification; & depuis en l'assemblée du Clergé en Septembre 1561. où étoient les Archevêques & Evêques, & y presidoit Monsieur le Cardinal de Tournon, elle fut approuvée, mais avec tant de clauses & restrictions que s'ils eussent été pressés de les observer, il est vraisemblable qu'ils eussent bien-tôt changé de demeure.

Ils n'ont été reçus que par provision, & par Arrêt de l'an 1564. defenses leur furent faites de prendre le nom de Jesuites, ni de Société de Jesus: Nonobstant ce, ils n'ont pas laissé de prendre ce nom illicite, & s'exemter de toutes puissances tant seculieres qu'ecclésiastiques. Les rétablissant vous les autorisez davantage; & rendez leur condition meilleure qu'elle ne fut oncques. Ce jugement fut d'autant plus digne de votre Cour de Parlement, que vos gens & tous les Ordres estimèrent nécessaire de les retenir avec des cautions, pour empêcher la licence deslors trop grande en leurs actions, & dont ils prevoioient l'accroissement fort dommageable au public. La predication est fort expresse au Plaidoyé de vos gens, qui ne leur assistoient pas, qu'il étoit besoin d'y pourvoir, afin qu'il n'avint pis que ce qu'ils voioient dès lors.

Et, comme le nom & le vœu de leur Société est universel, aussi les propositions en leur doctrine sont uniformes, qu'ils ne reconnoissent pour Supérieurs que notre Saint Pere le Pape, auquel ils font serment de fidélité & d'obeissance en toutes choses, & tiennent pour maxime indubitable qu'il a puis-

38 Remembr. du Parl. de Paris au Roi Henri IV.

sance d'excommunier les Rois, & qu'un Roi excommunié n'est qu'un tiran; que son peuple se peut élever contre lui; que tous demeurans en leur Royaume aiant quelque ordre, pour petit qu'il soit, en l'Eglise, quelque crime qu'ils commettent, ne peuvent être jugé criminels de Lèze-Majesté, parce qu'ils ne sont leurs sujets ni justiciables: tellement que tous Ecclesiastiques sont exemts de la puissance seculiere, & peuvent impunément jeter les mains sanglantes sur les personnes sacrées. C'est ce qu'ils écrivent, & impugnent l'opinion de ceux qui tiennent les propositions contraires.

Deux Docteurs en droit Espagnols, aiant écrit que les Clercs étoient sujets à la puissance des Rois & des Princes, l'un des premiers de la Société à écrit contr'eux, disant entr'autres raisons que comme les Levites au Vieil-Testament étoient exemts de toutes puissances seculieres, aussi les Clercs par le Nouveau-Testament étoient exemts de la même puissance, & que les Rois & les Monarques n'ont aucune juridiction sur eux.

Votre Majesté n'approuvera pas ces maximes, elles sont trop fausses & trop erronées. Il faut donc que ceux qui les tiennent, & veulent demeurer en votre Royaume, les abjurent publiquement en leurs Colleges. S'ils ne le font, permettez vous qu'ils y demeurent? Ils veulent subvertir les fondemens de votre puissance & autorité royale. S'ils le font, croirez-vous qu'ils puissent avoir une doctrine faisant part de leur religion; bonne pour Rome, & pour l'Espagne, & toute autre pour la France: qui rejette ce que les autres reçoivent, & qu'allant & retournant d'un lieu à autre ils le puissent déposer & reprendre.

prendre? S'ils disent le pouvoir faire par quelque dispense secrète, quelle assurance prendrez-vous en des ames nourries en une profession, qui par la diversité & changement de lieu se rend bonne & mauvaife?

Cette doctrine est commune à tous en quelque lieu qu'ils soient, & prend tel progrès en votre Royaume, qu'elle se coulera enfia aux Compagnies les plus retenues.

Lors de leur établissement, ils n'avoient point de plus grands adversaires que la Sorbonne: à present elle leur est favorable; parce qu'un monde de jeunes Theologiens ont fait leurs études en leurs Colleges. Les autres Elcoliers feront le semblable, s'avanceront & pourront être admis aux premières charges dans vos Parlemens, tenant la même doctrine, se soustraient de votre obeissance, laissant perdre tous les droits de votre Couronne, & libertez de l'Eglise de France, & ne jugeront aucun crime de Léze-Majesté punissable commis par un Ecclésiastique.

Nous avons été si malheureux en nos jours d'avoir veu les detestables effets de leurs instructions en votre Personne sacrée. BARRIERE, (je tremble, Sire, prononçant ce mot) avoit été instruit par VARADE, (Jésuite) & confessa avoir reçu la communion sur le serment fait entre les mains de vous assassiner. Aiant failli son entreprise, d'autres éleverent le courage au petit serpent qui acheva en partie ce qu'il avoit conjuré.

GUIGNARD (Jésuite) avoit fait les livres écrits de sa main, soutenant le parricide du feu Roi justement commis, & confirmant la proposition condamnée au Concile de Constante.

Que n'avons-nous point à craindre nous

souvenait de ces méchans & deloyaux actes qui se peuvent facilement renouveler? S'il nous faut passer nos jours sous une crainte perpetuelle de voir votre vie en hazard, quel repos trouverons-nous aux vôtres?

Seroit-ce pas impiété, prévoir le danger & le mal, & l'approcher si près de vous? Seroit-ce pas se plonger en une profonde misère que désirer survivre la ruine de cet Etat, lequel, comme nous vous avons autrefois dit, n'en est éloigné que de la longueur de votre vie.

Louange à Dieu, Sire, de la mutuelle bienveillance entre vous & notre Saint Pere. Dieu vous maintienne longuement en votre Couronne, & lui au saint Siege. Mais, si l'âge ou l'indisposition retranchoit ses jours, & si son Successeur mal animé déplaçoit son glaive spirituel sur vous, comme ses Predecesseurs sur les autres Rois de France & de Navarre, quel regret à vos sujets de voir entre nous tant d'ennemis de cet Etat, & de conjurateurs contre Votre Majesté, comme contre celle du feu Roi d'heureuse memoire; aiant été de son regne les auteurs & principaux ministres de la rebellion, & non innocens de son parricide.

Ils disent leurs fautes passées ne devoir plus être relevées, non plus que celle des autres Ordres & Compagnies, qui n'ont moins failli qu'eux. Il peut être dit à leur prejudice, qu'encore qu'il se trouve de la faute en tous les Ordres & toutes les Compagnies, toutefois elle n'a pas été universelle. Les Compagnies étoient diverses: tous ceux qui en font part ne se sont pas distraits de l'obéissance due à Votre Majesté; mais ceux de leur Societé sont demeurez fort unis & res-

serrez

ferrez en leurs rebellions : & non seulement aucun ne vous a suivi, mais eux seuls se sont rendu les plus partiaux pour les anciens ennemis de votre couronne, qui fussent en ce Royaume comme tels, Odo l'un de leur Société fut choisi par les seize conjurez pour leur chef.

Et s'il nous est loisible entrejetter quelque chose des affaires étrangères dans les nôtres, nous vous en dirons une pitoiable qui se voit en l'histoire de Portugal. Quand le Roi d'Espagne entreprit l'usurpation de ce Royaume, tous les Ordres de Religieux furent fermes en la fidélité due à leur Roi, eux seuls en furent deserteurs pour avancer la domination d'Espagne, & furent cause de la mort de deux mille tant Religieux qu'autres Ecclesiastiques, dont il y a eu bulle d'absolution.

Leur doctrine & deportemens passez furent cause que lorsque CHASTEL s'éleva contre vous, ensuivit l'Arrêt, tant contre lui que contre ceux de leur Société condamnez par votre bouche. Arrêt que nous avons consacré à la memoire du plus heureux miracle qui soit avvenu de notre tems, jugeant dès lors que continuant d'instruire la jeunesse en cette méchante doctrine & damnable instruction il n'y auroit point sureté pour votre vie. Ce qui nous fit passer par dessus les formalitez, qui nous obligent de juger avec connoissance de cause des instances réglées; qui furent postposées au salut public.

Nous n'avons haine, envie, ni malveillance contre eux, generale ni particuliere. Si nous en eussions eu, Dieu nous eut punis d'être leurs juges, bien que l'atrocité du crime, & l'affection que nous avons à la conservation de votre Majesté à l'avenir, nous

62 Remontr. du Parl. de Paris au Roi Henri IV.

invitât à donner cet Arrêt exécuté dedans les ressorts des Parlemens de Rouen & Dijon par votre commandement, & l'eût été partout sans la resistance de ceux qui n'étoient pas encore bien affermis en votre obeïssance, & qui ne pouvoient se departir qu'avec trop de peine de leur mauvaise volonté.

Il se plaignent par leurs Ecrits que toute la Compagnie ne devoit pas porter la faute de trois ou quatre; mais, quand ils eussent été réduits à la condition des Freres Humiliez, ils n'eussent point eu d'occasion de se plaindre: l'assassinat du Cardinal Borromée, aiant été machiné par un seul Religieux de cet Ordre des Freres Humiliez, y a environ 30 ans, tout l'Ordre fut aboli par le Pape Pie Quint, suivant la resolution de l'assemblée des Cardinaux, quelque instance que le Roi d'Espagne fit au contraire. Notre jugement n'est pas si severe. S'ils disent qu'il n'y a point de comparaison avec leur Ordre de l'Ordre des Humiliez, le leur étant beaucoup plus grand, nous leur dirons qu'il y a moins de comparaison d'un Cardinal avec le plus grand Roi du monde, plus haut élevé au-dessus d'un Cardinal que leur Ordre au-dessus du plus petit: Que les Humiliez avoient moins failli qu'eux, car un seul étoit l'auteur de l'assassinat d'un Cardinal, eux tous sont coupables de votre parricide par le moyen de leur instruction.

Nous vous supplions très humblement que comme vous avez eu agreable l'Arrêt justement donné, & lors necessaire pour détourner tant de traîtres de conspirer contre vous, aussi il vous plaise conserver, & vous redonner la souvenance du danger auquel nous sommes lors de voir perdre la vie à notre Pere
com-

commun, la vie duquel nous est plus chere que la notre, & penserions encourir ce honteux reproche d'infidelité & ingratitude, de n'en avoir point un soin perpetuel, puisque vous nous avez rendu la notre, notre repos, & nos biens. La memoire du passé nous doit servir de precaution pour donner ordre que ne-demeurons, faute de prevoiance, ensevelis dans l'abyssme d'un second naufrage. Nous ne pouvons omettre quelque supplication particuliere d'avoir compassion de l'Université.

Ce sont les très-humbles remontrances & raisons sommaires, qui nous ont retenu de faire publier des Lettres, craignant qu'il ne nous fût justement reproché d'avoir trop facilement procedé à la verification.



EXTRAIT

DU LIVRE INTITULÉ :

Image du premier siècle de la
Société des Jésuites.

*Où l'on voit l'esprit d'orgueil & de propre
estime qui regne dans cette Société jus-
ques à l'extravagance.*



N n'a pas besoin de grandes recherches pour montrer que les Jésuites mettent en pratique les maximes qu'ils enseignent aux autres touchant l'orgueil ; le seul livre qu'ils ont fait, pour donner au monde une image & une représentation de leur Société, suffit pour faire voir que l'ambition, la vanité, & la presumption, n'inspirent rien aux hommes, que ces Peres ne se croient permis ; & que ce desir d'honneur & de gloire, qu'ils prennent pour objet de toute leur conduite, les a portés jusques aux dernières extravagances.

*La Société est le chariot de feu d'Israël ; une
troupe d'AnGES lumineux & brûlans.*

„ La Société, disent-ils, est ce chariot de
„ feu d'Israël, qui faisoit pleurer autrefois
„ Elisée de ce qu'il avoit été enlevé, & que
„ maintenant par une particulière grace de
„ Dieu l'un & l'autre monde se rejouit de
„ voir ramené du Ciel dans les nécessitez de
„ l'Eglise ; dans lequel si vous cherchez des

.. 310

„ armées & des soldats qui multiplient tous
„ les jours leurs triomphes par de nouvelles
„ victoires, vous trouverez (ce que je sup-
„ plie être reçu en bonne part) une troup-
„ pe choisie d'AnGES, qui montent sous
„ les formes des animaux ce que le souve-
„ rain chef delire dans cette milice. *Lib. III.*
„ *Orat. 1. pag. 401.*

„ Comme les Anges éclairez des splen-
„ deurs divines illuminent & perfection-
„ nent, ainsi les Compagnons de Jesus, imi-
„ tateurs de la pureté des Anges, & tout
„ attachez à leur origine, c'est-à-dire à Dieu,
„ dont ils puisent ces mouvemens de feu si
„ ardans & si prompts de la vertu, & des
„ raisons si clairs & si lumineux, perdant
„ l'impureté des voluptez dans cette fournai-
„ se du suprême & très-chaste amour qui
„ la consume, sont éclairez & perfection-
„ nez jusqu'à ce qu'ils le soient assez
„ pour communiquer aux autres leur lu-
„ miere mêlée d'ardeur, n'étant pas moins
„ illustres par la splendeur de leur vertu,
„ que divinement enflammez du feu de la
„ charité. *Ibid.*

Ils sont tous eminens en doctrine & en sagesse.
C'est la Compagnie des parfaits.

„ Ce sont des Anges semblables à S. Mi-
„ chel dans leurs combats contre les hereti-
„ ques, semblables à S. Gabriel dans la con-
„ version des infidèles, semblables à S. Ra-
„ phaël dans la consolation des ames, & la
„ conversion des pecheurs, par les sermons
„ & par les confessions. Ils se portent tous
„ avec autant de promptitude & d'ardeur à
„ confesser & à catechiser les pauvres & les
„ enfans, qu'à gouverner les consciences des
„ Grands

„ Grands & des Princes; & ne sont pas
 „ moins celebres tous par leur doctrine &
 „ par leur sagesse, que ceux qui gouvernent
 „ ces Princes; de sorte qu'on peut dire de la
 „ Société ce que dit Seneque, dans l'Ep. 33.
 „ Qu'il y a de l'inégalité où les choses émi-
 „ nentes sont remarquables; mais qu'on n'ad-
 „ mire point un arbre quand tous les autres
 „ de la forêt sont également hauts. Certes
 „ de quel côté que vous jettiez les yeux,
 „ vous ne trouverez rien qui ne pût être
 „ éminent par-dessus les autres, s'il n'étoit
 „ parmi d'autres qui ont la même éminen-
 „ ce. *Lib. 111. Orat. 1. pag. 402.*

Après cela on ne peut pas douter que ce ne soit en leur faveur, comme ils l'assurent eux-mêmes, que l'Abbé Joachim a prophétisé qu'à la fin du monde doit naître un Ordre religieux qui sera tout composé d'HOMMES PARFAITS, qui observeront la vie de *Jesus-Christ & des Apôtres*. Les voilà sans doute les bons Peres, puisqu'ils sont presque tous parfaits, & tous si éminens dans l'art de gouverner les consciences, comme ils le disent, que ce qui est si rare ailleurs est si commun chez eux, que cette excellence perd son éclat, parce qu'elle y est commune, & que ces miracles y sont ordinaires.

Il faut qu'Avila & S. François de Sales n'aient pas pensé à cette Société, lorsqu'ils ont dit qu'il falloit chercher un bon Directeur entre mille, & même entre dix mille; puisqu'il y en a une si grande multitude dans cet Ordre, que ceux mêmes qui confessent le peuple sont aussi doctes & aussi sages que ceux qui confessent les Princes, lesquels sans doute sont très-dignes de cette haute fonction, & qu'on peut dire qu'au lieu qu'ailleurs il faut cher-
 cher

cher un bon Directeur entre dix mille, y en aiant peu qui soient bons, & moins qu'on ne sçauroit croire, comme le dit S. François de Sales; à peine au contraire en pourroit-on trouver un mauvais entre dix mille de ces Peres, étant tous bons, & même excellens; & y en aiant plus qu'on ne sçaurroit s'imaginer. Ils sont tous aussi habiles que les confesseurs des Grands du monde. O multitude de sages, qui est la santé de l'univers! Ils sont tous aussi prompts, & aussi ardans à confesser un pauvre, ou instruire un enfant, qu'à gouverner les consciences des Princes. O multitude de Saints, ô charité dès-intéressée, ô zele seraphique, qui est la gloire du Christianisme!

*Ils sont tous des Lions, des Aigles, des Heros;
des hommes choisis, des foudres de guerre;
ils naissent tous le casque en tête; chacun
vaut une armée.*

„ Admirez-vous dans l'un de ces Peres le
„ courage à entreprendre? Ils sont tous des
„ hommes mâles, ou plutôt des LIONS ge-
„ nereux, qui ne sont étonnez d'aucuns pe-
„ rils, & qui méprisent constamment tou-
„ tes les mauvaises aventures..... La pa-
„ leur & la crainte ne peut rien contre ces
„ lions Vous verrez ces HEROS reco-
„ voir avec une force d'esprit inébranlable
„ pour la cause de Dieu & de la Religion
„ toutes les tempêtes & les orages du Ciel,
„ parmi les feux & les éclairs..... A l'exem-
„ ple des Apôtres, dont ils s'efforcent d'imi-
„ ter & de représenter la vie & les travaux,
„ ils partagent entr'eux toute la terre, &
„ distribuent ensemble les victoires & les dé-
„ pouilles. L'Esprit du Seigneur anime ces
„ nou-

„ nouveaux Samsons. Ce sont des es-
 „ prits d'aigles, fondans avec une me.veil-
 „ leuse vitelle comme ces oiseaux, sur la
 „ proie la plus éloignée. *Lib. III. Orat. I.*
 „ p. 402. & seq.

„ Tous ceux de cette Société naissent le
 „ casque en tête: comme on le dit de cer-
 „ tains enfans; parce qu'il faut qu'ils s'expo-
 „ sent à la pointe des épées, aux coup de
 „ la fortune, & à toutes les injures de leurs
 „ ennemis. *Prolog. Heroïc. Societ.* Quels
 „ hommes choisis, ô Dieu immortel! Quels
 „ foudres de guerre! Quelle fleur de cheva-
 „ lerie! Quels appuis! Quels geans tuteurai-
 „ res & protecteurs de l'Eglise! J'ose dire
 „ que chacun d'eux est capable des plus gran-
 „ des choses, & vaut lui seul une armée,
 „ & je ne ments point. Car malgré la ra-
 „ ge de l'ennemi, par la faveur du Ciel &
 „ avec les applaudissemens de tous les gens
 „ de bien, un seul de cette Société est quel-
 „ quefois victorieux de tant d'ennemis, que
 „ vous jureriez qu'une grande armée n'en
 „ pourroit pas aisément autant vaincre, qu'il
 „ en surmonte lui seul. Jugez par-là ce que
 „ peut toute cette Société en joignant tou-
 „ tes ses forces ensemble. Cette Société, di-
 „ rai-je d'hommes ou d'Ange, quelles ruines,
 „ quels carnages, d'erreurs & de vices ne pro-
 „ duira-t-elle point! Quel secours ne prêtera-
 „ t-elle point à l'Eglise attaquée & combat-
 „ tue? Mais que dis-je prêtera? Disons plu-
 „ tôt, qu'elle a prêté, selon que l'on peut croi-
 „ re avoir été prédit par l'oracle du Prophe-
 „ te Roi au Pseaume 67. puisque les Inter-
 „ pretes hebreux, Arias Montanus, Pagni-
 „ nus, & Genebrard, au lieu: de vos ani-
 „ maux, traduisent: votre Société, votre

„ congregation, vos élus, votre troupeau,
„ habiteront dans la terre. Et le Paraphrase
„ Caldaïque traduit : Vous avez préparé l'ar-
„ mée de vos troupes d'Anges, afin qu'el-
„ le fit du bien aux pauvres de Dieu. Je
„ prens ce passage comme si le Prophete in-
„ spiré de Dieu avoit vu de près la Société
„ de Jesus dans ses visions. *Pag. 410.*

Comme ces Peres sont des *Prophetes*, ils ne se contentent pas d'exprimer les choses magnifiques qu'ils ont à dire de leur Compagnie par des discours étudiés en prose & en vers; mais pour imiter les Prophetes de l'ancien Testament ils parlent par des actions & par des représentations qui frappent même les yeux. Cela s'est vu dans la ville de Goa, lorsque pour célébrer leur année seculière ils firent traîner un char de triomphe, où la Société étoit représentée avec toute la pompe & l'éclat dont ils se purent aviser. Il est vrai que ce char ne fut pas enlevé dans l'air comme celui d'Elie; mais en récompense il fut vu d'un plus grand nombre de personnes, & roula par toute la ville avec l'acclamation de tous ceux qui le virent promener.

Ils n'allèrent point chercher des Anges au Ciel pour le conduire : cela eut été trop pénible; ils les choisirent parmi leurs écoliers, qui devinrent des Anges en changeant d'habits. Alors ces jeunes Anges parez de robes blanches, & d'aîles de toutes couleurs, furent employez à tirer quelques-uns de ces bons Peres qui étoient dans ce char, & qui furent le spectacle de toute la ville.

Ce triomphe étoit accompagné d'une musique fort délicate, qui ne cessoit que par une autre plus mâle composée de tambours & de trompettes, qui sonnoient l'allarme & la

la charge quand on arrivoit à quelque carrefour : car alors il falloit combattre des demons qui prétendoient arrêter le chariot, & empêcher la Société triomphante d'achever sa carrière. Mais, comme elle est toujours victorieuse de ses ennemis, ces combats finissoient toujours à son avantage, & les demons choisis, aussi bien que les Anges, du nombre de leurs écoliers, étoient d'intelligence avec eux pour ne résister pas trop longtemps. Pendant qu'ils ne songeoient qu'à se divertir agréablement, un accident que toute leur prudence prophétique n'avoit pu prévoir troubla toute la fête, & fut d'un très-mauvais augure. Une des roues du char triomphant s'engagea dans un trou, d'où toute la vertu des Elies qui étoient conduits, & des Anges qui le tiroient, ne le purent faire sortir. Il n'y eut point d'efforts que ces pauvres Anges ne fissent, mais toute leur puissance active ne put jamais retirer le char triomphant de la situation incommode où il étoit. Alors comme dans les grandes nécessitez on se sert de tout, il falut invoquer l'aide des diables pour sortir d'un si mauvais pas ; ce qui réussit heureusement : mais ce ne fut pas sans donner à rire aux spectateurs, & causer même du scandale à la plupart, qui commencerent à dire publiquement que les diables avoient pour le moins autant de part à la conduite & au triomphe des Jésuites que les Anges.

En vérité, pour être vertueux, il ne faut que l'être en effet ; & alors quelque chose qu'il arrive on l'est toujours. Mais quand on n'est *Elie*, saint, & conduit dans le Ciel que par emblème & par machine, tout est en désordre quand la machine manque. C'est

ce

ce qu'on peut voir encore par un autre accident qui arriva au même tems & dans la même ville.

Un de ces Peres prêchant & faisant le paranymphe de la Société la compara à une horloge qui est réglée, & règle toutes choses. Mais, comme il étendoit cette matiere le plus magnifiquement qu'il pouvoit, l'horloge de leur maison vint par malheur à sonner plus de cent coups, & par son déreglement causa un tel desordre dans tout l'auditoire, qu'on ne put s'empêcher de se moquer du Predicateur & de la Société, laquelle on disoit publiquement être à peu près juste & réglée comme leur horloge.

La Société est un grand miracle comme le monde ; c'est pourquoi elle n'a pas besoin d'en faire d'autres.

„ Le premier & le plus grand miracle de la
„ Société est la Société même. Il n'y a point
„ de plus grand miracle que le monde : on
„ peut dire la même chose de la Compagnie
„ de Jesus, qui est comme un petit monde.
„ Ce grand corps de la Société tourne &
„ roule par la volonté d'un seul homme. Il
„ est aisé à remuer, mais difficile à troubler.
„ Tant d'hommes fleurissans en âge, excellens
„ en esprit, & eminens par la force de
„ leur genie, sont conduits & gouvernez
„ depuis tant de tems dans la carrière de la
„ vertu & de la doctrine, pour le service &
„ le bien des autres, sans que leur course soit
„ jamais interrompue. Celui qui voyant
„ cela, & le considerant, ne juge pas que
„ c'est le premier & le plus grand miracle,
„ qu'il n'attende point d'autre miracle de la
„ So-

„ Société. Pour moi j'estime, que comme
 „ il n'y a point dans le monde de plus grand
 „ ni d'autre miracle, que le monde même;
 „ ainsi qu'il ne se trouve point de plus grand
 „ ni d'autre miracle dans la Société, que la So-
 „ cété même *Lib. v. cap. 5. pag. 621.*

Qu'on ne trouve donc point étrange si les
 Jésuites ne font point de miracles particuliers,
 comme ont fait les Religieux des autres Or-
 dres dans le premier siècle de leur institu-
 tion; & qu'on n'en demande pas même à
 S. Ignace leur fondateur, qui n'a point fait
 de miracles dans la fondation de son Ordre,
 selon que Ribadeneira l'assure en sa vie 1. *E-*
dicion, au lieu que les autres fondateurs d'Or-
 dres en ont tant fait, puisque la Société mê-
 me est un miracle public & perpetuel, com-
 me la creation & la conservation du monde.

Je sai qu'on peut dire néanmoins que la
 fondation, l'étendue, & la subsistance del E-
 glise dans toute la terre, où regnoit le paga-
 nisme, étoit bien plus miraculeuse dans les
 premiers siècles, que la fondation & l'éten-
 due de la Société des Jésuites dans la Chré-
 tienté, & que cette Eglise faisoit des mil-
 lions de miracles par ses Saints & par ses E-
 vêques successeurs des Apôtres, ce qui se-
 roit par conséquent d'autant plus desirable en
 la Société des Jésuites; que c'est *un Ordre*
Apostolique (si l'on interprete d'elle la pro-
 phétie de l'Abbé Joachim) destiné à la con-
 version des heretiques, des infidèles, & des
 mauvais Chrétiens, à quoi les miracles pour-
 roient beaucoup servir. Mais il faut croire
 que s'il ne se trouve point de miracles parmi
 eux, selon qu'ils le disent ici, on ne doit
 pas les en estimer moins Apostoliques &
 moins Saints depuis 60. & 80. ans que leurs
 piez

premiers Peres sont morts; parce que leur Societé est le miracle des miracles, & que si les Religieux de S. Benoît, de S. Dominique, & de S. François, ont tant fait de miracles dans le premier siecle de leur institution, cela ne venoit pas seulement de leur grande sainteté, comme si elle avoit été plus grande que celle des Jesuites, qui font, à ce qu'ils disent, *une Societé d'An- ges, de nouveaux Apôtres, de nouveaux Samsons, pleins de l'esprit du Seigneur, & la plus parfait de tous les Ordres*; mais de ce que Dieu vouloit relever toutes ces Societéz en general par les miracles particuliers des Religieux, au lieu que le defaut des Jesuites particuliers qui ne font point de miracles est recompensé & relevé par le miracle general de la Societé même, & l'imperfection de tous les membres en particulier par la perfection universelle de tous le corps.

Que la Societé est le rational, ou Oracle sur la poutrine du Grand-Prêtre, qui decide infailliblement par elle.

„ La Societé est le Rational du jugement
„ que les Grecs ont nommé *λογιον* c'est-à-
„ dire, l'Oracle. Quand je considere la for-
„ me quarrée qu'il avoit, j'y decouvre la
„ Societé marquée comme en figure, à cau-
„ se qu'elle est repandue dans toutes les quatre
„ parties du monde. Et quand je considere
„ ces trois rangs de quatre pierres precieuses
(*ces bons Peres se trompent, ils devoient dire selon le texte de l'Ecriture, les quatre rangs de trois pierres precieuses*) „ je me represen-
„ te les divers ouvrages de plusieurs de cette
„ Compagnie, qui bien que surpassant la

„ nature sont néanmoins confirmez par la
 „ verité. Et, lorsque je regarde que cet or-
 „ nement étoit porté sur la poitrine du
 „ Grand-Prêtre des Juifs, il me semble voir
 „ cette petite Société, qui est attachée com-
 „ me sur la poitrine d'un plus saint Pontife.
 „ Et l'Eglise sans doute ne trouvera pas mau-
 „ vais que je parle ainsi; puisqu'elle aime la
 „ Société non seulement plus qu'elle ne doit,
 „ mais même plus que la Société ne meri-
 „ te. Et les autres Ordres religieux n'en
 „ seront pas étonnez: puisqu'il est constant
 „ qu'ils ont toujours été, & sont encore au-
 „ jourd'hui dans l'Eglise ce qu'étoient dans
 „ l'Arche d'alliance les tables, la manne, &
 „ la verge, ces trois oracles de l'anciennere-
 „ ligion, ces trois instrumens de tant de
 „ prodiges. *Lib. v. c. 5. pag. 622.*

Cet éloge si sublime de cette admirable
 Société nous oblige à lui rendre des honneurs
 extraordinaires. Car peut-on dire davanta-
 ge, que de dire qu'elle est l'Oracle de la ve-
 rité, que le Grand-Prêtre de Jesus-Christ,
 le souverain chef de l'Eglise porte sur sa poi-
 trine, & sur son cœur, comme dit l'Écri-
 ture dans l'Exode. Cet oracle étoit appelé
l'Oracle, ou *le Rational du jugement*: parce
 qu'ainsi que disent Vatable & d'autres inter-
 pretes le Grand-Prêtre ne jugeoit jamais en
 choses importantes, qu'il n'eut cet ornement
 sur son estomac. Et comme d'autres disent,
 parce qu'il contenoit le jugement & le decret
 de Dieu, que le Grand-Prêtre seroit orné d'u-
 ne pureté de mœurs très-parfaite & très-ac-
 complie. Et ainsi on peut croire avec raison
 que la Société des Jéuistes, si étroitement
 unie au Pape, est l'oracle de son jugement,
 étant aussi éminente en science qu'en sainte-
 té.

té. Et on ne doit plus s'étonner de ce qu'ils soutiennent que le Pape est infailible, pourvu qu'il consulte auparavant des Theologiens & des Docteurs scholastiques, parmi lesquels ils estiment à bon droit tenir le premier rang, comme les maîtres du monde, les plus sçavans des mortels, les Docteurs de toutes les nations, les Apollons, les Alexandres de la Theologie, & les Prophetes descendus du Ciel, qui rendent des oracles dans les Conciles œcumeniques, partageant ainsi l'infailibilité avec le Pape, sur le cœur duquel ils nous apprennent ici que leur Societé repose, comme l'oracle de la doctrine & de la verité, lequel il doit consulter dans les matieres importantes, ainsi que le Grand-Prêtre des Juifs ne consultoit point Dieu sans être revêtu de cet ornement. Et de-là nous devons conclure qu'il y a sujet de croire très-certainement que le Pape est infailible lorsqu'il prend les avis de ce fameux oracle de la verité; ou lorsqu'il fait quelque chose en faveur des Jesuites, comme touchant le nom de *Compagnie de Jesus*, que Paul III. leur a accordé, parce qu'ils le desiroient, & plusieurs privileges extraordinaires & inouis, ainsi qu'ils témoignent eux-mêmes lorsqu'ils disent que les Papes, aiant dit dans leurs Bulles que cette Societé a été suscitée par la providence divine, leurs jugemens dans ces choses ne sont pas sujets à erreur, parce qu'il semble que Dieu rend ses oracles par lui. Mais l'infailibilité du Pape est sujette à être contestée, lorsqu'il censure les livres de trois fameux Jesuites, Pozz, Biuny, & Cellot, par des censures si infamantes, qu'il les couvre de l'opprobre d'erreurs & d'heresies condamnées, & qu'il met leurs livres au nombre des livres defendus,

qu'on ne doit ni lire ni imprimer, comme étant dangereux & pernicieux. Et lorsqu'il lance tous les foudres de l'anathème sur le livre de Rabardeau Jésuite, en disant que la sacrée Congregation, après avoir *mûrement examiné les propositions contenues dans son livre*; a jugé qu'il y en avoit *plusieurs respectivement temeraires, scandaleuses, qui offensent les oreilles devotes, seditieuses, impies, qui détruisent entièrement la puissance du Pape, qui sont contraires aux libertez de l'Eglise, qui approchent de fort près des heresies des novateurs, qui sont erronées dans la foi, & manifestement heretiques.*

Car il y a sujet de croire que le souverain Pontife ne consulte pas son oracle, lorsqu'il agit contre son oracle, & qu'il attribue des faussetez, des impietez, & des heresies, qui approchent fort de celles des novateurs, à des Auteurs celebres de cette auguste Societé; & je ne sai si les devots des Jésuites ne croiront point pieusement qu'il est plus aisé que ce Grand-Piêtre en ces rencontres ait de fausses visions, que non pas que ces Oracles de la *vérité* deviennent menteurs.

Au reste il me semble que ces bons Peres devoient réserver leur humilité & leur modestie pour une autre occasion, lorsqu'en disant que leur Societé est l'oracle du souverain Pontife, & qu'elle est repandue par les quatre parties du monde, ils l'appellent LA PLUS PETITE SOCIÉTÉ. ces éloges marquant que c'est la plus grande en excellence, & la plus vaste en étendue, qui soit dans la terre: si ce n'est peut-être, que lorsqu'ils ont dit que *cette Societé est comme attachée sur la poitrine du souverain Pontife*, ils ont voulu la qualifier de *très-petite*, de peur qu'on ne crût qu'elle

qu'elle lui pèse sur l'estomac à cause de sa grandeur, & qu'elle lui est devenu à charge.

Quant à ce qu'ils ajoutent, que l'Eglise aime leur Société plus même qu'elle ne doit, & que la Société ne mérite, l'on ne doit pas approuver cette modestie, parce qu'en effet l'Eglise doit aimer souverainement non seulement les restaurateurs de la vie de Jesus-Christ & des Apôtres, & une Société d'Anges & de Heros; mais, ce qui est encore davantage, l'oracle de la doctrine & de la vérité, que celui qui représente son chef & son époux porte sur sa poitrine sacrée. Elle lui doit même non seulement de l'amour, mais encore du respect, la vérité étant de soi venerable, & l'oracle de la vérité méritant une double reverence.

Pour ce qui regarde ce qu'ils insinuent adroitement, pour adoucir l'envie des autres Ordres religieux envers leur Société: *Que les autres Ordres religieux sont dans l'Eglise ce qui étoient la manne, les tables, & la verge d'Aaron, dans l'Arche d'alliance*, & qu'ils appellent ces trois choses les trois oracles de l'ancienne religion, pour faire passer plus doucement le titre d'oracle de la doctrine & de la vérité, qu'ils prennent pour eux: j'ai peur que les habiles Religieux ne croient que ces bons Peres les jouent, en leur faisant accroire que ces trois choses aient été autrefois des oracles, ce qu'ils ne furent jamais, étant demeurés enfermés dans l'Arche sans servir au dehors dans le culte extérieur de la religion; au lieu que ce Rational du jugement, & cet oracle de la doctrine & de la vérité étoit l'un des plus augustes & des plus nécessaires ornemens du Grand-Prêtre, & sans lequel il ne pouvoit faire aucune des fonctions du Sacerdoce &

de la judicature suprême. Desorte qu'il sembleroit par-là que les Jesuites reduiroient les autres Religieux à demeurer enfermez dans leurs Monasteres comme des reiques dans leurs chasses, & comme cette manne, ces tables, & cette verge, étoient dans l'Arche d'alliance, & qu'ils garderoient pour eux tous les emplois honorables de l'Eglise. Ce qui ne seroit pas reçu favorablement des autres Ordres ; la plupart des hommes, & ceux mêmes qui font profession de pieté n'aimant pas toujours qu'on se mocque d'eux par de faux titres d'honneur, qu'on fait semblant de leur vouloir donner, afin d'en prendre pour soi de veritables & de très-illustres. Mais, quand même la patience & la charité de ces bons Religieux des autres Ordres seroit assez grande pour supporter cette moquerie avec simplicité, cela n'excuseroit pas la malignité que témoignent ici les Jesuites.

Exemple des Evêques qui ont preferé la Société des Jesuites à leur caractere.

„ Un Evêque en 1602. témoigna publiquement qu'il se glorifioit plus du titre de
 „ Confrere de nos sodalitez, que de celui
 „ d'Evêque, & qu'il estimoit plus eet ornement que sa crosse & sa mitre sacrée.
 „ *Lib. III. c. 7. pag. 363.*

„ Il n'y pas long-tems qu'un Evêque du
 „ Royaume de Naples, qui durant sa vie
 „ avoit plus aimé sa mitre que la Société,
 „ dit en mourant: O sainte Société, que je
 „ n'ai pas assez connuë jusques à present, &
 „ que je n'avois pas meritè de connoître, tu
 „ surpasses les crosses pastorales, les mitres,
 „ la

„ la pourpre des Cardinaux , les sceptres ,
„ les Empires , & les couronnes. *Lib. v. cap.*
„ 10. pag. 667.

Belle instruction pour Nosseigneurs les Evêques, Archevêques, & Cardinaux, s'ils aiment plus leurs Eglises & leur dignité que la Compagnie des Jesuites, c'est-à-dire, s'ils sont plus Evêques, Archevêques, & Cardinaux, que Jesuites. Quand ils iront devant Dieu, Jesus-Christ ne leur demandera pas s'ils ont bien aimé ses brebis, s'ils les ont bien nourries & conduites, & s'ils ont travaillé pour le bien de l'Eglise; mais s'ils ont aimé les Jesuites ses Compagnons, s'ils ont soutenu les intérêts & favorisé les entreprises de cette *petite Société*, de ses petits & de ses chers Benjamins.

Un Evêque de France, qui connoissoit mieux les Jesuites que ce Prelat Italien, & qui avoit une science plus episcopale, disoit quelquefois à ces Peres, qu'il y avoit bien de la difference entre l'ordre des Evêques & le leur, puisqu'on ne pouvoit douter que l'institution du premier ne fût sainte, & que son autorité ne fût nécessaire pour la conservation de l'Eglise, quoique tous ceux qui y étoient élèves ne fussent pas saints; mais que pour les Jesuites, sans examiner ce que valaient les particuliers, tout le corps n'étoit gueres à estimer, étant plus que probable que l'esprit du monde & la politique a plus contribué à son établissement, que l'esprit de Jesus-Christ; & que ce que S. Ignace y a apporté de bon a été aussi-tôt ruiné par l'ambition intéressée de ceux qui lui ont succédé.

Trois grands Archevêques de Malines, qui ont possédé cette dignité l'un après l'autre,

& qui sont morts en reputation de sainteté avoient des pensées bien différentes de cet Evêque Italien. Car le plus ancien de ces trois Prelats a dit en parlant des Jesuites : *Isti homines in principio florabunt, sed postea erunt execratio omni populo.* Son successeur disoit d'eux : *Isti homines turbabunt Ecclesiam.* Et le dernier a prophétisé d'eux en ces paroles : *Isti homines sient ut sterqus terra.*

Enfin feu M. l'Evêque de Cahors dernier mort, dont la pieté étoit connue de tout le monde, a témoigné quelle estime il faisoit des Jesuites, aiant prié M. l'Abbé du Ferrier Grand-Vicaire d'Alby, qui se trouva present à une attaque de maladie dont ce Prelat fut presque réduit à l'extremité quatre mois avant sa mort, de donner quelques avis sur leur sujet à des Evêques de ses amis, dont cet Abbé s'acquitta, aiant écrit à M. de Pamiers en ces termes le 22 Août 1659. *Au reste Monseigneur de Cahors est tellement persuadé que les Peres Jesuites sont un fléau & une ruine à l'Eglise, qu'il croit que vous, Monseigneur, & tous les Evêques qui vont solidement à Dieu, ne leur devez donner aucun emploi; & m'a chargé de vous le dire, & à Messieurs qui cherchent le salut & l'avantage de leurs Dioceses, ni même entrer jamais chez eux, car cela les autorise.*

*Admirable conformité de la Société des
Jesuites avec l'Eglise.*

Dans l'image superbe qui est au frontispice de ce Livre, la Société est représentée comme une jeune fille, qui a au dessus de sa tête trois Anges, qui la couronnent de trois couronnes; l'une de la virginité, l'autre de la doctrine, & l'autre du martyre. A son côté droit elle a un

An.

Ange qui sonne de la trompette, & dit: *Ignace a accompli cent années; & au côté gauche un autre Ange, qui sonne aussi de la trompette, & dit qu'il remplisse tout le monde: TOTUM impleat orbem.*

Elle a le nom de Jesus sur sa poitrine, & elle dit: *Ne nous donnez pas gloire, Seigneur, ne nous donnez pas gloire: NON nobis, Domine, non nobis.* Elle tient de la main droite une plume, & de la main gauche une croix dans des flammes. Elle a à côté droit à ses pieds le Temps, & à côté gauche aussi à ses pieds) une mitre & un chapeau de Cardinal.

Il y a le long des bords de cette image six emblèmes, qui répondent aux six livres de cet ouvrage, dont les cinq premiers, qui représentent la Société en general, montrent sa ressemblance avec l'Eglise.

Le 1. emblème est un nom de Jesus qui sert de soleil, & la lune en croissant, avec cette inscription au dessus: *La Société née de Jesus: SOCIETAS à Jesu nata.* Et au dessous cette autre: *Elle a tout du soleil: OMNIA solis habet.*

Le 2. emblème est un globe de lumière, avec cette inscription au dessus: *La Société répandue par tout le monde: SOCIETAS toto orbe diffusa.* Et celle-ci au dessous: *Elle brille dans tout l'univers: TOTO micat orbe.*

Le 3. emblème est une lune au milieu de la nuit, avec cette devise au dessus: *La Société fait du bien à tout le monde; SOCIETAS mundo benefaciens.* Et celle-ci au dessous: *Elle conserve toutes choses durant la nuit: MEDIA fovet omnia nocte*

Le 4. emblème est une lune éclipsée par l'interposition de la terre entre le soleil & elle, avec ces mots au dessus: *Societas à mun-*

do mala patiens : La Société souffrant les maux que lui fait le monde. Et ceux-ci au dessous : La Société éclipsee par l'opposition de la terre ; OBJECTA tellure venetur.

Le 5. emblème est un soleil, une lune, & l'ombre de la terre, avec ces paroles au dessus : *La Société devient plus illustre par les persecutions : SOCIETAS à persecutionibus illustrior.* Et celles-ci au dessous : *L'ombre ne sert qu'à la rendre plus belle : IPSA formosior umbra.*

Ces cinq emblèmes sont communs à l'Eglise, comme à la Société des Jesuites.

Le 6. regarde la province de Flandres en particulier, & c'est un Lion dans le Zodiaque : *Et hanc Leo Belgicus ambit.*

Au bas du pied d'une des colonnes il y a un palmier, pour montrer qu'elle fleurira comme le palmier. Et de l'autre côté un Phénix, pour montrer qu'elle fleurira comme un Phénix, selon l'interprétation de Tertullien, qui traduit le grec des LXX. *Ut Phoenix florebit.* Mais c'est une erreur d'équivoque, qui vient de ce que le mot grec signifie Phénix & palme, le mot hebreu ne signifiant que palmier, & tous les traducteurs l'ayant ainsi reconnu.

Mais il est à remarquer qu'ils citent Ulysse Aldrovandus, auteur célèbre qui a traité des oiseaux, à cause qu'il y a plusieurs Phénix : *Avis jam non unica,* ce sont leurs termes, citant cet auteur à la marge, afin que cette Société soit une Compagnie de plusieurs Phénix.

Il y a deux petits Anges au bas de l'image, dont l'un tient un miroir avec ces mots : *Sans tâche : SINE labe.* Ce qui se peut dire aussi de l'Eglise, qui est appelée *sans tâche*

Image du 1. Siecle de la Soc. des Jesuites. 83
che & sans ride. Et l'autre qui porte ces
mots écrits: *sine ere*; le premier marquant
leur chasteté, & le second leur pauvreté.

A la fin de l'abregé de tout ce volume, ils
peignent en image un petit Jesus, qui forge
sur une enclume un anneau, qu'il donne pour
la foi de son mariage à leur Societé qu'il é-
pouse, & qui lui est comme un gage de son
éternelle durée: *Annulum aternitatis in pe-
rennis foedera connubii daturus.*

Ils representent dans le premier livre leur
Ordre comme une nouvelle fondation de l'E-
glise. S. Pierre & S. Ignace ont été à Rome:
S. Paul & S. Xavier parmi les nations.

Douze Apôtres, dix Jesuites. LXXII. Dis-
ciples, LX. Jesuites par la premiere Bulle de
Paul III. *Lib. II. cap. 2.*

„ Comme la vertu du S. Esprit fut répan-
„ due sur l'assemblée des Apôtres, elle se re-
„ pandit de même sur S. Ignace nouvellement
„ reconcilié avec Dieu par sa conversion,
„ avec un aussi grand tremblement de ter-
„ re & un pareil bruit. *Lib. V. c. 5. p. 635.*

„ Il m'est donc permis, si je ne me trom-
„ pe, il m'est permis d'attribuer sans arro-
„ gance à la Societé de Jesus cet oracle que
„ le Prophete Roi a publié de Sion, c'est-
„ à-dire, de l'Eglise de Jesus-Christ: Cité de
„ Dieu, on a dit des choses glorieuses de toi,
„ puisque le Très-Saint t'a fondée, & t'a ren-
„ due immobile contre les adversitez. *Ibid.*

„ On ne peut pas non plus douter que la
„ Societé ne soit toute semblable à l'Egli-
„ se, si on considere l'avantage qu'elle rem-
„ porte de ses persecutions, & qu'on ne
„ puisse dire d'elle ce que S. Hilaire a dit de
„ l'Eglise, qu'il lui est propre de vaincre
„ quand elle a plus d'ennemis qui la combat-

„ tent; de faire mieux entendre son inno-
 „ cence quand on l'accuse avec plus de ma-
 „ lignité, & de demeurer la maîtresse quand
 „ tout le monde l'abandonne. *Lib. v. c. 1.*

„ p. 582.

„ S. Jérôme dit de l'Eglise qu'elle s'est ac-
 „ crue par les persecutions, & qu'elle a été
 „ couronnée par le martyre. Nous pouvons
 „ dire le même de la Société, & user de ce
 „ vers d'Horace: *Quel lieu de la terre n'a*
 „ *point été arrosé de notre sang: Quæ carct*
 „ *ora cruore nostro?* *Lib. v. c. 4. pag. 619.*
 „ & 620.

„ En considérant les grands biens & faveurs,
 „ que les Rois & les Papes ont fait à notre
 „ Société, nous pouvons croire que cette
 „ prophétie d'Isaïe, que nous voyons avec
 „ joye avoir été accomplie en l'Eglise Chré-
 „ tienne, appartient en quelque sens à la
 „ Société de Jesus: Les Rois seront vos
 „ nourriciers, & les Reines vos nourrices.
 „ Vous suerez le lait des nations, & serez
 „ allaitée de la mammelle des Rois. Le
 „ Seigneur vous fera une lumière éternelle,
 „ & votre Dieu fera votre gloire. Les jours
 „ de mon peuple seront comme les jours de
 „ l'arbre, & les œuvres de leurs mains sub-
 „ sisteront durant plusieurs siècles. Qu'il me
 „ soit ici permis de croire que dans cette
 „ prophétie Isaïe ne portoit pas seulement
 „ sa pensée sur le peuple de Dieu & l'Egli-
 „ se; mais qu'il a aussi jetté les yeux sur S.
 „ Ignace & la famille d'Ignace; sur les Fre-
 „ res de la Société, & leurs excellens ouvra-
 „ ges. *Lib. v. Orat. 1. p. 686.*

„ Jesus est aux Jésuites comme il est à l'E-
 „ glise; & il combat pour eux comme pour
 „ les Chrétiens. *Lib. 1. c. 4. pag. 70.* Pour

preuve.

preuve de cette verité ils citent ces paroles de S. Jérôme sur le Pseaume 76. Rendons graces à Jesus notre chef, car c'est lui qui est notre chef, & qui combat pour nous, & qui fait que nous demeurons victorieux.

„ Je m'efforcerais de faire voir que Jesus „ a montré à l'univers combien son nom est „ admirable, par la fondation & la propaga- „ tion de la Société, comme par un illustre „ monument qu'il auroit élevé pour sa gloi- „ re.

Comme Jesus-Christ dit à ses Disciples qu'ils seroient hais de tous les hommes à cause de son nom, qui est le nom des Chrétiens, toute la terre étant payenne & idolâtre, ils prétendent aussi être hais & persécutez seulement à cause du nom de Jesuites qu'ils portent, quoique toute l'Europe soit Chrétienne, & adore Jesus-Christ. Et, comme Jesus-Christ est dans le vaisseau de l'Eglise, ils prétendent aussi qu'il est dans le vaisseau de la Société, leur Compagnie étant un arbre de toute l'Eglise même. *Lib. iv. c. 1.*

„ Nos Peres ont eu recours à Dieu dans „ les tempêtes, étant saisis de la même crainte que les Apôtres, lorsqu'ils eurent recours „ à Jesus-Christ qui dormoit dans la nasse : „ mais Jesus étoit aussi dans la nasse de la „ Société. De sorte qu'aini que c'étoit la „ sûreté du nautonnier de tenir dans son vais- „ seau César & sa fortune, de même le nom „ de Jesus que nous portons est notre assu- „ rance, quoiqu'il soit aussi la cause de nos „ perils. Il commandera aux vents & à la „ mer, & il se fera un grand calme. *Pag. 483.*

Tous ces passages, que ces Peres citent en leur faveur, ne sont pas des preuves fort solides que les Auteurs de l'Ecriture sainte &

les Prophetes aient voulu parler d'eux ; mais c'est une marque que leur présomption & leur amour propre les entretient souvent de leur propre excellence , & qu'ils en sont si pleins qu'ils la voient partout , ce qui est cause qu'ils ont si peu de respect pour l'Ecriture sainte , qu'ils ne craignent point de la faire servir aux desirs de leur cœur , & de se substituer eux-mêmes en la place de Jesus-Christ & de l'Eglise. Ils ont sujet de craindre qu'en abusant si indignement & si insolemment de la parole de Dieu ils ne soient en verité du nombre de ceux dont parle S. Paul dans la seconde Epître à Timothée , chap. 3. qui aiant quelque apparence de pieté en ruinent la verité & l'esprit.

*Préeminence de S. Ignace par dessus Moïse ,
les Apôtres , & les fondateurs d'Ordres.*

L'un des trois sermons faits par des Dominicains à la beatification de S. Ignace que les Jesuites se sont rendu propres en les faisant traduire d'Espagnol en François par leur P. Sollier , & qui ont été censurez par la Sorbonne , porte ceci : „ Nous savons bien que „ Moïse portant sa baguette en main faisoit „ de très-grands miracles en l'air , en la terre , en l'eau , és pierres , & en tout ce que „ bon lui sembloit , jusqu'à submerger Pharaon avec toute son armée dans la mer rouge. Mais c'étoit l'ineffable nom de Dieu , „ que le docte Tostat Evêque d'Avila dit avoir „ été gravé en cette verge ou baguette , lequel operoit ces merveilles. Ce n'étoit pas „ si grand cas que les creatures , voiant les „ ordonnances de Dieu leur souverain Roi „ & Seigneur souscrites de son nom , lui ren-

„ dis-

„ dissent obeissance. Ce n'étoit pas aussi gran-
„ de merveille que les Apôtres fissent tant de
„ miracles, puisque c'étoit tout au nom de
„ Dieu, par la vertu & pouvoir qu'il leur en
„ avoit donné, le marquant de son cachet:
„ *In nomine meo demonia ejicient, linguis lo-*
„ *quentur novis, &c.* Mais qu'Ignace avec
„ son nom écrit en papier fasse de plus grands
„ miracles que Moïse, & autant que les A-
„ pôtres; que son signe ait autant d'autorité
„ sur les creatures, qu'elles lui obeissent sou-
„ dain, c'est ee qui nous le rend grandement
„ admirable.”

Sur lequel article la Sorbonne dit dans sa
Censure imprimée en 1611. que cette ma-
niere de parler, par laquelle le nom de la créa-
ture semble être égale au nom du Dieu tout-
puissant, & où les miracles sont amoindris
& diminués pour avoir été faits au nom de
Dieu; & finalement des miracles incertains
sont preferés aux miracles qui doivent être
tenus pour articles de foi, est scandaleuse, er-
ronée, blasphematoire & impie.

„ Et en la page 91. du même sermon. Tan-
„ dis qu'Ignace vivoit, sa vie & ses mœurs
„ étoient si graves, si saintes, & si relevées,
„ même en l'opinion du Ciel, qu'il n'y avoit
„ que les Papes, comme S. Pierre; les Im-
„ peratrices, comme la Mere de Dieu, quel-
„ que souverain Monarque, comme Dieu
„ le Pere & son S. Fils, qui eussent le bien
„ de la voir.”

Surquoi aussi la Sorbonne a déclaré que cette
assertion, feignant que Dieu reçoit quelque
bien par la vision d'une creature, est scan-
daleuse, & contient en soi une heresie mani-
feste.

„ Et en la page 3. & 4. du 2. sermon.
„ Sans

„ Sans doute les autres fondateurs d'Ordres
 „ religieux furent envoiez en faveur de l'E-
 „ glise. Mais depuis ces derniers jours Dieu
 „ nous a parlé par son fils Ignace, qu'il a
 „ établi heritier de tout.”

Surquoi encore la Sorbonne a éclairé que
 l'accommodation du texte litteral de S. Paul,
en ces derniers jours, à une autre qu'à Jesus-
 Christ, est scandaleuse, erronée & ressent
 un pur blasphème & impiété.

*Superbes comparaisons des Fondateurs & des
 Generaux de la Société avec les Empereurs,
 les Conquerans, & les Grands-Princes du
 monde.*

Ils font une apostrophe à Mutius Vitteleschi leur General, & lui disent : „ Toute la
 „ posterité saura que vous avez été le pre-
 „ mier General de la fin du premier siecle,
 „ comme Rome appelloit ses Empereurs les
 „ Augustes de la fin du siecle, *Lib. 1. Dissert.*
 „ 5. p. 17.

Ils comparent l'union des Jesuites à l'union
 de deux Empereurs Romains, rapportant
 pour cet effet une medaille de l'Empereur
 Aurelien, où deux Empereurs sont gravez
 avec le soleil au dessus d'eux couronné de ses
 rayons, qui les éclairoient également, & où
 étoit cette inscription : *La concorde des Ce-
 sars*, comparant celle des Jesuites à celle de
 ces Princes payens.

„ Après qu'Alexandre eut domté le che-
 „ val nommé Bucephale, Philippe son pere
 „ lui dit : Concevez, mon fils, des pensées
 „ dignes de la generosité de votre cœur, &
 „ cherchez par la puissance des armes un
 „ Royaume qui puisse égaler la force invin-
 „ cible

„ cible de votre courage; car la Macedoine
„ est trop petite pour vous. Ainsi, lorsqu'
„ Ignace eut reprimé avec tant de courage les
„ passions indomptables de la nature corrompue,
„ nous avons raison de croire que Jesus l'excita à
„ entreprendre les choses du monde les plus
„ grandes, en usant de semblables paroles, & lui disant: Rome &
„ l'Italie est plus petite que ton courage.
„ L'Europe même n'est pas assez grande pour
„ toi. Il faut chercher de nouveaux Royaumes,
„ ou de nouveaux mondes, où tu plantes les
„ trophées de la religion. *Lib. 1. c. 10.*
„ *Or. 3. p. 118.*

La mission que Jesus-Christ donna aux Apôtres pour aller conquérir toute la terre n'étoit pas conçue en des termes fastueux comme ceux-là; mais elle étoit un peu plus efficace. Ces peres n'ont point de honte de faire parler le Sauveur du monde & le maître de l'humilité conformément à leur orgueil.

„ Ils disent au même endroit: Certes,
„ Ignace n'avoit point besoin d'imiter ce
„ vaillant Capitaine des Hebreux, en com-
„ mandant au soleil de s'arrêter pour lui don-
„ ner tems de remporter une parfaite victoi-
„ re. Car il suivoit presque par tout le so-
„ leil soit à son levant, soit à son couchant,
„ dans la course perpetuelle de ses victoires
„ illustres & glorieuses. Et veritablement
„ après qu'il se fut vaincu soi-même, il eut
„ sujet d'espérer de vaincre toute la terre.”

Que pourroit-on dire davantage de Jesus-Christ, qui dit dans l'Evangile qu'il a vaincu le monde, & dont l'Eglise chante qu'il a domté toute la terre, non par le fer de l'épée, mais par le bois de la croix; & qui
est

est comparé par David dans le Pseaume 18 au soleil, qui part de l'un des bouts des cieux, & continue son vaste tour jusqu'à l'autre bout, sans qu'il y ait aucune creature qui ne sente sa chaleur ? Si S. Ignace ressuscitoit aujourd'hui, son humilité seroit offensée par des paroles si vaines & si fastueuses.

EPITAPHE DE S. IGNACE: *Qui que tu sois qui te representes dans ton esprit l'image du grand Pompée, de Cesar, ou d'Alexandre, ouvre les yeux à la verité, & tu liras sur ce marbre qu'Ignace a été plus grand que sous ces Conquerans. Lib. II. pag. 280.*

EPITAPHE DE S. XAVIER: *Demeurez Heros, grandes ames, & amoureuses de la vertu. Vous ne devez plus rien faire, ni rien entreprendre, puisque Xavier est enseveli sous ce tombeau. Mais je me trompe, il n'y a quasi rien ici de ce grand Apôtre de l'Orient, courageux au de là de la nature; illustre au delà de l'imitation; admirable au delà de l'envie; de ce Compagnon de Jesus; de ce fils de S. Ignace; de cet Ange immortel en un corps mortel. Il n'y a, dis-je, quasi rien de lui ici qui ait pu se corrompre, n'y ayant rien en de lui qui ait pu être corrompu. Il a plus soumis de peuples à l'Eglise que les Romains & les Grecs ensemble n'en ont soumis à leurs Empires en beaucoup de siècles.*

On pourroit dire avec raison aux Jesuites cette paro'e de Jesus-Christ en S. Matth. 23. 29. *Malheur à vous, docteurs de la loi, & Pharisiens hypocrites, qui bâtissez des tombeaux aux Prophetes, & ornez les monumens des justes! Car il semble qu'ils se moquent même de ces Saints, quand d'une part ils les louent avec excès pour en tirer leur propre gloire: & que d'autre part ils suivent*

un autre esprit & d'autres maximes. Or, pour montrer combien la conduite des Jesuites est differente de celle de S. Xavier, il ne faut que rapporter ce qu'ils disent eux-mêmes de ce Saint, qu'encore qu'il fût Nonce Apostolique, néanmoins lorsqu'il arriva à Goa, il alla se jeter aux pieds de l'Evêque pour lui faire entendre à quelle fin le Pape & le Roi de Portugal l'avoient envoyé en ce pays-là; il lui presenta & lui remit entre les mains les Brefs du Pape en lui promettant de ne se servir de cette autorité de Nonce Apostolique qu'autant qu'il plairoit à l'Evêque; à quoi l'Auteur de l'histoire ajoute, qu'il conserva toujours inviolablement cette sainte coutume de se soumettre aux Prelats Ecclesiastiques à quelque degré qu'ils fussent élevez. Ce sont les propres termes du P. Daniel Bartoli. *Lib. 1. della 1. Parte dell. hist. de la Comp. de Jesus nell' Asia.* Au lieu que les Jesuites, sans qu'ils aient d'autre qualité sinon qu'ils sont Jesuites, s'élevent tous les jours contre la puissance des Evêques, & pretendent prêcher & administrer les Sacramens malgré-eux; ce qui a obligé un grand nombre des meilleurs Evêques de France de les interdire.

Vains & faux éloges de leurs Auteurs.

„ Lessius, disent-ils, a acquis une repu-
„ tation éternelle, non-seulement par les ou-
„ vrages de son esprit, mais aussi par la re-
„ nommée de ses vertus; & il a été consul-
„ té comme un oracle de toutes les parties
„ du monde. *Lib. 2. Dissert. 5. pag. 17.*
„ Lorsque Laines parla dans le Concile de
„ Trente pour la Conception de la Vierge sans
„ péché

„ peché originel tout le Concile l'écouta, non
 „ comme un homme qui eût parlé dans une
 „ chaire, mais comme un PROPHETE des-
 „ cendu du Ciel, qui prononçoit des ora-
 „ cles, qui annonçoit des mystères, & pu-
 „ blioit des decrets. Et il empêcha par son
 „ éloquence que la Vierge ne reçut une ta-
 „ che dans la pureté de sa conception, & ef-
 „ faya celle qu'elle avoit reçue par l'opinion
 „ de plusieurs, (il entend des Dominicains.)
 „ *Lib. 1. Orat. 5. pag. 139.*

„ C'est principalement de l'Espagne que
 „ sont sortis ces grands hommes, qui par
 „ l'excellence de leur esprit & de leur doctri-
 „ ne ont étendu les bornes de la science sa-
 „ crée, qui ont été les ornemens de notre
 „ siècle, & qui seront l'admiration de toute
 „ la posterité. *Lib. 11. c. 4. pag. 211.* Il en-
 „ tend Suarès, Vasquès, Molina, & autres;
 „ on y peut maintenant ajouter, Escobar,
 „ Guimenius, &c.

„ Que dirai-je de ces ramparts de la do-
 „ ctrine sainte Suarès & Vasquès, qui dans
 „ cette grande masse de difficulté, qui s'op-
 „ posoit à leur esprit & à leur recherche,
 „ ont cru & avec raison qu'ils pouvoient pe-
 „ netrer partout, & que rien ne leur étoit
 „ inaccessible? Quelles vastes pensées doit
 „ avoir eues Corneille de la Pierre, qui a
 „ embrassé par ses Commentaires toute l'E-
 „ criture sainte? Que dirai-je de Sanchès &
 „ de Lessius, ces hommes d'une science si
 „ pure & si consommée? *Ils devoient a-
 „ jouter virginale, car Alegambe l'honore de ce
 „ nom. Lib. v. c. 6. pag. 644.*

„ Suarès, que les hommes les plus savans
 „ n'ont point douté d'appeler le maître uni-
 „ versel de ce siècle. *Pag. 438.*

Il faut avouer qu'il y a eu quelques personnes sçavantes dans la Compagnie des Jesuites; mais quand ils prennent de là occasion de s'élever au dessus de tout le monde, ils sont bien à plaindre de ce que la science de quelques uns ne sert qu'à donner de la vanité & du faste à tous les autres. Il n'est pas jusques aux moindres Freres Coadjuteurs qui n'aient bonne opinion d'eux mêmes, & qui ne prennent part aux louanges de la Société; en sorte que quand ils entendent les éloges magnifiques que l'on donne à Vasquès, Suarès, & à quelques autres, ils n'ont pas peine à se persuader qu'ils sont aussi quelque chose de considerable dans un corps si illustre, & qu'ils auront quelque jour leur aureole, & une place honorable dans les archives de la Société.

Vaine & fausse conformité avec Jesus-Christ.

Ce n'est pas assez à l'ambition des Jesuites, de comparer leur Société avec l'Eglise dont Jesus-Christ est l'Epoux, & qu'ils representent comme forgeant l'anneau, qu'il leur doit donner pour marque de son mariage éternel avec la Société: tout le gros volume de *l'Image de leur premier siecle* n'est fait que pour se comparer eux-mêmes à Jesus-Christ; & ils font consister cette ressemblance en cinq points, qui composent les sujets des cinq livres de cet ouvrage, dont voici l'abregé qu'ils en ont fait eux-mêmes, & qu'ils ont mis à la tête du premier livre.

I. *Jesus-Christ s'est aneanti lui même:* Ignace, homme d'une illustre race, s'est réduit à mendier son pain. Delà est venue cette petite Société; c'est ainsi qu'ils l'appellent: *Minima Societas.* Il faut avouer qu'ils ont bien

bien persévéré dans cette humilité de leur fondateur, lorsque dans la Chine ils ont quitté leur habit ordinaire, & se sont habillez en Mandarins, pour ne paroître pas pauvres & méprisables aux yeux des hommes, comme ils l'avouent eux-mêmes.

II. *Jésus-Christ s'avançoit en sagesse, en âge, & en grace, devant Dieu & devant les hommes*: C'est l'image de la Société croissante. Il est étrange que quelque connoissance qu'on ait des dereglemens des Jesuites ils aient assez de vanité, pour vouloir persuader au monde qu'ils sont plus grands en vertu qu'ils n'étoient au commencement. Mais quoiqu'ils disent, il ne faut pas les en croire, puisqu'on ne le pourroit faire sans avoir une étrange idée de leurs premiers Peres.

III. *Jésus commença à faire & à enseigner*: C'est l'image de la Société agissante. Et, parlant de leurs travaux continuels, ils s'écrient : *En quoi approches-tu plus près de Jésus-Christ, ô glorieuse Société, qui produit de si grands ouvrages !* Il n'y a rien de si horrible que l'idée qu'on auroit de cette Société, si on étoit persuadé qu'elle a agi & s'est réglée dans sa conduite selon les maximes que ses Casuistes ont depuis écrites & enseignées au monde.

IV. *Jésus a souffert une mort honteuse*: C'est l'image de la Société patissante. Il est probable que les premiers Apôtres & Martyrs ont un peu plus souffert, & s'en sont beaucoup moins vantés.

V. *Jésus par sa passion est parvenu dans sa gloire*. C'est l'image de la Société honorée. Il seroit à désirer que ces Peres ne cherchassent pas tant la gloire des hommes, pour avoir plus de part à celle de Jésus-Christ, qui
a dit

a dit lui-même dans l'Evangile qu'il ne recherchoit point sa propre gloire.

Quand les Jesuites comparent leurs heros aux Alexandres, aux Hercules, aux Pompées, aux Césars, quelque ridicules qu'ils soient dans ce stile de Coliege, on les peut supporter. Ce n'est pas une chose rare parmi les hommes, & même parmi les Ecrivains de manquer de jugement & de sens commun; & quoiqu'en disent ces bons Peres, on les connoît assez pour ne les prendre pas pour des Anges. Mais, puisqu'ils mettent, pour ainsi dire, leurs bouches dans le Ciel; & qu'ils affectent partout de comparer leur Societé à l'Eglise, & eux-mêmes aux Apôtres & à Jesus-Christ, lequel ils regardent comme un d'entr'eux, il me semble qu'il est bon d'avertir le monde combien est dangereuse & déréglée la passion qui les fait parler d'une si étrange maniere.

Ils doivent se souvenir qu'on n'approche de Dieu que par l'humilité; & que le moyen d'effacer entierement le reste de la ressemblance que nous avons avec lui, c'est de ne pas reconnoître combien nous sommes éloignez de sa grandeur, de sa sainteté, de sa bonté, & de n'avoir pas assez dans l'esprit & dans le cœur que nous sommes de véritables neants, comme il est l'Etre souverain & tout-puissant.

L'orgueil, étant le premier crime qui a corrompues Anges & les hommes, est aussi celui qui a-jetté en nous de plus profondes racines; de sorte qu'il nous reste toujours quelque inclination de desirer comme nos premiers peres d'être semblables au Très-haut, & de faire de nous-mêmes, ou de ce que nous aimons le plus, des idoles que
nous

nous mettons à la place de Dieu.

Il est vrai que depuis la lumière de l'Evangile il ne s'est plus trouvé dans les lieux où Jésus-Christ est adoré de personnes assez impudentes, pour se faire adorer comme des Dieux, ou qui aient osé attribuer cet honneur à quelques autres hommes. Mais nous voyons pourtant quelque image de ce dérèglement même parmi les Chrétiens. Aussitôt que nous avons un ami vertueux, parce que nous n'osons en faire un Dieu, au moins il ne tient pas à nous que nous n'en fassions un Saint, & le plus grand Saint du Paradis; si l'on nous en croit : & si nous pouvons nous l'élevons si haut, qu'il n'y a que Jésus-Christ avec qui nous le puissions comparer. Mais cette passion se répand plus aisément dans les Communautés, & y réussit beaucoup mieux. On se couvre du prétexte de la gloire de Dieu, dont il est bon de faire connoître la sainteté, qui ne reluit nulle part avec tant d'éclat que dans les Saints. On en fait sa dévotion, & le sujet de son zèle. Un Jésuite croit mériter beaucoup d'en louer un autre; & comme cet autre est vêtu comme lui, fait profession d'une même règle que lui, est son compagnon, son frère, & un autre lui-même, il faudroit que l'orgueil fût entièrement mortifié en lui s'il ne prenoit part à ses louanges, & s'il ne s'en estimoit davantage.

Mais il faut avouer que l'ambition de ces Pères va plus loin qu'on ne pourroit même se l'imaginer, s'ils n'avoient eu soin de la faire paroître avec éclat dans la superbe Image qu'ils ont faite de leur Compagnie. Car, parce qu'il s'est trouvé parmi eux quelques personnes qu'ils estiment saintes & savantes,

ils

ils veulent que le monde n'ait point d'autre idée de toute la Société, sinon qu'elle n'est composée que de personnes qui ne sont pas moins vierges & moins éclairés que les Anges, & qui n'ont de corps que pour combattre & souffrir pour Jesus-Christ. Il n'y a rien sur la terre avec quoi on puisse selon eux comparer cette sainte Société que l'Eglise de Jesus-Christ, avec cette difference que l'Eglise est obligée de gémir continuellement, parce que la vertu est toujours rare parmi ceux qui la composent, & que le bon grain y demeure presque tout couvert de quantité de paille; mais que dans la Société il n'y a que du bon grain, & rien de si rare que la paille. L'Eglise a cet avantage dans son sein qu'on se peut sauver; mais quoique tous ceux qui y vivent soient appelés au salut, il y en a très-peu qui se sauvent, & qui soient choisis pour le Ciel: *Multi vocati, pauci electi*: & ceux mêmes qui sont assez heureux pour se sauver, & pour persévérer jusques à la fin, ne le font qu'avec beaucoup de travaux. Il faut qu'ils combattent contre leurs foiblesses & leurs imperfections toute leur vie. Ils confessent avec S. Paul qu'ils ne voient point de bien en eux; que la loi du péché, dont ils ne sont pas entièrement libres, leur fait faire souvent le mal qu'ils ne veulent pas, & que le poids de leur corruption les empêche de faire le bien qu'ils veulent. Ils avouent qu'encore qu'ils soient éclairés par la foi, leur lumière est très-petite, & qu'au moins de demander toujours à Dieu qu'il l'augmente, ils la verroient bientôt toute éteinte; & même ils se trouvent souvent dans de si grandes & de si profondes nuits, qu'ils ne savent ce qu'ils

doivent faire, ou ne faire pas, pour s'acquitter de la penitence dont ils sont redevables à Dieu, & de la charité qu'ils sont obligés de rendre au prochain.

Voilà quels sont les Saints mêmes qui sont dans l'Eglise de Jesus-Christ. Ils marchent toujours dans la crainte & la défiance d'eux-mêmes; & ils savent qu'ils ne peuvent sortir de cette voie sans tomber. Mais l'Eglise des Jesuites est toute parfaite; & composée de parfaits. Il n'y a point d'enfans & d'imparfaits parmi eux. Ils naissent tous le casque en tête; ils sont tous des Phenix, des hommes armés. Ils ont tous assez de force pour conquérir tout le monde, & plus de sagesse qu'il n'en faut pour le gouverner.

Bien plus ils sont tous Saints, & seront tous sauvés. Ils en ont des revelations expressees après lesquelles ils ne faut point douter que pendant trois cens ans; & même jusques à la fin du monde, il n'y aura aucun d'eux mourant en habit de Jesuite qui n'ait le don de perseverance. Ils ne sont pas plutôt morts, que selon leurs propheties Jesus-Christ vient au devant d'eux pour les conduire au Ciel, & pour les y faire regner au dessus de tous les autres Religieux, dont les plus parfaits ne sont que comme de l'argent, au lieu que par une autre revelation ils savent qu'ils sont un or très-precieux.

Enfin, après avoir épuisé toute sorte de louanges, & s'être comparés eux-mêmes aux Anges, aux Prophetes, aux Apôtres, aux 24. Vieillards de l'Apocalypse, aux Pharisiens, aux Empereurs: après s'être appliqué tout ce qu'ils ont pu trouver dans l'Ecriture pour se donner de la gloire; enfin ils comparent ce grand Corps à Jesus-Christ même, comme

si toute autre perfection que celle d'un Dieu Homme étoit indigne d'eux. Ils sont fortement prevenus de cette imagination que leur Compagnie est semblable à Jesus-Christ : & comme il n'y a rien en Jesus-Christ qui ne soit saint, il s'ensuit, selon leur pensée, que tout est saint parmi eux. Il n'y a rien de si corrompu dans leur morale, rien de si extravagant dans leur devotion, rien de si faux dans leur Theologie, qu'ils ne soutiennent comme des sentimens de l'Eglise. On voit plusieurs de leurs Theologiens inventer des opinions fanatiques; & les Universitez sont souvent obligées de censurer leurs Auteurs; mais ces Peres demeurent dans leurs principes, & se croyant à force de se louer aussi infaillibles que l'Eglise, ils ne se retractent jamais, & ils ont tous dans l'esprit ce qu'un d'eux a avancé autrefois, qu'un dogme de Jesuite est toujours catholique: *Dogma Jesuiticum & catholicum convertuntur.*

Ainsi, supposant toujours que cette Societé est toute sainte, toute lumineuse, toute parfaite, qu'elle est *sans tache*, sans foiblesse, sans maladie, ils ne croient pas lui pouvoir jamais donner des louanges excessives, puisque c'est un ouvrage de Dieu qui est au dessus de toutes louanges: & même ces saints compagnons de Jesus-Christ sont si unis à lui, que tout ce que l'on en peut dire de plus avantageux retourne tout à Dieu, tant il prend de part à tout ce qui les regarde.

Mais, pendant qu'ils s'admirent eux-mêmes de la sorte, ils ne sentent pas l'état misérable où ils sont tombés, & que l'on ne peut mieux exprimer, qu'en disant que l'extrême desir qu'ils ont eu de passer pour les plus sages & pour les plus éclairés du mon-

de les a rendu foux & insensés. qu'ils se sont égarés dans leurs vains raisonnemens; & que leur esprit & leur cœur aient été couvert de tenebres, ils ont transferé l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible à leur Société remplie de corruption & de misere. Et, comme les payens, après avoir choisi pour Dieux des hommes sujets à toute sorte de passions & de vices, ont été ensuite obligés de sanctifier même ces dereglemens, ainsi les Jesuites, supposant toujours qu'ils sont saints, ne prennent pas la peine de se purifier des defauts qui leur sont communs avec les autres hommes, mais ils tâchent de sanctifier ces defauts. De sorte qu'encore qu'ils soient ambitieux, avares, interessés, vindicatifs, comme les autres hommes, néanmoins en tout cela ils se trouvent innocens; parce que, ne se considerant que comme un des plus excellens ouvrages qui soit jamais sorti des mains de Dieu, ils s'imaginent qu'ils ne louent que Dieu seul quand ils se louent; que quand ils se mettent au dessus de tout le monde ce n'est que pour y établir l'Empire & l'autorité de Jesus-Christ; quand ils amassent partout des richesses ce n'est point leur intérêt qu'ils recherchent, mais ceux de Jesus-Christ. Car pour eux, quoiqu'ils soient logés dans de magnifiques maisons, & qu'ils amassent tout le bien qu'ils peuvent en se faisant faire des testamens & des donations, en trafiquant, en empruntant de l'argent & puis faisant banqueroute, ils sont toujours pauvres : *Sine aere*, comme ils disent, parce qu'ils n'ont rien dont ils ne se depouillent speculativement entre les mains de Jesus-Christ.

Comme ils prétendent n'avoir point d'autres ennemis que ceux de Dieu, ils croient qu'il

qu'il leur est permis de les opprimer en toutes sortes de manieres: & , comme si leur puissance étoit ainsi qu'en Dieu toujours inséparable de la justice, quelque mal qu'ils fassent à ceux qui s'opposent à leurs plus mauvais desseins, ils n'en témoignent jamais ni scrupule, ni repentir.

Enfin, quoique leurs Auteurs ne mettent presque aucunes bornes à leurs erreurs, & remplissent leurs livres de maximes detestables, ils ne laissent pas de les regarder avec autant de respect & de soumission, que s'ils étoient eux seuls la regle de la verité, & qu'il fust qu'une opinion fût écrite dans leurs livres pour devenir sainte, *quod volumus sanctum est.*

S. Augustin nous apprend que Dieu se sert quelquefois des fautes les plus honteuses, où tombent les orgueilleux, pour leur faire connoître leur corruption, pour les humilier, & les obliger à avoir recours à la penitence. Mais il semble que ce remede même soit inutile aux Jesuites, les plus grandes chutes & les plus honteuses, qui sont assez frequentes dans leur Compagnie, n'aient pu jusques ici leur ouvrir les yeux, ni leur persuader qu'ils ne sont pas impeccables. Et ils ont tant de passion pour faire passer leur Société pour une vierge *sans tache: SINE LABE*, qu'ils ont aboli chez eux entierement la penitence, & toutes les marques qui en peuvent rester, comme une chose superflue.

Je ne puis que je ne rapporte sur ce sujet la plainte que me faisoit un de leurs Confesres; car il y en a quelques uns qui gémissent de ces horribles dereglemens, & qui commencent à ouvrir les yeux. Il me disoit donc qu'aussitôt que quelqu'un est Prêtre, s'il est

assez malheureux pour tomber en quelque péché mortel secret, il faut qu'il meure ensuite dans l'impenitence; car ils sont indispensablement obligés de dire tous les jours la Messe, supposant ainsi qu'ils sont tous des Saints, ou qu'une simple confession les peut en un moment rétablir dans la sainteté qu'ils auroient perdue, & les mettre dans toutes les dispositions nécessaires pour s'approcher de l'autel, quelque crime qu'ils eussent commis. Je n'entre point dans le secret du cœur & de la conscience de chaque particulier: mais s'il est permis de conjecturer en general de leur foiblesse par celle de plusieurs qui tombent publiquement dans des actions infames, on peut dire, ce semble, sans faire de jugement temeraire qu'il est fort possible que quelques-uns d'eux tombent en des péchés qui les obligent à faire penitence, & que cela est d'autant plus possible qu'ils sont en très grand nombre, qu'ils vivent sans aucune austérité, dans une grande liberté de converser avec toute sorte de monde; outre que leurs emplois ordinaires, la predication, la confession, leurs classes, leur sont souvent des occasions très-prochaines de chute; de sorte qu'étant très-probable que quelques-uns tombent dans les précipices dont ils sont tous si proches, il est étrange que la passion qu'ils ont pour leur propre gloire les endurecisse tellement dans leurs crimes, qu'on ne voit jamais aucun de ceux qui sont tombés sortir de cet état par une véritable & légitime penitence.

Cet amour de la gloire est si grand parmi eux, que non seulement il leur a fait abolir la penitence, de peur de donner quelque idée qu'ils peuvent en avoir besoin; mais même ils se portent quelquefois à faire d'ex-
trê.

trêmes violences, & de grandes injustices, pour couvrir les fautes dont ils pourroient recevoir quelque deshonneur : & pour les couvrir ils tâchent par toute sorte d'artifices de justifier les personnes qui les ont commises. Il y a un exemple de cet excès dans le *Theatre Jesuitique*, p. 396. qui est si horrible qu'on n'a osé le rapporter. Mais d'ailleurs tout le monde fait, & Mariana en demeure d'accord, que c'est une coutume parmi eux, quand on craint que la faute de quelque Pere, qui est encore cachée, n'éclatte, de le transporter aussitôt dans une autre Province. Et lorsque quelque dereglement arrive à un superieur, dont ils veulent maintenir l'estime dans le monde, & à qui pourtant ils n'oseroient plus se confier, ils lui suggerent de demander d'aller au Nouveau Monde, à quoi il n'a pas plutôt consenti qu'ils font passer ce desir forcé pour un zele extraordinaire de la foi, & cet exil nécessaire pour une Mission apostolique. De sorte que pour un qui entreprend ce voyage avec simplicité & à bonne intention, il y en a vingt qui n'y vont que par des considerations humaines, & qui y deviennent encore pires qu'ils n'étoient auparavant.

Enfin, comme ils se servent de tout pour se glorifier, ils n'ont point de honte de compter pour Martyrs ceux de leur Société qui sont morts pour leurs crimes, & de les faire compagnons de Jesus-Christ crucifié. Ils se font un merite d'avoir été chassés de France & d'Angleterre, quoiqu'ils aient attiré ce juste châtiment par leurs crimes, pour avoir enseigné à tuer les Rois, confessé ou instruit trois assassinateurs de Rois : Barriere, confessé par Varade; Jean Chastel, instruit

par Guignard; & Ravallac confessé par le P. D'Aubigni, comme tout le monde le peut lire dans l'histoire; jusques-là que le P. Guignard fut pendu & étranglé pour avoir inspiré le parricide à Chassell son écolier de Philosophie, & l'avoir enseigné dans ses écrits. Ainsi en Angleterre Garner & autres Jesuites furent executés pour avoir été complices de la conjuration des poudres, où ils vouloient faire sauter en un moment le Roi, la Reine, & tous les grands d'Angleterre, par une pitié digne de la moderation de ces nouveaux Apôtres, comme ils s'appellent eux-mêmes.

Ils ont été de même chassés de Venise, pour avoir excité des factions, selon la prophétie du Patriarche de Venise nommé Tarvisins, qui, ayant reconnu leur genie politique & factieux, prédit 50. ans auparavant en jurant sur les Evangiles, ainsi qu'eux-mêmes le reconnoissent dans ce livre p. 494. qu'ils seroient un jour chassés de Venise. Enfin, quoiqu'en d'autres Provinces & d'autres villes de l'Europe & des autres parties du monde, ils aient été souvent maltraitez à cause de leurs menées & de leurs cabales, ils ne laissent pas de dire par un horrible blasphème que ces persecutions sont des couronnes de leur pitié, de leur humilité, & de leur innocence, comme elles l'étoient en la personne sacrée de Jesus-Christ.

P R I V I L E G E S

E T

AVANTAGES EXTRAORDINAIRES
DE LA SOCIÉTÉ PAR DESSUS
LES AUTRES ORDRES.

I. P R I V I L E G E.

Que la Société est Vierge.

C'Est ce que l'on a vu dans cette Image fastueuse qui est au frontispice de ce livre, où la Société est représentée comme une *jeune Vierge*, quoique S. Ignace leur fondateur ait vécu dans les déreglemens d'un homme de guerre; avant sa conversion, selon que Ribadeneira le témoigne dans sa vie; & qu'il ait été esclave de la vanité du monde & des passions indomtables de la nature corrompue, selon leurs propres paroles dans l'Image du premier siècle; & qu'ainsi il ait été un Saint de pénitence; au lieu que les autres Societez religieuses demeurant dans l'humilité chrétienne avoient leur foiblesse & leur imperfection, & n'osent parler de leur vertu, quoique la plupart de leurs fondateurs aient été vierges, selon que nous l'apprenons de leurs vies, & qu'ils aient été plutôt des saints d'innocence que de pénitence.

D'ailleurs ces Pères ne considèrent pas que lorsqu'ils vantent leur Société comme Vierge, avec tant d'empressement, ils donnent occasion de dire qu'ils devroient avoir honte de ce que leurs Casuistes font parler cette Vierge avec tant d'effronterie, avec des paroles si peu vierges; & qui expriment des sentimens si capables de corrompre & les

E S

mal-

106 *Privileges extraordinaires de la Société*
maîtres qui les enseignent, & les disciples
qui seroient assez malheureux pour les sui-
vre.

II. PRIVILEGE.

*Que c'est la Compagnie de Jesus, & que
l'usage & l'office de ce nom leur
appartiens particulièrement.*

Le nom de Compagnie de Jesus & de Je-
suite est le plus auguste nom qui soit dans
la terre; & ce n'ont pas été les Papes qui le
leur ont donné d'eux-mêmes, mais ce furent
les premiers Peres de leur Société qui le de-
sirerent & le demanderent, selon les termes
exprès de la premiere Bulle de leur institu-
tion. Et cependant, si on les en croit, q'a
été Dieu même qui le leur a donné, comme
ils disent expressément en ces termes: *Et no-
bis divinitus concessum est.* Lib. 1. Orat. 4.
p. 127.

S. Thomas dans la Somme demande pour-
quoi les Chrétiens ont pris leur nom de
Christ, & non pas de Jesus; & qu'ils sont
appelés Chrétiens & non pas Jesuites? Et il
répond que c'est parce qu'ils ont part à l'on-
ction sainte, marquée par le nom de Christ,
laquelle ils reçoivent dans les Sacrements; &
qu'ainsi ils peuvent être appelés Christs &
saints de Dieu; au lieu qu'ils n'ont point de
part à la signification du sacré nom de JE-
SUS, lequel signifie SAUVEUR; eux étant
sauvés, & lui seul étant Sauveur. Ce qui
fait que ce nom n'est pas le surnom, mais
le vrai nom de Jesus-Christ, lequel lui fut
donné de Dieu par l'entremise de l'Ange,
parce qu'il devoit sauver son peuple en le de-
livrant des pechés qui le retenoient captif.
Et c'est ce qui fait que tout genou doit fle-
chir

chir devant ce nom adorable dans le Ciel, dans la terre & dans les enfers. C'est pourquoy toute la Sorbonne en l'année 1554. *unanimi consensu*, & non pas quelques Docteurs de Sorbonne, comme ils disent, aiant été consultée par le Parlement de Paris, trouva ce nom de Jesuite extraordinaire, & le marqua dans sa censure si celebre, en disant: *Cette nouvelle Societé, qui s'attribue particulièrement ce titre inusité du nom de Jesus.*

Et Messire Eustache du Bellai, illustre Evêque de Paris, lequel fut aussi consulté par le Parlement: aiant donné son avis par écrit, & demandé dans l'assemblée de toute l'Eglise Gallicane, tenuë à Poissy par le commandement du Roi en 1561. que s'ils étoient reçus ils le fussent par forme de Societé & de Compagnie seulement, & non de religion nouvelle; & qu'ils seroient tenus de prendre un autre nom que celui de Compagnie de Jesus ou Jesuites: cela fut trouvé si raisonnable par toute l'assemblée generale de l'Eglise de France, qu'elle ne les reçut qu'à la charge expresse qu'ils seroient tenus de prendre autre titre que de Societé de Jesus ou Jesuites, & sous plusieurs autres conditions auxquelles ils se soumirent alors par prudence politique, mais qu'ils n'exécuterent point depuis, & sachant, selon l'un de leurs emblèmes, qu'aussitôt que leur Societé y auroit mis le pied, elle pourroit remuer tout le monde: *Fac pedem figat, & terram movebit.* Pag. 321.

Parce qu'ils ont pris ce nom glorieux, & qu'ils l'ont conservé par la faveur d'un Pape, qui ne pouvant résister à leurs importunités, leur donnoit autant de bulles que bon leur sembloit, ainsi qu'ils marquent eux-mêmes.

Ils disent que l'usage & l'office de ce nom, qui consiste à combattre pour l'Eglise, semble appartenir par préciput à leurs Peres, selon le privilege particulier qu'ils en ont reçu des Bulles des Papes, ce sont leurs termes : Personne ne pouvant ignorer, disent-ils, ce que nous nous glorifions d'éprouver tous les jours, que nul presque n'a déclaré la guerre à la foi & à la religion dans ces malheureux tems, qu'il n'ait cru aussi devoir jurer une inimitié immortelle contre nos Peres. Ne croiez pas qu'il ait été moins dit de notre Société que de S. Paul: *Je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon nom.* Pag. 123.

Je ne m'arrête pas à considérer quelle est la hardiesse de ces nouveaux Apôtres, qui prétendent nous faire autant d'articles de foi qu'il leur plaira trouver de nouveaux sens dans l'Ecriture sainte en la corrompant, & en détournant les passages de leur vrai sens, pour se les appliquer à eux-mêmes. Car, si on les en croit, ce n'est pas tant de S. Paul que de la Société que Jesus-Christ parloit, quand il disoit: *Je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon nom.* Ceux, qui ont quelque amour pour leur salut, ont un très-grand intérêt de ne corrompre pas leur foi par ces additions toutes nouvelles; & ceux, qui recoivent facilement ces articles de foi de l'Eglise Jesuitique doivent craindre qu'ils n'oublient ceux que Jesus Christ a enseignés à son Eglise. Ce qu'ils ajoutent au même endroit est une imagination sans fondement; car ils prétendent que les heretiques leur font une guerre toute particuliere à cause de ce nom de Jesus qu'il portent, pour marquer que ce n'est pas à cause qu'ils sont Catholiques, ce qui leur est commun avec les Evêques,

les

les Papes, & même avec une infinité de Docteurs, d'Ecclesiastiques & de Religieux; mais parce que par un privilege particulier ils portent le nom de Jesus, en portant celui de Jesuites. Comme si les heretiques ne croioient pas en Jesus-Christ, & ne tenoient pas le nom de Jesus pour adorable aussi bien que nous; & comme si l'on ne savoit pas que Calvin même avoit mis le nom de Jesus à la tête de chaque page de son Institution, pour tâcher de sanctifier par un nom si saint ses erreurs & ses heresies, comme les Jesuites se servent de ce même nom si auguste & si venerable pour sanctifier leurs actions & leurs opinions les moins saintes.

Et ils disent encore ailleurs avec un orgueil qui leur est tout particulier, tâchant de tirer un sujet de gloire de cette haine des heretiques contre eux : *Tous les ennemis de la foi lancent leurs dards contre nous, comme si la conservation de la sainteté & de la Religion Catholique dependoit de la subsistance de notre seule Societé. se persuadant que, si cet appui au salut public étoit renversé & ruiné, il n'y auroit rien de plus facile que de perdre entièrement & d'aneantir la foi, la pieté, les ceremonies & le culte de l'Eglise.* Comme cette pensée est très-conforme à la bonne opinion que les Jesuites ont d'eux-mêmes, je crois qu'ils sont pour le moins aussi capables de l'avoir que les heretiques.

Mais, pour ce qui est de l'animosité particuliere que les Lutheriens & les Calvinistes ont contre ces Peres, tous les Doctes savent qu'elle ne vient pas de ce qu'ils les tiennent plus habiles pour refuter leurs erreurs que les Docteurs des Universitez, les Evêques & les Cardinaux; tout le monde sachant que les

livres de Ruard Tapper celebre Docteur de Louvain, de Driedo, d'Augustin Stucchiug Eugubinus Evêque d'Italie, & de tant d'autres excellens hommes des facultez de Theologie, & d'autres insignes Prelats, sont beaucoup plus forts contre les Lutheriens, que ceux des Jesuites; & que les livres de Saintes, celebre Docteur de Sorbonne touchant l'Eucharistie, & les ouvrages incomparables du grand Cardinal du Perron contre les Calvinistes, font paroître ceux des Jesuites contre cette secte, comme des livres de petits disciples & de petits écoliers.

Cela ne vient pas aussi de ce qu'ils les croient plus saints que les autres Religieux reformés de l'Eglise (quoyqu'eux-mêmes se publient pour les plus parfaits de tous, & les ramparts de la doctrine) connoissant aussi bien que les Catholiques que leur esprit est moins humble, leur vie moins austere, leur science moins ecclesiastique, leur charité moins douce & moins patiente, & leur pieté moins desinteressée que celle de plusieurs autres Religieux; mais c'est à cause que les Jesuites ne prêchent autre chose par leurs livres contre les heretiques, sinon qu'il les faut exterminer & brûler; & que ces heretiques qui n'ont pas assez de zele pour rechercher la gloire d'un faux martyre, aiment plus la charité & la douceur des Docteurs & des Evêques catholiques, qui ne demandent pas la mort du pecheur, mais qu'il se convertisse & qu'il vive, que le zele deregulé de ceux qui ne travaillent pas tant à vaincre les religionnaires par la verité, & à les convaincre par la charité, qu'à les déchirer par les injures, & à les perdre par les conseils violens qu'ils inspirent contre eux aux Rois & aux Empereurs.

Une

Une autre raison qui fait que les heretiques se portent à les combattre plutôt que les autres Docteurs Catholiques, c'est que ces Peres remplissent leurs livres de tant de nouveaux dogmes, d'opinions fantastiques & de maximes corrompues, qu'ils donnent un grand avantage contre eux aux heretiques, qui trouvent à cause de ce mélange de tant de mauvaises choses plus de facilité à répondre à leurs écrits, & à se defendre de leurs raisonnemens.

Les autres Ordres se disent venir des Saints qui les ont fondés, comme les Benedictins de S. Benoît, les Dominicains de S. Dominique, & ainsi des autres, c'est pourquoi on les appelle les Ordres de S. Benoît, de S. Dominique. Mais les Jesuites ont cet avantage sur tous les Ordres que leur Compagnie est la compagnie de Jesus même, la Société du Fils de Dieu, & l'Ordre dont il est le véritable auteur, & lequel aussi porte son nom: que Jesus-Christ en est le premier fondateur, la Vierge le second, & S. Ignace seulement le troisième. Lib. 1. c. 6.

„ S. Ignace étoit si humble qu'il ne se
„ crût pas digne de donner le nom d'Ignatiens
„ à ses Compagnons, comme ont fait les
„ fondateurs des autres Ordres. En quoi il
„ semble avoir voulu imiter les Apôtres,
„ dont S. Augustin loue l'humilité, de ce
„ qu'ils n'avoient pas donné le nom de Pau-
„ liens ni de Pierriens aux premiers fidèles,
„ mais de Chrétiens. Toutefois, si nous
„ voulons juger sainement des choses, nous
„ pourrons dire que la Société a pris le nom
„ de son auteur. Car Ignace attribuant tout
„ à Dieu dans la fondation de sa Compagnie,
„ & rien à lui, & prononçant que Jesus-
„ Christ

„ Christ on étoit le vrai & le premier au-
 „ teur, il fit avec grande adresse que, selon
 „ qu'il est ordinaire parmi les Philosophes,
 „ dans la Religion Chrétienne, & dans les
 „ Ordres Religieux, la Société portât le
 „ nom de son auteur sans qu'on entendist
 „ parler de celui d'Ignace qu'il desiroit être
 „ caché." *Pag. 68.*

En quoi il temoigne que l'excellence toute divine, qui se trouve en la fondation de l'Eglise, en ce qu'elle à Jesus-Christ pour son premier & vrai chef & fondateur, & en ce qu'il lui a donné le surnom de Chrétienne, comme lui s'appelloit Christ, se rencontre dans la fondation de cette Société, Jesus-Christ en étant le véritable & premier auteur, selon qu'ils le disent; & lui ayant donné son nom, qui est incomparablement plus auguste que son surnom, comme s'il n'avoit pas voulu le donner à l'Eglise, qui est sa Société générale, pour le réserver à celle-ci comme sa Société particulière, VIERGE, *Sauvante & Martyre*: VIRGINI, *Dolori, Martyri*, comme l'autre; & comme si S. Ignace avoit tenu le lieu de S. Pierre, ainsi qu'ils le disent eux-mêmes en termes formels: S. Xavier de S. Paul: leurs dix premiers Peres des XII. Apôtres, & les LX. premiers Jesuites accordés par la première Bulle du Pape Paul III. des LXXII. disciples de Notre-Seigneur.

Ils disent que S. Ignace se porta principalement à prendre le nom de Compagnie de Jesus en l'année 1538. après une vision qu'il eut dans une Eglise deserte sur le chemin de Rome, où Dieu le Pere lui apparut recommandant Ignace & ses deux compagnons Pierre le Fevre, & Jacques Lainès, à Jesus-Christ

Christ son Fils portant sa croix, lequel se tournant vers eux leur dit: *Je vous serai favorable à Rome.* Massée Jesuite dit que cette vision a été le principal fondement de ce nom de *Société de Jesus*. Mais il n'est pas aisé de juger qu'à cause que Jesus-Christ leur promettoit de leur être favorable à Rome il fût à propos qu'un Ordre particulier prît son nom, que tout l'Eglise n'ait osé s'attribuer par reverence & par la raison que S. Thomas en allegue dans sa Somme. Car Jesus-Christ s'est apparu à plusieurs fondateurs d'Ordres, & leur a promis son assistance, sans que pour cela ils aient pensé à prendre le nom de Jesuites, lequel n'est pas commun à tous les Chrétiens, comme ils disent; Lib. 1. c. 4. p. 69. & Orat. 4. p. 224. n'y aiant que le nom de CHRETIEN, qui étoit le surnom de Jesus, qui soit commun à toute l'Eglise, laquelle a porté ce même respect à ce nom auguste de l'unique Sauveur du monde en ne le prenant point, que les Papes ont porté à celui de S. Pierre, lequel ils n'ont jamais voulu prendre, quoiqu'ils soient ses successeurs, & chefs de l'Eglise comme lui.

III. PRIVILEGE.

Qu'ils sont les Affranchis & les Compagnons de Jesus Christ. Vision où ils sont preferez aux Capucins & aux Chartreux.

C'est pour cette raison qu'au lieu que les Apôtres se disent *serviteurs de Jesus Christ* les Jesuites ont le privilege de se dire *ses affranchis & ses compagnons*, pag. 24. & que, dans une vision qu'eut un jeune garçon à Paris, S. Jean l'Evangeliste, qui s'apparut à lui, lui aiant demandé s'il vouloit être Capu-

cin

cin ou Chartreux, à quoi ce garçon répondit: Ce que Dieu voudroit, lui laissa un papier. & lui dit: En voilà trois, choisissez celui que vous voudrez; & dans ce papier il avoit écrit les noms des Capucins & des Chartreux en lettres d'argent, & celui des Jesuites en lettres d'or. Ce qu'ils attribuent à la dignité du tresauguste nom de Jesus, à laquelle par consequent ils ont part, puisqu'ils le portent, & semblent marquervisiblement que leur Ordre est le plus divin & le plusauguste de tous, comme l'or est le plus precieux d'entre tous les metaux.

Ceux qui flattent l'ambition & l'orgueil des Grands du monde ont accoustumé de prendre leurs dignitez, qui souvent ne servent qu'à les rendre plus méchans, pour des vertus: mais il est bien plus étrange que ces Peres, qui sont *tous parfaits*, se vantent autant de leur nom comme s'il suffisoit de s'appeller *Jesuites* pour être saints; au lieu qu'ils doivent craindre s'ils se rendent indignes de ce nom, qu'il ne serve qu'à les condamner. Les noms magnifiques sont communs aux bons & aux méchans: & même, comme c'est ordinairement l'ambition qui les donne, les méchans le plus souvent les occupent, & pour l'ordinaire il n'y a point de personnes qui soient plus dignes de mepris que ceux, qui prétendent par leur nom s'élever au dessus des autres hommes; ce qui leur doit donner sujet d'apprehender que Jesus-Christ ne leur dise comme à cet Evêque dans l'Apocalypse, chap. 3. *Vous dites: Je suis riche, je suis comblé de biens, & je n'ai besoin de rien: Vous dites: Je suis Jesuite, affranchi & compagnon de Jesus, & je suis au dessus de tous les autres; comme ce nom est au dessus de*
tout

par dessus tous les autres Ordres. 115
tout nom: & vous ne savez pas que vous
êtes malheureux, pauvre, aveugle & nud:
NOMEN habes quod vivas, & mortuus es.

IV. PRIVILEGE.

Que tous ceux qui meurent dans la Société,
quoique jeunes, ont tous
accompli un siècle.

„ Il y en a peu qui vieillissent dans la Société
„ à cause que l'étude les consume. Mais je
„ soutiens que tous ceux de cette Société
„ sont vieux, & que tous ceux qui meu-
„ rent dans la Société de Jesus ont vécu un
„ siècle. Pourquoi riez-vous? Je ne dis
„ rien dont je ne rende les esprits convain-
„ cus par des raisons invincibles. C'est l'ou-
„ vrage de la vertu d'étendre sa vie par ses
„ actions: *Ætatem extendere factis, hoc vir-*
„ *tutis opus.* Jesus étoit vieux dès sa nais-
„ sance, Salomon à 12. ans, Daniel & Jo-
„ seph étant encore jeunes. Ainsi François
„ Strada, Gonzague, Stanislas, Ubaldin,
„ Caietan, Berchmannus & autres, étoient
„ tous vieux dans leur jeunesse.

„ Tant il est important de s'appuyer sur la
„ sagesse divine, qui reluit dans nos Con-
„ stitutions, & de prévenir la lenteur de l'es-
„ prit par cette lumière venue du Ciel, com-
„ me les hommes studieux ont accoutumé
„ de reparer le défaut de la brevété de leur
„ vie par la lecture des histoires. Vous voiez
„ donc que les moindres petits apprentis de
„ cette Société, la moindre de toutes, sont
„ tous vieux, & qu'ils ont comme cent ans.
„ Non seulement ils sont tels, mais ils sont
„ tenus pour tels par tout le monde. 1. Par-
„ ce que, quelque âge qu'ils aient, ils sont
„ admis

116 *Privileges extraordinaires de la Société*

„ admis à l'ordre des Prêtres, & ce nom
„ signifie vieillard. 2. Quelque jeunes qu'ils
„ soient, on les appelle Peres. 3. Par les
„ privileges de la Société ils peuvent pres-
„ cher avant même qu'ils soient initiés aux
„ Ordres. Et enfin en une Société où tous
„ les Freres sont conduits par la sagesse di-
„ vine, qui est plus assurée que toute la Phi-
„ losophie & la plus longue expérience; &
„ j'ajoute encore, où ils sont appelez par
„ Jesus, qui est la Sagesse éternelle du Pe-
„ re, à la Société de ses soins & de ses tra-
„ vaux; & assistent tout le monde avec une
„ affection de peres, il n'y a personne à qui
„ la gloire de la vieillesse ne soit due, qui
„ n'accomplisse ses jours & son âge, & que
„ l'on ne doive croire avoir vécu un siecle &
„ cent ans, quoique sa mort paroisse preci-
„ pitée.”

Tout cela conclut, non pas que les Jesui-
tes soient sages en effet, mais qu'ils le disent
& qu'ils le sont à leurs propres yeux, ce qui
est la plus dangereuse de toutes les folies.
Peut-être même qu'on pourroit assurer avec
beaucoup de fondement qu'il est vrai,
comme dit cet Auteur, *qu'il y en a peu qui
vieillissent dans cette Société*, parce qu'encore
qu'il y en ait plusieurs qui vivent long-tems,
y en a peu qui arrivent jusques à la maturité
d'une sage vieillesse.

V. P R I V I L E G E.

*Qu'ils sont plus prudens & plus politiques
que les Ministres d'Espagne.*

Nous lisons ce beau privilege dans un des
sermons faits à la beatification de S. Ignace,
traduits en François par le P. Sollier Jesuite,
qu'il

qu'il fit imprimer à Poitiers en 1611. par Antoine Meynier sous le titre de *Trois excellentes predications*, qu'il dedia à Madame Françoise de Foix Abbessé de Nôtre Dame de Xaintes, & qu'il foutint par une Apoëgie contre la Sorbonne, qui en censura des propositions, comme *scandaleuses, erronées, manifestemens heretiques, & ressentans de purs blasphemés & impietez.*

„ Cet Ordre est déjà divisé en trente trois
 „ bellés & grandes Provinces (*il y en a à*
 „ *present plus de trente six*) habite troiscens
 „ cinquante six (*il y en a à cette heure plus*
 „ *de huit cens*) que maisons que Colléges;
 „ & compte jusqu'à present en iceux plus
 „ de dix mille cinq cens & quatre vingts Re-
 „ ligieux; si prudens au gouvernement, qu'il
 „ se trouve parmi leurs Freres lais des person-
 „ nes qui pourroient faire la leçon aux Chan-
 „ celiers de Grenade, à Vailladolid, voire au
 „ Conseil d'Etat de notre Roi. Pag. 172.

Puisqu'ils ont si bonne opinion de leur sagesse politique, il ne faut pas trouver étrange si par la charité qu'ils ont pour rendre heureux tous les peuples de la terre ils font leur possible pour se mêler du gouvernement du monde. C'est un avantage qu'ils ont au dessus des premiers Apôtres, à qui Jesus-Christ a défendu cette domination seculiere qui appartient aux Rois & aux Grands de la terre: *Reges gentium dominantur eorum, vos autem non sic.* Mais, puisque les Jesuites se chargent assez volontiers du gouvernement des Roiaumes, comme on le voit maintenant en Espagne, & qu'ils ne font rien que pour la plus grande gloire de Dieu, il faut bien qu'ils en aient reçu un exprès commandement de Jesus-Christ. Après cela on au-
 rois

roit grand tort de considerer leur General comme celui des Jacobins ou des Augustins, qui n'ont que des Religieux à gouverner; mais pour en avoir une idée conforme à la grandeur du sujet, il faut se le représenter comme un Souverain, qui n'est pas moins seculier qu'ecclesiastique, & qui affecte de gouverner le monde & l'Eglise. C'est ce qui lui faisoit dire il y a peu d'années, entretenant à Rome un Seigneur François, *que de sa chambre il gouvernoit non seulement Paris, mais la Chine: non seulement la Chine, mais tout le monde, sans que personne sache comment cela se fait. VEDA il Signor D. di questa camera* (ce qu'il repeta encore une fois) *di questa camera, io governo, non dico Parigi, ma la China: non già la China, ma tutto il mondo, senza che niſſuno sappia come si fa.*

V I. P R I V I L E G E.

Que Jesus-Christ vient au devant de chaque Jesuite mourant pour le recevoir.

„ C'est un des privileges de ceux de la Societé de Jesus, que Jesus vient au devant de chaque Jesuite mort pour le recevoir.
 „ Heureuse l'ame, qui sortant de la prison du corps mortel est assurée de s'aller jeter dans le sein immortel, & dans le bienheureux Esprit de notre Seigneur Jesus.
 „ Cette proposition que je viens d'avancer si librement, comme si c'étoit un oracle, n'est pas de moi, mais tient de l'oracle.
 „ Nous avons appris, de la relation du P. Crisoe Jesuite de l'année 1616. que dans une vision de sainte Therese une ame bien heureuse, allant dans le Ciel avec d'autres, dit à cette Sainte: Un frere de la Societé
 „ de

„ de Jesus est notre conducteur : Nous nous
„ jouissons d'avoir un tel chef, à la vertu
„ & aux prieres duquel nous sommes rede-
„ vables de ce que nous sommes aujourd'hui
„ delivrées du purgatoire. Ne vous étonnez
„ point de ce que le Toutpuissant vient au
„ devant de nous, il n'y a rien de nouveau
„ en cela ; les Freres de la Societé de Jesus
„ ont ce privilege, que lorsqu'un d'eux est
„ mort, Jesus vient au devant de lui pour
„ le recevoir. *Lib. v. c. 8. p. 648.*”

Ces visions sont plus propres à entretenir
la vanité de ces Peres, qu'à les porter à la
penitence & à l'humilité dont ils ont besoin
pour se sauver. Il est fâcheux que sainte
Therese n'en parle point : &, si cette Sainte
n'a pas voulu qu'on appuiât quoique ce soit
sur les revelations les plus constantes ; quel
état faut-il faire de celles qui sont si apocry-
phes ?

VII. PRIVILEGE.

*Que nul Jesuite ne sera damné ; & que la
Societé n'a nul sujet de craindre
la corruption.*

„ Alphonse Rodriguès Jesuite ne vit pas
„ seulement que ses Compagnons, qui é-
„ toient vivans ; mais aussi que ceux qui les
„ suivoient durant une longue suite d'an-
„ nées vivoient avec lui éternellement dans
„ la felicité du Ciel.”

Ces faveurs sont illustres, mais en voici de
plus grandes. François Borgia, ayant le visage
tout baigné de larmes de joye, dit à son
Compagnon „ nommé Marc : Sachez, mon
„ frere Marc, (ce sont les propres paroles
„ de Borgia transcrites fidelement) que Dieu
„ aime

„ aime extrêmement la Societé, & qu'il lui
 „ a accordé le privilege qu'il accorda autre-
 „ fois à l'ordre de S. Benoît, savoir que les
 „ trois cens premières années aucun de ceux
 „ qui persévéreront dans la Societé jusqu'à la
 „ fin ne sera damné. *Pag. 649.*

Je desire de tout mon cœur le salut de tous ces Peres; & c'est pour cela même que je les avertis, qu'il n'y a rien qui soit si capable de les perdre, que cette fausse confiance de ne se pouvoir perdre. Il faut les faire souvenir de ce qu'ils ont mis dans une de leurs emblèmes: *Time ne timeas*: Apprehendons les jugemens terribles de Dieu, craignons d'être damnez, de peur qu'en effet l'enture de notre cœur ne nous fasse damner. S'il n'y a que la presumption qui nous ôte la crainte, nous n'en deviendrons que plus hardis à commettre toute sorte de crimes: mais, si nous craignons d'abord comme des enfans, cette chaste crainte en nous humiliant fera place à la charité, & nous délivrera enfin de toute crainte, quand elle sera parfaite.

„ Un saint Religieux (*qui n'a point de*
 „ *nom*) d'un autre Ordre, étant prêt de
 „ mourir envoya querir le P. Matres Jesui-
 „ te, confesseur du Vice Roi de Barcelonne,
 „ pour lui dire ce qui suit: O mon Pere,
 „ que vous êtes heureux d'être d'un Ordre
 „ dans lequel quiconque meurt jouit de la fe-
 „ licité éternelle. Dieu vient de me mon-
 „ trer cela, & m'a ordonné de le déclarer pu-
 „ bliquement devant tout le monde. Et ce
 „ Jesuite tout confus d'admiration & de
 „ modestie, lui ayant demandé si ceux de son
 „ Ordre ne seroient pas aussi tous sauvez,
 „ le mourant lui répondit avec gémissement,
 „ que plusieurs le seroient, mais non pas
 „ tous;

„ tous; mais que tous ceux de la Société de
„ Jesus tant en general qu'en particulier,
„ sans en excepter aucun, qui perlervereroient
„ dans l'Ordre jusques à la mort, feroient
„ tous sauvez. *Ibid.*

„ Combien grande, combien divine a été
„ la sagesse de S. Ignace, qui a tellement
„ armé la Société contre les injures du tems,
„ & l'a remparée par de si forts appuis, qu'il
„ a montré à toute la terre que toutes les
„ choses du monde ne sont pas la dépouille
„ du tems; mais que la vertu & la religion
„ peut être tellement munie, que même le
„ cours des siècles ne semble pas la devoir
„ corrompre, & que ce que l'on dit causer
„ à toutes choses, ou une vieillesse stérile,
„ ou la mort, promet à la Société un âge
„ toujours verd & fleurissant, & pareil à sa
„ jeunesse; & qu'elle sentira la revolution
„ des années, sans ressentir le deperissement
„ & la decadence qu'elle apporte. *Pag. 104.*”

Ainsi leur Société sera plus privilégiée que
l'Eglise, & que toutes les autres Religions,
qui étant mêlées dans le monde comme est
la leur ne sont pas exemptes de sa corruption;
ce privilege d'incorruption n'appartenant qu'à
ces saints extraordinaires, qui sont tous des
Phoenix, & des oiseaux de Paradis. Puis donc
que tous les Compagnons de cette sainte &
toujours jeune Société seront sauvez sans en
excepter un seul, selon la vision du S. Re-
ligieux sans nom qu'ils rapportent, il faut
nécessairement que la premiere pureté de leur
Société dure jusqu'à la fin, & surpasse tou-
jours de beaucoup la sainteté de l'Ordre dont
étoit ce Religieux, qui pourtant, comme
ils le disent eux-mêmes, *Lib. v. c. 8.* gar-
doit encore alors une très-étroite & très-pure

112 *Privileges extraordinaires de la Société*

discipline; ce qui n'empêcha pas ce Religieux d'affurer que tous les Religieux de son Ordre ne seroient pas sauvez.

Aussi disent ils, pag. 145. que la Société n'a eu encore aucun sujet de craindre la corruption. Et néanmoins l'esprit d'ambition, qui est la plus grande de toutes les corruptions, y est entré sitôt, de leur propre confession; qu'incontinent après la mort de S. Ignace en 1565. c'est-à-dire, 25. ans seulement depuis leur institution, qui fut en 1540. la temerité & l'ambition animèrent Nicolas Bobadillo, l'un des dix premiers, & quatre des Profes, contre deux des dix premiers Pères & les autres. Ils agirent auprès des Cardinaux, s'élevèrent avec aigreur contre Lainés, qui étoit Vicaire general, & fut General depuis, & combattirent les Constitutions de l'Ordre.

Ils appellent cela le deslin des Roiaumes & des Republiques, qui, après qu'elles se sont élevées avec beaucoup de peine, tournent leurs forces & leurs mains contre elles-mêmes. Ils disputoient pour le Generalat: mais Lainés étoit plus fin que ces trois, & il l'emporta. On n'a qu'à lire le livre de leur Frere Mariana: Des defauts de la Société, pour juger avec combien peu d'apparence ils disent ici que leur Société n'a eu aucun sujet de craindre la corruption jusqu'à present. Il seroit à desirer qu'ils eussent plus de soin de se juger & de se condamner eux-mêmes; pour n'être point condamnés de Dieu.

VIII. PRIVILEGE.

Que la Sainte Vierge est toute à la Société.

„ Non seulement la Mere de Dieu a mon-
„ tré que la Société est à elle, mais qu'elle
„ est

„ est toute à la Société. Plutus de notre So-
„ cieté rapporte une vision, où la Vierge te-
„ noit la Société sous son manteau. . . . La
„ Société étant couverte de ce manteau de la
„ Vierge demeure & demeurera ferme con-
„ tre toutes les furies de l'enfer, les menaces
„ des tyrans, les entreprises & les attaques
„ de tous ses ennemis, comme la pierre im-
„ mobile du Capitole. Car, comme Dieu
„ a dit autrefois à l'Océan qui se déborde:
„ Vous ne viendrez que jusqu'à là, ainsi la
„ Mere de Dieu semble avoir dit : Vous
„ viendrez jusqu'à là, jusqu'à mon manteau,
„ c'est à dire jusqu'à la Société, jusqu'à l'a-
„ zyle où je protege mes devots.

„ Que dirai-je davantage, nous avons ac-
„ quis une telle puissance par la protection de
„ la seule Vierge, que nous surmontons tous
„ les maux genereusement, ou les terminons
„ heureusement, *pag. 140. & 141.*”

Je conseille à ces Peres de ne s'arrêter pas trop à ces revelations, de peur que ce ne soient que de pures illusions. Si leurs plus mauvaises affaires se terminent heureusement selon leurs desirs, c'est l'effet de leurs intrigues de Cour, & non d'aucune vraie devotion envers les Saints. Pour n'en rapporter qu'un seul exemple; l'histoire nous apprenant que la Varenne leur partisan, qui étoit en credit pour les raisons qu'un chacun sçait, contribua plus que personne à leur retour en France après leur exil. Il y a sujet de douter si la Vierge seule se servoit d'un tel ministre pour rétablir ces devots Peres, & si c'étoit elle seule qui les rappelloit par l'entremise de cet homme si corrompu, qui les aimoit autant qu'il aimoit le vice.

IX. PRIVILEGE.

Qu'ils peuvent se louer eux-mêmes avec des hyperboles prodigiennes, & être louez des autres sans peril de vanité.

„ Il ne faut point que l'on soupçonne, ni
 „ que l'on craigne que nous aions entrepris
 „ cet ouvrage par vanité, comme si nous
 „ avions eu pour but de nous y louer nous-
 „ mêmes; la Societé est l'ouvrage de Dieu
 „ seul, & non pas celui des hommes: nous
 „ celebrons l'ouvrage de Dieu. Ne com-
 „ mande-t-il pas souvent qu'on le loue en
 „ ses ouvrages, & qu'on le relève le plus
 „ hautement qu'il est possible? *pag. 3.*

Cela nous montre que les Jesuites, étant une *Compagnie d'Anges & d'Apôtres*, selon leurs termes, ne loient que Dieu seul en se louant, & ne sont point sujets à la vanité comme de simples hommes: de sorte qu'on les peut tenir probablement pour impeccables, comme les Anges, & les Bienheureux qui sont dans le Ciel: puisqu'ils sont si exemts du plus subtil & du plus spirituel de tous les pechez; qui a perdu les plus excellens des Anges, & qui eût donné quelque peine à S. Paul même, si Dieu ne lui eût envoyé un Demon pour le maltraiter, de peur que la grandeur de ses revelations ne lui causât des elevemens de vanité.

Cela justifie encore la parole celebre du celebre P. Nouet, qui preschant un jour dans leur Eglise de S. Louis contre le livre de la frequente Communion, & rapportant les grands éloges que M. Arnauld donne à S. François Xavier dit ces mots: *Cet Auteur nous veut donner de la vanité, COMME SI NOUS EN ETIONS CAPABLES.*

Ces

Ces humbles Religieux ont ce privilege entre tous les hommes, qu'ils reflexissent sans danger sur leur humilité, au lieu que les autres, quelque humbles qu'ils soient, bien loin de voir leur humilité, ne voient rien en eux que de quoi s'humilier & même ils sont si foibles, que s'ils osoient ouvrir les yeux pour voir qu'ils sont humbles, ils ne le seroient déjà plus, & perdroient ce précieux thresor en un moment. C'est aux ieuls Jesuites qu'il est reservé, non seulement de voir qu'ils sont humbles, mais d'assurer même par une rare modestie qu'ils ne sont pas capables de vanité.

Cela sert aussi à refoudre le doute de quelques personnes pieuses & simples, qui avoient de la peine à comprendre comment les Jesuites pretendoient toujours n'agir que pour la plus grande gloire de Dieu, lors même qu'ils agissoient pour des interêts tout humains; & pour des desseins suspects d'ambition, ou d'avarice; puisqu'ils nous apprennent ici que la plus grande gloire de la Societé est la même chose que la plus grande gloire de Dieu; parce qu'étant l'ouvrage de Dieu seul, ainsi qu'ils ne louent que Dieu lorsqu'ils se louent eux-mêmes, ils n'agissent aussi que pour Dieu lorsqu'ils agissent pour eux-mêmes, ils n'aiment que Dieu lorsqu'ils sont remplis de l'amour d'eux-mêmes, & qu'on doit aussi peu les accuser de quelque passion injuste dans leurs actions si profanes & si seculieres, qu'on les doit peu soupçonner de vanité dans leurs paroles si vaines & si fautiveuses.

„ Jesus-Christ veut que l'on couvre cette
„ Societé de palmes & de chapeaux de fleurs
„ dans cette fête & dans ce triomphe, pour

„ la gloire de son grand nom. Il veut que
 „ son nom soit glorifié & célébré dans les
 „ siècles des siècles par des poëmes séculiers,
 „ en mémoire de la fin de chaque siècle.
 „ C'est pourquoi nous élevons ce monu-
 „ ment à sa gloire, qui doit plus durer que
 „ les ouvrages de bronze, & être plus cé-
 „ lebre & plus glorieux que les roiales Pyra-
 „ mides d'Egypte: *Pag. 2.*

„ Le but de ce 5. livre, dont le titre est:
 „ *La Société honorée*, est de recueillir quel-
 „ que modeste honneur pour la Société, ou
 „ plutôt la gloire qui est due à notre Jesus.
 „ *Pag. 583.*

Mais il y a sujet de douter si le Fils de Dieu, qui ne s'est pas plu aux sacrifices des Juifs, comme le dit l'Ecriture, quoi qu'ils fussent ordonnez par la loi, & qui cherche dans sa loi nouvelle, selon l'Evangéliste S. Jean, *des adorateurs en esprit & en vérité*, peut comme un Prince tout mondain & tout terrestre prendre grand plaisir à ces jeux séculiers, & à ces fêtes profanes, qui repaissent la vanité des esprits foibles des hommes, par des magnificences toutes pareilles à celles des anciens Payens dans leurs vaines & superstitieuses solennitez, par des pompes extérieures de machines, de vers, de dorures, & d'emblèmes; & si Dieu même se réjouit de tout cet appareil superbe, dont des hommes d'une piété solide, humble & religieuse, s'affligeroient, & qui passent dans l'esprit des personnes sérieuses pour des amusemens ridicules.

QUE LA SOCIÉTÉ A REFORMÉ TOU-
TE L'ÉGLISE ET CHANGÉ LA FA-
CE DE LA CHRÉSTIENNE.

*Qu'elle a ruiné les Demons, & rappelé
les vertus.*

„ C'est la voix publique quasi de toute
„ l'Europe ; & le commun sentiment de
„ plusieurs, que la Société a ruiné dans l'Eu-
„ rope les forteresses des Demons, tiré les
„ monstres des crimes de leurs antres & de
„ leurs cavernes ; qu'elle a rappelé les ver-
„ tus d'exil, & restitué du tombeau les
„ Muses ensevelies ; qu'elle a rétabli la do-
„ ctrine dans les écoles, & l'usage des Sa-
„ cremens dans sa première vigueur, & dans
„ sa fréquence. *Pag. 27.*

Ces Peres ne s'apperçoivent pas que la
fausse persuasion, qu'ils ont d'avoir reformé
tout le monde, ne sert qu'à corrompre leur
esprit par un véritable orgueil.

*Que les Jesuites sont les medecins mystiques &
spirituels, sur tout des Ecclesiastiques.*

„ C'est pour cela que la Société a été for-
„ mée le jour de S. Cosme & de S. Damien
„ qui étoient medecins, que cette science
„ de la medicine semble avoir passé tellement
„ par une espece d'émanation celeste dans les
„ nourrissons de cette Société, qu'ils tra-
„ vaillent comme eux avec le même soin &
„ le même bonheur, comme enfans de me-
„ decins, soit pour conserver la santé des
„ ames, soit pour guerir leurs maladies.
„ Et ils ne parlent pas plus fortement qu'ils
„ agissent. Toute la Société est comme
„ une medecine, & une boutique de mede-

„ cins mystiques & spirituels. *Horosc. Societ.*

„ pag. 31.”

Si la medecine chretienne consiste dans la penitence, les Jesuites sont les plus mechans medecins du monde, puisqu'ils sont si ennemis de la penitence. S'ils avoient écrit qu'ils sont medecins des corps, ils auroient eu plus de raison. Car on sait qu'ils ont des bulles qui leur permettent d'exercer cet art, & qu'ils ont en divers lieux, comme à Rome, à Lion & ailleurs, des boutiques d'Apoticaïres, qu'ils fouraissent de leurs magasins des Indes, & où aiant ainsi des drogues, & faisant des medecimens à vil prix, ils les debitent ensuite fort cherement, & en font un très-grand trafic. De sorte que c'est avec beaucoup de raison qu'ils ont représenté dans un de leurs emblèmes, pag. 464. leur Société comme une grande boutique d'Apoticaire fournie de toute sorte de drogues, & surtout de *Teriaque*.

„ On voit, ajoutent-ils, que par leurs pre-
 „ ceptes & par leur soin le froid des haines
 „ est éteint par la chaleur de la charité: que
 „ l'ardente impureté des débauches est ap-
 „ paisée par le rafraichissement de la chaste-
 „ té: que les intemperances de la bouche se
 „ digerent & se purgent par le jeûne qu'ils
 „ ordonnent: que l'aigreur de la bile se tem-
 „ pere par la douceur de la moderation: que
 „ les cœurs serrez de peines se dilatent par
 „ le calme de la conscience: que le relâche-
 „ ment de la paresse est resserré par la seve-
 „ rité de la Discipline: que la dureté de l'es-
 „ prit est amolie par la douceur des mœurs;
 „ & qu'enfin toute l'armée des maladies mo-
 „ rales est défaite & vaincue par les forces
 „ contraires des remedes.”

La

La Morale des Jesuites qui vient de paroître est une étrange preuve de la severité de leur discipline, & de la victoire de leurs remèdes sur les maladies de ames.

„ Et ainsi tous ceux qui entrent dans cette Société sont vos enfans, (*ils parlent à S. Cosme & à S. Damien*) c'est à dire, enfans des medecins; & ils exercent cet art de guerir que vous leur avez transmis du ciel, non seulement en imitant votre vigilance & votre travail, mais aussi votre bonté gracieuse & liberale. *Ibid.*

„ Lorsque la Société commença à paroître, les Pasteurs de ames, & les Ecclesiastiques qui étoient dans une extrême negligence de leur salut, & de celui de leurs peuples, commencerent de se regarder, & se réveillant, comme d'un long & profond sommeil, travaillerent pour être par leurs mœurs & par leur vertu ce qu'ils étoient par leur office & par leur dignité. *Pag. 53.*

„ Nous avons souvent oui dire à des vieillards, qu'en tous les lieux où la Société s'étoit établie on voioit aussitôt changer la face de toutes choses, & fleurir la science du Christianisme, la religion & les mœurs pures & chastes, au lieu de l'impiété, de l'ignorance & du luxe, qui y regnoient auparavant. Et lorsqu'ils nous contoient cela ils ne pouvoient souvent retenir les larmes que la joie leur faisoit répandre de ce qu'ils avoient vécu jusqu'au tems où ils voioient relever la pieté de sa chute, & les vertus regner en la place des vices. *Pag. 54.*

„ Dieu a voulu guerir par la Société cette partie de l'Eglise (*les Ecclesiastiques & les Pasteurs*) qui devoit conserver les au-

„ tres, afin que par un heureux changement
 „ le peuple reçut la santé de ceux, dont il
 „ avoit contracté auparavant quelque impu-
 „ reté & quelque contagion. *Ibid.*”

Les Jesuites croient avoir rétabli l'esprit du Christianisme dans sa perfection, quand ils voient leurs Eglises pleines de communians, parce que cela leur apporte de la réputation devant les hommes; mais ceux qui aiment véritablement les intérêts de l'Eglise gémissent de ce qu'entre tant de personnes, qui environnent & qui pressent Jesus-Christ, il y en a si peu qui le touchent, si peu qui guerissent de leurs maladies, & qui changent de vie; si peu qui s'éprouvent comme il faut avant que de s'approcher de ces mysteres formidables, & un si grand nombre qui ne les recoivent qu'à leur condamnation. Mais, si les personnes qui sont trompées ne laissent pas de se perdre misérablement, combien sont plus coupables, & seront plus punis ces Directeurs lâches & complaisans, qui ne craignent point de jeter le pain des enfans aux chiens, & qui contraignent même en quelque sorte les chiens & les pourceaux de le manger?

Grands fruits, mais un peu douteux, de leurs predications. Histoire celebre d'un Jesuite sur ce sujet.

„ On a vu trois mille personnes être tel-
 „ lement touchées d'une seule exhortation,
 „ qu'elles s'alloient confesser de leurs pechez.
 „ On a vu s'éteindre des haines inveterées,
 „ la paix être rendue à une cité toute entie-
 „ re, le luxe des habits banni de villes, les
 „ lieux publics de débauches devenir deserts,
 „ &c

„ & les monasteres être remplis, *Lib. III.*
„ 2. Il faut que cela soit arrivé en quel-
que region qui n'est pas encore décou-
verte.

„ On voit par toute la Flandre dans nos
„ Eglises durant le Carême combien la pas-
„ sion de Jesus-Christ étant preschée a de force
„ pour émouvoir les esprits, principalement
„ lorsque la predication est animée par une
„ éloquence pleine de feu & d'ardeur, &
„ soutenue par quelque aide extérieure qui
„ frappe les sens. Ces inventions dans les
„ sermons viennent de nous. Ces artifices,
„ par lesquels nous nourrissons & entreti-
„ nons la piété & la dévotion du peuple,
„ sont propres à notre Société.

„ Jean Ramire Jésuite par un Sermon fit
„ changer de vie à vingt-deux courtisanes
„ de Valence. *Pag. 335.*

Il est vrai qu'il y a plusieurs personnes qui
se convertissent de bouche & en apparence,
c'est à dire, qui se confessent, c'en est assez
pour contenter ces Peres. Mais il est rare
de voir des conversions fermes & permanen-
tes, lesquelles seules on doit compter, tou-
tes celles qui sont toujours suivies de rechu-
tes étant inutiles devant Dieu. Mais il est
bon de donner au monde une image de cet-
te adresse singulière de ces Peres pour con-
vertir les pecheurs les plus endurcis. En voi-
ci un exemple célèbre, dont l'un d'eux a
fait l'histoire dans une conférence qu'il fit
aux Religieuses de la Visitation de la rue
S. Antoine de Paris, comme d'une chose
excellente.

„ Il y avoit, leur dit-il, un homme de
„ condition, qui, après avoir passé sa vie
„ dans le libertinage, tant à la Cour, qu'à
F 6 „ l'ar-

„ l'armée , étoit malade à l'extrémité , & ne
 „ vouloit en façon du monde entendre par-
 „ ler d'aller à confesse, parce qu'il y avoit tant
 „ d'années qu'il n'y avoit été , que c'étoit du
 „ plus loin qu'il se pût souvenir. Ceux qui
 „ étoient auprès de lui firent tous leurs ef-
 „ forts pour l'y faire resoudre, mais ce fut
 „ en vain ; car la honte qu'il avoit de ses cri-
 „ mes le surmontoit toujours , & l'empê-
 „ choit de les avouer. Cependant il vouloit
 „ bien recevoir les autres Sacremens ; c'est
 „ pourquoi on lui choisit un Prêtre qui fut
 „ un Jesuite. Aussitôt que le malade l'appér-
 „ çut , il s'écria qu'il n'avoit que faire d'ap-
 „ procher parce qu'il ne vouloit point se
 „ confesser. Le Jesuite lui dit de n'avoir point
 „ de peur , qu'il lui promettoit de ne lui point
 „ parler de confession ; mais qu'il croioit qu'il
 „ voudroit bien faire des Actes de foi , de
 „ contrition , & autres nécessaires pour bien
 „ mourir. Le malade y consentit , & le Je-
 „ suite les lui fit faire : puis il lui demanda
 „ s'il agréeroit de faire un échange avec lui
 „ en acceptant ses bonnes œuvres , & lui
 „ donnant ses pechez. Le malade s'y ac-
 „ corda volontiers. Le Jesuite l'assura donc
 „ qu'il prenoit sur lui tous ses pechez, & les re-
 „ garderoit désormais comme siens , & qu'en
 „ même tems il lui ce loit le mérite de toutes
 „ les bonnes œuvres qu'il avoit pratiquées. Sur
 „ cela il lui donna l'absolution . & se retira.
 „ Mais comme il étoit à la porte , il revint
 „ pour dire au malade qu'il ne savoit point
 „ quels étoient les pechez dont il s'étoit
 „ chargé . & que cela seroit cause qu'il ne
 „ pourroit s'en confesser comme étant à lui ,
 „ parce qu'il les ignoroit , & que cependant
 „ il auroit bien voulu s'en accuser , n'ayant
 „ pas

» pas envie de se damner. Le malade ne
» fit aucune difficulté de lui raconter tous ses
» crimes sans en avoir honte, parce qu'il
» ne les croioit plus à lui. Le Jesuite lui ap-
» porta ensuite le saint viatique, & il mou-
» rut un peu après, & aparut la nuit au Je-
» suite pour le remerciter du don qu'il lui
» avoit fait de ses merites, en consideration
» desquels Dieu l'avoit mis dans la gloire,
» quoiqu'il eût merité l'enfer. Il l'assura aussi
» qu'à cause de la charité qu'il avoit eue pour
» lui en se chargeant de ses pechez, Dieu
» ne les lui avoit point imputez, & les par-
» donnoit au Jesuite."

Ce Jesuite, en rapportant cette histoire
ne faisoit pas reflexion qu'il n'y a rien si ca-
pable d'éteindre l'esprit de penitence dans les
personnes religieuses, que de les entretenir
de contes, qui leur fassent croire qu'il est
aisé de conduire en Paradis les pecheurs les
plus endurcis, sans les obliger à faire aucune
penitence, & même sans qu'ils confessent
leurs pechez avec la confusion & l'humilité
qui est nécessaire. Car des personnes sim-
ples, quand d'ailleurs elles n'ont gueres de
vertu, comme il s'en peut rencontrer dans
toutes les Communautés, sont fort capables
de se porter au relachement, & de ne crain-
dre pas beaucoup les pechez qu'on suppose
être si aisément remis. C'est pourquoi les
anciens Peres ont toujours cru & enseigné
que tous ceux qui ne faisoient penitence qu'au
lit de la mort, étoient en grand danger de
la faire sans aucun fruit; & quoiqu'ils ne re-
fusassent pas de reconcilier ces personnes
quand ils le demandoient humblement, il est
vrai cependant qu'en les recevant à la peni-
tence ils ne les assuroient jamais de leur sa-
lut :

lut: *Pœnitentiam do, securitatem non do.*
 Mais il faut avouer que les Jésuites sont infiniment plus hardis, & plus éclairés; car ils donnent des absolutions à des pecheurs qui ne daignent pas même dire leurs pechez, ou qui ne les disent qu'historiquement: & néanmoins de peur qu'on ne doute de la validité de telles absolutions, ils ont à point nommé des revelations. Mais ceux, qui ont soin de leur salut, ne s'assureront pas sur ces pretendus miracles, ni sur d'autres semblables, qui ne servent qu'à donner une fausse confiance aux pecheurs; & seront d'autant moins édifiés de la charité de ces Peres, qui se chargent si librement des plus horribles crimes, qu'on fait assez qu'ils ne manquent point d'artifices & d'adresse pour s'exemter d'en faire penitence, comme ils en exemtent les autres.

Grands avantages de leurs Congregations dans la Chrétienté. Les nobles distinguez des autres. Bonheur des Rois, Princes & Evêques, qui y sont enrôlez.

„ L'honneur du Fils, & la reverence de la
 „ Mere étoient negligez & abbatus en plusieurs provinces de la Chrétienté. Qui pre-
 „ sentoient alors des offrandes dans les temples
 „ de la Vierge; & qui lui offroit son cœur
 „ & son affection, qui est ce que la Vierge
 „ a toujours aimé plus que toutes les offran-
 „ des? ...

„ Après que Gregoire XIII. les eut confirmées, cette même ardeur de piété embrasa tout l'univers. *Lib. III. c. 7.*

„ Nous ne mêlons pas les nobles avec les
 „ artisans. Sans cette inégalité d'assemblées
 „ on ne pourroit pas procurer également le
 „ salut des âmes. *Pag. 361.*”

Dans

Dans l'Eglise de Jesus-Christ les riches & les pauvres sont mêlez ensemble, ou plutôt en Jesus-Christ il n'y a plus de distinction de riches & de pauvres, étant tous un même corps, & un même esprit. Mais l'Eglise des Jesuites a une autre pratique, ces Peres les separent, & les traitent avec beaucoup de difference: car ils flattent les uns, & dominent sur les autres, & s'il y a quelque chose en quoi ils les traitent également, c'est qu'ils tâchent également de profiter des uns & des autres.

Ils louent extraordinairement Ferdinand II. & Ferdinand III. son fils de ce que leurs noms „ sont écrits sur les registres de leur Congre-
„ gation. Et certes, disent-ils au même
„ lieu, toute la posterité verra sur ces regi-
„ stres la pieté de Cesar marquée par les mê-
„ mes lettres qui composent ce nom si au-
„ guste: car autant de caracteres qu'elle ver-
„ ra tracez par cette main, qui porte le scép-
„ tre de l'Empire, elle croira voir autant de
„ témoignages de la veneration qu'il a eue
„ pour les soldats. Et ils rapportent ensui-
te l'inscription magnifique qui est sur leurs registres, où ils font parler Ferdinand III. en des termes qu'ils ont composez eux-mêmes pour relever leurs sodalitez en relevant sa devotion. Et, comme ils aiment le faste & la grandeur, ils rapportent le nom de Sigismond III. Roi de Pologne, du feu Cardinal Infant, du feu Duc de Savoye, de la Mere de l'Empereur Rodolphe, de la femme de Charles IX. Roi de France, qui sont écrits sur leurs registres. Ces noms de Rois & de Reines les ravissent.

„ Mais il est difficile de dire si les Confre-
„ res de ces sodalitez se rejouissent davanta-
„ ge

„ ge d'être de ce corps, dont ces personnes
 „ augustes, qui sont les premiers mobiles de
 „ la Chrétienté, sont membres, que ces
 „ Rois & ces Reines d'être enrôlez avec
 „ eux. Ils croient que leurs autres titres sont
 „ les titres de leur dignité, mais que celui-
 „ ci l'est de leur bonheur, leur servant à con-
 „ server plus facilement la dignité chrétien-
 „ ne, qui est la plus noble de toutes. Ce
 „ qui est si vrai, qu'un Evêque témoigna
 „ autrefois publiquement qu'il se glorifioit
 „ plus du titre de Confrère de ces sodalitez,
 „ que de celui d'Evêque, & qu'il estimoit
 „ plus cet ornement que sa croix & sa mi-
 „ tre sacrée. pag. 363.”

Pour voir combien leur prétendue dévotion pour la Vierge est déréglée, & pleine de pensées & de pratiques ridicules, il ne faut que lire le livre du Pere Bary, intitulé *Le Paradis ouvert par cent dévotions*, & quelques uns du P. Binet, & de Posà, qui sont remplis d'impertinences, & de questions impies.

*Bons effets particuliers & publics de
ces Congrégations.*

„ Toute la Chrétienté a tiré un grand
 „ fruit de ces sodalitez; parce qu'elles ont ô-
 „ té la licence des vices, & ont produit de
 „ grands exemples de vertus. Les Officiers
 „ de la justice ont déclaré en plusieurs villes
 „ que l'audace de commettre des crimes a
 „ été plus reprimée par les loix de ces soda-
 „ litez, que par la crainte des supplices; &
 „ qu'après que ces exercices de dévotion en-
 „ vers la Vierge ont été introduits dans les
 „ villes, on n'y a presque plus commis de
 „ crimes, & presque plus trouvé de crimi-
 „ nels

„ nels contre qui on fut obligé d'exercer la
„ severité des loix. Ce qu'ayant remarqué
„ curieusement, iis l'ont déclaré saintement,
„ en donnant en même tems de grandes
„ louanges à ces Assemblées, lesquelles iis
„ disoient être établies pour le bien public
„ des villes. *Ibid.*”

Les Casuistes des Jesuites prétendent que
c'est eux qui ont ôté les pechez du monde,
& non pas leurs Congregations : peut-être
que l'un & l'autre est probable, & le contra-
dictoire encore plus.

„ Un vieillard de plus de 70. ans, & qui
„ étoit encore plus rempli de sagesse que char-
„ gé d'années, disoit qu'ayant 72. ans il n'en
„ avoit vécu que deux, lesquels il avoit pas-
„ sez depuis s'être fait enregistrer dans le ro-
„ le de la Congregation.

„ Le Duc de Popolo, étant pressé d'une
„ maladie mortelle, fit appeller un de nos
„ Peres, & lui dit qu'il mouroit gayement,
„ & plein d'une très-bonne esperance, témoi-
„ gnant en même tems que s'il avoit quel-
„ que sujet d'esperer il le devoit à la Congrè-
„ gation. Et à l'heure même il commanda
„ à son fils d'y donner son nom & son af-
„ fection, protestant qu'il ne pouvoit lui
„ laisser un titre plus noble, ni un plus riche
„ heritage que celui-là. Et aussi quelle suc-
„ cession plus avantageuse pouvoit-il laisser
„ à son fils que l'amour de la Vierge, gage
„ très-assuré du salut éternel? *Ibid.*

„ La Societé ne peut se représenter tant
„ d'ames qui ont été sauvées par ces sodali-
„ tez, dont plusieurs sans ce secours brûle-
„ roient aujourd'hui comme de malheureu-
„ ses victimes dans les flammes éternelles,
„ que la satisfaction d'un si grand ouvrage
„ ne

„ ne l'arrose d'un très-liquide volupté, &
 „ & ne la picque d'un très-vif éguillon dans
 „ sa course même, afin qu'elle continue de
 „ déployer dans toute la terre les salutaires
 „ étendarts de Jésus & de Marie, & de la
 „ Mere comme du Fils, & d'inviter à l'aimable
 „ indulgence de la Vierge ceux qui
 „ craignent avec raison la severité très-ri-
 „ goureuse de Juge très-équitable. *Ibid.*”

L'usage le plus certain que font les Jésuites de leurs Congrégations est de tirer les peuples à eux: de les détourner de la conduite de leurs Pasteurs légitimes: de leur donner du mépris de la Messe paroissiale: & de se rendre maîtres des esprits & des consciences. Or en tout cela il est fort probable qu'ils n'oublient pas leurs intérêts.

Que le fréquent usage de la Confession & Communion éteint partout a été rétabli par la Société. Et combien il est merveilleux.

„ Que c'est une chose excellente, & plus
 „ grande que toute l'esperance & toute l'attente
 „ des hommes, que Dieu ait établi
 „ l'homme en sa place, afin qu'il se remette
 „ pas seulement tous les crimes à ceux
 „ qui sont coupables de leur Majesté divine,
 „ mais encore qu'il les rétablisse dans le premier
 „ rang de leur dignité, & de leur familiarité
 „ avec lui, & qu'en un moment
 „ de tems, & par une parole, il les rende
 „ favoris de Dieu de coupables qu'ils sont,
 „ amis d'ennemis, & heritiers du Royaume
 „ de parricides condamnés qu'ils étoient!
 „ Que les criminels, quelque frequens que
 „ soient leurs pechez, en obtiennent aussi
 „ souvent le pardon; & quoiqu'ils fassent
 „ pour

„ pour mériter la colere du Ciel, & la très-
„ juste peine que Dieu doit à leurs offenses,
„ ils en reçoivent aussitôt la remission par
„ l'absolution d'un homme. *Lib. III. c. 8.*

Il paroît que cet Auteur croit selon l'esprit de la Société que les Confesseurs sont maîtres souverains des intérêts de Dieu, & qu'ils ont une pleine puissance d'absoudre les plus énormes pecheurs selon leur fantaisie, sans les obliger à aucune penitence, & sans en exiger aucuns fruits: ce qui est faire un horrible abus de la puissance, aussi bien que de la miséricorde de Jesus-Christ. Mais il faut qu'ils agissent ainsi pour procurer leur propre gloire, & pour remplir leurs Eglises.

„ Lorsque la Société fut établie on ne com-
„ munitoit qu'une fois l'an. Et ceux qui
„ communioient deux ou trois fois passaient
„ parmi quelques uns pour des hommes d'u-
„ ne rare sainteté; & parmi plusieurs autres
„ pour des gens qui vouloient faire les de-
„ vots, & s'élever au dessus des autres par
„ une vaine ostentation de piété. Il y en
„ avoit même qui couvroient du nom de
„ respect ce degout & cette negligence. Et
„ ainsi l'approche fréquente de l'Eucharistie,
„ & cette aide si assurée du salut, sembloit
„ fermée de toutes parts. Et ce qui est
„ plus indigne, elle l'étoit par ceux par les-
„ quels principalement elle devoit être ou-
„ verte. *Ibid.* Ils marquent les Ecclesiasti-
ques & les Pasteurs.

C'est en effet une nouvelle espece de piété, & une nouvelle aide du salut, qui étoit réservée à la Société des Jésuites, de n'exclure personne de l'approche fréquente de l'Eucharistie, d'admettre les bons avec les brebis, de mêler les sacrilèges & les impietez

140 *Privileges extraordinaires de la Société*

avec les actions saintes, & de ne faire sur cela nul discernement des dignes & des indignes. S. Paul n'y entendoit rien, & l'Eglise ne fait ce qu'elle dit quand elle chante: *Mors est malis, vita bonis.*

„ Il y eut une émotion à Valence contre
 „ ceux de la Société touchant cette fréquen-
 „ te communion. L'Archevêque parla en
 „ leur faveur, aiant assemblé plusieurs Do-
 „ cteurs; & ordonna qu'il seroit libre à tout
 „ le monde de communier tous les huit
 „ jours. *Ibid.*”

Il n'est pas seulement libre, mais louable, même aux méchans; pourveu qu'ils veuillent solidement cesser d'être méchans, & devenir bons.

„ La Société donc aiant trouvé partout
 „ des tems si contraires à la vertu, & des
 „ mœurs si ennemies de la probité, cela ne
 „ servit qu'à l'animer à travailler davantage.
 „ Elle esperoit que les vices s'affoibliront
 „ autant que l'usage des Sacremens se forti-
 „ fieroit. Elle n'ignoroit pas que la vigueur
 „ des uns étoit la ruine des autres. Elle em-
 „ ploya donc toutes ses forces dès son com-
 „ mencement pour enflammer toute la terre
 „ de l'amour de ces secours si salutaires aux
 „ ames. Et avec quel succès, bon Dieu?
 „ Avec un tel succès, que la Société n'en a
 „ pas pu esperer un plus grand. Quel con-
 „ cours de toutes parts? Combien de fois
 „ l'assiduité des Confesseurs a-t-elle été sur-
 „ chargée du grand nombre de ceux qui se
 „ confessoient, jusques-là que nous avons
 „ vu dans plusieurs Eglises de la Société ces
 „ sacrez Tribunaux être assiégés par une
 „ foule continuelle de monde: LES CRI-
 „ MES S'EXPIENT AUJOURD'HUI AVEC
 „ BEAU-

„ BEAUCOUP PLUS D'ALLEGRESSE
 „ ET PLUS D'ARDEUR, QUE L'ON N'A-
 „ VOIT ACCOÛTUMÉ DE LES COM-
 „ METTRE AUPARAVANT. Il n'y a rien
 „ aujourd'hui qui soit plus ordinaire que la
 „ Confession de tous les mois, & de toutes
 „ les semaines: plusieurs ne contractent pas
 „ plutôt des taches, qu'ils les effacent. *Ibid.*”

Les Peres en répondant aux Novatiens, qui reprochoient à l'Eglise que l'autorité qu'on prenoit de donner la paix aux grands pecheurs, les portoit à l'impenitence, disoient à ces heretiques que cela seroit vrai si l'on promettoit le pardon aux pecheurs sans auparavant les obliger aux travaux de la penitence. Mais s'ils eussent été dans la pratique des Jesuites, on n'eût pu répondre raisonnablement à ces heretiques. S. Augustin assure dans ce même esprit que si les grands pecheurs sortoient aussi facilement de leurs pechez qu'ils les commettent, s'il n'étoit pas nécessaire pour rentrer dans la grace de Dieu de gemir, de veiller, de prier, ils seroient un jeu de tomber dans les plus grands crimes: *Ludus eis esset peccando cadere in mortem*. Ce tems est arrivé, depuis que des Directeurs complaisans ont enseigné aux hommes qu'il est aussi aisé d'expier les crimes, que de les commettre. Ils ne se mettent pas en peine de commettre des pechez dont ils peuvent si aisément se purifier.

„ Auparavant la naissance de la Société les
 „ Curez n'entendoient gueres qu'à Pâque
 „ les confessions de leurs paroissiens. Et
 „ quelques uns d'eux, s'il est permis de le
 „ dire, pensoient plus à se décharger de ce
 „ travail, qu'à absoudre legitimelement les
 „ consciences (c'est à dire, selon eux, tout
 „ au-

„ autant de fois qu'on se presente à confes-
 „ se) & à les expedier plutôt, qu'à les cor-
 „ riger. Mais maintenant en diverses villes
 „ il n'y a point de Fête, ni de Dimanche,
 „ où leurs successeurs ne soient presque ac-
 „ cablez du nombre des penitens, aussibien
 „ que plusieurs Religieux. *Ibid.*”

Ces Peres mettent visiblement par un abus
 deplorable tout le salut des pecheurs dans les
 confessions & communions, qui sont sou-
 vent de vrais sacrileges, se faisant sans aucun
 sincere repentir, ni dessein d'amendement.

„ Frere Jérôme Romain dit de la naissance
 „ de la Société: En un moment toute Ro-
 „ me a été changée. C'a été alors que l'an-
 „ cienne devotion de l'Eglise primitive de
 „ frequenter la Confession & l'Eucharistie a
 „ commencé à revivre. Un Bourgeois de
 „ Bolduc dit aussi de cette ville qu'elle avoit
 „ toute changé de face. Mais y a-t-il une
 „ ville dans toute la terre où la Société se soit
 „ établie, qui ne declare la même chose, &
 „ n'ait le même sentiment? *Ibid. pag. 373.*

Tout ce changement n'allant qu'à l'exte-
 rieur, & la conduite aussibien que la Mora-
 le des Jesuites fortifiant & plastrant plutôt les
 vices que les detracinant, toute la louange que
 meritent leurs changemens est d'avoir rem-
 pli le monde & leurs Eglises d'une infinité
 d'hipocrites: qui ajoutent à leurs autres cri-
 mes la profanation des Sacremens, & une
 vaine & fausse affectation de pieté.

„ Le nom de Confession generale étoit à
 „ peine connu parmi le peuple avant la nais-
 „ sance de la Société, & il n'y a rien main-
 „ tenant de plus ordinaire.

„ Il s'en fait plus de dix mille dans la Pro-
 „ vince du Japon. D'où il est croiable
 „ que

„ que toute la Societé ensemble, qui est éta-
„ blie en 36. Provinces, purifie plus de cent
„ mille consciences tous les ans par ces Con-
„ fessions generales. Et combien ce fruit
„ est-il immense? Combien est il digne de
„ son travail, de tirer tous les ans par cette
„ seule invention cent mille ames & plus de
„ la servitude des Demons, & de les établir
„ dans la liberté des enfans de Dieu! Que
„ si elle avoit encore compté tous les autres
„ qu'elle purifie par son travail, combien
„ en compteroit-elle de mille tous les ans?
„ Mais néanmoins elle en estimeroit toujours
„ le nombre petit, & ne le tiendrait pas égal
„ à son zele, si elle le pouvoit compter. *Ibid.*
„ pag. 374.

Il est vrai qu'autrefois on ne faisoit point tant de Confessions generales, & qu'on ne comptoit point par-là les grands progrès de la Religion. Les Prêtres tachotent de preparer si bien les penitens, & de les affermir si solidement dans la haine de leurs pechez, & dans une nouvelle vie, qu'ils ne fussent plus sujets à retomber dans leurs desordres; & on consideroit ces desordres comme des monstres qui étoient fort rares. Mais depuis, ces Peres se sont apprivoisez avec ces monstres; & leurs penitens ayant besoin de faire si souvent des Confessions generales, c'est une preuve certaine qu'ils ne les font pas comme il faut, & qu'ils se consacrent en cela par un travail fort inutile. Il seroit à desirer qu'ils apprissent que le but de ceux qui se confessent doit être de se convertir une fois de si bonne sorte, qu'ils conservent toujours après cette grace.

Qu'il

Qu'il n'y a nul commerce entre la fréquentation des Sacremens & les vices. Ce qui est contre l'expérience.

„ La fréquentation des Sacremens est extrêmement utile pour tous les devoirs de la vie chrétienne: & vous ne trouverez pas aisément qu'il manque quelque partie de la justice chrétienne en ceux qui approchent souvent de ces fontaines de salut & de probité; & vous ne trouverez aucune publique licence de mœurs dans une ville, où ce fréquent usage des divins Mysteres ait été confirmé par une louable coutume. Car il ne peut y avoir aucun commerce entre l'auteur de toute sainteté, & les vices & la corruption des mœurs; & il n'y a point de place pour les tenebres des enfers dans ces cœurs si souvent éclairés des rayons de la lumière éternelle. C'est pourquoi, la Société, s'étant proposée pour but de travailler à établir les vertus, de déclarer la guerre aux vices, & enfin de servir à plusieurs, personne ne doit s'étonner si elle a toujours voulu que tout le monde eût en très-grande vénération le fréquent usage de l'Eucharistie, qui est l'arsenal de toute la milice chrétienne, le remède souverain de tous les maux, & la consolation de toutes les misères. *Lib. 3. cap. 9.*

On a déjà parlé de la conduite intéressée & lâche que les Jésuites tiennent envers les pecheurs, qui est cause qu'ils les admettent à la participation du corps de Jésus-Christ sans les éprouver; & on en parlera encore plus bas.

Arti-

par dessus tous les autres Ordres. 145

*Artifices de devotion inventez par la Societé ;
pour attirer le peuple les trois jours gras &
les premiers jours des mois à la Commu-
nion.*

„ Je ne produirai ici qu'un exemple de la
„ magnificence romaine en cette presente
„ année 1640. Car nous avons appris par
„ des nouvelles certaines que les Confreres
„ de notre Congregation emploierent neuf-
„ mille florins en la solemnité passagere de
„ ces trois jours, pour tirer le peuple de cet-
„ te licence profane, & le porter à la pieté.
„ On éleva une grande machine dans notre
„ Eglise de Farnesé à Rome pour honorer le
„ très-saint Sacrement de l'Eucharistie. Elle
„ étoit haute de 120. palmes, & large de
„ 86. enrichie de parfaitement belles sta-
„ tues, d'images, d'histoires & d'emblèmes,
„ qui ravissoient tous les yeux; & y aiant
„ plus de quatre mille flambeaux allumez,
„ la lumiere éclairoit tellement l'Eglise,
„ qu'elle ne donnoit point dans la vue. On
„ y celebra le service avec tant de pompe, &
„ un si agreable concert des musiciens du
„ Pape, que pour y voir la plus grande ma-
„ jesté qui fût dans la terre, il n'y manquoit
„ que la presence du Pape même. Alphonse
„ Gonsague Archevêque de Rhodes y dit la
„ Messe. Il y avoit 17. Cardinaux presens,
„ & presque tous les Prelats de la Cour Ro-
„ maine. Cinq Cardinaux y survinrent,
„ tous les Ambassadeurs des Rois & des Prin-
„ ces, divers Ordres religieux, & toutes les
„ Archiconfreries de Rome. Et enfin du-
„ rant ces trois jours il y eut une si grande
„ foule de peuple qui y vint communier,
„ qu'au lieu des bacchariales profanes, on y
G „cele-

„ celebrait un banquet du Paradis.
 „ Notre Société s'avisa encore d'un arti-
 „ fice, pour faire communier plus souvent,
 „ qui étoit de faire des communions gene-
 „ rales les premiers jours du mois. Cet ar-
 „ tifice de devotion plut à Paul V. Il don-
 „ na des indulgences; & cette amorce d'une
 „ devotion publique fit venir un grand con-
 „ cours de peuple à la Table Eucharistique.
 „ La Société se réjouissant de ce succès prit
 „ la hardiesse de convier des Cardinaux pour
 „ distribuer cette Hostie sacrée au peuple;
 „ ce qui fut une seconde invitation à ce ce-
 „ leste Banquet. La présence des Cardinaux
 „ augmenta le nombre des communians, le
 „ peuple étant ravi de recevoir de ces mains
 „ si nobles le gage du salut éternel. Il y a-
 „ voit cinq Cardinaux. On compta à Ro-
 „ me en une seule Eglise, en un seul jour,
 „ tantôt seize, tantôt vingt, tantôt trente
 „ mille, communians. De-là cette pieuse
 „ coutume se répandit par toute la terre.
 „ A Lisbonne on compta n'agueres vingt-
 „ cinq mille hosties distribuées en un seul
 „ jour dans l'Eglise de notre Maison profes-
 „ se. Et à Anvers nous voions souvent 6.
 „ & 7. mille communians en ces jours-là,
 „ & autant à Bruxelles: voire même il y en
 „ auroit davantage en ces deux villes, si
 „ nos Eglises étoient plus grandes, & pou-
 „ voient contenir plus de peuple. *Lib. 3.*
 „ *cap. 9.*

REFLEXIONS GENERALES

Sur tous les Extraits qu'on vient de rapporter de *l'Image du premier siecle de la Societé des Jesuites.*

IL faut avouer que les Jesuites n'ont jamais rien dit de plus veritable d'eux-mêmes, que lorsqu'ils se sont appelez les *Pharisiens de la nouvelle Loi*: & que, si leur vanité les a portez à se donner beaucoup de louanges, qui sont fausses, ils ont au moins suivi pour cette fois si exactement les regles de la verité qu'on peut en sûreté les croire à leur parole. C'est cet esprit de Pharisiens, qui leur a fait composer de gros Volumes seulement pour se louer eux-mêmes, & pour prouver qu'ils ne sont pas comme le reste des hommes. Si Jesus Christ reprochoit aux Pharisiens de son tems qu'ils affectoient les premieres places dans les Assemblées, & vouloient être honorez comme les principaux Docteurs du peuple, personne n'ignore que les Jesuites s'élevent au dessus de tous les autres Ordres religieux, qu'ils marchent par tout les premiers, & se qualifient les maîtres du monde: *magistros orbis*. Si les anciens Pharisiens prenoient l'autorité de dispenser les hommes des principaux commandemens de la Loi, il faut avouer que les nouveaux Pharisiens sont infiniment plus habiles en cet art. Car que n'ont-ils point fait pour montrer qu'on n'est point obligé d'aimer Dieu, ni de donner l'aumône? Les plus estimez entr'eux sont ceux qui trouvent plus de raffinemens pour dispenser les hommes de toutes les bonnes œuvres, & c'est ce qui a donné tant de reputation aux Baunis, Tambourins, Escobars & autres.

Tant de saints Religieux qui sont venus devant eux n'ont point eu d'autre secret pour travailler utilement à la conversion des peuples que de leur prêcher Jesus-Christ crucifié, & de s'exposer eux-mêmes à l'humiliation, qui leur pouvoit arriver du scandale de la croix: mais la prudence de ces nouveaux Apôtres consiste, au contraire, à cacher aux peuples qu'ils prétendent convertir la folie de la croix, comme on en pourra donner quelque jour des preuves plus claires qu'ils ne voudroient.

Les premieres paroles, que S. Jean Baptiste, que Jesus-Christ & les Apôtres, adressent aux pecheurs, sont: *Pœnitentiam agite: FAITES penitence.* Mais les Jesuites voulant épargner aux hommes tout ce qui leur seroit penible, & faisant profession d'être des *Directeurs commodes, galans & bien civilisez*, ont trouvé le moyen de remettre les pechez sans obliger le monde à aucune penitence rude & fâcheuse, & de faciliter tellement la confession, que maintenant les personnes les plus criminelles ne l'apprehendent plus, au contraire, ils y courent avec la même facilité qu'au peché, comme ils disent eux-mêmes. Lorsque les confesseurs étoient persuadés de ce que dit l'Evangile; qu'il faut faire de grands efforts pour sortir de ses mauvaises habitudes, & pour entrer dans le Royaume du Ciel, lorsqu'ils ne se contentoient pas de paroles, mais qu'ils vouloient voir dans les pecheurs des fruits d'une veritable & solide penitence, il n'y avoit point si grande presse à les aborder: tous ceux qui vouloient demeurer dans les occasions prochaines du crime, tous ceux qui ne vouloient point

point faire restitution du bien mal acquis, ni quitter quelque mauvais commerce, n'osoient se presenter au Tribunal de l'Eglise dont ils apprehendoient la juste severite. Comme donc la penitence, veritable & solide ne peut être pratiquée qu'avec de grands travaux, elle a été rare même dans les premiers siècles. Les mêmes Peres, qui nous ont appris que la vie de la grace nous est donnée gratuitement par le bapême, nous enseignent aussi que, quand nous avons donné la mort à notre ame par le peché, il ne nous est pas facile de la ressusciter: quand nous nous sommes livrés volontairement en captivité au Demon, il ne nous est pas facile de rompre nos chaînes: quand nous nous sommes égarés en suivant nos passions, nous ne pouvons sans miracle sortir de nos tenebres, & retourner à la voie de Jesus Christ. Et enfin S. Paul parle plus fortement que nous n'oserions faire, quand, pour montrer combien il est difficile aux pecheurs de retourner à Dieu après leur chute, il se sert de ces termes dans l'Épître aux Hebreux, chap. 6. *Il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont été rendus participans du S. Esprit, qui se sont nourris de la sainte parole de Dieu, & de l'esperance des grandeurs du siècle à venir, & qui après cela sont tombez, se renouvellent par la penitence; parce qu'autant qu'il est en eux ils crucifient de nouveau le Fils de Dieu.* Et au chap. 10. de la même Épître, vers. 26. *Car, si nous péchons volontairement après avoir reçu la connoissance de la verité, il n'y a plus désormais d'hostie pour les pechez, &c.* Cet Apôtre a usé de ces termes qui semblent si forts, parce qu'il a cru ne pouvoir donner aux Chrétiens une trop gran-

de idée de la difficulté qu'il y avoit de faire penitence après être tombez. Mais, comme le grand secret de la politique des Jesuites, & tout le dessein de leurs Casuistes & de leurs Confesseurs, est de persuader, au contraire, aux hommes qu'il n'y a rien de si facile aux pecheurs les plus endurcis que de rentrer en grace, je m'assure que ces nouveaux Directeurs, qui ont de nouvelles lumières, ne lisent jamais ces paroles de S. Paul, qu'ils ne les condamnent, & qu'ils ne disent avec leur Pere Adam *que cet Apôtre s'est laissé emporter à la chaleur de son naturel*. Et, s'ils osent parler conformément à leur pratique, il faut ensuite qu'ils accusent tous les anciens Peres de trop de dureté, & qu'ils s'applaudissent à eux-mêmes d'avoir élargi & applani les voies du Ciel, qui étoient toujours demeurées si étroites & si rudes depuis Jesus-Christ jusqu'à eux. En effet, au lieu qu'autrefois c'étoit une chose rare de voir un pecheur converti, on en voit maintenant à milliers dans leurs Eglises: ils n'y font pas tant de façons; il ne fait plus tant de larmes, tant de soupirs, tant d'humiliations, tant de jeûnes & de prières, qu'autrefois. Tout le danger qu'il y a c'est que Dieu ne change pas selon leurs pensées, & qu'il ait la même rigueur qu'il avoit autrefois. Mais sans s'en mettre en peine ils font bonne composition aux pecheurs, & bon marché du sang de Jesus-Christ. Aussitôt qu'on approche de leur confessional, & qu'on leur a fait l'histoire de ses desordres, on est toujours assez disposé pour recevoir les plus grandes grâces de l'Eglise, & on n'a plus rien à craindre de ses pechez.

Lorsque les Evêques & les Prêtres se rendoient

doient plus difficiles à la reconciliation des penitens, de peur de se lier eux-mêmes en pretendanr delier ceux que la sentence du souverain Juge tenoit peut-être encore liez, les pecheurs après leur reconciliation ne laissoient pas d'être toujours dans la crainte & dans l'humiliation: leur peché demeurait devant leurs yeux, & après s'être exercé dans toute sorte de bonnes œuvres, & s'être soumis à toutes les rigueurs de la discipline de l'Eglise, ils craignoient toujours de n'avoir pas satisfait à la justice de Dieu; ils apprehendoient que leur peché n'eût encore assez de vie dans leur cœur pour les faire mourir; & ils ne cessoient point de s'accuser de paresse & de lâcheté, & de leurs pechez d'ignorance. Mais maintenant, comme si les plus grands crimes n'étoient pas plus considerables que de legeres fautes, & plus difficiles à pardonner, comme si les maladies de notre ame étoient fort aisées à guerir, & comme si Dieu n'exerçait plus comme autrefois un jugement terrible contre les pecheurs, aussitôt qu'ils font vent les avis des Jesuites, les hommes les plus perdus n'ont pas plutôt reçu la paix de ces Directeurs complaisans, qu'ils sont en grand repos pour leurs pechez passez, quoiqu'ils soient prêts de les recommencer. C'est de ces personnes, qui sont en grand nombre, que les Jesuites ont trouvé le moien de remplir leurs Eglises, & leurs confessionaux. Ils sont les Directeurs de tous ceux qui veulent qu'on ne leur parle jamais que selon les desirs de leur cœur, qui pretendent qu'on doit condescendre à leurs foiblesses, & qui ne veulent point qu'on emploie jamais le fer & le feu pour guerir leurs plaies.

Tous ceux qui ne peuvent souffrir une

saine doctrine, & qui ont une extrême demangeaison d'entendre ce qui les flatte, ont recours à ces Prophetes des derniers tems; & après avoir fermé l'oreille à la verité il arrive par un jugement de Dieu qu'ils se laissent seduire à des fables, qui ne servent qu'à les corrompre encore davantage.

L'on peut donc dire pour la gloire de la Societé, qu'il est vrai qu'ils conduisent une infinité de personnes, & ils ont même cet avantage, qu'au lieu que selon S. Paul Dieu a appelé à la grace de l'Evangile peu de sages selon la chair, peu de puissans & peu de nobles; ces bons Peres, au contraire, ont dans leurs magnifiques Eglises tant de gens de grande condition, tant de riches & tant de sages selon la chair, qu'il n'y reste plus de place pour le menu peuple; & ils ont la gloire d'avoir tellement facilité la voie de la penitence, que les pecheurs même les plus delicats y courent avec autant d'ardeur & de facilité qu'ils ont un peu auparavant couru aux crimes.

Il faut donc avouer que, si on considere ces Peres selon le monde, il ont sujet d'être parfaitement satisfaits dans les lieux où ils regnent, puisqu'ils voient à leurs pieds tout ce qu'il y a de plus grand dans le siecle. Mais, si d'autre part on les considere par la lumiere de la foi, il n'y a rien de si miserable que des conducteurs aveugles qui menent d'autres aveugles, & tombent miserablement avec eux dans un abyssine de tenebres. Ils ont sujet de craindre que Dieu ne leur demande le sang d'une infinité d'ames, qui faute de faire penitence meurent tous les jours dans leurs pechez; dont ils n'ont fait que couvrir les plaies au lieu de les guerir, & qu'ils ont

ont abusées par des absolutions précipitées.

Il n'y a rien de si funeste que de voir des pecheurs qui se confessent tous les jours, & qui ne se convertissent jamais: qui recommencent à tous momens leur penitence, parce qu'ils n'en font jamais une legitime & solide; & qui s'approchant souvent de Dieu du bout des levres en demeurent toujours très éloignés dans leur cœur; & qui après être devenus profelytes & devots de ces nouveaux Pharisiens en deviennent doublement enfans de la gêne, & plus dignes qu'auparavant des peines de l'enfer. Il est vrai qu'ils ne sont pas seuls dans cette pratique; mais c'est ce qui augmente leur condamnation au lieu de les excuser. Car, comme on a vu en ces tems que leurs affaires alloient assez bien dans le monde, & que leur *devotion aisée* leur faisoit bien des amis, quelques autres Communantez ont suivi leur exemple: de sorte que l'on peut dire qu'il y a des Jesuites partout & dans toute sorte d'habits; & s'ils ont l'honneur d'être les premiers auteurs d'une morale qui renverse celle de l'Eglise, il n'y a pas manqué de personnes qui les suivent, & qui tâchent comme eux de tromper le monde avec une douceur affectée.

Il me souvient à ce propos qu'étant un jour de fête dans une Eglise de Flandres, j'y vois une extrême presse aux confessionnaux & à la sainte communion: quelque peu de tems après, entretenant un Pere de cette maison: je lui dis que j'étois fort édifié de la devotion du peuple, & je lui demandai si elle étoit toujours semblable à ce que j'avois vu la dernière fête. Il m'assura que je n'avois vu que ce qui se pratiquoit ordinairement, que le peuple étoit fort devot, &

qu'ils ne manquoient point de frequenter très-souvent les Sacremens. Mais, mon Pere, lui dis-je, afin que ma joie soit entiere, permettez-moi de vous demander si toutes ces personnes, qui communient si souvent, le font avec une sainteté digne d'un si grand Mystere; s'ils s'éprouvent eux-mêmes serieusement avant de s'approcher de la sainte Table, de peur de s'en approcher pour leur jugement: &, pour vous parler plus clairement, est-il possible que toutes ces personnes qui communient tous les huit jours mènent tous une vie innocente, & exempte de rechutes en des fautes mortelles après leur penitence, & soient aussi saints que le doivent être ceux qui participent si souvent aux choses saintes: *Sancti sanctis*.

Je vis bien que je parlois à ce bon Pere un langage qu'il n'avoit pas accoutumé d'entendre; car il me dit assez étonné que j'en demandois trop, & que ce que je disois étoit bien rare de voir des gens qui ne tombassent plus dans des pechez mortels; mais qu'au moins ils avoient soin de les confesser autant de fois sans jamais y manquer.

Quoi, mon Pere, lui dis-je, ces personnes qui remplissent votre Eglise sont les mêmes, qui après dîner peuplent les cabarets, les jeux de boule & autres lieux de divertissement? Contre la parole de l'Evangile ils prétendent servir deux maîtres, & après qu'ils ont donné le matin à Jesus-Christ, employer le reste du jour au service de Belial? S'il est ainsi, il est vrai qu'ils se confessent, & qu'en apparence ils chassent le Fort armé; mais ne savez-vous pas que quand la maison de notre ame n'est nettoyée que par une confession servile & sans fruit, sans être en suite

suite remplie d'une componction sincere, & ornée de bonnes œuvres, que le Fort armé qu'on s'imagine avoir chassé y revient bientôt avec sept autres Demons plus méchans que lui, & que ce dernier état est pire que le premier?

Ce bon Pere ne s'arrêtant pas à ce que je lui disois, mais parlant de l'abondance de son cœur, ô, Monsieur, me dit-il, ne faut-il pas sauver tout le monde? Et; si on ne peut envoyer les pecheurs droit en Paradis, au moins il est bon de les envoie en purgatoire. Les hommes sont maintenant si foibles, que si on demandoit de grandes choses d'eux ils quitteroient tout là. Comme donc ils recommencent toujours à pecher, il ne faut pas se laisser de les absoudre toujours quand ils le demandent; &, comme il y a de l'apparence qu'ils craignent d'être damnez; cette crainte avec la confession est toujours suffisante pour leur faire donner l'absolution; & on ne peut pas même la leur refuser selon l'opinion commune des Casuistes.

Si ce Pere avoit été surpris de ma réponse, je ne le fus pas moins de la sienne; & je me repentois presque de m'être engagé à parler à une personne avec qui je prevois que je ne pourrois jamais m'accorder, tant mes principes étoient differens des siens: néanmoins je ne quittai pas encore la pattie, & je fis quelque effort pour lui faire entendre raison. O mon Pere, lui dis-je, que je suis surpris de votre langage! Comment accorderez-vous ce que disent les SS. Peres avec ce que vous pratiquez? Ils nous apprennent que ce n'est pas faire penitence, mais s'en moquer que de continuer toujours de commettre des pechez qui ont besoin de pe-

nitence; que ces revolutions de chutes & de confessions qui se succedent les unes aux autres sont les tours & retours, où, comme dit David, les impies marchent continuellement, & où enfin ils se perdent.

Je fais qu'il n'est pas étrange que des hommes, à qui il est naturel de pecher, soient capables de se laisser emporter à toutes sortes de desordres; mais il est insupportable de voir que ceux, de qui les pecheurs devroient recevoir quelque lumiere & quelque instruction, ne leur servent qu'à les aveugler davantage, & qu'à leur ôter la juste crainte qu'ils devroient avoir de s'approcher de Jesus-Christ sans changer de vie. S. Augustin veut que celui là seul participe au corps & au sang du Sauveur du monde, qui est déjà une partie de son corps par l'union d'une veritable charité. S. Basile veut que l'on puisse dire comme S. Paul, que l'on ne vit plus, mais que Jesus-Christ vit en nous. S. François de Sales dans les derniers tems ne conseille la Communion de tous les huit jours qu'à ceux, qui non seulement ne retombent plus dans des pechez mortels, mais qui sont déjà detachez de toute affection au péché même veniel. Cependant par la pratique que vous tenez, mon Pere, toutes ces regles sont renversées. On est digne, selon vous, de communier autant de fois que l'on se confesse; &, quoique les crimes soient tout vivans dans les pecheurs, rien n'empêche qu'ils ne soient dignes de recevoir le pain de vie: on est devot en vivant de cette sorte; & une vie plus réglée passe pour une sainteté extraordinaire, qui n'est pas proportionnée à la foiblesse des personnes de ce tems.

Le

Le Pere avoit de l'impatience de m'entendre parler si long-tems; & enfin il ne put s'empêcher de m'interrompre, pour me dire qu'ils ne faisoient rien que Jesus-Christ ne leur eût permis dans l'Evangile; puisque dans S. Matthieu, cap. xviii. S. Pierre demandant à Jesus-Christ combien de fois il remettroit les pechez de son frere, le Sauveur du monde lui repondit, non seulement 7. fois, mais 70. fois 7. fois.

Je ne lui donnai pas le loisir d'en dire davantage tant je fus touché de lui voir avancer une preuve aussi étrange que la maxime qu'il vouloit autoriser. Je lui dis donc. Avez-vous lu, mon Pere, ce passage de l'Evangile? Vous l'avez lu sans doute, mais l'envie que vous avez de l'ajuster au besoin que vous en avez vous en fait oublier une partie qui le rendroit inutile à votre dessein. Souffrez donc que je vous fasse souvenir qu'il y a dans ce passage ces propres termes: *Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frere, quand il aura péché CONTRE MOI?* Remarquez ces deux paroles: CONTRE MOI; qui nous apprennent qu'il ne s'agit ici que des offenses particulieres que nos freres nous peuvent faire, & non pas des crimes que l'on commet contre Dieu; qu'il n'est pas question de l'usage que les Pasteurs doivent faire des clefs que Jesus-Christ leur a commises, mais de la patience, de la douceur & de la charité, que chaque particulier doit avoir pour ceux qui l'offensent. Les Prêtres ne doivent remettre les crimes qui regardent Dieu que selon les regles de Dieu, prescrites dans les SS. Canons; & ils ne peuvent legitiment selon les Peres délier Lazare, qui est la figure du pecheur, qu'après que Jesus-Christ l'a

ressuscité. Mais, pour ce qui est des offenses qui nous regardent en particulier, comme notre charité ne doit point avoir de bornes, & que le commandement d'aimer notre ennemi est indispensable, il faut que nous l'aimions toujours; & que, quelque mal qu'il nous puisse faire, nous sommes obligés de surmonter ce mal en le pardonnant, & de le faire non seulement sept fois, mais autant de fois qu'il se portera à nous offenser. Voilà le sens de ce passage, mon Pere, comme vous pouvez voir dans les Commentateurs qui ont expliqué ce lieu, entre lesquels j'ose dire qu'il n'y en a pas un qui prétende que ces paroles favorisent la facilité, que quelques Confesseurs ont de donner des absolutions autant de fois qu'il plaît aux pecheurs de leur en demander.

Il me sembloit que j'en avois assez dit pour convaincre ce bon Pere & le gagner; mais je me trompois, & je vis par experience qu'il avoit l'esprit fermé à toutes les raisons. Et, pour se defaire de moi, il me dit qu'il se mettoit fort peu en peine de toutes mes preuves, qu'il feroit toujours à son ordinaire, puisque c'étoit la pratique commune, autorisée par de bons Casuistes; & que, si l'on entreprenoit d'agir autrement, la penitence deviendrait un joug insupportable, on deserteroit les confessionaux, on chasseroit tout le monde de l'autel, & l'on desespereroit les pecheurs. Il lui restoit seulement à dire qu'on ruineroit plusieurs saintes Communautés, qui n'ont point de meilleur moyen de subsister que cette facilité de donner des absolutions. Et je vis bien, en effet, au gené & à la contenance de ce Pere que cette dernière raison le touchoit plus que toutes les au-

autres, & ainsi je refolus de me taire. Car pour détromper un homme, qui est persuadé par des raisons d'intérêt, il est inutile de lui apporter les plus évidentes demonstrations, si on n'a soin premierement de guerir la cupidité de son cœur. Il ne nous reste donc plus rien à faire en ces occasions, sinon à gemir & prier Dieu qu'il fasse lui-même ce qui nous est entierement impossible.

Mais, pour revenir aux Jesuites, il faut avouer que dans le dessein qu'ils ont eu d'attirer un grand nombre de peuple après eux, ils ont été fort prudens, & se sont servi d'une adresse qui leur a fort bien reussi. Ils ont bien vu que s'ils demandoient aux pecheurs les fruits d'une penitence solide, un entier renoncement à eux-mêmes, un changement de vie, une serieuse mortification de leurs vices, ils n'en viendroient pas aisément à bout; & que s'ils traitoient les-penitens, qui s'adresseroient à eux, selon les regles de l'Evangile, que jamais leurs Eglises ne seroient fort remplies ni leurs confessionaux occupez. Mais ils ont jugé très-prudemment que, si sans obliger les pecheurs de dépouiller le vieil homme ils se contentoient de le revêtir du nouveau, s'ils promettoient le Ciel pour quelques petites œuvres exterieures qui ne fussent gueres penibles, il n'y auroit gueres de pecheurs si endurcis qui ne voulussent bien être leurs devots le pouvant être à si bon marché, & les paier de leurs peines. Ils ont donc choisi des œuvres d'éclat, ils ont exhorté tout le monde à des communions frequentes & de tous les huit jours; &, pour autoriser cette pratique, & la rendre commune, ils pretendent qu'un Archevêque de Valence aiant assemblé plusieurs Docteurs l'a
ap.

approuvée, & a même ordonné qu'il seroit libre à tout le monde de communier tous les huit jours.

Pour voir ce qu'ils prétendent par l'autorité de cet Archevêque, il faut remarquer qu'il a toujours été libre & permis aux personnes véritablement vertueuses de communier tous les huit jours; ce n'est donc pas de ces personnes que s'entend cette ordonnance: joint que les personnes de piété étant toujours en petit nombre on ne les exprime jamais par les mots de *tout le monde*. Il faut donc que *tout ce monde*, qui selon les Jesuites a permission de communier tous les huit jours soient toutes sortes de personnes, & le commun des hommes, qui vivent d'une telle maniere qu'ils ne sont pas même dignes de communier une seule fois l'an, & qui n'approchent presque jamais de l'autel qu'ils ne trompent la facilité de leur Confesseur, & qu'ils ne se rendent coupables d'un nouveau crime.

Et en effet, quoique les Jesuites disent, on ne sauroit nier que la face de la terre n'a pas changé depuis qu'ils sont venus au monde. On ne commit pas moins de simonies, d'usures, d'impuretez, d'injustices, de violences: les marchands trompent à leur ordinaire; les juges continuent à faire des concussions. & les gens de guerre ne sont pas moins de blasphêmes & de vols qu'à l'ordinaire. Mais ce qu'ont fait les Jesuites, c'est que l'on commit tous les crimes avec facilité: on en fait un jeu, on n'en a point de peur, parce que sur la foi de ces Peres on se persuade qu'il est aisé d'en obtenir le pardon; & quand on a choisi pour Directeur quelqu'un d'eux on trouve en lui tant de condescendance, des

paroles si douces, une humeur si accommodante, que, comme ils disent eux-mêmes, *les pecheurs expient leurs crimes avec autant d'allegresse & d'ardeur qu'ils les ont commis*, & en un moment ils deviennent saints & dignes de recevoir le corps de Jesus-Christ autant de fois qu'il leur plait. Mais le mal de cela est que, comme leur sainteté ne leur a gueres coûté, elle ne dure pas longtems; & leurs passions n'étant pas mortes, elles produisent bientôt les mêmes desordres: mais ces Peres ne se mettent pas en peine si ce nombre infini de peuples, qui se trouvent à l'entour des autels deshonnorent Jesus-Christ en profanant son corps, pourvu qu'ils servent à relever la gloire de la Société.

Nous voions dans l'Ecriture que les mœurs des Juifs étant très-corrompues, ils ne faisoient pas d'offrir à Dieu beaucoup de sacrifices, & y étoient portez par les Prêtres, qui ne se mettoient pas en peine de la perte des âmes, pourvu qu'ils profitassent de la multitude des hosties qui étoient immolées dans le temple. Mais ces Sacrifices profanes au lieu d'appaiser la colere de Dieu l'irritoient encoré d'avantage; c'est pourquoi il s'en plaint dans le premier chapitre d'Isaïe: il témoigne qu'il a du dégoût de la multitude des victimes qu'on lui offre, qu'il méprise les holocaustes dont on charge son autel, & que le sang des veaux, des agneaux & des boues, ne sauroit expier les pechez de ceux qui ne les quittent jamais; que c'est inutilement que ce peuple charnel lui fait des Sacrifices; que toutes leurs ceremonies & leurs jours de fête lui donnent de l'horreur; qu'il hait leurs assemblées, & qu'il n'écoute point les prieres qu'ils osent lui offrir en même tems qu'ils

con-

conseruent l'innocence & l'injustice dans le cœur.

Si Dieu a traité de cette sorte les Juifs, qui étoient encore assujettis à la loi de Moïse, combien devons-nous craindre la rigueur de sa justice, si nous nous contentons encore de l'honorer du bout des levres, & si, au lieu de changer toute la conduite de notre vie & de convertir notre cœur, nous nous contentons d'une conversion toute extérieure. Je fais que les Sacrifices des Juifs n'étoient que de ombres grossières du Sacrifice qui se fait maintenant dans l'Eglise; mais, si nos mains & nos cœurs ne sont pas moins souillés que ceux des Juifs, nous sommes d'autant plus dignes de condamnation, que la sainteté de notre Sacrifice est plus grande. Car Dieu ne regarde pas seulement l'hostie, mais encore la personne qui lui offre; & nous ne pouvons lui présenter aucune victime, quelque sainte & divine qu'elle soit, qui puisse apaiser sa colère, s'il voit le crime & l'abomination dans nos mains, si notre cœur n'est en état d'être sa première victime. Il cherche des serviteurs qui l'adorent en esprit & en vérité, & qui ne se contentent pas de dire *Domine, Domine*: Seigneur, Seigneur, mais qui fassent la volonté de son Père, & s'efforcent uniquement de lui plaire.

Je fais qu'il n'y a rien de si saint que les Sacramens, & que les premiers Chrétiens trouvoient toute leur force & toute leur consolation dans l'usage continuel qu'ils faisoient de la sainte Eucharistie; mais, il ne faut pas pourtant se persuader que nous soions arrivés à la perfection de ces premiers Chrétiens quand nous ne les imitons que dans ce seul point; & au contraire, il n'y a rien qui puisse davantage attirer la colère de Dieu sur nous, que

que d'oser nous nourrir du pain des Anges, quand nous ne meritons pas même d'en ramasser les miettes. C'est pourquoi il est assez étrange que ces Peres ne craignent pas d'avancer qu'on ne trouve pas aisément qu'il manque quelque partie de la justice chrétienne en ceux, qui aprochent des Sacremens, qui sont des fontaines de probité & de salut; & qu'on ne trouve plus aucune licence publique de mœurs dans une ville, où ce frequent usage des divins Mysteres a été confirmé par une louable coutume, parce qu'il ne peut y avoir aucun commerce entre l'Auteur de toute sainteté & les vices qui corrompent les mœurs, ni de place pour les tenebres des enfers dans ces cœurs si souvent éclairés par les rayons de la lumière éternelle. Imag. Liv. III. c. 8. Il est étrange; dis-je, que ces Peres, qui se prétendent être les Maîtres de la Theologie, parlent avec tant d'aveuglement des veritez les plus communes de la foi, & qu'ils soient si aveugles que de prendre les Sacremens pour des vertus dont on ne sauroit abuser. Est-il donc possible qu'ils ignorent ce que tout le monde fait, qu'il y a une infinité de Prêtres, de Religieux & de personnes de toutes sortes de conditions qui sont d'autant plus méchans qu'ils communient plus souvent; & qu'ils se servent de ce qu'il y a de plus saint dans la Religion pour couvrir leurs abominations aux yeux des hommes? Peut-on ignorer que la présence même de Jesus-Christ, quoiqu'il soit la véritable lumière, ne sert qu'à augmenter l'aveuglement de ces misérables, & qu'ils sont d'autant plus méchans & plus corrompus qu'ils osent recevoir en eux la source de toute sainteté sans faire pénitence de leurs crimes: & enfin que le Demon ne laisse pas de demeurer

en-

entièrement maître de leur cœur, lorsqu'ils semblent le vouloir partager entre Dieu & ce Prince des tenebres.

Il est étrange que la chaleur de louer leur Compagnie ait tellement emporté ces Auteurs de *l'Image de leur T. Siecle*, qu'au moins ils ne se soient pas souvenu de ce que l'on chante tous les jours dans l'Eglise touchant la sainte Communion : *Mors est malis, vita bonis: vide paris sumptionis. quam sit dispar exitus.* Il est donc vrai que Jesus Christ est la vie ; mais dans l'Eucharistie il n'est la vie que de ceux qui vivent déjà : il est le juge severe de ceux qui étant morts par leurs pechez osent aprocher de cette source de vie. Il y a donc grand sujet de gémir de voir que toute la reforme que les Jesuites ont apportée dans l'Eglise aboutit à faire commettre une infinité de communions sacrileges, à remplir leurs Eglises d'un nombre infini de personnes, qui ne sortent jamais de leurs confessionaux sans absolution, quelques crimes qu'ils y puissent apporter ; & qui au sortir du confessional sont toujours assez preparez pour aller à l'autel.

Je ne puis m'empêcher sur ce sujet de rapporter une histoire, qu'un Jesuite même a souvent racontée avec beaucoup de satisfaction. Ce bon Pere avoit avoir été fort empêché pour faire communier une personne, qui étoit tellement colere & sujet à blasphemer, qu'il ne pouvoit aller du confessional jusques à l'autel sans tomber dans ces crimes, sans perdre en un moment tout le fruit de sa confession, & sans s'indisposer entièrement à la communion. Ce Pere donc, selon la coutume de sa Compagnie, étant plus en peine de faire communier cet homme que

de le guerir d'une si dangereuse maladie, s'avisa de le confesser au pied de l'autel, & de le communier aussitôt après lui avoir donné l'absolution. Il racontoit ensuite cet expédient comme un raffinement de spiritualité qu'il n'avoit appris de personne, & dont il n'avoit point vu d'exemple avant lui. Quelque extravagante que soit cette conduite, il faut pourtant avouer qu'elle est très-propre à des personnes qui cherchent leurs intérêts, & qui méprisent ceux de Jesus-Christ. Plus les hommes sont corrompus, & plus ils aiment à être flatés : ils delirent qu'on leur ôte tout le trouble & toute la crainte, qui accompagnent naturellement les crimes. S'ils peuvent trouver des Directeurs qui les assurent qu'ils sont dans une bonne voie, & en état d'être éternellement bienheureux ; il n'y a point de personne si insensible parmi-eux qui ne se sente redevable à une Théologie si obligeante, & qui ne s'efforce à faire part de ses biens temporels à des gens qui sont si libéraux des biens de Dieu. On se résout aisément à paier leur douceur, leur condescendance, leurs mensonges, leurs tromperies : & selon même leurs Casuistes, comme ils ne doivent pas toutes ces choses aux pecheurs, ils ont droit de les leur vendre ; & après cela on ne peut douter que ces confessionaux qu'ils ont tant de soin de multiplier dans leurs temples, ne soient autant de petites mines qui produisent de l'or & de l'argent sans grand travail pour eux ni pour les autres. Car, s'ils procurent toute sorte de commoditez à leurs penitens, ils ne s'oublient pas eux-mêmes ; & au lieu que ceux qui n'ont pas leur adresse se donnent beaucoup de peine pour examiner sérieusement les dispositions

des

des pecheurs qui s'adressent à eux, pour les porter à une serieuse penitence, & pour les faire entrer dans une vie nouvelle, ces bons Peres sont si habiles qu'ils expedient en peu de tems les plus detestables & inveteres pecheurs: les consciences les plus corrompues, qui semblent aux autres des abîmes impénétrables, ne sauroient les arrêter, puisqu'ils pourroient confesser même le Diable en moins d'un quart d'heure, selon l'expedition du P. Grisel.

Si l'on examinoit leurs autres pratiques de devotion, on n'y trouveroit pas moins de desordres & de vanité que dans l'administration des Sacremens de la penitence & de l'Eucharistie. Et, pour en donner des preuves, il ne faut que considerer ce qu'ils rapportent eux-mêmes des pompes & des spectacles dont ils remplissent leurs Eglises. On sait qu'ils font gloire d'y attirer le monde en y élevant des machines, qui font admirer leur industrie, & qui surprennent les yeux du peuple, pendant qu'ils laissent les Cures qui dependent d'eux, & les Eglises des autres Benefices qu'ils ont usurpez, dans le dernier abandonnement. Ils n'oublient rien de tout ce qui peut satisfaire la curiosité; ils exposent sur leurs autels tout ce que la peinture & la sculpture ont de plus delicat: tout y est riche & pompeux autant qu'ils le peuvent, & toutes ces choses sont animées par des concerts de musique qui ravissent les sens; de sorte qu'ils font d'une maison de prieres & de penitence un lieu de volupté & de divertissement. Ils y jouent même assez souvent des tragedies & des comedies d'une maniere très-profane & très-scoliere, & ils s'y occupent des jours entiers sans omettre pour

pour cela de dire la Messe. Tout le monde a eu connoissance de la profanation qu'ils ont faite autrefois de la chapelle du College de Marmontier, qu'ils ont uni à leur College de Paris: M. le Recteur de l'Université fut obligé d'en faire faire un procès verbal ensuite d'une descente qu'il y fit lui-même. Il y trouva dans une partie une boutique de menuisier, & le reste plein de foin pour les chevaux d'une personne de qualité qui étoit en pension chez eux. Depuis ce tems-là j'y ai vu travailler aux decorations d'un theatre & aux machines d'un ballet que nous apprenions dans la chapelle même, où nous allions trouver tous les jours le maître à danser, que l'on ne faisoit pas venir dans le College de peur d'en troubler le repos & les exercices.

Je ne sais pas s'ils trouvent ces moïens fort propres pour porter les hommes à la priere, & pour leur inspirer la componction de leurs pechez; mais pour moi, qui n'ai pas appris la Theologie dans leur école, il me semble qu'il n'y a rien de si opposé à l'esprit de Jesus-Christ & à l'instruction qu'il nous donne pour bien prier. Car ce divin Maître dans le 6. chap. de S. Matthieu nous commande quand nous voulons faire oraison d'entrer dans un lieu secret, & de fermer la porte sur nous pour y être en paix & séparé de tout le monde, afin de paroître seul devant Dieu. Il faut même observer cette regle autant qu'il est possible lorsque nous prions en commun, comme l'observent en effet quantité de Communautés religieuses qui prient dans leur chœur avec le même recueillement qu'ils feroient dans leurs chambres & dans la solitude même, puisqu'ils ne sont ensemble qu'un même corps & un même esprit. Ils chantent ensemble en sorte qu'ils ne font tous qu'une voix, & ne s'écoutent les uns

uns les autres qu'autant qu'il est necessaire pour continuer toujours leur chant, & pour rendre leur priere plus efficace en la joignant à celle de leurs freres.

Ils chantent en sorte que toutes leurs paroles sont intelligibles, afin que leur esprit en demeure occupé, & qu'il soit peneté des mêmes affections dont David lui-même étoit rempli quand il a composé ses Pseaumes. C'est pourquoi ceux qui sont demeurés dans leur premier esprit, comme les Chartreux & plusieurs autres Religieux, n'ont rien dans leurs Eglises qui les dissipe, & qui soit capable *en ravissant leurs yeux & leurs oreilles* de laisser leur esprit dans la secheresse & l'inutilité. Nous voions même dans quelques Eglises cathedrales une image de cette ancienne simplicité; rien n'y manque à l'exterieur de ce qui est necessaire pour bien prier Dieu, & on n'y voit point un grand nombre d'ornemens superflus qui ne servent qu'à amuser les esprits grossiers & charnels.

Mais les Jesuites n'aiment pas cette modestie & cette gravité, il leur faut quelque chose qui pique les sens; & au lieu que Jesus-Christ nous commande pour prier d'entrer dans le lieu le plus secret de notre maison, & même dans le fond de notre cœur, & de nous éloigner le plus qu'il nous est possible de nos sens, ces Peres au contraire nous invitent à entrer dans leurs temples pour voir & écouter des choses, qui en remplissant nos oreilles & nos yeux ne servent qu'à vider notre cœur, & à nous rendre incapables d'avoir aucune attention à Dieu.

Cependant ils triomphent de ces choses, qui leur devoient donner de la confusion; ils se rejouissent de ces pratiques dont ils devoient gémir, & ils font voir par experience, que les hommes sont si miserables qu'il n'y a rien de

de si ridicule & de si méprisable dont ils ne puissent se servir pour flatter leur vanité, & pour s'élever à eux-mêmes une montagne d'orgueil.

Si nous avions le loisir d'examiner ce volume entier qu'Alegambe a composé des noms de leurs Auteurs, on verroit une nouvelle preuve de ce faste Jesuitique. Car peut-il y avoir rien de plus ridicule que de ramasser les noms d'une infinité de misérables livres & d'Auteurs, pour faire croire au public que leur Compagnie est pleine d'hommes extraordinaires? Quelle gloire y a-t-il donc à cette Compagnie d'avoir produit une infinité de Casuistes, qui ont corrompu toute la morale chrétienne & renversé les maximes de l'Evangile, comme Sanchès, Tambourin, Escobar, Castro-Palao, Bauny, Guimenius, &c? Quelle gloire d'avoir produit des Theologiens qui se sont élevez au dessus des Peres & de leur autorité pour mettre en credit leurs nouveautez toutes profanes, & quelquefois toutes ridicules, comme ont fait Molina, Poza, Garasse, &c?

Ne devoient ils pas avoir de la confusion d'avoir permis à des esprits aussi malfaits, & aussi peu serieux que leurs Peres Binet, le Moyne, Barri, d'écrire des livres de devotion qui sont entierement ridicules?

Ne faut-il pas qu'ils soient frappez d'un aveuglement prodigieux pour faire vanité de ces ouvrages de tenebres qu'ils ont composez contre les personnes sacrées des Rois & des Evêques, & pour avouer de méchans libelles qui n'avoient paru que sous des noms supposez, & qui ont mérité la censure aussitôt qu'ils ont paru au jour, comme ceux de Scribanus, de Smithæus & de Mariana?

Enfin, pourquoi mettent-ils au nombre de leurs livres ceux qu'ils n'ont fait que dérober aux autres, comme on en a souvent convaincu le Pere Labbe & plusieurs autres. Ces vols sont communs parmi ces bons Peres; mais je me contenterai maintenant d'en rapporter un seul exemple par lequel il paroitra qu'ils n'épargnent pas leurs meilleurs amis, & qu'ils sont toujours prêts de leur faire toute sorte d'injures s'ils en esperent la moindre gloire.

Tout le monde fait que dans le procès qu'ils eurent contre l'Université de Paris M. de Monthelon, dont le nom est celebre dans le Parlement de Paris, defendit leur cause contre M. de la Martiliere, & que ce dernier ayant fait imprimer son plaidoyer M. de Monthelon donna aussi le sien au public. Il n'y a personne qui ne juge que c'est un malheur à un si bon Avocat d'avoir entrepris une si mauvaise cause; mais c'en est encore un plus grand d'avoir pour ses cliens des personnes aussi ingrats que les Jesuites. Il est étrange que ces Peres aient envié à leur propre Avocat la gloire de les avoir defendus, & aient attribué ce plaidoyer qu'il a fait imprimer, à leur P. Cotton, & qu'ils aient eu cette hardiesse pendant la vie de M. de Monthelon neveu du premier, qui les convaincra de fausseté quand il lui plaira, puisqu'il conserve dans son cabinet cet ouvrage écrit tout entier de la main de M. son oncle. Et afin qu'on ne croie pas que j'impose à ces Peres, voici les propres termes du Jesuite Alegambe dans la Bibliotheque des Ecrivains de leur Société p. 379. col. 2. où parlant du P. Cotton, il dit : *Edidit Apologiam pro Societate contra Martellarium sub nomine Montolonii.* En verité les Pharisiens de l'ancienne loi n'en ont jamais tant fait & leur vanité ne fut jamais si maligne ni si ridicule.

ARTIFICES ET VIOLENCES

Des Jesuites d'Allemagne pour enlever
aux Ordres Religieux plusieurs Abbaies
& Prieurez considerables.

. HISTOIRES SUR CE SUJET

Tirées du Factum de Dom Paul Willaume Religieux & Vicaire general de l'Ordre de Cluny, présenté au Conseil du Roi de France en 1654. contre les Recteurs des trois Colleges de Jesuites de Selestat, d'Ensisheim & de Fribourg en Brisgau.

D E

Trois Prieurez en Alsace envahis par les Jesuites sur l'Ordre de S. Benoît.

E T P R E M I E R E M E N T.

*Du Prieuré de S. Valentin de Ruffach enlevé
avec violence en vertu de Bulles
contre des Bulles.*

LEs trois Prieurez conventuels de S. Valentin, de S. Jacques, & de S. Morand, sont de leur fondation ancienne de cinq à six cens ans de l'Ordre de S. Benoît dependans de France, quoique sis en Alsace, & tous trois dans le diocèse de Basle. Le premier est dans la ville de Ruffach, qui est du domaine temporel de l'Evêque de Strasbourg; le second est au village de Veldbach; & le troisiéme près la ville d'Altkirck, pais reuni à la France par le traité de la paix d'Allemagne. Le premier depend de l'Abbaie de

Chesly, & les deux autres de celle de Cluny; dont lefdits Abbez font Collateurs de plein droit, qui leur a toujourns été conservé sans interruption; & lefdits prieurez ont toujourns été possédez par des Religieux Benedictins, François de nation.

Quant au Prieuré de S. Valentin, il a été fondé environ l'onzième siecle par deux Religieux de ladite Abbaie de Chesly au diocese de Soissons, assistez des offrandes & des liberalitez du peuple, à l'occasion des grands miracles que Dieu opera par les merites de ce S. Evêque & martyr, lorsque ces Religieux au retour de Rome, où ils étoient allez en pelerinage, arriverent à Ruffach, enrichis de ses precieuses reliques par la liberalite de l'Abbé de sainte Potentienne, qui est du même Ordre dans la ville de Rome; en sorte que dans peu de temps ils bastirent ledit Prieuré qui est toujourns demeuré en la possession desdits Religieux & Abbé de Chesly, quoique les PP. Jesuites n'ayent rien omis de leurs artifices dès le commencement de leur institut pour s'en rendre les maîtres au prejudice des Bulles des Papes Lucius & Alexandre III. qui excommunient tous ceux qui entreprendront sur ledit Prieuré, contre les droits desdits Abbé & Religieux. Car depuis l'an 1578. ils obtinrent & entasserent de tems en tems Bulles sur Bulles; mais tellement nulles qu'ils n'ont osé les produire, Aussi en l'an 1618. ils assemblerent toutes les nullitez & obreptions des Bulles precedentes en une seule, qu'ils supposèrent obtenue au profit de leur College de Selestat, fondé seulement 3. ou 4. ans auparavant; exposant contre toute verité que le Prieuré étoit simple & non conventuel, aliené de long-tems
dudit

pour enlever les Benefices en Allemagne. 173
dudit Ordre avec les formalitez requises, c'est à dire, consentement des parties interessées. Et, ensuite de cette Bulle, ces Peres par une précipitation étrange ayant chassé le Prieur nommé Nicolas Verdot Religieux de Chesy, avec des vexations inouies, s'emparerent prématurément dudit Prieuré en la même année 1618. sans aucune forme de justice, 18. ans avant le tems prescrit par ladite Bulle supposée, c'est-à-dire avant qu'il fût vacant, ni par la mort ni par la cession dudit Prieur, qui le possédoit canoniquement dès l'an 1610. & n'en a jamais été privé juridiquement.

*Surprise de Lettres du Roi, & d'un Mandement de l'Evêque de Strasbourg.
Dependance des 3. Prieurez.*

Cette intrusion violente, nonobstant les oppositions, plaintes, protestations & poursuites dudit Prieur, même par l'interposition de l'autorité du Roi de France, dura jusqu'à ce que Dieu même y apporta le remède par un changement d'Etat en l'an 1634. auquel lesdits Jesuites aiant quitté ledit Prieuré à la venue des armées françoises, ledit Prieur fut rétabli par autorité de sa Majesté, & icelui étant decédé paisible possesseur l'an 1636. Jacques Boëssot Religieux de S. Denys en fut pourveu, & le posséda jusqu'en l'an 1644. quoique lesdits en l'an 1638. eussent obtenu des Lettres patentes dudit Roi, portant que Sa Majesté leur confirme le droit qu'ils y ont, si aucun y ont, lesdites lettres surprises sur les faux exposez que ce Prieuré étoit dès l'an 1578. uni canoniquement audit College de Selestat, qui n'a
H 3 été

été fondé qu'en 1615, & que ledit Verdot Religieux de Chesy, lequel étant mort ne pouvoit defendre sa cause, avoit été un usurpateur, intrus, & illegitime possesseur dudit Prieuré, comme si c'eut été quelque Lutherien qui s'en fut emparé à main armée.

Aussi lescdites lettres patentes ne servirent de rien aux Jesuites. Car ledit Boëssot, voyant que la continuation de la guerre en Allemagne rendoit le lieu inhabitable, resigna en ladite année 1644. ledit Prieuré entre les mains de l'Abbé de Chesy, qui le conféra à Paul Willaume Religieux de l'étrôite observance de la Congregation de S. Vanne, lequel par ordre du Roi en prit possession, & en a jouï paisiblement avec ses Religieux jusqu'au 2. de Juin 1651. auquel jour en consequence d'un Mandement émané de l'Archiduc Leopold Evêque & Seigneur de Strasbourg, sous prétexte de vouloir faire exécuter le traité de paix, mais en effet contre le même traité, les officiers de l'Archiduc y rétablirent les Jesuites étrangers, & en chasserent par force & violence ledit Prieur & ses Religieux François reformez, nonobstant toutes leurs oppositions, appellations, & protestations de force, dont leur fut refusé acte, mais accordé à Brisac sur la réiteration qu'ils y en firent.

Or il faut sçavoir que ces trois Prieurez; dependans, comme dit est, pour le spirituel & droit de collations, des Abbez de Chesy & de Cluny, ont toujours été sujets & ont répondu quant au temporel à la Chambre de justice Archiducal d'Ensisheim appartenant à la maison d'Autriche, même celui de S. Valentin, quoique sis dans les terres de l'Evê-

vé.

pour enlever les Benefices en Allemagne. 175
vêque de Strasbourg, & que par le traité de
paix fait à Munster l'an 1648. tous les droits
de la maison d'Autriche dans la haute & basse
Alsace aiant été cedez en souveraineté à la
Couronne de France, & par consequent le-
dit Prieuré étant à present sous la Jurisdi-
ction & autorité du Roi très Chrétien & de
sa justice, à laquelle seule appartient d'en
connoître & maintenir ledit Prieur en pos-
session, il s'enfuit que l'intrusion desdits Je-
suites étrangers en la place dudit Prieur chas-
sé sans cause ni autorité legitime en 1751.
est une injustice & un attentat contre la dis-
position dudit traité de paix.

Et l'interêt du Roi n'est pas moins engagé
à la conservation des deux autres Prieurez
de S. Jacques & de S. Morand, lesquels les
Jesuites ont voulu ôter à l'Ordre Cluny, &
par consequent à la France, pour les alien-
er à perpetuité & les unir à des Colleges étran-
gers au grand préjudice des sujets de sa Ma-
jesté, & de l'Ordre de S. Benoît.

*Faux exposez au Pape Gregoire XIII. pour
avoir une Bulle d'union dudit Prieuré.
Imposition de faux crimes au Prieur.*

Mais, pour faire mieux connoître les ar-
tifices dont lesdits Peres se servirent au de-
faut du bon droit pour usurper lesdits Prieu-
rez, il faut remarquer qu'en l'an 1578. Jean
Sancey étant Prieur de celui de S. Valentin,
ils obtinrent du Pape Gregoire XIII. par
l'entremise & autorité de Jean Evêque de
Strasbourg, une Bulle d'union dudit Prieuré
pour la fondation d'un College en la ville
de Molsheim, pour en jouir à la premiere
vacance, sur le faux exposé que ce n'étoit

qu'un Prieuré simple, & sans conventualité ; sans declarer qu'il étoit dependant de France & de l'Abbaïe de Chesy ; sans information precedente *super commodo & incommodo*, sans le consentement du Prieur, de ses Religieux, non plus que de l'Abbé & Convent de Chesy, ni de l'Evêque diocésain, ni même du Roi, tous neanmoins parties interessées.

Lesdits Jesuites fondez suffisamment d'ailleurs à Molsheim, ne sçachant comme se prendre à l'exécution de leur Bulle remplie de tant de nullitez, passerent 31. ans sans en faire mention, laissant cependant couler le tems de deux vacances dudit Prieuré, arrivées par le deceds dudit Sancey l'an 1587. & d'Adrien Verdot son successeur l'an 1598. sans rien mouvoir ni signifier : Si bien que ladite Bulle par ce moyen demeura surannée & inutile. Neanmoins ils s'aviserent enfin l'an 1609. d'un expedient peu convenable à la charité chrétienne, qui fut de charger de crimes & de calomnies infames Nicolas Terrastre, lequel avoit succédé audit Adrien, afin de lui faire perdre son benefice & de se servir de l'occasion de cette troisième vacance, pour y entrer. Et en effet ils conduisirent si bien leur entreprise par des faux bruits semez contre ledit Terrastre, que les Officiers de la Chambre Archiducal d'Ensisheim furent obligez d'en écrire, non à l'Evêque de Strasbourg ni au diocésain ; mais à l'Abbé de Chesy, comme legitime collateur, le priant de rappeler ledit Terrastre, & pourvoir quelque autre de ses Religieux dudit Prieuré, pour empêcher le scandale. Et afin de faire ajouter foi à la lettre, on persuada à Nicolas Verdot Religieux de ladite Ab-

pour enlever les Benefices en Allemagne. 177

Abbaie, qui étoit residant audit Prieuré, d'en être le porteur, lequel gagné par l'ambition de succeder audit Benefice fut si malheureux que de porter l'accusation contre son propre supérieur, qui sans autre information fut rappelé en ladite Abbaie, & ledit Verdout renvoyé Prieur en sa place. Ce qui sert à faire voir ce qui a été dit ci dessus que ledit Prieuré est Conventuel, & que ni l'Evêque de Strasbourg, ni ses officiers, n'y ont jamais eu autorité, ni pris connoissance, mais bien l'Abbé de Chesy pour le spirituel, droit de collation & disposition des Religieux, & les officiers de la chambre d'Ensisheim pour le temporel.

Autres calomnies des Jesuites. Faux Seminaire. Faux exposé au Pape Paul V. Artifices, avarice, violences.

Mais Dieu ne permit pas que l'entreprise des Jesuites réussit selon leur dessein: car ledit Verdout succedant en effet audit Prieuré de S. Valentin remplit la vacance, & ne laissa pas néanmoins de boire le calice amer des calomnies encore plus noires & infames, que celles dont il s'étoit rendu le porteur contre son supérieur: l'innocence duquel ayant enfin été reconnue, il fut honoré de la dignité de Prieur dans la même Abbaie d'où dépend le Prieuré, en laquelle il deceda en paix âgé de 83. ans; & pour ledit Verdout, il fut traversé par les Jesuites, comme il sera dit ci après.

Ces Peres de Molsheim l'ayant fait sonder en vain sur la cession dudit Prieuré moyennant une bonne pension, ils persuaderent à l'Archiduc Leopold de demander en qualité

d'Evêque de Strasbourg ledit Prieuré au Pape, sous prétexte d'en vouloir doter un séminaire (qui n'étoit qu'imaginaire, & n'a jamais été réel) dans ladite ville de Strasbourg entièrement herétique, *in ipsa civitate Argentinensi*, pour la réduction de ce peuple rebelle à la foi catholique. Ce qui fut accordé sur ce faux exposé, & sur ceux ci encore, que la Bulle d'union pour le Collège de Molsheim étoit toujours en sa vigueur, pour n'y avoir eu jusqu'alors ouverture à l'exécution d'icelle, *nec per cessum nec per decessum*, nonobstant les trois vacances susdites, & que le Recteur dudit Collège consentoit à la désunion pour une œuvre si pieuse; surprenant par ces malignes suppositions le Pape Paul V. qui ne croioit pas qu'il y eut partie intéressée que ledit Recteur.

Si cette Bulle étoit nulle & abusive, l'exécution en fut tortionnaire & injurieuse. Car l'Archiduc circonvenu & obsédé, comme l'on sait, par les Jésuites, qui ne lui découvroient pas encore leur dessein principal de tirer ledit Prieuré des mains du Prieur pour l'appliquer plus aisément à un autre de leurs Collèges, tout nouvellement érigé encore dans un Prieuré du même ordre appelé de Sainte-Foi de dix mille livres de rente en la ville de Selestat, commença à molester le pauvre Verdout, François de nation, & par conséquent étranger en ce pays-là, comme si c'eût été un criminel, afin de l'obliger de résigner & quitter ledit Prieuré moyennant une pension, avec menaces de le lui faire perdre absolument s'il n'y vouloit entendre. Et, comme il ne voulut être traître à son Abbaye, ni à sa patrie, en se deportant lâchement de son droit, nonobstant la tempête

pour enlever les Benefices en Allemagne, 179

te que les Jesuites élevoient contre lui par quantité de crimes qu'on lui imposoit à dessein, il aima mieux éviter le naufrage par une prudente retraite, dans l'esperance que le tems la pourroit appaiser.

Execution de Sentence non rendue. Information de crimes inventez par les Jesuites. Ils se font donner par l'Archiduc Leopold ce qui ne lui appartient point. Nouvelle Bulle.

Mais l'Archiduc en tira avantage, & se servant de l'occasion, se saisit dudit Prieuré sans autre forme de procès, sous prétexte du Seminaire supposé, commençant par l'execution d'une sentence qu'il tâcha de faire rendre après contre ledit Verdot par l'autorité du Nonce Apostolique de Lucerne, lequel aiant fait informer des crimes, inventez par les Jesuites contre ce Religieux, ne trouva pas surquoi fonder une sentence de condamnation contre lui, qui par conséquent demeura toujours legitime Prieur titulaire, quoique spolié injustement. Aussi fut-il ensuite reconnu pour tel même par ses adversaires, & non pour un usurpateur, comme l'ont injurieusement calomnié lesdits Jesuites dans leurs Lettres patentes obtenues subrepticement l'an 1638. puisque l'Archiduc ordonna qu'on lui payeroit annuellement une pension de 160 florins, qui sont environ 300 livres, laquelle il ne voulut accepter, tant pour ne faire tort à son droit, que pour n'encourir le crime de Simonie.

Les Jesuites voyant l'affaire aucunement disposée à leur dessein par la retraite dudit Verdot, se découvrirent enfin à ce Prince, & lui persuaderent d'appliquer ledit Prieuré à

leur College de Selestat *in augmentum dotis*; comme s'il en eut été le maître absolu; & les patentes en furent expedies le 27 Août 1616. sans y faire aucune mention dudit Seminaire, parce qu'il n'étoit qu'imaginaire, & encore moins dudit Prieuré. Mais, comme ils n'ignoroient pas la nullité de cette donation faite contre tout droit, ils tâcherent de la couvrir & de l'assurer par une nouvelle Bulle en l'année 1618. exposant par leur supplique au Pape, que le Recteur de ce Seminaire chimerique donnoit les mains à cette donation ou dotation, surquoi la Bulle fut obtenue sous cette condition & cette reserve, *dummodo tempore data presentium non sit in eo alicui jus specialiter quassitum*: c'est-à-dire pourveu que personne n'y eut pour lors le droit acquis, comme l'avoit ledit Verdout dès l'an 1610 & cela seulement quand le Prieuré viendrait à vacquer, *si tunc, vel cum primum, vacaverit per cessum vel decessum*, sans faire aucune mention de ladite prétendue donation.

C'est en vertu de cette Bulle, quoique nulle par tant de fausses suppositions, que les Jesuites entrèrent en possession précipitamment dudit Prieuré sans observer aucune formalité, dix huit ans avant que la vacance en fût arrivée par le deceds dudit Verdout en 1636. *Quanta in uno facinore sunt crimina!* Ce sont les artifices & les titres dont ces Peres se sont servi pour dépouiller la France; & l'Ordre de S. Benoît, & particulièrement l'Abbaie de Chesny du Prieuré de S. Valentin. Mais il ne faut pas s'étonner si les Jesuites ont surpris le S. Siege par ces détours qui leur sont ordinaires, puisqu'ils ont bien encore tâché depuis ce tems-là de circonvenir l'Empe-

pour enlever les Benefices en Allemagne. 181
pereur en une semblable affaire, mais beaucoup plus importante dont voici l'histoire.

*Insigne fourberie des Jesuites pour enlever
une Abbaie de l'Ordre de Citeaux,
appelée AULA REGIA.*

Pendant les dernieres guerres d'Allemagne environ l'an 1644. les Jesuites du College de Prague remonterent à sa Majesté Imperiale qu'ils auroient bien besoin d'une maison de recreation pour reprendre leurs esprits pendant les vacances, après s'être employez & donnez toute l'année au public; & qu'il y avoit une petite Abbaie appelée *Aula Regia*, de l'Ordre de Citeaux, à une heure de ladite ville qui leur feroit fort commode pour cet effet, & qu'aussibien elle étoit occupée seulement par six Moynes mal vivans, dissolus, scandaleux, qui négligeoient le service divin, & ne songeoient qu'à se divertir à la chasse, & à se donner du bon tems. Ils gagnerent si bien l'Empereur sur cela, qu'enfin il leur deputa un Commissaire pour les aller mettre en possession de ladite Abbaie sans s'en informer davantage. Mais ledit Commissaire, étant arrivé là, fut bien étonné quand il y trouva un bon Abbé avec soixante & un Religieux profez, & treize Novices, vivans regulierement, & assidus au service divin, auquel il voulut lui même assister comme aussi à la table commune du refectoire, quoique les deux Jesuites, qui avoient été envoyez avec lui pour en prendre possession, lui voulurent persuader que ce n'étoient que d's païsans habillez en Moynes, & des passevolans que l'Abbé avoit fait venir d'ailleurs, depuis qu'il avoit eu le vent

de ce qui lui devoit arriver. Mais l'Abbé ayant justifié le contraire par les actes autentiques de toutes leurs professions, le Commissaire le mena à l'Empereur, qui sur son rapport renvoya ce digne Abbé avec honneur dans son Abbaïe, d'où furent congédiez avec la honte & confusion qu'on peut juger les deux Jesuites, qui avoient été prudemment retenus en attendant la resolution de l'Empereur.

*Du Prieuré de S. Jacques de Veldbach,
dont les Jesuites se font sous-fermiers
pour s'en rendre maîtres.*

Quant au Prieuré de S. Jacques fondé l'an 1144. au village de Veldbach par Frederic Comte de Ferette pour des Religieux Benedictins, sous l'institut de la Congregation de Cluny qui fleurissoit pour lors, dont la collation & provision est reservée expressément à l'Abbé general de Cluny, il a toûjours été possédé sans interruption, & l'est encore à present par des Religieux reformez dudit Ordre. Le dernier decedé l'an 1637. appelé Dom Jean Nicolin, ayant succédé l'an 1602. à defunt Dom Claude Dorez aussi Religieux & Evêque de Lauzane, qui l'avoit possédé depuis l'an 1567. faisoit sa residence avec dispense en un autre Prieuré qu'il avoit en Bourgogne, & avoit laissé celui-ci par amodiation l'an 1628. pour le reste de ses jours à l'Abbé & Convent de Lucelle de l'Ordre de Cîteaux, voisin delà, aux mêmes conditions du bail qu'il leur en avoit déjà fait l'an 1621. & spécialement d'y entretenir les Religieux pour faire le service divin selon l'obligation de la fondation, & de leur

leur profession; & d'en rendre par chacun an audit Prieur la somme de six cens florins, & plusieurs autres reserves spécifiées à part hors du bail; & à ce sujet leur furent consignez par inventaire tous les titres du Prieuré, les ornemens d'Eglise, argenterie, & autres meubles de la maison. De toutes lesquelles charges ledits Abbé & Convent s'acquitoient avec grande satisfaction & édification. Or les Jesuites établis il y avoit 15. ou 16. ans à Ensisheim par l'Archiduc Leopold qui leur avoit assigné pour leur fondation trois mille florins de rente annuelle à prendre sur la recepte de sa Chambre Archiducale, outre les gages des anciens Regens seculiers, à la charge d'entretenir audit College 22. Jesuites, non contents de ces appointemens plus que suffisans, s'aviserent d'un bon expedient pour faire leur condition meilleure, mais qui fut fatal à l'Ordre de S. Benoît, & qui donna sujet de dire d'eux ce que S. Paul disoit de soi, mais en un sens opposé: *Omnibus omnia factus sum, ut omnes lucrifaciam*; qu'ils se mêlent de tous métiers, & jouent toutes sortes de personages quand il y a profit à faire. Car qui auroit jamais cru que ces Peres se reduisissent à prendre la qualité de sous-fermiers pour mettre le pied dans des Monasteres, afin de s'en rendre les maitres? C'est ce que le Pere Antoine Weinhard Recteur dudit College d'Ensisheim pratiqua dès l'an 1628. pour ravir à l'Ordre de Cluny ledit Prieuré de S. Jacques, & quelques autres du même Ordre situez aux environs, quoique cela soit si éloigné de l'institut de leur Compagnie, qu'il sembleroit une fable, si on n'en avoit le bail, avec la signature dudit Recteur, le sceau du College,

lege, & la confirmation dudit Archiduc.

Ce bon œconome donc scachant que le Prieuré de S. Jacques estoit amodié à vil prix, car il valoit alors plus de 3000. florins, il contraincit par l'autorité de l'Archiduc Leopold lesdits Abbé & Convent de Lucelle, à l'insceu du Prieur absent, de lui retroceder ledit bail; ce qui fut fait aux mêmes clauses & conditions qu'ils en jouissoient: & cela non pas pour y mieux faire le service divin, parce que ce n'est pas leur profession; non pas pour mieux decorer l'Eglise & entretenir la maison, car ils les laisserent tomber en ruine: mais à dessein de se rendre les maîtres dudit Prieuré, & en faire perdre insensiblement la memoire, ainsi qu'il a fait connotre par son procedé. Car, aussitôt que les Jesuites y eurent mis le pied, & contraint ce pauvre Prieur, par des voies si étranges qu'on n'oseroit les dire, de consentir audit bail, après qu'il y eut resisté trois ans, ledit Recteur, pour l'empêcher de revoquer son consentement extorqué, en obtint la confirmation dudit Archiduc sur une requête frauduleuse, exposant tout au contraire de la verité, que c'étoit pour assurer ledit Prieur, & lui ôter tous les ombrages, & l'apprehension qu'il avoit qu'il ne lui arrivât quelque dommage & déplaisir.

Ils en chassent les Religieux. En poursuivent l'union à Rome, & de plusieurs autres Benefices sous le nom de l'Archiduc qu'ils y interessent. Leurs menées & violences.

Cela fait, & le pauvre Prieur ainsi bridé ne pouvant plus empêcher la jouissance dudit sous-bail, le Recteur fit sortir les Religieux

pour enlever les Benefices en Allemagne. 185
gieux qui y restoient, sans que ce Prieur lui
osât plus contredire, de sorte que le Prieuré
demeura abandonné, & le service divin sup-
primé, comme en tous les Benefices gene-
ralement où se peuvent installer les Jesuites.

Ils ménagerent ensuite si bien l'esprit du-
dit Archiduc qu'ils lui persuaderent, pour
colorer leur usurpation, d'écrire à Rome
pour leur en obtenir l'union, comme aussi
de l'Abbaïe du Val-Dieu, & des Prieurez
de Froide-fontaine & de S. Nicolas du mê-
me Ordre, & encore de la Commanderie de
S. Antoine d'Isenheim, à l'insceu & sans le
consentement des parties interessées, même
des Titulaires & des Collateurs, & sans ex-
poser l'état & la nature des Benefices, pen-
dant quoi ils entretenoient le bon Nicolin
par lettres de complimens & d'amitié simu-
lée, qu'on peut faire voir. Et, pour indui-
re plus aisément ledit Archiduc à faire cette
poursuite, ils lui proposerent par une con-
vention bien extraordinaire que lesdits Be-
nefices valant chacun d'eux à trois mille flo-
rins leur tiendroient lieu chacun de 500. en
deduction des 3000. qui leur étoient assignez
pour leur fondation. Ce qui leur fut facile-
ment accordé par ledit Archiduc, quoiqu'il
n'en eût aucun pouvoir; & il fut arrêté qu'ils
en jouiroient par forme de Commande en at-
tendant l'union pretendue, à la charge de sa-
tisfaire aux obligations des fondations, à eux
impossibles; & ce à bon compte, comme dit
est, supprimant par ce moien le service &
office divin, & les Communautéz de cinq
bons Monasteres, pour fonder un College
presque inutile, pour être environné de tou-
tes parts d'autres Colleges plus considerables,
sçavoir à Porentrut, Fribourg, Selesstat, Mols-
heim,

heim, & Haguenau; d'où vient qu'ils n'ont audit College que 40. ou 50. écoliers en six classes sous trois Regens.

Mais ce dessein ne fut pas approuvé du S. Siege, qui refusa ladite union, ainsi qu'il appert par une autre lettre de l'Archiduc d'In-spruch écrite à Rome le 9. Decembre 1651. pour le même sujet & avec aussi peu d'effet. Néanmoins ces bons sousfermiers s'imaginant que l'autorité de l'Archiduc ne leur manqueroit jamais, & que c'est pour eux que Dieu dit autrefois aux Israélites : *Tous les lieux où vous mettez le pied seront à vous,* ils disposerent dudit Prieuré comme de leur propre.

Cependant l'Abbé de Cluny aiant été averti de la mort dudit Nicolin, pourvut un autre Religieux nommé Guillot dudit Prieuré, lequel en aiant pris possession par procureur, & voulant aller pour le rétablir en bon ordre, fut tellement intimidé par les menées des Jesuites, aussibien que ceux qui avoient assisté à ladite prise de possession, & même tous les païsans du village sans exception pour l'avoir souffert furent si maltraitez d'une peine pecuniaire par le Sieur Derlach à leur instigation, que ledit Prieur menacé de prison, n'osa passer outre, & retourna en France; & ainsi lesdits Jesuites comme fermiers continuerent d'en usurper les fruits, sur l'esperance que l'Archiduc rentrant dans ses Etats, par un traité de paix, les maintiendrait d'autorité absolue. Mais ledit Pere Willaume, établi par M. le Prince de Conti Vicair general de l'ordre de Cluny en Allemagne, pourvu dudit Prieuré le 12. Juillet 1651. sur la demission pure & simple dudit Guillot, & autorisé par lettres du Roi adres-

sées

fées aux Gouverneurs du païs, se transporta sur le lieu, en prit possession à l'accoutumée le 7. Septembre audit an, & y rétablit la Communauté de Religieux reformez, aiant trouvé ce Prieuré abandonné & presque tout en ruïne, sans Curé, ni Prêtre, ni Religieux, ainsi qu'il étoit demeuré depuis l'usurpation desdits Jesuites, quoique l'Eglise en soit paroissiale, de tout quoi il fit dresser un procès verbal.

D'une Abbaïe de S. Benoît enlevée, & presque enlevée par un Jesuite.

Cet artifice du P. Weinhard Jesuite n'a pas peu de rapport à un autre trait, duquel se servit quelque tems après un de ses Confreres contre un bon Abbé dudit Ordre de S. Benoît en Allemagne, après la mort de l'Empereur Ferdinand II. Ce Pere, dont je passe le nom sous silence pour quelque raison, alla trouver le nouvel Empereur, & lui fit entendre qu'il avoit dessein de composer la vie dudit Empereur Ferdinand II. son pere, mais qu'il desiroit faire une belle pieté, digne du sujet, & pour cet effet qu'il voudroit être retiré en quelque lieu plaisant, en bon air, & recreatif; & lui nomma une belle Abbaïe de l'Ordre de S. Benoît très bien située. L'Empereur approuvant son dessein, lui fit expedier des lettres de recommandation à l'Abbé, qui lui fit tout l'accueil & le bon traitement qu'on peut s'imaginer pendant le tems qu'il y séjourna. Or le Jesuite trouva le lieu tellement à son gré, qu'il en devint amoureux, & resolut de le demander à l'Empereur. Pour à quoi parvenir, il s'étudia à remarquer & amplifier jusques aux moindres im-

imperfections & manquemens des Religieux, & aiant achevé son double ouvrage il prit congé avec toutes les marques d'une très-grande satisfaction desdits Abbé & Religieux, qui croioient que cet hôte leur serviroit à l'avenir d'un puissant Avocat auprès de l'Empereur. Etant arrivé auprès de sa Majesté, après lui avoir présenté le livre qu'il avoit composé de la vie de Ferdinand II. il lui dit, par une ingratitude sans pareille, qu'il avoit été bien trompé, & que pensant avoir choisi une maison de religion, il s'étoit trouvé en une maison de scandale & de debauché, & parmi des Religieux d'une vie dissolue, qui n'avoient rien de religieux que l'habit; & que cette Abbaïe étoit tellement en desordre, que Sa Majesté étoit obligée en conscience d'y remédier promptement. Le bon Empereur aiant fait réponse qu'il falloit reformer les desordres, le Jesuite repliqua que les desordres étoient arrivez à un tel excès, qu'il n'y voioit point d'autre remede sinon de chasser entierement ces Moines debauchez; & que s'il plaisoit à Sa Majesté d'en donner la conduite à la Compagnie, elle y mettroit si bon ordre qu'on verroit bientôt le lieu changer de face. L'Empereur trouvant l'occasion à propos de gratifier & récompenser l'ouvrage de cet Auteur, lui accorda sa demande, & il fut resolu au Conseil que tous ces Religieux avec l'Abbé vuideroient dans huit jours & cederoient la place aux Jesuites.

Un autre bon Abbé de l'Ordre, qui par bonheur étoit du Conseil, dépescha incontinent un courrier exprès à ce pauvre Abbé pour l'avertir de la resolution prise contre lui. L'affaire étant communiquée en Chapitre à l'ordinaire, la conclusion fut que l'Abbé ac-

com-

compagné d'un de ses Religieux le plus capable iroit en Cour pour chercher remede au mal, & obvier à leur perte totale. S'étant presenté à l'Empereur, ce Prince étoit tellement prévenu, qu'il les rebuta d'abord, disant qu'il avoit donné sa parole, & qu'il ne pouvoit la revoquer. L'Abbé s'avisa de cet expedient. Il supplia Sa Majesté de lui faire au moins cette grace qu'il pût defendre sa cause en dispute publique; ce qui lui fut accordé, & la dispute continua par trois reprises en trois jours consecutifs. Le Jesuite qui soutenoit le parti de la Compagnie, & flattoit l'Empereur d'un pouvoir qu'il n'a pas, de disposer à sa volonté des Benefices des Ordres anciens, & changer les fondations, croiant avoir emporté la palme les deux premiers jours, tout insolent de sa victoire pretendue insulta le troisiéme jour au Religieux compagnon de l'Abbé, lui disant qu'il sembloit n'être venu que pour faire nombre, & le traitant avec grand mépris. Alors ce jeune Religieux plus capable, mais plus modeste que le Jesuite, se mettant à genoux prit la benediction de son Abbé pour parler, & l'ayant reçue, il fit voir qu'il y avoit tems de se taire & tems de parler, & que s'il savoit bien le premier, il n'étoit pas ignorant du dernier. Il commença donc à resumer d'un bout à l'autre tout ce qui avoit été dit & répliqué de part & d'autre les deux jours precedans: puis refuta tellement toutes les raisons apparentes du Jesuite, qu'il lui enseigna à se taire, parce qu'il ne laissa rien de quoi repliquer, & établit son droit avec des raisons si convaincantes, que l'Empereur le renvoia avec son Abbé dans leur Abaie avec l'applaudissement de toute l'assemblée.

*Du Prieuré de S. Morand usurpé par feinte
piété, & Bulle subreptice. Deux
autres aussi usurpez,*

Si le Recteur d'Ensisheim joua si bien son personnage pour avoir l'entrée dans le Prieuré de S. Jacques de Veldbach, les Jesuites de Fribourg en Brisgau n'ont pas usé d'un moindre artifice, pour s'emparer de celui de S. Morand, du tems que l'Alsace étoit encore sous la maison d'Autriche. Car s'y étant introduits seulement deux par la faveur dudit Archiduc environ l'an 1623. sous prétexte de catechiser & entendre les confessions du voisinage & des pèlerins assez frequens en ce lieu, comme si les Benedictins qui y étoient encore, & qui sont nommez par noms & surnoms dans l'information qui en a été faite, n'eussent pu s'en acquitter, ils pratiquèrent si bien les officiers de la Cour de Rome, qu'ils en obtinrent secrettement une Bulle d'union l'an 1626. à l'insu desdits Religieux, laquelle ils n'ont encore osé produire, pour être remplie d'insignes & fausles suppositions, savoir, *que ledit Prieuré étoit depuis plusieurs années (ils disent depuis 80. ans) desert & abandonné des Prieur & Religieux, & sans conventualité : que les bastimens en étoient ruinez : le Benefice de fort petit revenu ; & qu'il étoit à la collation dudit Archiduc, toutes choses convaincues de fausseté par la notoriété publique ; outre que ladite Bulle supposée porte cette réserve expresse, sine alicujus prejudicio.* Et néanmoins ils en chasserent aussitôt lesdits Religieux appelez Pierre Gaspard, & Pierre Michel, qui se retirèrent dans l'Abaie de S. Pierre du même Ordre en la forêt noire. II

Il est donc très-constant, & par l'information, & par l'aveu des Jesuites dans leur Memoire d'ailleurs injurieux & diffamatoire, produit au procès sous la cotte C, que ledit Prieuré de S. Morand de sa fondation est de l'Ordre de Cluny, & conventuel, & de la collation du General dudit Ordre, comme tous les autres qui en dependent: Qu'il est toujours demeuré conventuel, & a été actuellement possédé & desservi par des Religieux Benedictins sans reproche, jusqu'à l'intrusion desdits Jesuites qui les ont chassés: Que le revenu qu'ils ont exposé n'être que de cent Ducats en est de plus de 800. & que les bastimens reguliers, notamment le Cloître, étoient en leur entier & en bon état, & que ces Peres ennemis de la regularité monastique, pour en ôter les marques autant qu'ils ont pu, ont à dessein ruiné le Cloître depuis leur entrée, & fait transporter les materiaux à S. Ulrich, qui est un autre Prieuré dudit Ordre à deux lieues de là, pour le reparer; non éloigné aussi d'un autre Prieuré très-riche de l'Ordre de S. Augustin appelé Ellenberg. Lesquels deux derniers Prieurez sis dans les terres du Roi de France lesdits Jesuites de Fribourg étrangers possèdent encore aujourd'hui avec aussi peu de droit que celui de S. Morand, le dernier leur ayant été donné pour recompense d'une Tragedie representée pour cet effet en presence de l'Archiduc, en laquelle ils introduisent S. Augustin se plaignant du relâchement de ses Religieux, & faisant offre dudit Prieuré à S. Ignace, lequel ils firent aussi paroître sur le theatre pour l'accepter après avoir dit mille louanges de leur Compagnie.

Dona-

*Donation sans droit en faveur des Jesuites.
Ne pouvant garder le Prieuré, ils en empor-
tent tous les meubles, titres & ornemens.*

Quatre ans après cette Bulle ainsi obtenue subrepticement & sans le consentement des parties interessées, même du General de Cluny, à qui seul en appartient la collation de plein droit, ces Peres, ne se sentant point assurés avec ladite Bulle, s'aviserent de l'apuiuer d'une donation qu'ils obtinrent sans difficulté du même Archiduc, sans qu'il y eût aucun droit, sinon autant que son autorité, conduite par leur avis, lui en faisoit usurper sur la France, s'imaginant qu'il ne se pourroit trouver personne assez hardi pour impugner les nullitez si palpables de leur Bulle, quand elles seroient couvertes & apuiées d'une autorité souveraine. Et en effet cette tragedie s'étant passée au commencement des troubles de la guerre d'Allemagne, lesdits Jesuites ont eu beau moien de se maintenir jusqu'après le traité de paix, lequel aiant été publié l'an 1648. & par icelui le pais d'Alsace & du Sundtgau reuni à la France, M. le Prince de Conti se sentant obligé de retirer les biens usurpez sur son Ordre & dependans de son Abaie & de Cluni, & aiant eu avis de la vacance dudit Prieuré, en pourveut Benoît Schwaller Religieux dudit Ordre, & Docteur de l'Université de Paris, au mois d'Août 1651. à la recommandation de M. de la Barde Ambassadeur du Roi en Suisse. Ensuite dequoi ledit Schwaller en prit possession par ordre de Sa Majesté dans les formes ordinaires, & y remit une communauté de Religieux ses Confreres, selon la disposition dudit

dudit traité de paix, qui ordonne que les Monasteres usurpez sur les Catholiques, soit par autres Catholiques, soit même par les heretiques, seront restituez aux Religieux de l'Ordre, pour lequel ils ont été originai-
rement fondez, & non à autres.

Ce qui n'empêcha pas pourtant que lesdits Jesuites ne tergiversassent pendant quatre jours, pour avoir le tems de transporter jour & nuit tous les biens meubles, grain, titres, enseignemens, ornemens d'Eglise, & generally tout ce qui se pouvoit transporter dudit Prieuré, quoiqu'il ne leur eût jamais appartenu. Après quoi pour avoir quelque prétexte de se plaindre, & dire partout, comme ils ont fait, qu'ils en ont été chassés par force, ils prièrent le Sieur Bets Seigneur d'Alt-kirck d'envoyer là quelques soldats à l'arrivée desquels, après leur avoir présenté à boire à l'Allemande ils se retirerent à Ellenberg.

De l'Abaie de Nôtre Dame des Hermites en Suisse, où les Jesuites s'introduisent sous d'insignes faussetez.

Si le moien dont les Jesuites se sont servi pour usurper ce Prieuré est indigne de Chrétiens & de Religieux, celui ci pour s'insinuer dans l'Abaie de Nôtre-Dame des Hermites dans la Suisse encherit encore pardessus. L'histoire en est si commune en ce pais-là, qu'elle n'est inconnue à personne. Ce Monastere est une Abaie Princièrre très-celebre de l'Ordre de S. Benoit, des mieux réglées, la plus reformée & peuplée de toute l'Allemagne; car il y a ordinairement 40. ou 50. Religieux, tous capables & emploiez aux Sciences de Philosophie, Theologie, cas de
con-

conscience; ou bien à prêcher, catechiser, confesser; & l'office divin s'y fait parfaitement, en sorte qu'il n'y a rien à souhaiter de plus. Neanmoins les Jesuites prirent le même prétexte des confessions & predications pour s'y insinuer comme à S. Morand, avec cette difference que pour S. Morand ils n'emploierent d'abord que l'autorité seculiere de l'Archiduc; & que pour Nôtre-Dame des Hermites ils eurent recours au S. Siege & surprirent le Pape, lui faisant entendre très-faussement que l'Eglise de ladite Abaie, qui est très-renommée pour les miracles, & pour l'abord des pelerins qui y viennent de toutes parts rendre leurs vœux à la Sainte Vierge; étoit très-mal desservie, les pelerins fort mal instruits, & peu satisfaits, & qu'il feroit fort à propos d'y mettre quelques personnes capables d'exercer ce saint ministère, presque incompatible avec la vie monastique, offrant de se sacrifier eux-mêmes à ce travail, si Sa Sainteté trouvoit bon de les y appliquer. Le Pape, qui n'appercevoit pas l'hameçon caché sous cette belle apparence, fit dépêcher un Bref à l'Abbé, portant mandement de recevoir chez lui six Peres de la Compagnie de Jesus, capables & destinez pour l'assister & soulager ses Religieux en ce saint exercice, avec ordre de les entretenir de toutes choses selon leur profession.

Or, quoique l'Abbé les reçut, & leur fit bon accueil, il ne laissa pourtant pas de se défier, & apprehender le danger dans lequel il se voioit tomber inopinément: c'est pourquoi il assembla de tous les lieux voisins les personnes tant religieuses que seculieres qu'il jugea les mieux sensées, pour delibérer avec eux du moien de s'assurer contre ces dangers

reux

reux explorateurs. Et la resolution fut de faire faire un procès verbal, & une ample information en bonne forme de l'état de cette Abbaie, de l'emploi des Religieux, & du service divin qu'on y faisoit; & l'envoyer au saint Pere pour le desabuser. Ce qui aiant été executé, le Pape fit aussitôt expedier un second Bref portant revocation du premier, avec commandement aux six Jesuites de se retirer chez eux, & laisser les Religieux Benedictins continuer leur moisson spirituelle dans le champ de leur Eglise.

Corruption des Juges par presens.

Il ne faut pas omettre ici, touchant le Prieuré de S. Morand ci-dessus, que le Recteur des Jesuites de Fribourg, pour ne quitter prise s'il eût pu, s'étoit avisé par precaution d'un moien bien indigne d'un Chrétien & d'un Religieux, qui fut de gagner l'Auditeur general, Juge souverain à Brisach, à quelque prix que ce fût, & de le corrompre s'il pouvoit pour l'empêcher de rendre justice, & pour favoriser leur usurpation, sans se mettre en peine du scandale qu'il donneroit à cet heretique des plus raffinez, & aux autres religionnaires, quand ils verroient un Recteur de Jesuites, qui veulent passer pour la fleur & la crespine du Christianisme, se porter à cette iniquité que de vouloir ébranler par presens la constance d'un Juge qui doit être inflexible. Car ce Recteur passant par-dessus toutes ces considerations lui fit present d'un precieux vase de crystal, afin qu'il les maintint dans S. Morand, comme fait foi la lettre latine, qu'on trouva peu après en original dans ledit Monastere signée de ce Jesuite Gebhardus Deminger, & adres-

lée au P. Gaspard Schiez Recteur de la Société de Jesus à S. Morand, du 7. Juillet 1651. portant ces termes entre plusieurs autres qu'on peut voir au long dans le *Factum* imprimé de Dom Paul Willaume, où cette lettre est toute entiere. *Heri & hodie rationes congeffi; easque cras Deo volente Brisacum ipse feram. Et ut D. Auditorem nobis faventem efficiam, crystallinum, mecum feram poculum decem ducatorum, affabre hic elaboratum, ad eundem nobis devinciendum:* qui signifient: Hier & aujourd'hui j'ai assemblé des raisons que je porterai, Dieu aidant, demain à Brisach; & afin de nous rendre M. l'Auditeur favorable, & le lier à nous, je lui porterai un vase de crystal valant dix ducats, qui est parfaitement bien travaillé.

En effet, cet Auditeur Lutherien favorisa les Jesuites dans leur usurpation autant qu'il put. Mais les ordres du Roi de France, avec la justice de la cause des Benedictins, prevalurent & obligerent le Gouverneur de Brisach de preferer les interêts de cette Couronne, qui ne permettent pas l'alienation des Monasteres au profit des étrangers; de sorte qu'il fallut rendre celui-ci à ses anciens & legitimes possesseurs.

Plaintes fondées sur le mensonge. Corruptions de témoins. Surprise de Lettres du Roi.

Cependant ces Peres ne furent pas sitôt sortis, qu'ils se repentirent d'avoir quitté prise si facilement: ils firent grand bruit, & se plaignirent partout, comme si veritablement ils eussent été chassés par force, & à main armée, même du Prieuré de S. Jacques. Ils en porterent leurs plaintes aux oreilles de l'Em-

L'Empereur, & par la plume de l'Empereur, & de l'Archiduc d'Inſpruch, au Cardinal Colonna Protecteur de la Nation Allemande à Rome, l'occafion s'étant prefentée favorable de leur Pere Schorrrer Provincial, qui fut porteur des lettres aiant été député pour affiſter à l'élection d'un nouveau General. Et en même tems ils firent une aſſemblée de pluſieurs Recteurs avec leur confeil ſeculier au village appellé Hirſingen: à une lieue de S. Jacques & de S. Morand; où aiant invité le Doyen du lieu à dîner, ils lui preſenterent pour l'entrée de table un acte à ſigner, dreſſé à leur mode, pour témoigner qu'ils avoient été chafſez deſdits Prieurez injurieufement & avec violence. Mais ce Doyen, homme d'honneur & entier, leur fit réponſe qu'il ne pouvoit témoigner une choſe de laquelle il n'avoit aucune connoiſſance; & qu'aucontraire le bruit étoit que c'étoit eux-mêmes qui avoient demandé des ſoldats; & les avoient bien fait boire, afin d'avoir prétexte de dire qu'on les avoit chafſez par force, mais qu'il n'y avoit eu aucune violence. Surquoi la reſolution de l'aſſemblée fut qu'ils s'adreſſeroient au Nonce Apoſtolique de Lucerne, pour le prier d'informer des pretendues violences, s'imaginant que ſur le bruit qu'ils en avoient fait courir partout ils trouveroient aſſez de perſonnes qui en pourroient depoſer, & que cependant le Pere de Grandmont, Recteur de Fribourg en Suiſſe, iroit porter leurs plaintes à la Cour de France. L'information faite par ce nouveau Nonce ne découvrit autre choſe que la feinte & le malin artifice des Jeſuites. Mais le voyage du Pere Grandmont à Paris eut ſon effet; car, aiant par l'entremiſe du P. Paulin, alors

198 *Artifices & violences des Jesuites,*

Confesseur du Roi, représenté à Sa Majesté toutes les faussetez qui leur étoient avantageuses, que les Jesuites avoient été chassés desdits Prieurez injustement & par force contre le traité de paix, & au prejudice de l'union canonique desdits Prieurez à leurs Colleges, ils surprirent des ordres, sans parties ouïes pour être retablis, s'assurant qu'on les executeroit à l'aveugle; & que, si une fois ils y étoient remis par autorité du Roi, personne n'oseroit plus les attaquer, pas même pour le Prieuré de S. Valentin, dans lequel ils disoient avec la même hardiesse & la même fausseté avoir été restituez en execution du traité de paix.

*Recours des Jesuites au Pape & aux Etats
de l'Empire pour les surprendre.*

Aussitôt que le P. de Grandmont eut les Lettres du Roi, l'une pour M. de la Barde Ambassadeur en Suisse, & l'autre pour M. de Charlevois Commandant à Brisach, il manda au P. Schorrer, Provincial-ci-dessus, qu'il falloit sursoir la demande de l'Empereur & de l'Archiduc au Pape, parce qu'il avoit obtenu des ordres du Roi pour le rétablissement de leurs Peres dans les Prieurez en question. C'est ce qui se voit par la réponse que fit le Cardinal Colonna le 5. Mars 1652. aux Lettres de l'Empereur & de l'Archiduc. Ce Pere se persuadoit qu'on mettroit ces ordres à execution sans connoissance de cause. Mais il fut bien trompé: car ni ce Gouverneur, ni cet Ambassadeur, ne jugerent pas y pouvoir déferer pour plusieurs raisons de droit & d'Etat, declarant franchement aux Jesuites qu'ils les serviroient volontiers, & que

que lesdites Lettres étoient fort bonnes, mais que leur cause ne valoit rien.

Cela obligea les trois Recteurs de reprendre leur premier brisée, & continuer leurs poursuites en Cour de Rome à la faveur de l'Empereur, pour obtenir du S. Pere la confirmation de l'union artificieusement supposée de tous les Benefices susnommez. Mais ils y reussirent encore plus mal. Car le Pape les refusa fort judicieusement, disant que s'ils avoient l'union telle qu'ils disoient ils n'avoient pas besoin de confirmation, & que ce feroit faire tort à l'autorité du S. Siege.

Enfin, pour ne rien omettre de tout ce que l'artifice & l'ambition peuvent suggerer, ils eurent recours à la Diete Imperiale de Ratisbonne, en laquelle ils firent grand bruit, se plaignant hautement, mais faussement, qu'on les avoit spoliez des Prieurez de S. Morand & de S. Jacques contre tout droit, & qu'on les troubloit en la possession de celui de S. Valentin, au préjudice du traité de paix & de l'union canonique qu'ils avoient du S. Siege, tâchant par ce moien d'engager les Etats de l'Empire à les faire rétablir, ou à rompre avec la France. Mais le sieur de Vautorte, Ambassadeur pour le Roi très-Chrétien en ladite Assemblée, bien informé de la verité contraire, & de la justice de la cause des Benedictins : inseparable de celle des Abbez de Cluny & de Chesy, & des intérêts de la France, rendit encore vains ces nouveaux efforts des Jesuites.

*Recours à des Officiers de Guerre & de Justice
hérétiques. Calomnies. Recomman-
dations pour l'injustice.*

Ils ne se rebuterent pas néanmoins pour tout cela ; & n'ayant trouvé leur compte ni en Allemagne ; ni en Italie ; ni auprès de l'Empereur ; ni auprès du Nonce Apostolique ; ni à Vienne , ni à Rome , ni auprès de l'Archiduc d'Insruch , tant leur cause étoit visiblement mauvaise ; ils eurent recours au Roi de France pour la seconde fois , & poursuivirent de nouveaux ordres sur les mêmes suppositions que les premiers. Et , comme ils n'avoient pu porter les fleurs de la Barde & de Charlevois à favoriser leur injustice , ils travaillèrent de tout leur pouvoir à faire expédier & adresser ces ordres au General Major Rose leur ami particulier , quoique herétique , le jugeant propre pour l'exécution dont ils avoient besoin. Et l'ayant déjà disposé à cela par de bons traitemens faits chez eux dans leur College d'Ensisheim , où ils l'avoient logé & traité avec toutes les civilités allemandes , au commencement de l'année 1652. pendant que les Troupes Lorraines étoient en quartier d'hiver dans l'Alsace. Mais ils ne purent jamais obtenir à Paris ces ordres qu'ils demandoient. C'est pourquoi ils firent jouer d'autres ressorts pour venir à leurs fins. Ils déchirèrent le P. Paul Guillaume Benedictein , qui ne faisoit que se défendre de leurs usurpations & de leurs injustices , comme *un méchant , un fourbe , & un imposteur insigne*. Ce sont les termes de la lettre latine du Recteur de Fribourg au Gardien des Capucins de Brisach , du 25. Juil-
let.

l'et 1652. inserée tout du long dans le *Faictum* marqué ci dessus. Et ils firent écrire, comme il se voit dans la même lettre, par des personnes de condition de leurs amis de Paris, à Madame la Comtesse d'Harcourt, à M. le Comte de Serny, à M. le Baron de Melé à Brisach, pour les prier de servir ces Peres. Mais leur cause fut jugée d'un chacun sur les lieux si injuste, que personne n'en voulut entreprendre la defense, sinon l'Auditeur General Lutherien; qui, n'ayant pu empêcher leur sortie desdits Prieurez de S. Jacques & de S. Morand, leur accorda au moins le sequestre sans connoissance de cause, & sans partie ouïe ni appelée, au mois d'Août 1652. au préjudice de la litispendance & des defenses du Conseil privé, qui avoit retenu à loi toute connoissance de cette affaire.

Rapines & demolitions de Benefices.

A la faveur de ce juge, & de divers artifices, les Jesuites ont fait tant qu'ils ont pu la sourde oreille aux interpellations reiterées de rendre les titres & enseignemens, Reliques, argenterie, & ornemens qu'ils ont emportez desdits Prieurez, selon qu'ils y étoient obligez, & par le devoir de la conscience, & par le traite de paix, pag. 82. *Restituatur etiam archiva & documenta litteraria, aliaque mobilia, qua in dictis locis tempore occupationis reperta sunt.* C'est pourquoy il falut faire sur cela de nouveaux procez, & obtenir de nouveaux jugemens contr'eux.

Mais, ce qui est plus déplorable, ils ont si peu & si mal entretenu tous lesdits trois Prieurez de S. Valentin, de S. Jacques & de S. Morand, pendant qu'ils les ont occupez,

qu'ils n'y ont laissé entier que ce que le respect les a empêché de demolir, ou l'intérêt obligé de conserver. Et eux, qui prétextent souvent à tort dans les autres, ou le mauvais ménage, ou la negligence du service divin, ou l'imperfection des mœurs, pour fonder leur usurpation sur cela, comme sur des titres canoniques, ils devroient avoir de la confusion de tous ces veritables defauts qui ne se trouvent que trop en eux.

Il a déjà été dit ci-dessus qu'après leur entrée dans S. Morand ils en demolirent le Cloître, & en firent transporter les matériaux à S. Ulric.

Pour S. Valentin, un chacun fait qu'ils ont changé en grenier à foin, & écurie pour loger les chevaux de l'Archiduc, un beau grand Hospital, que Dom Jean Sancei Prieur Benedictin avoit fait bastir magnifiquement & avec une dépense extraordinaire à la porte du Monastere, pour y recevoir & loger les pauvres pelerins, & qu'ils en ont dissipé & diverti les Reliques, avec quantité d'argenterie & ornemens, que les Prieurs avoient achetez de leurs épargnes.

Mais le Prieuré de S. Jacques à Veidbach, qui leur avoit été laissé en bon état avec la sousamodiation, fut le plus maltraité de tous, & avec moins de respect, par la raison sans doute qu'il n'est que dans un village. Car, après avoir laissé ruiner ce qu'il y avoit de regulier, qui étoit le dortoir des Religieux touchant à l'Eglise, & même la Chapelle des Fondateurs à côté du grand autel, ils en jetterent à bas le clocher, & firent tomber à plomb les grands bois de la flèche sur le tombeau desdits Fondateurs qui étoit au milieu du chœur, en sorte qu'ils le briserent.

serent & mirent tout en pieces : & ils dépouillerent tellement cette pauvre Eglise, qu'ils n'y laisserent pas un seul ornement pour dire la Messe, de douze qu'il y en avoit, lesquels ils firent emporter en Suisse, avec toute l'argenterie; & peut-être n'auroient ils pas pardonné au reste de l'Eglise qu'ils laisserent en grand desordre, sans qu'elle étoit paroissiale.

Du Prieuré de Maizeré de l'Ordre de S. Benoît, changé en metairie par les Jesuites.

C'est ce que leurs Confreres du College de Porentrut, qui ne témoignent pas moins de veneration apparente qu'eux pour les lieux sacrez, avoient bien donné sujet de croire, aiant trois ans auparavant ruiné l'Eglise d'un autre Prieuré du même Ordre appelé Maizeré, ci-devant lieu celebre de pelerinage à la campagne, au grand scandale des heretiques, qui entretiennent soigneusement leurs temples, & au grand regret des paisans circonvoisins, qui deplorent une telle profanation, voyant les materiaux de la maison de Dieu emploiez aux reparations des maisons, granges, & écuries du fermier, en sorte qu'il n'y resta plus dès-lors aucune marque de Prieuré, & que ce n'est plus qu'une simple metairie: *Dispersi sunt lapides sanctuarii.* C'est l'état où les Jesuites reduisent tous les Benefices qu'ils usurpent, dont ils ne considerent jamais que le revenu, commençant toujours aussitôt qu'ils y sont par y abolir le service divin, & toutes les marques qui feroient voir qu'ils ont appartenu aux anciens Ordres, sans avoir nul égard à l'intention des Fondateurs, ni aux charges par eux imposées, ce qui est un étrange moien

204 *Artifices & violences des Jéfuites ;*
de procurer la plus grande gloire de Dieu,
felon leur devife.

*Enlevement de Titres & Regitres. Hiftoire
fur ce fujet des Jéfuites de Nancy.*

Une autre efpece de detrimement & de ruïne que les Jéfuites ont caufée aux trois Prieurez dont il s'agit principalement ici, & qui obligea les Prieurs Benediétins de fe pourvoir au Grand Confeil, fut l'enlevement des titres & regitres concernant les droits & revenus de ces Monafteres, dont l'ufage, que les Jéfuites qui les emporterent en penfoient faire, étoit feulement, ou de s'en fervir quand ils pourroient rentrer en poffeffion defdits Benefices, ce qui marqueroit en eux une ambition bien injufte, ou pour en empêcher la jouiffance aux legitimes titulaires, en quoi il y auroit une malignité extrême; ou enfin pour fupprimer quelques redevances dont leurs biens pourroient être chargez envers lefdits Prieurez, ce qui feroit une avarice criminelle; mais non pas nouvelle à l'égard de ces Peres.

Car les Jéfuites du Noviciat de Nancy en ont ufé de la forte à l'endroit des Religieux de Senonne du même Ordre en Lorraine il y a 40. ans, lorsque l'Abbé de S. Vanne de Verdun leur aiant donné la Seigneurie de Birbonville, qui en dépend, chargée d'une ancienne rente de vingt-deux paires de refaux ou fetiers de bled envers ladite Abaie de Senonne; ils attraperent fubtilement tous les titres qu'ils purent faifant mention de ladite redevance; & comme les Religieux de Senonne envoierent demander ladite rente à l'acourumée, les Jéfuites, qui croioient n'en
refter

rester plus aucun titre ni connoissance, en firent les ignorans, & la refuserent, disant qu'ils n'en pensoient rien devoir. Surquoy, procès intenté au Conseil de Lorraine, lesdits Religieux destituez de leurs titres furent condamnés. Mais quelques années après la reforme étant introduite en ladite Abaie, les Reformez chercherent si bien, qu'ils trouverent encore trois registres chargez de ladite redevance; en suite dequoi aiant de nouveau interpellé lesdits Jesuites, ils se tinrent hardiment sur la négative; mais étant convaincus par l'exhibition des trois registres restans, ils se soumirent à paier ce qu'ils ne pouvoient plus disputer.

Procedures des Jesuites en trois Tribunaux & trois Pais differens en même tems pour les mêmes Prieurez; & autres chicaneries.

Il y a tout sujet de croire que ce fut à même dessein que les Recteurs des trois Colleges de Selestat, d'Entsisheim & de Fribourg, emporterent les titres & documens desdits trois Prieurez, pour lesquels les Prieurs Benedictins les aiant fait assigner pour en obtenir la restitution, il n'est pas croiable combien ils emploierent d'artifices & de chicaneries pour s'empêcher de rendre ces titres.

Pour n'en faire voir ici qu'un échantillon, il faut remarquer que se voyant pressés par les Benedictins ils se pourvurent au Privé Conseil en reglement de juges, où aiant obtenu Arrêt sur requête, portant défenses aux parties de poursuivre ailleurs, avec interdiction à tous autres juges d'en connoître, M. le Prince de Conti comme General de l'Ordre de Cuni, & M. l'Abbé de Nesmond

comme Abbé de Chesi, tous deux collateurs, étant intervenus en l'instance, pendant qu'elle se poursuivoit audit Conseil, où eux mêmes l'avoient retenue, lesdits Recteurs Jesuites se pourvurent & poursuivirent en même tems les Prieurs Benedictins & à Rome & à Brisach : obtinrent de l'Auditeur General de Brisach, dont il a été déjà parlé, le sequestre sur S. Jacques & sur S. Morand, sans aucune forme de justice, & sans partie ouïe ni appelée; & à Rome un monitoire pour les y faire citer, avec excommunication contre tous ceux qui empêcheroient l'exécution de leur prétendue bulle, qu'ils n'ont jamais osé produire : firent imprimer & intimar par tout ledit monitoire, même aux Religieux de S. Morand, par l'Evêque de Bâle, dont lesdits Religieux furent contraints d'appeller comme d'abus.

Ils usèrent ensuite de toutes les supercheries dont l'esprit de chicane se peut aviser pour eluder la justice. Les delais & défauts réitérez, les nouvelles assignations, les contestations sur qualitez, les productions de pieces inutiles & ridicules, les mensonges & faussetez évidentes, les libelles diffamatoires, les lettres mendiées, & jusqu'aux informations sans signature & sans date : enfin tout y fut mis en œuvre, comme on le peut voir au long dans le *Factum* déjà cité, qui est d'autant moins suspect de fausseté, que les conclusions en furent suivies par un Arrêt memorable en faveur des Benedictins, qui sera rapporté ci-après.

Bulles

*Bulles contre toutes les formes & contre les
SS. Canons & Conciles. Arrêt en faveur
des Benedictins contre les Jesuites.*

Mais il ne faut pas oublier ici ce qu'il y eut de remarquable dans les Bulles que les Jesuites avoient obtenues pour les trois Prieurez dont il s'agissoit. Car, outre les fausses suppositions, nullitez & obreptions dont elles étoient pleines, comme on en a vu partie ci-dessus, ce qui porta même les Benedictins à en produire des *duplicata* contre eux; & outre encore que quelques unes portoient expressément *sine alicujus prajudicio*, c'est-à-dire sans faire tort à autrui, elles étoient de plus abusives, & l'on peut dire malicieusement fabriquées en deux chefs. 1. En ce que, contre toutes les formes, elles donnoient pouvoir aux Jesuites de prendre possession desdits Benefices de leur propre autorité, & sans observer les formalitez requises & ordinaires; & que contre les SS. Canons, & les Conciles de Constance, de Latran, de Calcedoine & autres, elles faisoient des alienations de biens sans le consentement des parties; elles unissoient ensemble plusieurs Benefices situez en divers dioceses, & supprimoient des Monasteres ou Benefices conventuels, *que perpetuo manere debent*. 2. Que, par un abus sans pareil & inoui, elles contenoient une clause, qui ordonnoit qu'elles ne pourroient être arguées de nullitez, subreptions, & obreptions, quoiqu'elles en fussent toutes remplies: *Decernentes easdem presentis, nullo unquam tempore de subreptionis, vel obreptionis aut nullitatis, vicio argui, seu notari*. Après quoi il ne faut pas s'étonner si

si les Jesuites avoient beaucoup de repugnance à les produire, sachant bien qu'elles ne pourroient servir qu'à faire mieux paroître leur mauvaise foi, & leurs artifices, qui n'étoient déjà que trop connus d'ailleurs.

Et il ne faut pas s'étonner non plus de ce qu'après tant de nouveaux tours de chicane, qu'ils firent encore, ils furent enfin entièrement deboutez de leurs prétentions sur les trois Prieurez en question par l'Arrêt qui s'ensuivit, dont voici le *dictum*, omettant à dessein les autres termes & procédures qui y sont rapportées, que l'on peut voir au bout du *Factum* imprimé, dont il a été parlé ci-dessus.

ARREST DU PRIVÉ CONSEIL.

Le Roi en son Conseil, faisant droit sur ladite instance, a maintenu & gardé, maintient & garde, ledit Frere Paul Willaume en la possession & jouissance desdits Prieurez de S. Valentin de Ruffach & S. Jacques de Veltbach, & ledit Frere Benoit Schwaller en la possession & jouissance dudit Prieuré de saint Morand : fait défenses ausdits demandeurs (Jesuites) & à tous autres de les troubler ni inquieter pour ce regard : ordonne que sequestres vuidront leurs mains en celles dudit Willaume. Et, avant faire droit sur les demandes respectivement faites par lesdites parties pour restitution des Reliques, Ornaments, Titres, Meubles, & autres choses étant ci-devant lesdits Prieurez, a ordonné & ordonne que les parties dans deux mois contesteront plus amplement sur icelles par-devant le sieur de Bauffan Intendant audit

païs.

pour enlever les Benefices en Allemagne. 209

païs d'Alsace, & que ledit-fieur de Bauffan tiendra la main à l'exécution du present Arrêt, lequel sera executé nonobstant oppositions ou appellations quelconques, & sans préjudice d'icelles, pour lesquelles ne sera différé, dont Sa dite-Majesté s'est reservé la connoissance & à son dit Conseil, sans dépens de l'instance. Fait au Conseil Privé du Roi tenu à Paris le 4. Août 1654. Collationné.

Signé

DE MONS.



A. 4

AUTRES HISTOIRES

Des artifices & des violences des Jesuites d'Allemagne, pour enlever des Abaïes aux Ordres de S. Benoît & de Cîteaux.

Tirées des livres du celebre P. Hay, Benedictin d'Allemagne, l'un appelé ASTRUM INEXTINCTUM, imprimé en 1636. & l'autre HORTUS CRUSIANUS, imprimé à Francfort en 1658. & qui ont été imprimées depuis 10. ans avec toutes les citations, tant en France in 4. qu'à Cologne in 8. en 1659.

Insigne imposture du P. Lamormann Jesuite, Confesseur de l'Empereur, pour usurper des Abaïes.

L'Empereur Ferdinand II. aiant eu de grands avantages sur les Protestans d'Allemagne, ensuite du soulèvement de la Bohême, & de la bataille de Prague qu'il gagna sur eux, fit un Edit general du 6. Mars 1629. par lequel il ordonna „ que toutes les Abaïes „ & autres biens ecclesiastiques, qui avoient „ été usurpez sur les Catholiques par les Protestans, contre les articles du traité de „ Passau de 1552. seroient rendus à ceux à „ qui ils appartoient selon les fondations.” Et ensuite de cet Edit il envoya des Commissaires par tout l'Empire pour le faire executer. Et fit encore d'autres Edits particuliers

liers en faveur de l'Ordre de S. Benoit, de Cîteaux, de Premonstré, & autres.

Comme il n'y a rien de plus juste que de rendre à chacun ce qui lui appartient, cet Edit de l'Empereur fut extrêmement approuvé du Pape, qui lui en écrivit un Bref exprès, par lequel „ la Sainteté lui témoignoît sa joie, „ aussibien que celle de tout le Consistoire „ des Cardinaux, de ce rétablissement du „ Clergé & des Religieux dans leurs biens.”

L'Empereur écrivit en même tems au *Prince de Savelle son Ambassadeur à Rome*, du 14. d'Avril 1629. l'informant des raisons de son Edit, qui étoient „ qu'il avoit cru „ ne pouvoir rien faire de plus utile pour „ la Religion en Allemagne, que d'y faire „ resleurir les Ordres Religieux, qui en „ avoient été autrefois les fermes colonnes: „ & que dans ce dessein il avoit ordonné „ par son autorité Imperiale que les Abaies & „ autres lieux sacrez & religieux, qui avoient „ été profanez par les miseres du tems, ou „ convertis en d'autres usages, FUSSENT „ RENDUS CHACUN A LEUR ORDRE „ auquel ils étoient dus, pour leur avoir été „ consacrez dès la premiere fondation, ET „ NON POINT A D'AUTRES.” Il lui en-voia encore depuis une plus ample *Instruction* du 25. Octobre de la même année, où il marque six raisons principales de son Edit.

Mais les Jesuites, étant tout chagrins de ce qu'ils n'avoient point part à cette restitution, qui se faisoit aux anciens Ordres, commencerent à delibérer entr'eux pour trouver quelque moien de s'enrichir du bien d'autrui, & enlever quelques-unes de ces Abaies. Ils se servirent pour cet effet, selon leur maniere d'agir ordinaire, du credit que leur Pere La-

mor;

morman avoit à la Cour de l'Empereur Fer-
 dinand II. dont il étoit Confesseur. Ce Je-
 suite, animé par ses Confreres, s'avisa de
 „ faire de grandes instances envers deux A-
 „ bez, l'un de S. Benoît, & l'autre de Ci-
 „ teaux, deputez de leurs Ordres pour pres-
 „ ser l'exécution de l'Edit de l'Empereur,
 „ voulant leur persuader de quitter à la So-
 „ cieté toutes les Abaies de filles que les he-
 „ retiques devoient rendre, & quelques unes
 „ des moins celebres d'entre les Abaies d'hom-
 „ mes. Et, quoique ces Abez, qui n'a-
 „ voient pas même pouvoir de consentir à
 „ une demande *si injuste & si extraordinaire*
 „ contre leur propre conscience, se fussent
 „ contentez de lui faire quelques complimens
 „ en general, lui témoignant que hors cet
 „ interêt de leur Ordre ils le serviroient au-
 „ tant qu'ils pourroient, le P. Lâmorman,
 „ les voyant partir de la Cour, supposa aussi-
 „ tôt que ces deux Abez avoient cédé vo-
 „ lontairement ces Abaies à leur Compagnie;
 „ & sur ce mensonge, dont il a été con-
 „ vaincu depuis par des actes publics & au-
 „ thentiques, il presenta lui même un Me-
 „ moire à l'Empereur, dans lequel il deman-
 „ doit qu'ensuite de cette cession volontaire
 „ de ces deux Abez Sa Majesté Imperiale
 „ envoiât des Commissaires en diverses Pro-
 „ vinces de l'Empire, pour mettre leur So-
 „ cieté en possession de ces Abaies. Et aiant
 „ ainsi surpris ce bon Prince & son Con-
 „ seil, qui prenoient cette imposture pour
 „ verité, ils obtinrent des Lettres adressées
 „ aux Commissaires generaux des Cercles,
 „ à trois Provinciaux de la Compagnie, &
 „ aux Generaux de l'Empereur, le Duc de
 „ Friedland & le Comte de Tilly, pour met-
 „ tre

„ tre d'abord ces Abaies en sequestre.
„ Tout le monde fut étonné, dit le sa-
„ vant P. Hay, de ce changement si prompt
„ & si injuste des premiers ordres de l'Em-
„ pereur; & on ne pouvoit savoir la cause
„ qui avoit porté ce Prince à revoquer sitôt
„ son Edit public de la restitution generale
„ de ces Abaies aux anciens Ordres, qui
„ avoit été si hautement loué par le saint
„ Siege; & d'où venoit qu'il ôtoit le bien
„ aux Religieux contre le droit des gens &
„ la justice naturelle, même sans les avoir
„ ouïs."

„ Mais les Jesuites firent courir le bruit que
„ ce changement n'étoit que de la cession vo-
„ lontaire que ces deux Abez leur avoient faite
„ de ces Abaies au nom de leurs Ordres. De
„ sorte que ces deux Abez furent obligez „ de
„ protester solennellement contre cette infi-
„ gne supposition, & par les lettres qu'ils en
„ écrivirent à ce Confesseur même de l'Em-
„ pereur, & par des actes publics, soute-
„ nant qu'ils n'avoient pas seulement pensé
„ à promettre de consentir à cette transla-
„ tion de leurs Abaies à la Société des Je-
„ suites, comme aussi n'en avoient-ils aucun
„ pouvoir." Et un celebre Abé Benedictin,
„ qui étoit du Conseil de l'Empereur, & qui
„ fut créé en ce tems-là Evêque Prince de
„ Vienne, aiant été pris pour témoin par le
„ P. Lamorman, il déclara tout le contraire,
„ ainsi qu'il est justifié par un écrit rapporté
„ par le Pere Hay.

*Ecrits des Jesuites; leurs intrigues à Rome,
& leur hardiesse à décrier l'Edit &
le Conseil de l'Empereur.*

Cependant, comme l'expérience fait voir que, lorsque les Jesuites se font une fois engager dans un mensonge, ils ne s'en dédient pas facilement, tous ces actes & toutes ces protestations solennelles ne les empêcherent pas de continuer toujours à semer cette imposture, & à l'imprimer même dans leurs livres. Mais, voyant que leur supposition étoit découverte, ils crurent que pour soutenir leur injuste usurpation ils devoient attaquer de front l'Edit même de l'Empereur, & le droit des anciens Ordres. C'est ce qu'ils firent par deux écrits; dans lesquels les instructions de l'Empereur à son Ambassadeur de Rome, conformes à son Edit déjà executé en plusieurs Abaïes, dont les Religieux Benedictins & autres étoient en possession, étoient deshonorées, comme „ con-
„ tenant des choses contraires à la vérité,
„ aux saints Canons & à l'immunité ecclesiastique: & l'Empereur étoit accusé lui-même d'avoir excédé son pouvoir dans la re-
„ stitution de ces Abaïes aux anciens Ordres." Et en même tems, parce qu'ils virent que tous les Ministres d'Etat du Conseil de l'Empereur, ayant reconnu cet artifice du Confesseur, étoient contraires à leur injuste prétention, ils commencerent à remuer leurs intrigues à Rome; & , outre leurs sollicitations secrètes, ils y firent courir un livre intitulé: *Remarques en la cause des biens ecclesiastiques, & des Monasteres éteints en Allemagne.* Il est incroyable combien ce livre, que le P. Layman leur Casuiste à Dilingue soutient &

& loue hautement, appellant l'auteur un homme illustre, & un Theologien très bien informé des affaires d'Allemagne, quoiqu'il n'ait osé avouer qu'il fût d'un Jésuite, il est incroyable, dis-je; combien ce livre déchiroit les Ministres d'Etat du Conseil Imperial, & combien il les rendoit odieux, comme s'ils eussent entrepris sur l'autorité Pontificale par cette restitution des Abaies aux legitimes propriétaires. „ Il faut remarquer avant toutes choses, dit cet Auteur, que LE CONSEIL IMPERIAL a pour but d'empêcher absolument que le Pape n'ait aucune part à ce qui se fait en Allemagne, pour le rétablissement de la Religion Catholique. „ C'est ce qui se voit clairement par l'Edit public de l'Empereur touchant la restitution des biens ecclesiastiques, sans en avoir averti le Pape, ni s'être informé de sa volonté, pour savoir à qui il les faisoit rendre. Et ce conseil ne tend pas seulement à exclure le Pape de ce rétablissement, mais même à faire secouer le joug de toute la Jurisdiction Apostolique par tout l'Empire. Et la raison pourquoi ce Conseil attaque avec tant de temerité & d'impiété le Siege Apostolique, vient de ce qu'il y en a parmi eux, qui sont très mal affectés envers le saint Siege: d'autres Politiques, qui pour flater leur Prince s'efforcent de relever son autorité en toutes choses: & peut-être même que quelques-uns sous le masque de Catholiques nourrissent l'herésie dans leur cœur. Et quant à l'Abé de Monastere du Cremmounster, qui est de l'Ordre de S. Benoît, & est du même Conseil, c'est un homme plein de faste; lequel néanmoins pour son merite

&c

16 *Autres artifices & viol. des Jesuites,*
& sa suffisance fut élevé peu après à la dignité de Prince & Evêque de Vienne.

Voilà de quelle sorte ce *Conseil Imperial* par une soudaine metamorphose n'étoit plus catholique, mais schismatique, & ennemi du S. Siege, depuis que les Jesuites avoient reconnu que la justice avoit plus de pouvoir sur l'esprit de ces Ministres d'Estat, pour maintenir ce que l'Empereur avoit si religieusement ordonné par son Edit, que les sollicitations qu'ils faisoient pour s'accommoder du bien d'autrui.

Deux livres aiant été faits en même tems pour la defense du droit des anciens Religieux, les Jesuites donnerent charge à leur Pere Layman, qui avoit déjà fait un livre sur cette matiere, intitulé, *Placida disceptatio*, d'écrire contre ces deux livres, & de les traiter, comme il fit, de libelles diffamatoires; parce que ces Auteurs trouvoient mauvais qu'on voulut enlever les Abaies aux anciens Ordres; qu'ils avoient refuté les injures & les faussetez dont on se servoit pour les leur ravir; & que les PP. Jesuites vouloient bien usurper le bien d'autrui, mais sans encourir l'infamie qui est inseparable d'une usurpation aussi injuste & aussi violente qu'étoit la leur. Ce Jesuite donna pour titre à son livre: *La juste defense du tres-saint Pontife de Rome, du tres auguste Cesar, des Cardinaux de la sainte Eglise Romaine, des Evêques, Princes, & autres; & aussi* DE LA TRES-PETITE SOCIETE' DE JESUS. Ce que le Pere Hay tres docte & tres-pieux Benedictin fit voir par un excellent livre intitulé: *L'Astre non éteint*, qu'il oposa à celui de ce Jesuite, être la plus honteuse de toutes les illusions; puisqu'au lieu de défendre

dre toutes ces Puissances, il combattoit formellement un Edit de l'Empereur, approuvé du Pape & des Cardinaux par un Bref exprès, aussi-bien que de tous les Evêques Princes d'Allemagne; & que ce qu'il détenoit véritablement, quoique très-mal, n'étoit que *la très-petite Société de Jesus*, qu'il représentoit comme si grande & si nécessaire à l'Eglise, qu'il ne craint point de dire que *Dieu n'auroit pas assez pourvu aux Eglises, si les autres Religieux y étant, eux seuls y manquoient.*

1. Imposture des Jesuites, que ces Abaies étoient éteintes.

Il est incroyable de quel artifice ils se servirent dans ces livres, pour maintenir la plus injuste pretention, & la plus indigne de Religieux qui fût jamais.

I. Ils voulurent faire croire au Pape „ que „ toutes ces Abaies étoient éteintes, que c'é- „ toient des biens vacans, *c'est-à-dire, qui n'appartenoient à personne*; & que l'Empereur, „ ou le Pape, les pouvoit donner à qui bon „ lui sembleroit. Car tantôt ils déclaroient „ que c'étoit à l'Empereur à les donner avec „ l'approbation du Pape; & tantôt que c'é- „ toit seulement au Pape, à qui ils étoient „ dévolus par un droit special & particu- „ lier, „ voulant toujours que celle de ces deux Puissances, qu'ils rendroient par leurs intrigues la plus disposée à leur donner ces Abaies, eût plus de droit & de pouvoir de le faire. Mais cette erreur, & cette illusion, contraire à tout le Droit civil & canonique, fut puissamment réfutée par les Religieux Benedictins, qui justifierent &

par l'autorité des loix de l'Eglise, & par les exemples anciens & nouveaux de plus de trente Abaies celebres, comme le Mont-Cassin, S. Maur en Anjou, & autres, qui aiant été occupées, & même détruites par des ennemis étrangers, étoient toujours retournées à leurs propres Ordres : que c'étoit une prétention inouïe que la seule violence des heretiques, qui n'avoit été fondée que sur la force des armes, dût faire considérer ces Abaies comme éteintes, & qu'il faudroit être bien injuste pour ne voir pas que rentrant dans leurs Abaies ils avoient droit de dire ces belles paroles des Machabées : *Nous n'avons point occupé une terre étrangere, & nous ne retenons point le bien d'autrui : mais, nous servant de la rencontre du tems, nous nous remettons en possession de l'heritage de nos Peres, qui a été possédé quelque tems avec injustice par nos ennemis, savoir, par les heretiques.*

2. & 3. *Impostures : Que c'étoit un abus & une chose impossible de rendre ces Abaies aux Religieux.*

II. Quoique par un Arrêt de la Cour Imperiale de Spire, & par l'Edit de l'Empereur approuvé du Pape, ces Abaies eussent été adjugées aux Ordres Religieux, néanmoins ces bons Peres, s'élevant au dessus de l'Empereur & du Pape, ne craignoient point de publier par écrit „ que cette affaire étoit du „ nombre de celles, dont on devoit dire „ qu'il y a plusieurs choses qu'on souffre par „ tolerance, lesquelles, si on les mettoit en „ jugement, on ne devroit pas tolerer selon „ les regles de la justice ; ” voulant faire croire

eroire que le rétablissement, qui avoit été fait des Religieux dans leurs Abaies, c'est-à-dire, la simple execution du droit des gens & de la nature, étoit un *abus intolerable*; & qu'au contraire la plus injuste usurpation qu'ils vouloient faire du bien d'autrui, & qu'ils devoient par esperance, étoit le vrai droit & la vraie *justice*,

III. Mais il n'y a rien de plus admirable que les reponses extravagantes qu'ils firent aux raisons invincibles des Religieux. En vain les Benedictins leur oposoient les termes formels de l'Edit de l'Empereur, & de l'ordonnance qu'il avoit envoyée à ses Commissaires generaux pour l'executer. „ Nous voulons, dit-il, que les Abaies occupées contre le traité de Passau, & contre la paix qui a réglé l'état de la Religion, lesquelles jusques à cette heure ont été injustement détenues, soient rendues & restituées en vertu de notre Edit Imperial aux personnes des Ordres Religieux auxquelles elles appartenoient avant cette injuste détention. „ Car les Jesuites répondoient, avec une hardiesse qui ne se peut concevoir, qu'il ne se trouvoit un seul mot dans l'Edit de sa Majesté Imperiale, qui marquât que les Abaies deussent être restituées aux Ordres pour lesquels elles avoient été fondées. „ Et, pour soutenir cette fausseté, ils s'aviserent de cette illusion grossiere, qui eût rendu l'Empereur ridicule dans son Edit: „ Que ce Prince avoit voulu qu'on rendit ces Abaies aux mêmes personnes individuelles auxquelles elles avoient appartenu, avant qu'elles eussent été occupées par les heretiques, „ il y avoit 80. ans, c'est-à-dire, que l'Empereur avoit envoyé ses Commissai-

res pour rendre ces Abaïes à des personnes mortes & enterrées il y avoit quarante & cinquante ans , & non pour les rendre aux Religieux de ces Ordres qui ne meurent point.

4. & 5. *Impostures: Que les Jesuites étoient personnes propres pour occuper ces Abaïes , & compris sous le nom de MOYNES.*

IV. En vain les Bénédictins leur opposoient „ que l'Empereur avoit expressément „ ordonné par son Edit que les fondations „ des Abaïes seroient conservées , & qu'on „ y pourvoiroit de personnes propres selon „ la fondation , legittimement appellées & „ qualifiées. *Car les Jesuites répondoient* que „ cela étoit vrai ; mais qu'on ne pouvoit pas „ montrer qu'eux Peres de la Société ne fussent des personnes legittimement apellées „ & qualifiées selon les fondations de ces „ Abaïes , lorsque le Pape avec le consentement de sa Majesté Imperiale les leur avoit données. A quoi il ne restoit rien que „ d'ajouter, *comme dit elegamment le Pere Hay*, que ces Abaïes fondées pour des Religieux de S. Benoît , six & sept cens ans „ avant qu'il y eût des Jesuites au monde , „ avoient été fondées pour les Peres de la „ Société de Jesus „

V. En vain les Bénédictins leur opposoient „ que ces Abaïes avoient été établies pour des „ MOYNES , & qu'il est ordonné par le Droit „ canonique que les Monasteres demeurent „ toujours Monasteres. *Car les Jesuites répondoient* que dans les choses favorables (telles qu'étoient de s'accommoder des biens „ des Moynes) les Jesuites étoient compris „ sous

pour envahir les Abaies en Allemagne. 224
 „ sous le nom de Moynes. *A quoi les Bene-*
 „ *dictins repliquoient* que c'étoit véritable-
 „ ment une chose agreable , de voir que
 „ ceux qui d'ailleurs témoignent par tout
 „ une si grande aversion du nom de Moy-
 „ nes , veulent bien être apellez Moynes ,
 „ lorsqu'il s'agit de s'introduire dans l'heri-
 „ tage des Moynes. „ Mais il est bon de re-
 marquer sur ce sujet, que les mêmes Jesui-
 tes reprochent à Aurelius comme *une erreur*
de vouloir que Religieux & Moyne soit la mê-
me chose. Et ainsi en France, lorsqu'il n'y a
 rien à gagner, c'est une erreur digne de cen-
 sure de prendre les Jesuites pour des Moy-
 nes : mais en Allemagne lorsqu'il y a des
 Abaies de Moynes à enlever, c'est une er-
 reur digne de censure de ne prendre pas les
 Jesuites pour des Moynes.

6. *Imposture : Que le Pape a une puissance*
extraordinaire de déroger à tout ce qui
n'est pas favorable aux Jesuites.

V I. En vain ces Religieux leur oposoient
 „ que les Papes par les concordats faits avec
 „ la Nation germanique , s'étoient obligez
 „ de conserver chacun dans ses droits. &
 „ dans ses biens, *& que Filiutius même de*
 „ *leur Ordre avoit écrit* que le Pape, tant
 „ par son office, que par une espee de con-
 „ trat passé entre lui & ceux qui ont laissé
 „ des biens à l'Eglise, est obligé par la loi
 „ divine & naturelle de les conserver à ceux
 „ qui les possèdent, & qu'on ne peut faire
 „ le contraire, sans faire injure aux fonda-
 „ teurs & aux successeurs des Religieux, en
 „ leur faisant perdre le bien & l'honneur. „
 Car les Jesuites, qui ne sont jamais incommo-

modez de tout ce qu'on leur peut objecter
 des loix divines & naturelles, s'en joierent
 par cette petite distinction : Ils avouoient
 „ que la puissance du Pape étoit limitée par
 „ les concordats particuliers des Nations,
 „ qui avoient la force d'un pacte & d'un
 „ contrat; enforte que le Pape même étoit
 „ obligé de les suivre selon le droit des gens.
 „ Mais ils ajoutoient, que cela se devoit en-
 „ tendre que le Pape ne pouvoit pas ORDI-
 „ NAIREMENT deroger aux concordats; mais
 „ qu'il le pouvoit EXTRAORDINAIREMENT
 „ pour le bien public de l'Eglise, lorsque la
 „ nécessité le demandoit, " c'est-à-dire, lorf-
 „ qu'il s'agissoit d'établir de grands & riches
 Colleges pour les Jesuites: parce qu'ils pré-
 „ tendoient „ qu'on ne pouvoit rien faire de
 „ plus utile pour le rétablissement de la foi
 „ catholique, que d'employer les biens des
 „ Abaies, tant d'hommes que de filles, pour
 „ enrichir leurs anciens Colleges, ou en fon-
 „ der de nouveaux: comme aussi pour ache-
 „ ter de petits catechismes, des chapelets,
 „ & autres choses semblables, pour instrui-
 „ re en même tems & attirer la jeunesse;
 „ & qu'on ne pouvoit pas fournir à ces frais
 „ sinon des biens des Abaies, qu'on avoit
 „ retirées d'entre les mains des heretiques.,
 „ A quoi les Religieux repliquoient „ 1. qu'on
 „ pouvoit leur fonder des Colleges si on vou-
 „ loit, sans ravir le bien aux Ordres de S.
 „ Benoist, de Cisteaux, & autres; comme
 „ on avoit fait jusques alors, " dont ils
 montroient même plusieurs moyens. Et sur
 ce que les Jesuites soutenoient qu'il n'y en
 avoit point d'autres, & „ que tous les tre-
 „ fors étoient épuisez, ces Religieux repli-
 „ quoient, qu'il y avoit quelques trefors qui
 „ ne

„ ne l'étoient pas; comme étoient ceux de
„ ces personnes, qui avoient offert depuis
„ peu cinq cens mille écus aux Venitiens
„ contre les Turcs, pour être rétablis en
„ leurs Colleges qu'ils avoient autrefois dans
„ Venise, & dans les autres terres de la Re-
„ publique, dont ils avoient été bannis. „
2. Ils faisoient voir que la necessité de leurs
Colleges pour le retablissement de la foi ca-
tholique n'étoit pas telle qu'ils la vouloient
figurer: puisque d'une part „ ils avoient été
„ établis en beaucoup de villes où l'heresie
„ étoit aussi torte que jamais; & que de
„ l'autre tout le haut Palatinat par leur pro-
„ pre confession avoit été converti à la foi
„ catholique avant qu'ils y eussent aucune
„ maison ni aucun College. Ce qui faisoit
„ voir, *dit le P. Hay*, que d'entreprendre
„ de faire croire, comme vouloient les Je-
„ suites, que l'Allemagne ne pouvoit être
„ convertie à la foi catholique, si les Abaies
„ de Religieux n'étoient changées en Colle-
„ ges de Jesuites, c'étoit combattre une ex-
„ perience claire, & vouloir crever les yeux
„ de tout le monde. 3. *Ils representoient*
„ que les premiers de leur Ordre de S. Be-
„ noist avoient converti presque toute l'Al-
„ lemagne: & qu'encore aujourd'hui ils tra-
„ vailloient aussi-bien que les Jesuites à la
„ conversion des heretiques, quoi qu'ils ne
„ fissent pas tant d'ostentation de leurs tra-
„ vaux, & qu'ils ne ressemblassent pas à ceux
„ qui font de longs catalogues des moindres
„ choses pour les envoyer à Rome: qui
„ comptent combien ils ont oui de Confes-
„ sions par an, leurs Messes, leurs prieres,
„ leurs visites de malades, & autres choses
„ grandes & petites. „ 4. Ils remontoient

224 *Autres artifices & viol. des Jesuites,*

que cette multiplication de Colleges, quë les Jesuites recherchoient avec tant d'empressement, étoit contre le premier esprit de leur Societé, & contre un article exprès de leur seconde Congregation generale qui porte ces mots : „ On doit agir à l'avenir „ avec plus de moderation & de retenue, „ pour ne pas tant multiplier les Colleges: „ & la Congregation prie le Pere General, „ & lui recommande serieusement de s'appliquer plutôt à fortifier & perfectionner les „ Colleges déjà établis, qu'à en établir de „ nouveaux „ 5. Et enfin pour ce qui est des petits Catechismes & des chapelets, que les Jesuites declaroient vouloir acheter à leurs écoliers du bien & du revenu de ces Abaïes, ils repondoient „ qu'il étoit un peu „ étrange qu'on voulût renverser les fondations, violer les concordats, & empêcher „ les Religieux de faire de nouveau leurs „ prieres solennelles, & de celebrer l'office divin dans leurs Abaïes, pour avoir de „ quoi acheter plus de chapelets à des enfans; & qu'il faudroit que ces chapelets & ces petits livres fussent bien chers, si l'on „ n'en pouvoit avoir assez, sans y employer „ les biens destinez par les fondateurs à entretenir tous les exercices saints de la vie „ religieuse dans ces Abaïes.,

7. *Imposition: Que l'Empereur étoit fondateur & maître de ces Abaïes à cause des frais de la guerre.*

VII. En vain les Benedictins leur opposoient „ que l'Empereur étoit obligé par le „ serment qu'il avoit fait venant à l'Empire, „ & comme le supreme protecteur & de- „ fen-

„ fenseur des Eglises, de conserver les an-
„ ciens Ordres dans leurs droits & dans leurs
„ biens; „ & que l'Empereur lui-même l'a-
voit déclaré & confirmé de nouveau par son
Edit particulier donné en faveur des Benedi-
ctins le 28. de Mars 1629. Les Jesuites re-
connoissoient cette vérité: mais ils ne firent
point de scrupule de l'eluder par cette hon-
teuse illusion, par laquelle ils vouloient auto-
riser le parjure d'un grand Prince: „ Que les
„ frais & les dépenses de la guerre, que
„ l'Empereur avoit faites pour recouvrer ces
„ Eglises & ces Abaies, avoient été si gran-
„ des, que tous les biens de ces lieux sacrez
„ ne les pouvoient égaler; & qu'ainsi il de-
„ voit être considéré & reconnu, non seule-
„ ment comme nouveau fondateur, dota-
„ teur, & patron de ces maisons religieu-
„ ses; mais même comme acheteur: & que
„ les Ordres religieux lui devoient cette re-
„ connoissance de lui en laisser la disposi-
„ tion libre, & de n'y prétendre plus rien,
„ de peur de se rendre coupables d'ingrati-
„ tude envers sa Majesté Imperiale. *Mais les*
„ *Religieux leur répondoient*, que l'Empe-
„ reur avoit témoigné par son Edit n'avoir
„ jamais désiré d'eux une reconnoissance qui
„ ne pût lui être rendue, sans faire répan-
„ dre aux anciens Ordres de très-justes lar-
„ mes: qu'il ne vouloit point une gra-
„ titude par laquelle on ne leur donnât
„ autre recompense pour tant de mil-
„ lions qu'ils avoient fournis pour les
„ frais de cette guerre, & tant de fidel-
„ les services qu'ils lui avoient rendus &
„ à l'Empire, que la perte de leurs droits &
„ l'extinction de leurs Abaies; & que Sa
„ Majesté devoit tenir pour des ingrats
K 5 „ ceux

226 *Autres artifices & viol. des Jesuites,*
„ ceux qui avoient inventé cette sorte de
„ gratitude. „

8. *Imposture: Qu'on peut changer d'avis
pour son profit particulier.*

VIII. En vain les Religieux leur opo-
soient *que trois des principaux Jesuites* (dont
le P. Lamorman même Confesseur de l'Em-
pereur étoit un) „ étant consultez touchant
„ une Abaie, qui avoit été long tems en la
„ possession des heretiques ou d'autres per-
„ sonnes seculieres, que l'Archevêque de
„ Prague Cardinal vouloit se faire donner
„ par l'Empereur, avoient répondu par écrit,
„ que cela ne se pouvoit en conscience, &
„ que cette Abaie Benedictine devoit être
„ restituée à l'Ordre de S. Benoît, & que
„ l'Empereur commettrait la même injus-
„ tice en la donnant à ce Cardinal, que si
„ après la bataille de Prague qu'il gagna il
„ eût donné la terre d'un Seigneur catholi-
„ que, retirée d'entre les mains des hereti-
„ ques, à un autre Seigneur catholique à qui
„ elle n'eût pas appartenu. „ Les Jesuites
demeuroient d'accord, parce qu'ils ne le pou-
voient nier, ce jugement rendu par écrit
étant rapporté tout au long, *que ces Jesuites*
avoient été alors de cet avis; mais ils répon-
dirent que depuis ils n'en étoient plus, &
qu'ils avoient changé de sentiment; ces ex-
cellens Casuistes aiant ce privilege rare de
changer de sentiment & de conscience, quand
il arrive quelque occasion où ce changement
leur peut être utile. Et ainsi, quand il s'agit
de donner une Abaie de Benedictins à un
Archevêque, ils croient que l'Empereur ne
peut sans injustice ne la pas rendre à l'Ordre
de

de S. Benoît : mais quand ils ont quelque
esperance de se faire donner à eux-mêmes
par leurs brigues & leurs poursuites les A-
baies du même Ordre de S. Benoît, ils
soutiennent que ce sont des biens vacans &
des Abayes éteintes, que l'Empereur & le Pa-
pe leur peuvent donner, sans faire aucune
injustice à ces mêmes Religieux, qui en sont
ainsi les legitimes propriétaires, lorsqu'un
Archevêque en veut avoir une; mais qui
n'y ont plus rien, lorsque les Jesuites en ven-
lent avoir plusieurs.

9. *Imposture: Que le P. Lamorman avoit
bien agi, savoir, selon les regles de la
Société, en trompant l'Empereur.*

IX. En vain les Religieux leur repro-
choient, " que tout le trouble qu'on leur
" avoit suscité pour leur ravir ces Abaies con-
" tre l'Edit de l'Empereur, ne venoit que
" de leur Pere Lamorman, qui avoit osé
" écrire à Sa Majesté Imperiale que son Edit
" & ses instructions données à son Amba-
" sadeur contenoient des choses qui ne s'a-
" cordoient pas avec les principes de la foi
" catholique, & qu'il étoit à propos que Sa
" Majesté nommât quelques personnes qui
" examinassent de nouveau toute cette af-
" faire avec lui son Confesseur. Les bons Pe-
" res Jesuites leur répondirent en ces-mêmes
" termes: Le prudent, sage, & devout lec-
" teur, remarquera sans doute, aiant bien
" considéré toutes choses, que le Confesseur
" ne s'est point precipité dans une si grande
" affaire; mais qu'il a long-tems delibéré
" comment il apporteroit REMEDE A CE
" MAL. " qui étoit que toutes ces Abaies
K. 6. étoient

228 *Autres artifices & viol. des Jesuites,*

étoient rendues chacune à son Ordre, sans
 que les Jesuites en eussent enlevé quelqu'une)
 „ & qu'il avoueroit que le Pere avoit bien
 „ agi, & qu'il ne devoit pas agir autrement ;
 „ & que s'il n'eût pas averti Sa Majesté Im-
 „ periale, il auroit mérité reprehension,
 „ comme ne s'étant pas acquité du devoir
 „ d'un bon Confesseur, selon la lumiere de
 „ la raison naturelle ET LES REGLES DE NÔ-
 „ TRE SOCIÉTÉ." A quoi les Religieux Be-
 „ nedictins repliquoient avec raison, qu'il fal-
 „ loit donc conclure de là que le devoir d'un
 „ bon Confesseur est d'empêcher la justice :
 „ que la lumiere de la raison naturelle de-
 „ mande que ce qui est injuste passe pour
 „ juste ; & que LES REGLES DE LA SOCIÉ-
 „ TÉ ORDONNENT que ceux de ses Peres,
 „ qui sont Confesseurs de Princes, travail-
 „ lent à ce que les Abaies que ces mêmes
 „ Princes ont ordonné d'être rendues à leurs
 „ Ordres tombent entre les mains de la
 „ Compagnie, contre l'autorité des Edits
 „ les plus legitimes."

10. *Imposition: Que ces Abaies n'étoient à
 personne, & qu'ils ne les demandoient
 pas, mais les Princes pour eux.*

X. En vain les Religieux leur oposoient
 le Commandement de Dieu „ de ne point
 „ désirer le bien d'autrui. Car ils répondoient
 „ qu'ils ne desiroient point le bien d'autrui,
 „ parce que ces Abaies n'étoient à personne.
 „ Et que de plus ce n'étoit point eux qui
 „ demandoient ces Abaies ; mais que c'é-
 „ toient les Princes de l'Empire qui les de-
 „ mandoient pour eux : que comme ces
 „ biens ne se pouvoient pas demander sans
 „ s'ex-

„ s'exposer à l'envie, aussi ne se pouvoient-
„ ils rejeter sans blesser l'honneur de Dieu,
„ si les puissances jugeoient qu'on les de-
„ voit donner à la Société, pour avancer la
„ gloire de Dieu & le salut des peuples de
„ l'Allemagne: & qu'ainsi leur Compagnie
„ ne desiroit point ces Abaies, mais que
„ tout ce qu'elle faisoit étoit de se soumet-
„ tre à la volonté & à la disposition des puis-
„ sances souveraines du Christianisme; *com-*
„ *me ils disent encore aussi sincerement dans le*
„ *même livre* qu'ils ne bâtissent point avec
„ somptuosité, lorsqu'ils bâtissent eux-mê-
„ mes; mais que les Princes, malgré eux,
„ leur bâtissent de grands Colleges & de ma-
„ gnifiques Eglises.,

A quoi les Religieux répondoient pour le
premier point, où les bons Peres leur de-
nioient qu'ils eussent plus rien à ces Mona-
stères, „ que ce n'étoit pas couvrir l'injusti-
„ ce, mais la rendre plus visible de nier que
„ ces Abaies n'appartinssent pas aux anciens
„ Ordres; & qu'ils faisoient comme si un vo-
„ leur, prenant le manteau d'un autre, lui
„ disoit: Mon ami, je ne vous fai point de
„ tort, je ne desire pas vôtre bien, ce man-
„ teau n'est point à vous.” Et quant au se-
cond point, qui étoit leur pretendue mode-
ration & leur parfait desinteressement, qu'ils
s'étonnoient, „ qu'après avoir publié tant
„ d'écrits & tant de livres pour ruiner les E-
„ dits de l'Empereur, & avoir écrit des let-
„ tres à de grands Seigneurs d'Allemagne,
„ pour les engager à poursuivre près de Sa
„ Majesté Imperiale le don de ces Abaies
„ pour leur Société, ils ne craignissent point
„ de dire que les Chefs Souverains de la Re-
„ publique Chrétienne les contraignoient

„ même malgré eux d'accepter ces Abaïes :
 „ qu'ils étoient enfans d'obéissance, & qu'ils
 „ ne pouvoient pas résister au souverain Pa-
 „ steur de l'Eglise, auquel ils s'étoient obli-
 „ gez d'obéir en tout par un quatrième
 „ vœu. „ Et cependant, pour informer le
 „ monde de la foi de ces bons Peres, ces Re-
 „ ligieux Benedictins produisirent une lettre du
 „ feu Cardinal de Richelieu à la Congregation
 „ des Cardinaux, de l'année 1630. par laquel-
 „ le, comme étant Abé de Cluni, il se plai-
 „ gnoit „ que l'Empereur aiant ordonné que
 „ tous les Monasteres qui avoient été occu-
 „ pez par les Protestans fussent rendus aux
 „ mêmes Ordres Reguliers dont ils avoient
 „ dépendu avant cette usurpation, nean-
 „ moins il avoit été averti que la Prevosté
 „ de Colmar dependante de l'Abaïe de Clu-
 „ ny, dont un Abé avoit été pourvu par son
 „ predecesseur, lui étoit disputée par les Pe-
 „ res Jesuites, qui DESTROIENT s'en empa-
 „ rer sous le prétexte de la fondation d'un
 „ Seminaire: „

Mais, parce que ces temoignages solem-
 nels, & leurs actions publiques & violentes,
 faisoient reconnoître aux plus aveugles leur
 desir secret & passionné d'enlever ces Abaïes,
 ils crurent qu'il valoit mieux demeurer d'ac-
 cord qu'ils les desiroient; mais avec cette pe-
 tite & agreable distinction: „ Que les Peres
 „ de la Societé desirerent les biens de ces A-
 „ baïes non pour les biens mêmes, mais
 „ pour la commodité qu'ils auroient d'en-
 „ tretenir plus de personnes qui travaille-
 „ roient à la propagation de la foi catholi-
 „ que dans l'Allemagne. ” *PATRES SOCIETATIS*
desiderant bona Monasteriorum, NON PROP-
TER SE, sed ut sint in sustentationem plurimum
ad

pour envahir les Abaies en Allemagne. 231

ad fidei catholica propagationem in Germania incumbensium. Sur quoi les Benedictins representoient, avec non moins de sagesse que de verité, que ce n'étoit pas en effet les „ Abaies que les Jesuites recherchoient; par „ ce qu'ils ne prétendoient pas y entretenir „ le service divin & les prieres fondées, com- „ me les Religieux, mais seulement en ti- „ rer les revenus. „

Les Jesuites tâchent d'enlever une Abais de Cisteaux, & une autre de sainte Claire. Belle Lettre d'un Seigneur Alleman contre cette avidité de bien.

Et c'est ce que ces Religieux prouverent fort bien par les poursuites qu'avoient faites les mêmes Jesuites d'Allemagne „ pour en- „ lever deux Abaies de Religieuses, l'une de „ l'Ordre de Cisteaux, l'autre de l'Ordre de „ sainte Claire, & les faire unir à leur Col- „ lege de Mayence. Car le Pere Jean Theo- „ dore Lennep en aiant par l'ordre de son „ Recteur & de son Provincial écrit au Ba- „ ron de Questemberg son cousin, qui étoit „ du Conseil d'Etat de l'Empereur, pour „ les faire donner à leur College par Sa Ma- „ jesté Imperiale, sans faire aucune mention „ du Pape, il le prie de faire executer cette „ affaire très promptement; „ & l'une des „ plus grandes raisons qu'il allegue du motif „ qui les pouffoit à desirer ces deux Abaies, & „ particulièrement celle de sainte Claire appel- „ lée Clarental, est „ que cette Abbaie appor- „ teroit de grandes utilitez à leur College de „ Mayence, principalement en ce qu'elle „ avoit grand nombre de pasturages & de „ prez: MAXIME OB PASCUA ET PRATA „ QUÆ

„ QUÆ HABET MULTA. Sur quoi le P. Hay
 „ fait cette remarque fort à propos : Ce bon
 „ Pere Jéfuite montre par ces termes qu'il
 „ a plus de foin des animaux que des ames :
 „ THEODORUS non tam gerit curam animarum,
 „ quàm animalium.

Mais ce Seigneur Alleman répondant à ce
 Jéfuite fon cousin , après avoir temoigné fon
 affection particuliere pour la Societé , & lui
 avoir promis fon affiftance en toutes les cho-
 fes qu'il jugeroit raisonnables , il lui declare
 franchement par cette excellente lettre , qui
 a été imprimée toute entiere dans le livre du
 P. Hay , „ qu'il doit craindre que voulant fa-
 „ voriser une partie il ne fasse préjudice à
 „ l'autre , & que , lorsqu'il pensera se conso-
 „ ler par la reconnoissance & la joie des uns ,
 „ il ne soit accablé d'affliction par les sou-
 „ pirs & par les larmes des autres : Qu'il
 „ craignoit de s'élever contre S. Benoît , Ste
 „ Claire , S. François , S. Bernard , ces gran-
 „ des lumieres de l'Eglise triomphante &
 „ militante , & qu'il ne peut croire qu'il soit
 „ permis en conscience de troubler ainsi leurs
 „ saintes familles , & de fouler aux pieds des
 „ fondations très-anciennes de tant d'Ordres
 „ si recommandables : Qu'il ne penetre point
 „ les secrets des Theologiens ; mais qu'à en
 „ juger selon son propre sens commun , il
 „ ne peut autrement appeller cette entreprise
 „ qu'un vol & une rapine. J'admire sou-
 „ vent , dit-il , que ceux , qui , aiant mé-
 „ prisé les biens de la terre , & rejetté toute
 „ esperance & tout desir d'en avoir , font
 „ profession de suivre nuds JESUS - CHRIST
 „ nud , travaillent avec tant d'empressement ,
 „ & emploient les meilleures heures de leur
 „ vie , pour acroître les possessions de leur

„ Or :

„ Ordre. Les seculiers & les Religieux font
„ la même chose. Ils se conduisent par la
„ même voie, quelque déguisement que ces
„ derniers y aportent: si ce n'est que ceux-
„ là pechent davantage, qui le font sous
„ l'apparence d'un bien spirituel, & en se
„ couvrant d'un faux prétexte de pieté. Pour-
„ quoi m'imputera-t-on à crime, si je tâ-
„ che d'enlever le bien de mon prochain par
„ usure, par fraude, ou par quelque autre
„ moien illegitime? Et pourquoi les pre-
„ dicateurs me crieront-ils aussi tôt: Vous
„ ne desirerez point le bien de votre pro-
„ chain; si des Serviteurs de Jesus-CHRIST
„ peuvent sans crime & sans offense ravir
„ & s'approprier le patrimoine d'un autre Or-
„ dre Religieux, quoi que cet Ordre s'y
„ oppose; qu'il proteste contre cette violen-
„ ce, & qu'il en appelle souvent au juge-
„ ment & au tribunal de Dieu? Je vous en
„ dirois davantage, mon cher cousin, mais
„ mes occupations m'en empêchent, outre
„ que je crains que ce peu même ne vous
„ soit pas agréable, quoique vous sachiez
„ mieux que moi que les blessures d'un ami,
„ valent mieux que les baisers trompeurs
„ d'un ennemi. Et même je ne vous en au-
„ rois rien écrit, si les plaintes frequentes,
„ pour ne pas dire continuelles, & les re-
„ proches de plusieurs personnes contre l'in-
„ satiable convoitise (ainsi qu'ils l'appellent)
„ de votre très louable Société, ne m'a-
„ voient engagé comme par force à vous
„ en écrire ce peu de lignes. Car il n'y a
„ que cette convoitise du bien, que les plus
„ pieux mêmes blâment sans cesse dans les
„ Peres de la Compagnie.

Cette Lettre si sage & si chrétienne, qui
de-

„ devoit au moins refroidir la chaleur des Je-
 „ suites, ne fit que l'allumer encore davanta-
 „ ge. Car ils firent rescrire à ce Seigneur, par
 „ ce même Jesuite son cousin le 15. de Jan-
 „ vier 1630. „ qu'il feroit un grand crime de-
 „ vant Dieu de ne pas conseiller à l'Empe-
 „ reur de joindre ces Abaïes de Religieuses
 „ à leur College de Mayence: parce que ce
 „ feroit frauder l'Eglise des ouvriers neces-
 „ saires, retarder le gain des ames, favori-
 „ ser l'heresie, & s'opposer aux saintes en-
 „ treprises de leur Compagnie. Qu'il sa-
 „ voit bien que la Societé avoit beaucoup
 „ d'envieux, & puissans adversaires; mais
 „ qu'il auguroit qu'eux & leur posterité re-
 „ connoistroient un jour par les châtimens
 „ de la vangeance divine, qu'ils avoient bles-
 „ sé la prunelle de l'œil de Dieu: Que les
 „ autres Religieux, ou ne vouloient pas
 „ s'emploier comme eux à la conversion des
 „ heretiques, ou ne pouvoient pas le faire
 „ si heureusement, ni si adroitement qu'eux:
 „ Qu'il ne s'agissoit que d'obtenir de l'Em-
 „ pereur qu'il attribuât à la Societé de Jesus
 „ les revenus annuels d'une ou de deux A-
 „ baïes de Religieuses, qui n'étoient point
 „ occupées ” (dissimulant que la seule vio-
 „ lence des heretiques avoit empêché jusques
 „ alors les Religieuses de les occuper „ Qu'il
 „ n'avoit pas entrepris d'approuver toute sorte
 „ de translation & d'union d'Abaïes en fa-
 „ veur des autres: mais seulement que com-
 „ me Theologien de la Societé il combat-
 „ toit pour celles qui se feroient au profit
 „ de la Compagnie; & qu'il l'assuroit qu'un
 „ bon Ministre d'Etat la pouvoit conseiller à
 „ l'Empereur en bonne conscience, pru-
 „ demment, & religieusement; & que ce-
 „ „ lui

pour envahir les Abaies en Allemagne. 239

„ lui qui s'y opposeroit ne commettrait pas
„ une faute peu importante; mais se ren-
„ droit coupable, non d'un, mais de plu-
„ sieurs très grands crimes: Qu'il étoit vrai
„ qu'on avoit accoutumé de reprocher à
„ leur Compagnie les taches d'avarice, de
„ rapine, & d'une injuste convoitise du
„ bien d'autrui; mais que c'étoit une vieil-
„ le objection des heretiques, que leur Pe-
„ re Jacques Gretser avoit doctement refu-
„ tée. „

*Qu'ils accommodent leurs cuisines, & non les
Monasteres. Quatre Abaies enlevées
pour un seul de leurs Colleges.*

Surquoi les Benedictins leur replicoient
„ que presque tout le septentrion aiant été
„ converti par les anciens Religieux il étoit
„ bien étrange que ces bons Peres voulus-
„ sent persuader, qu'il n'y avoit point d'au-
„ tre moyen de faire croître en Allemagne
„ la vraie foi de JESUS-CHRIST, qu'en mul-
„ tipliant le nombre des Predicateurs Jesui-
„ tes: Qu'il y avoit beaucoup d'autres bons
„ Religieux, qui étoient prêts de travailler
„ à la conversion des heretiques, si on les
„ y employoit: Que les Jesuites avoient
„ tort de dire que les autres Religieux, ou
„ ne vouloient pas y travailler, ou ne le pou-
„ voient pas faire avec autant de bonheur
„ ou autant d'adresse qu'eux: que c'étoit
„ une injustice & une fausseté de dire qu'ils
„ ne le vouloient pas, & une arrogance de
„ dire qu'ils ne le pouvoient pas aussi bien
„ que d'autres: Mais que, quand les Je-
„ suites seroient aussi nécessaires à l'Egli-
„ se qu'il s'imaginent, Dieu avoit d'autres
moiens

„ moiens pour les faire fubfifter, que de dé-
 „ couvrir un autel pour en couvrir un au-
 „ tre; d'ôter aux anciens fondateurs, pour
 „ donner à de nouveaux venus; Et que ce
 „ qu'ils prétendoient que c'étoit changer en
 „ mieux ces anciennes Abaies n'étoit pas
 „ fans difficulté: Que Jacob voyant l'efchel-
 „ le erigea autrefois une pierre en un titre
 „ religieux, verfant de l'huile dessus: mais
 „ que ces bons Peres, gardant pour eux le
 „ profit de l'huile, reduifent les titres reli-
 „ gieux en pierres, & les Abaies en des
 „ maifons de campagne, & qu'ainfi à le
 „ bien prendre, ce ne font pas les Mona-
 „ fteres, mais les minifteres de leur cuifine
 „ qu'ils changent en mieux: CULINÆ SUÆ
 „ MINISTERIA, NON MONASTERIA, MUTANT
 „ IN MELIUS.

Cette guerre des Jéfuites d'Allemagne contre les anciens Ordres Religieux pour enlever leurs Monafteres, dura plus de 10. années. Mais enfin la convoitife infatiable de ces Peres fut arrêtée par l'opposition des Electeurs Ecclefiaftiques & des autres Princes Catholiques de l'Empire, qui en firent écrire au Pape Urbain VIII. par leurs Deputez en l'afsemblée generale de Ratisbonne en l'an 1641. Et ainfi, dit le Pere Hay, „ l'ardeur des Jéfuites pour envahir des Monafteres, fut un peu refroidie: non par vertu, mais par impuiffance de les avoir. „ Et après en avoir enlevé quatre pour un feul de leurs Colleges en 1651. les fortes oppositions qu'ils trouverent dans les autres Provinces d'Allemagne, firent que ces Abaies devinrent plutôt des fepulchres, felon la parole de l'Ecriture, que des amorces de leur convoitife.

Men-

*Mensonges & fourberies des Jesuites pour
s'emparer d'une Abaie de Religieuses
Bernardines en Saxe.*

Nous venons de voir dans l'Histoire precedente, que l'Empereur Ferdinand I I. aiant resolu de tirer d'entre les mains des Protestans les Abaies qu'ils avoient occupées depuis le traité de Passau fait en 1552. il avoit ordonné par son Edit public du 6. Mars 1629. „ qu'elles seroient rendues aux „ Religieux des Ordres auxquels elles appartenoient par leur premiere fondation. „ L'Abé du Monastere de Césarée de l'Ordre de Cisteaux étant député par son General pour travailler à l'exécution de cet „ Edit de l'Empereur envoya l'Abé de Valenciennes, qui mena avec soi quatre Religieuses professes Bernardines, accompagnées de deux novices & d'une sœur converse, pour les mettre en possession de l'Abaie de VOLTIGERODE dans la basse Saxe. „ Et l'Evêque d'Osnabrug, l'un des Commissaires de l'Empereur, les y ayant établies par un de ses Officiers, elles y demeurèrent plusieurs mois, y faisant le service divin, & tous les autres exercices de „ la vie religieuse.

Mais les Jesuites aiant dessein d'enlever cette Abaie, aussibien que toutes celles de Religieuses que les heretiques devoient rendre, emploierent auprès de l'Empereur le credit de leur Pere Lamorman, qui se servit de deux insignes mensonges pour se la faire donner. Le premier fut „ que les Abez deputez des „ Ordres de S. Benoît & de Cisteaux leur „ avoient cédé volontairement toutes les A-
„ baies

„ baïes de filles , & quelques-unes d'hommes
 „ des moins celebres. *L'autre que l'Abaye de*
 „ Voltigerode, qui est proche de la ville
 „ Imperiale de Goslar, *ET OIT DESERTE,*
 „ ET QUE PERSONNE NE L'AVOIT REDEMÁN-
 „ DE'E ; & qu'elle seroit FORT COMMODE
 „ AUX PERES DE LA SOCIETE', qui vouloient
 „ faire un Novitiat dans cette ville: " où ils
 avoient déjà un College. Ce qui fut exprimé
 en propres termes *dans la Commission* qu'ils
 obtinrent. L'un & l'autre étoit une fausse-
 té signalée, puisqu'il y avoit déjà plusieurs
 mois que les Religieuses de Cistaux étoient
 en possession paisible de cette Abaye.

Mais comme les demons, selon un saint
 Docteur, prophetisent ce qu'ils veulent fai-
 re, ces bons Peres travaillerent aussitôt à
 rendre vrai ce qu'ils avoient dit faussement.
 Le premier moien qu'ils emploierent fut la
 fourberie: „ aiant persuadé à ces bonnes fil-
 „ les qu'elles n'étoient pas en seureté dans
 „ cette Abaye de la campagne: qu'elles
 „ étoient exposées aux courtes des soldats &
 „ aux violences de la guerre; & qu'il étoit
 „ à propos qu'elles la quittassent pour un
 „ tems; & qu'elles se retirassent à Goslar, où
 „ ils les firent recevoir dans le Monastere de
 „ Franquemberg au mois de Mars 1631.
 „ Mais quoique ces Religieuses, qu'ils
 „ avoient épouventées par cet artifice, en
 „ fussent sorties, elles y laisserent tous leurs
 „ meubles; tous leurs serviteurs, tous leurs
 „ bestiaux, & tout leur ménage."

Cette supercherie aiant si bien reussi aux
 Jesuites, ils firent bien-tôt voir à ces bonnes
 filles qu'il n'y avoit point d'autres courtes de
 soldats, ni d'autre violence qu'elles dûssent
 craindre, que la leur propre. „ Car peu
 „ de

pour envahir les Abaies en Allemagne. 239

„ de jours après, savoir le 29. du même
„ mois de Mars, le Provincial de la Compagnie,
„ nommé Herman Gauvinz, s'empara de l'Abaie, y laissant quelques Jesuites;
„ & contraignit par force les serviteurs des
„ Religieuses qu'elles y avoient laissez de lui
„ faire serment de fidelité, sans en avoir
„ rien signifié aux Superieurs de l'Ordre de
„ Cisteaux, ni à l'Abbé de Cesarée administrateur de ce Monastere.”

*Leur cruauté inouie à chasser par force ces filles
& leur Confesseur de cette Abaie.*

„ Mais ces filles, se voyant si malicieusement
„ trompées, trouverent moien de rentrer
„ secretement dans leur Abaie; & s'étant
„ mises dans le chœur d'en haut de l'Eglise,
„ elles y demeuroident nuit & jour, y celebrant
„ tout le service divin, les Jesuites
„ ocupant le reste des logemens. Ce retour
„ des filles facha ces bons Peres. Il n'y eut
„ rien qu'ils ne tenterent, soit par douceur,
„ soit par menaces, pour les en faire sortir;
„ & sans des paisannes heretiques, voisines
„ de cette Abaie, qui touchées de pitié leur
„ apportoient du lait en cachette, ils les auroient
„ fait mourir de faim. Mais, voyant qu'elles
„ demeuroident fermes, malgré tous ces mauvais
„ traitemens, ils resolerent de les en chasser
„ par violence. Et aiant fait venir des sergens & des
„ soldats le 12. d'Avril veille du Dimanche des
„ Rameaux, eux étant presens, & un de leurs
„ Novices faisant le principal personnage de
„ cette irreligieuse tragedie, par une temerité,
„ ou plutôt par une cruauté inouie parmi des
„ Religieux, ils arracherent par force de l'Eglise

„ glise même, en un tems si saint, des
 „ Vierges consacrées à Dieu, les enleverent
 „ parmi leurs gémissemens & leurs cris, avec
 „ le scandale de toute cette Province. Et ce
 „ Novice les traita si mal, que l'une d'elles,
 „ qui en ressentit plus la fureur que les au-
 „ tres, en demeura long-tems malade.”

Cette histoire est si surprenante, qu'on pourroit croire aisément que le P. Hay, qui la raporte, auroit usé de quelque exagération, si ce qu'il en dit n'étoit encore moins que ce qui est prouvé par des actes authentiques de justice, qu'il a inferez tout au long tant en alleman qu'en latin. Car voici le *procès verbal qui en fut fait, & envoyé à l'Official d'Osnabrug, où la plainte des Religieuses faite en alleman, est inserée en ces termes traduits en latin.*

„ Nous ne pouvons pas, étant de pauvres
 „ pupiles abandonnées, ne point élever nô-
 „ tre voix, pour nous plaindre de l'état mi-
 „ serable où nous a reduites l'étrange & cruel
 „ procédé que les Peres Jesuites ont exercé
 „ contre nous le soir du samedi veille des
 „ Rameaux. Car étant venus avec le sei-
 „ gneur Wildelag & deux sergens, qui sont
 „ les ministres ordinaires dont les Magistrats
 „ se servent pour prendre les voleurs & les
 „ scelerats, dans nôtre Abaïe de Voltigero-
 „ de, dans laquelle nous avons été établies
 „ par notre Pere spirituel l'Abé de Walhen-
 „ ried Commissaire subdelegué, conformé-
 „ ment à l'Edit de restitution de sa Majesté
 „ Imperiale, ils arriverent entre six & sept
 „ heures; & nous trouvant dans le chœur
 „ de l'Eglise, où nous faisons nos prières,
 „ ce Seigneur & les Jesuites nous parlerent
 „ fierement, & nous presserent de sortir.

„ Mais

„ Mais nous demeurâmes à genoux dans nos
„ chaires, & nous répondîmes, que nous
„ étions sous l'obéissance de notre saint Or-
„ dre, & qu'il ne nous étoit pas permis de
„ sortir de notre maison sans le commande-
„ ment de nos Supérieurs. Après cela moi
„ Religieuse Professe MARIE KOGEL, pre-
„ nant nos sieges avec mes deux mains, je
„ m'y attachai de toutes mes forces: mais
„ ces deux sergens & le Jesuite novice,
„ m'arrachant les mains par force, me pri-
„ rent, & le Jesuite me tint serrée de ses
„ deux bras par le milieu du corps; & ainsi
„ ils me portèrent en partie, & en partie
„ me traînerent, jusqu'au bout du chœur;
„ & comme je criois: VIOLENCE: JESUS,
„ VIOLENCE: JE CROI QUE VOUS ME TUE-
„ REZ: (car je ne pouvois plus respirer)
„ ils me tirèrent hors du chœur. Et ce fut
„ là que notre Confesseur étant arrivé, me
„ trouva couchée par terre, qui m'écriois
„ contre la violence qu'on me faisoit: mais
„ m'ayant fait relever de force, ils me mi-
„ rent dans une chaise pour m'emporter,
„ comme ils firent, me faisant faire tout le
„ tour de l'Abaie; & enfin me jetterent
„ hors de la closture, où marchant au mi-
„ lieu d'un champ étant entre ces deux ser-
„ gens, je fus menée par les bras comme
„ une larronneſſe & une méchante. Et, en
„ allant, aiant rencontré un chariot, je me
„ jettai à la rouë, d'où ils m'arracherent
„ avec tant de violence, que le lendemain
„ je me trouvai toute meurtrie par les bras,
„ & sentant une si grande douleur dans la
„ poitrine (sans parler de la frayeur & de
„ l'émotion que cette violence m'a causée)
„ que je ne ſcai pas si j'en releverai jamais.

L

Après

„ Après moi suivit la noble Vierge ANNE
 „ LUCIE DE DERNBACH , proche parente
 „ du Vice-chancelier de sa Majesté Impe-
 „ riale, laquelle ils enleverent de la même
 „ sorte, & avec la même violence, en pre-
 „ sence de notre Confesseur, qui eut beau
 „ reprocher au Pere Recteur des Jesuites
 „ qu'il n'auroit jamais crû qu'il fût capable
 „ de faire jouer une telle tragedie en un
 „ tems si sacré, & eut beau représenter à
 „ ces sçrgens qu'ils se souvinssent que c'é-
 „ toit la parente de Monsieur de Stralendorf
 „ Vicechancelier de l'Empire qu'ils traitoient
 „ de la sorte, il ne gagna rien par ses re-
 „ montrances; mais on l'enleva comme on
 „ m'avoit fait.

„ La troisième, propre sœur de la prece-
 „ dente, étoit ANNE SIDONIE DE DERN-
 „ BACH, à laquelle ils arracherent les mains
 „ des chaires du chœur avec la même vio-
 „ lence; & le Jesuite Novice la ferrant de
 „ ses deux bras par le milieu du corps l'en-
 „ traîna dehors, & la mit sur une chaise
 „ pour l'emporter: pendant quoi elle crioit
 „ au Jesuite, si c'étoit là leur reconnoissan-
 „ ce des grands biens que son cousin avoit
 „ faits à leur College de Fulde: que cette
 „ injure retomberoit sur Monsieur le Vice-
 „ chancelier de l'Empire. Mais elle parloit
 „ à des sourds. Ils firent le même traite-
 „ ment à deux autres Religieuses. Et nous
 „ pouvons assurer devant Dieu, & devant
 „ toute la Cour celeste, que ce que nous ve-
 „ nons de reciter est la pure verité.”

On ne peut entendre le recit d'une histo-
 re si pitoyable, sans être également touché
 de compassion envers des Religieuses de pie-
 té, & d'une naissance illustre, si cruellement
 trai-

traitées dans leur propre Monastere, & d'indignation contre les auteurs d'une si barbare violence. Mais elle paroitra encore plus honteuse, lorsque nous y aurons ajouté quelques autres circonstances, qui sont très fidèlement rapportées par le P. Hay, celebre Religieux Benedictin, en ces propres termes.

„ Autrefois, *dit-il*, dans la vieille loi, les
„ criminels qui s'enfuoient dans le temple,
„ lequel n'étoit purifié que par le sang des
„ boucs & des veaux, trouvoient leur sû-
„ reté dans cet azile, s'ils pouvoient pren-
„ dre la corne de l'autel. Et aujourd'hui
„ dans la loi nouvelle les Peres de la Socie-
„ té ne font point de conscience de se ser-
„ vir des sergens & des ministres de bour-
„ reaux pour s'emparer avec insolence des
„ temples dediez au Dieu vivant, confa-
„ crez par les redoutables mysteres de JE-
„ SUS-CHRIST, & d'en arracher par force
„ d'innocentes Religieuses. Quelle honte!
„ Quelle infamie! Le Reverend Pere David,
„ Prieur des Dominicains d'Alberstad, &
„ un Frere convers, nommé Ange, se
„ trouverent par rencontre à un spectacle
„ si triste, & si inoui: & ils reprocherent
„ avec tant de zele & tant de chaleur à ces
„ Jesuites l'enormité de cette action, qu'il
„ s'en falut peu que le Frere convers ne se
„ mît en devoir de les repousser. Mais les
„ Jesuites ne se contenterent pas de la vio-
„ lence qu'ils avoient faite aux Religieuses.
„ ils crurent qu'il leur étoit encore neces-
„ saire de chasser par force de cette même
„ Abaie leur Superieur & Confesseur, qui
„ étoit un Religieux de l'Abaie de Cefaree,
„ nommé le Pere Michel Gotz. Il revenoit
„ par rencontre de la ville de Brunsvic,

244 *Autres artifices & viol. des Jesuites,*

„ où il étoit allé requérir des calices appar-
 „ tenans à cette Abaie de filles. Et étant
 „ retourné assez tôt pour être le spectateur
 „ de cette tragedie, il en fut le dernier
 „ acteur. Car aiant reproché en face à ce
 „ Recteur des Jesuites l'indignité de l'ou-
 „ trage qu'il faisoit à ces saintes Vierges,
 „ parce qu'il ne vouloit pas s'en aller, selon
 „ que ces Peres le lui commandoient, &
 „ qu'il s'étoit retiré dans le cemetiere, com-
 „ me pour y chercher quelque sûreté par-
 „ mi les morts, on ordonna à deux soldats,
 „ qui faisoient difficulté de mettre les mains
 „ sur ce Prêtre, de jeter aux dèes à qui le
 „ chasseroit dehors. Cela aiant été fait,
 „ l'un d'eux le prit, & le jetta violemment
 „ hors de la porte du Monastere. Ce qui
 „ obligea un soldat Protestant de Mechel-
 „ bourg, touché de ce lamentable specta-
 „ cle, de dire avec indignation aux Jesui-
 „ tes: On ne souffriroit pas en notre pais,
 „ qu'on traitât ainsi nos Ministres. Voilà
 „ quelle fut la fin de L'ETABLISSEMENT CA-
 „ NONIQUE (comme l'appelle le Jesuite Cru-
 „ sius) des Peres de cette Societé dans l'A-
 „ baie de Voltigerode.

*Un Abé de l'Ordre de Cisteaux les en fait
 sortir honteusement, & y rétablit
 les Religieuses.*

Mais l'Abé de Cesarée administrateur de
 cette Abaie, qui avec l'autorité de l'Empe-
 reur y avoit rétabli les Filles selon l'Edit,
 aiant eu avis de cet horrible procedé, en
 écrivit en ces termes au P. Lamormann Je-
 suite, Confesseur du même Prince: " J'ai
 „ appris des choses qui sont pour moi tristes
 „ &

„ & funestes: l'évenement apprendra avec le
„ tems si elles seront utiles & avantageuses
„ pour ceux qui n'y ont regardé que leur
„ profit & leur avantage. Vous avez joué,
„ mes Peres, un jeu bien étrange dont je
„ vous envoie la relation, qui s'étant ren-
„ contré dans le tems de la Passion de Je-
„ sus-CHRIST nous en a malheureusement
„ représenté l'image & la forme. Mais il
„ s'y est trouvé deux différences bien éton-
„ nantes. L'une que ç'ont été des filles
„ qui ont représenté la personne de JESUS-
„ CHRIST: l'autre, que ceux qui prennent
„ le nom de Jesus, étant accompagnés de
„ leurs satellites, n'en ont pas joué le per-
„ sonnage; mais plutôt celui des Juifs qui
„ ont persécuté & entraîné ce Sauveur. O
„ Société de Jesus, est-ce là la société que
„ vous avez avec Jesus! Je conjure votre
„ paternelle Reverence par les entrailles de
„ la miséricorde du Redempteur, qu'elle
„ fasse rendre les Abaies dont sa Société
„ s'est emparée sous le prétexte d'une FAUS-
„ SE CESSION, de peur que les Anges de paix,
„ selon le langage de l'Ecriture, ne conti-
„ nuent toujours leurs gémissemens & leurs
„ larmes. Que si on ne fait cette restitu-
„ tion, nous ne manquerons pas de moiens
„ pour la faire faire. A Cesarée le 30. de
„ Mai 1631."

Et en effet, quelque pouvoir qu'eût ce
Jesuite sur l'esprit de l'Empereur, " l'Ordre
„ de Cisteaux aiant poursuivi près de sa Ma-
„ jesté Imperiale le retablissement de ces fil-
„ les dans leur Abaie, il l'obtint par un Ar-
„ rêt solennel, " & les Jesuites furent ob-
„ liguez d'en deloger honteusement, comme

n'y étans entrez que par *une intrusion violente* contre tout droit civil & canonique, & pour laquelle selon les Canons ils meritoient d'être exemplairement chatiez. Car les anciens Religieux de S. Benoît, de S. Bernard, & les autres, n'avoient besoin que de l'autorité de l'Empereur, pour être établis dans leurs propres Abaies; parce que c'étoit leur bien que les heretiques leur avoient ravi par violence, & dans lequel ils rentroient naturellement. Mais, outre que le don de cette Abaie, que les Jesuites prétendoient leur avoir été fait par l'Empereur, étoit nul en soi, pour être contraire à l'Edit, & n'avoir été obtenu que par une manifeste surprise, comme il a été déjà remarqué, les Jesuites eux-mêmes reconnoissoient par leurs livres, qu'il n'y avoit que le Pape qui put faire ces translations d'Abaies des anciens Ordres à leur Compagnie. Et cependant, quand on les pressoit de montrer que le Pape leur eût donné celle ci par quelque Rescrit ou quelque Bulle, n'en aiant aucun, ils répondoient par une illusion digne d'eux " que LE PAPE la
 „ leur avoit donnée PAR L'EMPEREUR:
 „ comme si, *dit le P. Hay*, le Pape avoit
 „ accoutumé d'accorder ces graces extraordinaires par des commissions seculieres des
 „ Empereurs, ou des Rois, & non par des
 „ Bulles ou des Brefs apostoliques.,,

Les Jesuites ne laisserent pas depuis de se vouloir emparer de diverses Abaies sous le specieux prétexte de la plus grande gloire de Dieu: mais la Noblesse catholique du Rhin en Wateravie se sentit obligée d'en faire des plaintes publiques au Pape Urbain

VIII. où ils se plaignent hautement de leur avarice. „ Nous voions, *disent ils*, très-
„ saint Pere, non sans grand étonnement,
„ que les Peres de la Société de Jesus par
„ diverses persuasions & flateries envers les
„ souverains Chefs & Princes de l'Empi-
„ re, outre leurs grandes richesses, se veu-
„ lent encore emparer des Abaies, des fon-
„ dations, & des Monasteres, principale-
„ ment de ceux des Vierges nobles & il-
„ lustres, sous divers prétextes de propa-
„ gation de la foi & de l'avancement du sa-
„ lut des ames. *Ils representoient en suite.*
„ Que dans ces lieux saints, que les Jesui-
„ res occupoient, on n'y voioit plus aucune
„ trace des anciennes fondations, ni des
„ œuvres de misericorde & de charité qui
„ s'y faisoient auparavant: que les Mona-
„ steres étant abandonnez perissoient peu à
„ peu contre les pieuses intentions de leurs
„ ancestres: que les bâtimens en tomboient
„ par terre: & qu'il n'y avoit que les biens
„ & les revenus qui en demeuraissent, pour
„ enrichir les Colleges des Jesuites des dé-
„ pouilles des anciens Ordres.”

Ainsi quelque vanité que ces Peres se donnaissent, & quelque mépris qu'ils fissent des monasteres de Religieuses, en disant ” que la virginité des filles consacrées à
„ Jesus-Christ est une virginité solitaire,
„ recluse, oisive, qui ne travaille que pour
„ son salut particulier; au lieu que la leur
„ est publique, agissante, préchant, ar-
„ dente du zele des ames, leur cupidité
& leur avarice n'en parurent que plus odieu-
ses, n'y ayant personne qui puisse souffrir
sans indignation, qu'ils aient une si haute

248 *Autres artifices & viol. des Jesuites, &c.*
presomption de leur Compagnie, qu'ils
osent prétendre que toute la Religion est
en danger de tomber par terre, si on ne
change en des fermes de leurs Colleges,
dont les dereglemens sont assez connus, les
demeures saintes des Vierges Religieuses,
dont les prieres continuelles sont si utiles à
l'Eglise & aux Roïumes.



HISTOR.

HISTOIRE CELEBRE

De l'énorme tromperie faite par le Recteur des Jesuites de Mets aux Religieuses Ursulines, dans la vente d'une maison pour leur nouvel établissement dans cette même ville: confirmée par l'Arrêt qui fut rendu sur cela au Parlement dudit Mets en l'an 1661. contenu ci-après.

O Û

*Se voient les équivoques, les mensonges,
le dol, & la fourberie, mis en pratique
par ce Recteur à l'égard de ces Reli-
gieuses, dont il étoit Directeur
spirituel & temporel.*

EXTRAIT DES REGISTRES

de Parlement.

Entre les Religieuses Professes & Convent des Ursulines de cette ville de Mets, autorisées par la Cour pour la poursuite de leurs droits, appellantes des saisies faites sur les biens & revenus dudit Monastere, les 24. & 27. Novembre, & 19. Janvier dernier, demanderesses en conversion d'appel en opposition, & en lettres en forme de rescision, & restitution par elles obtenues en Chancellerie le 29. Decembre aussi dernier, contre certain contrat de vente du 6. Septembre 1649. celui de ratification du 13. Decembre audit an, & tous autres actes qui s'en sont

L 5

en-

ensuivis d'une part. Et le Recteur du College des Jesuites de ladite ville, intimé & defendeur d'autre. Et encore entre Auguste de Montigny Bourgeois de Mets & consorts, parens plus proches des appellantes, demandeurs en Requête à fin d'intervention d'une part. Et ledit Recteur defendeur d'autre. Et encore Thomas le Blanc Provincial des Jesuites, aussi intervenant d'une part. Et lesdites Religieuses defendereselles d'autre, sans que les qualitez puissent nuire ni prejudicier aux parties.

COURCOL pour les appellantes & demandereselles a dit qu'il s'agissoit d'un contrat de vente d'une maison située en cette ville de Mets, passé par le Pere Forget, lors Recteur des Jesuites de ladite Ville, au profit des Religieuses Ursulines de Mascon, stipulantes pour un nouvel établissement de Religieuses du même Ordre, qui devoit être fait audit Mets. Que les qualitez des parties faisoient d'abord la decision de la cause, étant certain que les Religieuses qui étoient venues de Mascon pour le nouvel établissement de ce Monastere, n'étoient pas de la Communauté ni Religieuses de ce Monastere, parce que suivant les Constitutions de l'Ordre, celles qui n'avoient point fait Profession pour le nouveau Monastere demeuroient toujours Professes du Monastere d'où elles étoient sorties, y pouvoient retourner, y pouvoient être rappellées, & les Religieuses du nouveau Monastere n'étoient pas obligées de les retenir. Qu'ainsi ce Monastere de sainte Ursule de Mets, ni la Communauté d'icelui n'avoit commencé que du jour que la premiere des appellantes avoit fait Profession, & la Communauté n'avoit point été accomplie

plie que lorsqu'elles avoient été trois Professes. Que de là resultoient deux consequences infailibles & decisives: l'une que les appellantes, qui composoient le veritable Monastere, n'ayant point parlé au contrât ni ratifié icelui, l'intimé n'avoit point d'action contre elles ni d'hypothèque sur leurs dotes: l'autre que l'on ne sauroit les considerer que comme des mineurs, qui peuvent toujours être relevez de ce qu'ils pourroient avoir fait à leur prejudice: & qu'elles étoient toujours restituables à cause de la lésion enormissime qui s'y rencontroit: Que pareille difficulté avoit été jugée pour les Jesuites mêmes d'Autun & de Bourg en Bresse, comme il se voioit par un Arrêt du Parlement de Dijon de l'an 1632. & par un Jugement du Presidial de Bourg en Bresse, par lesquels les Jesuites avoient été relevez des acquisitions par eux faites, à cause de la lésion du tiers: Ici qu'il y avoit lésion de plus des deux tiers; car en 1627. cette maison avec une autre joignant icelle dite Duponcé n'avoit été achetée que vingt sept mille francs Messins: Qu'en 1642. les Jesuites par un échange ne l'estimerent que trente mille francs avec toutes les meliorations & bâtimens qu'ils y avoient faits après y en avoir demoli de très-considerables: Qu'en 1646. ils ne la laisserent à loier qu'à quatre cens cinquante francs Messins par an: Qu'en 1649. ils l'ôtirirent à des Religieuses & à une personne de condition pour vingt sept mille francs même monnoie; ce qui fut refusé, parce qu'elle ne les valoit pas, & neanmoins en la même année 1649. le Pere Forget Recteur, après avoir été en plusieurs villes du Roiaume, s'étant adressé aux Ursulines de Mâcon, il les surprit par

plusieurs fuppositions, & leur vendit cette maifon trente mille livres Tournouifes argent courfable en France, qui font quatre vingts mille francs Meffins, donc leſion de plus des deux tiers: Qu'outre la leſion ce contrât ne pouvoit ſubſiſter à cauſe du dol, de la fraude, de l'artifice, de la ſupercherie & même des fuppositions qui y avoient donné lieu; ce qui ſe juſtifioit par un écrit du Pere Forget, qu'il qualifioit *Avis importants*, où il avoit décrit cette maifon, tant en ſa ſituation que conſiſtance, avec pluſieurs ſuppositions & déguifemens, où il promettoit auſſi pluſieurs avantages qui n'avoient jamais été & ne ſeroient jamais, pour auſquels donner plus de creance il écrivit & fit écrire grand nombre de lettres, tant auſdites Religieuſes Urſulines qu'au feu ſieur Evêque de Maſcon: & non content de ce, il avoit vendu la maifon ſuivant le plan & modele tant du corps de logis que du frontiſpice, ſignez de lui, qui s'étoient trouvez faux par la viſite & comparaiſon faite de la maifon avec ces modeles. Qu'il l'avoit vendue en bon état, ſuivant une viſite par lui portée audit Maſcon qui s'étoit encore trouvée fauſſe: qu'il l'avoit auſſi vendue toute baſtie à la reguliere, & propre à des Religieuſes, n'y aiant, diſoit-il, rien à faire que des grilles & des parloirs, & neanmoins il n'y avoit aucun lieu regulier qu'un dortoir où l'on ne pouvoit habiter, à cauſe de l'infection & puanteur de la riviere de Seille & des latrines publiques: Qu'il n'y avoit point d'Egliſe ni de place pour en bâtir, point de Cemetiere, point de Cloître: Qu'il ſuppoſa que d'autres Religieuſes la vouloient acheter; ce qui n'étoit pas: Que les Religieuſes de Maſcon, envoïées pour donner
l'eſprit

l'esprit de la Religion & de leur Institut aux filles de ce nouveau Monastere, aiant été accompagnées de deux personnes de condition qui venoient à Metz pour voir si on n'avoit pas été trompé en l'achat de cette maison, le Pere Forget leur fit croire étant à Chaumont que les chemins étoient si dangereux, qu'il y alloit de leur vie; ce qui les fit retourner à Mascon, comme il se voioit par une lettre du Pere Forget, & néanmoins dès le lendemain le même Pere Forget avoit écrit une autre lettre où il disoit tout le contraire de la premiere: Qu'enfin il y avoit eu tant de dol & de fraude, qu'il se voyoit que le Pere Forget voulant faire croire aux Religieuses de Mascon que cette Maison leur coûtoit plus à eux Jésuites qu'il ne la vendoit, il leur supposa que le decret d'adjudication leur en avoit été fait moyennant vingt-deux mille trois cens livres, sans ajouter Messines, & puis supposant encore des quittances des ouvriers, il leur fit croire qu'il y avoit des meliorations & bâtimens pour plus de quinze mille livres tournois; ce qui n'étoit pas, sous respect, car toutes ces meliorations compensées avec les bâtimens qu'ils avoient ruinez ne valoient pas deux mille cinq cens livres tournois. Aussi le Pere Forget craignant que les Religieuses étant ici ne découvrirent la supposition des livres Messines, il stipula adroitement par le contrat de vente qu'ils ne mettroient es mains de celles qui achetoient, les titres de leurs acquisitions de cette maison, qu'après qu'ils seroient entièrement payez du prix: Qu'on ne pouvoit pas objecter aux appellantes le laps de dix ans, parce que leur Communauté n'avoit commencé que depuis cinq à six ans: Que-

par une piece, communiquée même par l'intimé, il se voioit que les Religieuses de Mascon qui restoient ici s'étoient toujours plaintes au Recteur des Jesuites de la supercherie que l'on leur avoit faite: Que cela étoit soigneusement caché à celles qui entroient en ce Monastere; Que le Recteur des Jesuites étoit de l'intelligence pour decouvrir celles qui vouloient faire profession en leur celant ce contrat: Que la pretendue ratification du 13. Decembre 1649. faite par les Religieuses de Mascon envoyées ici ne pouvoit nuire ni prejudicier aux appellantes qui n'y avoient été ni vuës ni trouvées, & qui jamais ne l'avoient agréé ni ratifié: Que d'ailleurs cette pretendue ratification avoit été dressée & extorquée par le Pere Forget, qui étoit le Directeur spirituel & temporel desdites Religieuses venues de Mascon: Que la lecture d'icelle faisoit voir qu'il l'avoit digérée & compilée à sa mode: Qu'elle étoit visiblement faussée en toutes enonciations, & partant qu'elle ne pouvoit valider un contrat déjà de soi nul & frauduleux: Que même ce contrat de vente n'obligeoit pas les appellantes, puisqu'elles n'y avoient pas parlé, n'étant pas permis à une personne de stipuler pour un tiers: Qu'ainsi les lettres de restitution n'étoient pas même necessaires pour les appellantes, néanmoins que pour surabondance de bon droit elles en avoient pris, afin que l'on ne pût pas objecter aucun acte qu'elles aient pu faire: Que l'intimé ayant déjà reçu dix-huit mille livres Tournoisés, c'étoit beaucoup plus que la maison ne valoit. C'est pourquoi il a conclu à ce qu'ayant égard ausdites lettres, & icelles enterinant, les parties fussent remises

au

au même état qu'elles étoient auparavant les contrats des 6. Septembre & 13. Decembre 1649. ce faisant l'intimé condamné de rendre & restituer les dix-huit mille livres par lui touchées, sous les offres que font les appellantes d'abandonner ladite maison, & convertissant leur appel en opposition, les saisies faites à la requeste de l'intimé déclarées nulles, injurieuses & tortionnaires: mainlevée faite d'icelles avec dépens, dommages & intérêts.

DUCLOS pour les intervenans, peres, meres & parens plus proches des Religieuses, a dit qu'on ne devoit pas trouver étrange que ses parties interviennent en cette cause, puisqu'il ne s'agissoit pas de moins que de la destruction de tout un Monastere, & de faire perir de faim leur filles Religieuses: Que le défendeur, ou le Pere Forget qui l'a précédé en sa charge, aiant surpris par un contrat frauduleux les Religieuses de sainte Ursule de Mascon, avoit eu cette adresse de tenir ce contrat secret pendant dix ou douze années, tant parce qu'il apprehendoit les lettres de rescision, qu'à cause qu'il vouloit acquerir des hypotheques suffisantes pour la sûreté de sa dette par les dotes qui de tems en tems seroient apportées par les nouvelles Religieuses dans ce Monastere, & même avoit publié que les huit Religieuses qui étoient venues de Mascon pour etabir le Monastere, avoient eu cette maison pour leurs dotes: Que le défendeur enfin avoit fait proceder par saisies sur tous les revenus de ces Religieuses, & même avoit fait saisir les rentes & pensions des Novices & des Pensionnaires pour tirer paiement d'une somme de douze mille livres, qu'il

qu'il prétendoit lui être encore due pour
 reste du prix de la maison de question, &
 neuf années d'arserages: Que par cette ri-
 gueur imprevue il reduisoit ces Religieuses
 à la nécessité, ou de mendier contre les Re-
 gles de leur institut & la permission qu'on
 leur avoit accordée de s'établir à Mets, ou
 de retomber sur les bras de leurs parens: Que
 les dotes des Religieuses étoient sacrées &
 ne tomboient point dans le commerce: Que
 l'usage n'en avoit été toléré dans l'Eglise que
 pour les seuls alimens des Religieuses: Que
 les deniers n'en pouvoient être divertis pour
 le payement des dettes, bien moins pour
 dettes secretes & frauduleuses comme celle-
 ci: Que néanmoins il se trouvoit que par le
 contrat de vente de ladite maison le Pere For-
 get avoit osé stipuler une hypothèque parti-
 culiere pour seureté de son dû sur les dotes
 des Religieuses qui feroient profession dans
 ce Monastere, & ainsi les dotes des Religieu-
 ses étoient aliénées long-tems avant leur Pro-
 fession; ce qui ne pouvoit passer que pour
 simonie: Que les deniers de ces dotes, aiant
 été stipulez pour alimens, ne pouvoient être
 saisis pour la dette du defendeur: Qu'au fond
 les nouvelles Religieuses, qui seules compo-
 soient le Monastere, n'avoient jamais signé
 aucun des contrats dont on se servoit, au
 contraire on les leur avoit toujours tenu se-
 crets, c'est pourquoi elles étoient en pleine
 liberté de les accepter ou non: Que les Re-
 ligieuses de Mascon avoient été en cela sur-
 prises si grossièrement, qu'il s'y trouvoit une
 lésion très enorme: Que les parties avoient
 un notable intérêt que leurs filles Religieuses
 ne demeurassent pas plus long tems en un
 lieu infect & mal sain: Partant conclusoit à

ce qu'ayant égard à leur intervention il plût à la Cour adjuger aux appellantes & demanderesse leurs fins & conclusions.

LE FEVRE pour le Recteur des Jesuites a dit qu'il ne pouvoit reconnoître les appelantes pour ses parties : Qu'elles n'avoient point de qualité pour agir : Qu'étant Religieuses Professes du Monastere de S. Ursule dudit Mets, elles ne pouvoient être en jugement qu'avec la Superieure, les particuliers qui composoient le corps ne pouvant rien sans leur chef : Que tout le Convent devoit être en cause, ou toute audience déniée aux Religieuses particulieres, dont le procedé étoit si injuste, qu'elles étoient abandonnées de leur Superieure : Qu'encore que ledit contrat eût été passé par des Ursulines de Mascon qui n'étoient pas professes du Monastere de Mets, il étoit néanmoins valable, étant passé pour & au profit du Monastere qui devoit s'établir à Mets : Que les nouveaux établissemens ne se faisoient pas autrement, & que si tel contrat n'obligeoit pas les maisons nouvellement établies & les Religieuses qui y faisoient profession, les vendeurs y seroient toujours trompez, qu'ils donneroient leurs biens, & ne seroient point assurez d'en recevoir le prix : Que la Communauté du Monastere de Mets avoit commencé du jour de la Closture faite par les premieres Religieuses envoyées de Mascon, & avoient continué & pris accroissement par la Profession des nouvelles reçues : Que bien que les nouvelles Professes ne fussent point denommées dans ledit contrat, & ne l'eussent ratifié, elles ne laissoient pas d'y être obligées, comme on voioit que les nouveaux Religieux d'une Maison monastique étoient tenus d'acquitter

quitter les dettes de leurs predeceffeurs Religieux de la même maifon : Que les dotes defdites nouvelles Religieufes étant acquifes au Convent , étoient dès lors affectées à l'acquit des dettes privilégiées comme étoit le prix de ladite maifon qui faifoit leur habitation & partie de leurs alimens : Que la minorité par elles alleguée ne leur pouvoit de rien fervir , parce que l'achat aiant été fait avec toutes formalitez requifes & par l'autorité & confeil des Superieures de celles qui avoient contracté , le contrat devoit fubfifter , autrement perfonne ne voudroit contracter pour de femblables établiflemens , ni avec des perfonnes Religieufes : Que le defir d'un objet venoit aufli bien par les oreilles que par les yeux , & qu'ainfi il n'étoit pas neceffaire que l'acheteur vît la chofe qu'il vouloit acheter , mais qu'il fuffifoit qu'il en connût l'état & le merite par le rapport d'autrui : Qu'il n'y avoit eu aucun dol , fraude , furprife , ni fupcherie de la part du Pere Forget qui n'avoit rien mis dans fes **AVIS IMPORTANS** touchant la description de cette maifon qui ne fût véritable : Que les plans & modeles par lui donnez de ladite maifon étoient conformes à la verité , fi on mefuroit les lieux au pied de Mets . fuivant la coûtume du païs où lefdits plans ont été dreflez : Que les Religieufes avoient eu la liberté de la faire vifiter avant qu'en prendre poffeffion : Qu'elles l'avoient reconnue pendant fix femaines , en avoient ratifié le contrat , & déclaré qu'elle étoit conforme au plan qui leur avoit été mis es mains par le Pere Forget en la ville de Mafcon , même qu'elles l'avoient trouvée plus belle & plus commode pour la regularité & pour les fon-
ctions

Etions de leur Institut, qu'elles ne se l'étoient figurée lors de l'achat : Que si le Pere Forget avoit été directeur spirituel & temporel desdites Religieuses, c'étoit une grace extraordinaire qu'elles avoient reçue de lui qui meritoit une autre réconnoissance, & dont elles ne pouvoient se prévaloir contre leur ratification, autrement ceux qui se mêloient de leur direction, & qui avoient soin de leur temporel & de leurs affaires, ne pourroient contracter avec elles : Que l'intervention des peres & des parens étoit mendicée & inutile ; pourquoi il concluoit à ce que sans y avoir égard les appellantes & opposantes fussent deboutées de leurs lettres & opposition, & condamnées aux dépens.

Où aussi JOLY pour le Procureur General du Roi, qui a dit que l'affaire qui se presentoit à juger étoit de grande importance, tant par la consideration des parties qui contestoient, que par la raison du fond : Que ce qui avoit saisi la Cour étoit un appel interjeté par les nouvelles Professes de Sainte Ursule de Mets des saisies faites à la requête des Jesuites sur les biens qui leur avoient été donnez par leurs parens pour leurs dotes & alimens : & comme la cause de la saisie étoit un contrat passé en 1649. avec les Ursulines de Mâcon, dont elles n'avoient eu jusques alors aucune connoissance, elles avoient été obligées d'obtenir des lettres de rescision contre ce contrat, pour le faire declarer nul à raison de la lésion d'outre moitié de juste prix, dol personnel de la part du Pere Forget qui avoit fait la vente, minorité de la part des impetrantes : Mais, comme on avoit fait une question dans la cause touchant la qualité des demanderesses, qu'on.

qu'on fôutenôit n'être parties capables de plaider, n'étant point affiftées de leur fupérieure, qu'il étoit préalable d'établir leur qualité, & qu'il n'eftimoit pas que cette objection fût confiderable, parce que les appellantes étoient les feules interreffées dans le differend qui fe prefentoit à juger, tant parce que, fi la prétention des Jéfuites avoit lieu, elles feroient reduites à la mendicité, & contraintes de fe voir privées des chofes données pour leurs dotes & alimens, fans avoir jamais contracté ni même connu les Jéfuites pour leurs creanciers; mais qu'à l'égard de la fupérieure & des autres Religieufes, qui reftoient des huit qui étoient venues de Mafcon pour faire l'établiffement nouveau, elles feroient toujours bien reçues à retourner au Convent de leur Profeflion dont elles étoient toujours cenfées faire partie, fuivant les regles & constitutions de leur Ordre: Que ce qui levoit tout l'obftacle qu'on pouvoit former fur ce point étoit que dans toutes les Communautéz, tant feculieres que regulieres, depuis qu'il fe paffoit quelque chofe de prejudiciable ou de contraire aux Canons, Ordonnances & Arrêts, il n'y avoit point de particulier dans le corps qui ne fût bien fondé à appeller comme d'abus, & qu'il n'étoit nul befoin pour cela d'être affifté de fon chef, puifque fort fouvent dans ces rencontres il étoit la partie formelle. Après avoir établi la qualité des appellantes, & expliqué fommairement le fait de la caufe & les raifons des parties pour appuyer leurs prétentions, a dit qu'il eût bien fouhaité qu'une affaire de cette qualité n'eût point paru dans le public, & que les parties fe fuflent portées
d'elles-

d'elles-mêmes à se faire justice les uns aux autres: Qu'il étoit fâcheux de voir que des personnes, qui faisoient profession d'une vie plus parfaite que les autres, se portassent à rompre ce lien sacré de l'union sainte qui devoit se rencontrer dans les moins fervens d'entre les Chrétiens: Qu'il falloit tâcher par une recherche exacte d'empêcher que la justice & l'équité ne fussent plus long-tems dans l'oppression & dans l'incertitude de leur état: Que pour cet effet il falloit examiner s'il y avoit lésion d'outre moitié de juste prix, s'il y avoit dol ou surprise, si la minorité se rencontroit dans les personnes des appelantes, & enfin de quelle considération pouvoit être le contrât dont étoit question. Pour établir la lésion a dit que la maison avoit été achetée par decret par les Jezuïtes vingt-deux mille trois cens livres Messines, dont chacune livre valant vingt gros, qui font douze sols six deniers tournois, faisoit treize mille neuf cens trente-sept livres dix sols Tournois: Que les Jezuïtes avoient assuré aux Ursulines, tant par lettres que par des AVIS qualifiez IMPORTANS, que la maison avec les ameliorations leur revenoit à trente mille livres, sans ajouter Messines: Que pour ce qui étoit des reparations ou ameliorations, on n'en rapportoit aucun marché ni quittance des ouvriers qui avoient travaillé, & qu'ainsi il étoit vrai de dire, ou qu'il n'y en avoit point eu, ou qu'elles étoient de si petite considération qu'on n'osoit pas en faire voir la juste valeur: Qu'il étoit vrai que les Jezuïtes ne demeuroident pas d'accord de l'évaluation des livres Messines avec les livres Tournoises, mais qu'il sembloit qu'ils avoient voulu par ce moyen répandre de l'obscurité dans l'affaire pour empêcher qu'elle

qu'elle ne fût jugée à l'audience: Qu'enfin selon le calcul même des defendeurs en lettres les ving-deux milles trois cens livres Messines n'étoient évaluées à gueres plus de seize mille livres Tournaises; ce qui étoit toujours une lésion très énorme & fort approchante de la moitié du juste prix: Pour ce qui regardoit le dol & la fraude, qu'on avoit fait voir que le Pere Forget avoit grande autorité sur l'esprit des Ursulines, qui avoient entierement confiance en ses paroles & en ses écrits, & qu'ainsi il ne falloit pas s'étonner si elles donnerent si facilement trente mille livres Tournaises d'une maison qu'il assuroit lui revenir à ce prix; ce qu'il offroit de justifier en mettant papier sur table, mais qu'il ne leur parla jamais de livres Messines, ce qui fit l'équivoque qui a fait tomber les Ursulines dans le piège: Qu'au lieu de faire voir les contrats & quittances il stipula lors de la vente qu'après le paiement du prix de la maison il mettroit entre les mains des Religieuses les extraits de tous contrats & documens, qu'il avoit concernans ladite maison: De plus qu'elles n'avoient jamais vu ni personne de leur part cette maison, & qu'on leur avoit fourni un plan qui ne se rapportoit pas à la maison, puisqu'il étoit plus beau & plus logeable pour le bâtiment & d'une plus grande etendue, se trouvant de soixante & seize toises deux pieds trois pouces au dela de ce qu'elle contenoit en effet; ainsi qu'il paroïsoit par le dernier Procès verbal de la visite qui en avoit été faite de l'ordonnance de la Cour: Qu'à la verité les Jesuites, pour se defendre de cette objection qui rendoit le contrat nul, puisqu'il y avoit erreur dans la substance qui lui avoit servi de matiere, voulurent

rent d'abord s'inscrire en faux contre ledit plan, mais comme il étoit signé en deux endroits du Pere Forget, ils s'aviserent de dire que l'échelle avoit été ajoutée & que ce n'étoit point l'ordre de mettre des échelles dans les desseins d'architecture: Qu'enfin ils se renfermerent dans la seule defenſe de dire que la toise de l'échelle ne devoit point être prise mesure de Roi, ainsi qu'il avoit été fait, mais mesure du pûis; ce qui cauſoit encore une plus grande erreur, parce que la toise de Mets est près de deux-pieds & demi plus grande que celle de Roi: Qu'il étoit bien vrai que pour le pied il étoit plus petit que celui de France, mais aussi qu'elle en contenoit dix, & que celle de France n'en contenoit que six: Que pour ce qui regardoit la minorité elle ne recevoit point de difficulté, puisqu'on prétendoit que les Religieuses nouvelles Professes l'étoient non seulement par leur âge, mais encore par leur qualité de Religieuses & de membre de Communauté qui est toujours considérée comme mineure: Qu'à toutes ces raisons les Peres Jesuites opposoient la prescription de douze ans, & qu'il étoit inoui de dire qu'un acquereur eût été jamais reçu à proposer la lésion pour se faire restituer; mais pour ce qui regardoit la prescription on ne la pouvoit pas établir contre les nouvelles Professes, parce qu'elles ne pouvoient point être censées avoir fait Communauté qu'elles n'eussent été jusques au nombre de trois suivant la loi *Neratius* au *D. de verb. signif.* Que même on pouvoit dire qu'elle n'étoit pas encore commencée d'un moment, puisqu'elles n'avoient aucune administration des affaires de la maison, ainsi qu'il paroissoit par une lettre produite par les

Je.

Jesuites, qui étoit écrite par leur supérieure au Pere Forget, par laquelle elle lui disoit qu'elle avoit toutes les peines du monde à cacher aux nouvelles Religieuses l'état de la maison, & qu'elle craignoit que cela ne leur fît perdre l'esprit de leur vocation: Qu'à l'égard de la restitution, elle pourroit recevoir de la difficulté s'il ne s'agissoit que d'une acquisition faite par un majeur, mais quant au mineur qu'il suffisoit qu'il fût lezé pour être restitué: Que les Jesuites même l'avoient été dans une acquisition qu'ils avoient faite, ainsi qu'il avoit été observé par l'Avocat des demanderesses, quoi que la lesion ne fût que du tiers: Qu'on opposoit pour dernier moyen de la part des Jesuites la ratification du contrat fait cinq ou six jours après leur closture, mais que cet acte n'étoit d'aucune consideration, parce que c'étoit un acte signé à la grille par impression: Que les termes qu'il contenoit le rendoient suspect, puisqu'au lieu de ratifier purement & simplement on avoit fait faire un éloge de cette maison aux Religieuses, qui disoient par une induction visible qu'elles l'avoient trouvée beaucoup plus belle & plus commode qu'elles ne s'étoient imaginé, quoique dans la verité elle soit bien moins commode & spacieuse qu'elle ne doit être, par ce plan: mais, quand cet acte seroit dans la meilleure forme, on pouvoit dire qu'il n'obligeoit aucunement les nouvelles Religieuses, puisqu'il n'y en avoit encore aucune de reçue lorsqu'il fut passé, & qu'elles n'avoient ratifié aucun acte depuis: Qu'enfin la dernière observation qui étoit à faire étoit de considerer la validité du contrat, qu'on pouvoit dire être absolument nul,

puis-

puisque par icelui personne ne se trouvoit obligé, non les Religieuses de Mascon qui l'avoient passé, puisque même par une clause expresse elles avoient stipulé qu'elles ne pourroient être tenues en aucune façon du principal & intérêt des sommes qui pourroient être dues en conséquence dudit contrat: non les nouvelles Professes, qui n'avoient point parlé au contrat, & n'avoient rien ratifié depuis, ainsi qu'elles étoient *integri status*: Qu'elles n'étoient obligées ni personnellement ni hypothécairement: Quo si on vouloit dire que les Religieuses de Mascon avoient obligé les dotes des nouvelles Professes, c'étoit inutilement, puisque c'étoit *res inter alios acta, qua tertio nocere non potest*: Ainsi qu'on pouvoit remarquer une lésion enorme dans ce contrat, une surprise considérable, une minorité bien constante, contre laquelle on n'avoit pû prescrire, & trois nullitez dont deux pouvoient être tirées de la différence du plan avec la maison: la première à raison de l'erreur qui se rencontroit en la substance de la chose vendue, l'autre tirée du défaut d'avoir pû contracter, puisque la permission & autorisation de Monsieur l'Evêque de Mascon étoit appuyée sur la conformité du plan avec la maison, & pour la troisième nullité elle se pouvoit prendre du contrat même qui étoit nul en soi, puisqu'il n'obligeoit valablement personne à son exécution. C'est pourquoi il étoit y avoir lieu de recevoir les parens intervenans en la cause; faisant droit sur leur intervention, ensemble sur les lettres de rescision, & icelles enterinant, déclarer le contrat dont il s'agissoit nul & de nul effet, &

266 *Arrêt contre les Jésuites de Metz*

en conséquence remettre les parties en tel état qu'elles étoient auparavant le contrat de 1649. convertir l'appel en opposition, & y faisant droit faire main levée aux demanderessees des choses saisies. Oûi derechef COURCOL pour les Religieuses, qui a demandé congé contre le Provincial des Jésuites, & pour le profit que l'Arrêt qui interviendroit fût déclaré commun avec lui.

LA COUR aiant égard aux lettres, & icelles enterinant, a remis & remet les parties en même état qu'elles étoient auparavant le contrat dont est question, si mieux n'aiment les Jésuites se contenter pour tout le prix de la maison de dix-huit mille livres; ce qu'ils seront tenus opter dans un mois. A reçu & reçoit les parens des Religieuses intervenans; aiant égard à leur intervention, a converti l'appel en opposition, & y faisant droit a fait mainlevée aux demanderessees des choses saisies, sans dépens; a donné congé contre le Provincial des Jésuites & pour le profit déclaré le présent Arrêt commun avec lui. Fait à Metz en Parlement le Mardi 10. Mai 1661.

Signé;

BOUCHARD.

EX.

E X T R A I T

De la transaction entre les R. R. Peres Jesuites d'une part & les Religieuses Ursulines de Mets & de Mascon d'autre.

PAr devant les Notaires Royaux établis à Mets & y residents soussignez, furent presens en personnes Sieur Nicolas Boul-lioud Conseiller du Roi, Greffier en chef civil & criminel du Parlement de Mets, au nom & comme fondé en procuration des Superieure & Religieuses du convent Ste Ursule de Mascon. Et R. P. François Mathias Recteur du college de la compagnie de Jesus établie à Mets, & P. Christophe de Rodez Procureur dudit College d'autre part & encore les Reverendes Dames Superieure & Religieuses du convent de Ste Ursule de Mets comparants par Reverendes Meres Marquise de St. Joseph Superieure, Marie de St. Ignace assistante, Marie de Jesus Zélatrice, Madelaine de St. Jean depositaire, Marguerite de St. Alexis, Louise du St. Esprit, & Marie de Ste Thereze toutes Religieuses professes conseilleres & officieres dudit monastere assemblées capitulairement au son de la cloche, à la maniere acoutumée, disant lesdites parties sçavoir le Sieur Boul-lioud audit nom, que lesdites Religieuses de Mascon, &c.

Et par lesdites Dames Superieure & Religieuses de Mets que leurs sœurs du convent de Mascon ne pouvoient ignorer, qu'au mois de Novembre 1660. les P. P. Jesuites aiant fait saisir réellement tous les biens des Ursules de Mets faute de paiement des in-

terets des douze mille livres à eux n'étant dûe de celle de 30. mille livres portée par le contrat d'acquisition, lesdites Ursules de Mets furent obligées d'interjetter appel desdites saisies, & incidemment de se pourvoir par lettres en forme de rescision contre ledit contrat, fondées sur la lésion énormissime & autres moyens de droit sur lesquels aiant plaidé avec lesdits Peres Jesuites, arrêt seroit intervenu au Parlement de Mets le dix Mai 1661. par lequel aiant égard auxdites lettres, les parties auroient été mises en même état qu'elles étoient avant ledit contrat d'acquisition, si mieux n'auroient lesdits P. P. Jesuites se contenter pour tout le prix de la maison de 18. mille livres, ce qu'ils seroient tenu opter dans un mois & quoique cet arrêt fût avantageux aux P. P. Jesuites, parceque la maison par eux vendue ne valloit pour lors plus de huit à dix mille livres, néanmoins ils se seroient pourvus au Conseil en cassation de l'arrêt du Parlement de Mets, où ils auroient fait assigner lesdites Ursules de Mets, lesquelles pensant se redimer de procez avoient fait signifier auxdites P. P. Jesuites par acte du 4. Juillet 1661. qu'elles leur abandonnoient ladite maison à la charge de leur rendre lesdites 18. mille livres qu'ils en avoient reçus. Mais lesdits P. P. Jesuites n'aient point accepté cet abandonnement, au contraire aiant continué leurs poursuites au Conseil, lesdites Religieuses de Mets auroient été contraintes d'envoyer deux de leurs sœurs à Paris à la suite du Conseil pour y faire juger l'instance. Ce qui leur auroit causé des frais très considerables. Et dans la suite ce procez auroit ruiné leur convent, *Si dans le même*

même tems elles n'avoient trouvé heureusement à renouveler leur établissement dans une autre maison de cette ville, de laquelle elles prirent possession par le moien & bienfait de Mr. de Loynes President à Mortier audit Parlement de Mets, après quoi les Ursules de Mets firent signifier à leurs sœurs de Mascon par acte du 8. Avril 1664. qu'elles eussent à faire profit de ladite maison acquise des P. P. Jesuites, & à la louer si bon leur sembloit, avec declaration, qu'elles étoient établies dans une autre maison, & qu'elles pretendoient compenser les loyers de ladite maison dont elles avoient joui, avec les pensions de leurs sœurs envoyées de Mascon, sauf ausdites Religieuses de Mascon de se pourvoir contre leuidits P. P. Jesuites. Auquel acte leuidites Religieuses de Mascon n'ayant point fait de reponse, ni moins encore de poursuite de leur part pour faire juger l'instance du Conseil, la chose seroit demeurée en cet état, & la maison comme abandonnée, depuis l'an 1663. que leuidites Ursules de Mets la quitterent, jusques à maintenant, pendant lequel tems elle seroit beaucoup diminuée faute de reparations & les loyers en aiant été publiés par autorité du baillage de Mets, ils avoient seulement été ajugés à mille francs Messins à un particulier, qui même avoit eu de la peine à trouver des locataires. Cependant comme leuidites Ursules de Mets avoient interêt en leur particulier de se faire payer sur ladite maison de la somme de deux mille livres que leuidits P. P. Jesuites avoient touché sur & tant moins du prix d'icelle, de la dote d'une de leurs Religieuses, elles auroient par l'avis dudit Sieur President de Loynes leur

bienfaiteur, & par l'entremise de feu M. le President de Bretagne & autres personnes de considération, fait une transaction sousseignée privé au mois de Septembre 1667. avec lesdits P. P. Jésuites par laquelle il auroit été convenu, que des premiers deniers qui proviendroient de la Vente de ladite maison, il en seroit payé aux P. P. Jésuites la somme de trois mille livres preferablement aux Religieuses de Metz, & ou ladite maison ne seroit vendue que douze mille livres, elles se contenteroient de celle de mille livres faisant moitié de la dote à elles due. *En execution de laquelle transaction dont la minute auroit été déposée* ès mains de Monsieur l'Abé Bossuet à présent nommé à l'Evêché de Condom, *elles auroient de concert avec lesdites P. P. Jésuites fait rendre un arrêt au Conseil Privé du Roi le 22. Octobre de ladite année 1667. par lequel les moyens de l'assignation, auroient été convertis en moyens de requête civile, & pour y faire droit les parties renvoyées au Parlement de Metz, où lesdites Religieuses de Mascon pouvoient plaider si bon leur sembloit pour être payées de leur somme principale de quinze mille livres & intérêt sur ladite maison acquise des P. P. Jésuites qui étoit leur seul recours, soutenant que les biens du convent des Ursules de cette Ville qui n'étoient composés que des dotes des Religieuses n'étoient point susceptibles de l'hypothèque de la dette des Religieuses de Mascon d'autant plus qu'elle n'avoit été contractée que par des Religieuses du même convent, qui n'avoient pu obliger les dotes des Religieuses à venir, néanmoins comme elles avoient toujours eu des sentimens de reconnoissance envers leurs*
sœurs

sœurs de Mascon, & taché de leur procurer un remboursement le plus avantageux qu'il leur seroit possible, elles s'étoient mises en devoir depuis long-tems de trouver une personne qui voulût acquérir ladite maison, qu'il s'en étoit présenté quelques-uns qui en auroient offert jusqu'à dix mille livres seulement sans vouloir en donner d'avantage; & que presentement il se trouvoit une personne qui en donneroit jusqu'à douze mille livres, au moien dequoi il seroit aisé de sortir d'affaire, en reduisant par lesdites Dames de Mascon leur droit & prétention à la somme de huit mille livres.

Et par lesdits Recteur & Procureur étoit dit qu'ils n'avoient donné les mains à la transaction ci-dessus, que par un esprit d'accommodement, & pour couper racine au proces qui étoit pendant entr'eux; que s'ils avoient poursuijs leur instance soit au Conseil soit au Parlement de Mets, ils auroient fait casser l'arrêt du dix Mai 1661, parce qu'il étoit constant que la maison & jardin par eux vendus avoient coûté à leur convenant tant pour le prix de l'acquisition qu'en réparations, plus qu'ils ne l'avoient vendu auxdites Religieuses. Que ce n'étoit pas leur intérêt de prendre connoissance si lesdites Religieuses de Mascon avoient droit ou non de se faire payer sur les autres biens des Religieuses de cette ville, mais qu'ils étoient en droit de soutenir, qu'elles ne pouvoient point pretendre leur payement sur le prix de la maison de question preferablement à eux, & qu'ils ne fussent entierement satisfaits & payés, que pour le voir ainsi ordonner ils avoient fait rendre l'arrêt du Conseil contradictoirement avec lesdites Religieuses de

Mascon, & ensuite les avoient fait assigner au Parlement de Mets, où ils poursuivroient l'enterinement de leur requeste civile, si lesdites Religieuses de Mascon ne vouloient entrer dans l'accommodement proposé par les Ursules de cette ville.

Et par le Sr. Boullioud audit nom étoit encore repliqué que la transaction faite entre lesdits P. P. Jesuites & les Ursules de Mets ne pouvoit faire aucun prejudice, à celles de Mascon, que lesdits Peres Jesuites étoient mal fondés dans leurs moiens de requeste civile l'arrêt aiant été donné contradictoirement à l'audience, & contre lequel par conséquent l'on ne pouvoit point opposer de moiens dans la forme, qu'au fond lesdits P. P. Jesuites avoient été païés de dix-huit mille livres à eux ajugées pour le prix de leur maison par l'arrêt du Parlement, savoir dix-sept mille &c. que par dessus ladite somme de dix-huit mille livres ils avoient encore touché une partie des loyers de ladite maison depuis que les Ursules de cette ville l'avoient abandonnée, lesquels loyers ils étoient obligés de rapporter &c. & autres divers moiens & raisons qui étoient dits & proposés de part & d'autre, & sur lesquels les parties étoient sur le point de plaider plus que jamais. Mais en aiant conféré à Illustrissime & Reverendissime Monseigneur George d'Aubusson de la Feuillade Conseiller du Roi en ses conseils, Commandeur des Ordres de Sa Majesté, Archevêque d'Ambrun, Evêque de Mets, elles ont par son avis, & encore par l'avis & conseil de leurs avocats, traité & transigé de leurs procez, & différens, circonstances & dependences comme s'ensuit.

Savoir

Savoir est que tous lesdits procez meus & à mouvoir demeureront éteins & assoupis, & tous depens pretendus compensés entre les parties; plus qu'il sera passé un contract de vente par lesdites Dames Religieuses Ursules de cette ville de lausdite maison & jardins appartenances & dependances pour le prix de douze mille livres au profit de la personne qui se presente pour en faire l'acquisition, pour être ladite somme payée, savoir trois mille livres aux P. P. Jesuites, huit mille livres aux Religieuses de Mascon, & mille livres aux Religieuses de cette ville de Mets pour jouir par l'acquéreur de ladite maison & jardin de même que lesdits Dames Ursules de Mets avoient droit d'en jouir en vertu du contract de vente fait par les P. P. Jesuites sans que lesdites Religieuses de Mets soient tenuës d'aucune maintenue ni garantie à l'égard des droits & pretention desdits P. P. Jesuites & Religieuses de Mascon, qui donneront de leur chef telle sureté que l'acquéreur pourra souhaiter. A l'effet de quoi lesdites Religieuses de Mascon & les P. P. Jesuites de cette ville seront obligez d'intervenir dans ledit contract de vente & faire cession au profit de l'acquéreur &c.

Fait & passé à Mets au parloir desdites Religieuses de Sainte Ursule ce onzieme jour de Janvier 1670. & ont toutes lesdites parties signé, comme aussi Mondit Seigneur l'Archevêque avec lesdits Notaires sur la minute demeurée vers Bardot l'un desdits notaires.

Et le 17. Janvier de la même année 1670.
a comparu en personne Reverend Pere

M s

Emi

274 *Arrêt contre les Jésuites de Mets &c.*

Emilien Vautlin Provincial de la Compagnie de Jesus en la Province de Champagne &c. a icelle transaction approuvé & ratifié en tout son contenu , dont il a promis l'observation. Fait & passé à Mets dans le College, les an & jour que dessus, & a ledit R. P. Provincial signé , avec ledit R. P. Recteur & lesdits Notaires sur la minute.

BERTRAND.

BARDOT.



La fameuse Banqueroute
DES JESUITES DE SEVILLE

De plus de quatre cens cinquante mille ducats, dont un grand nombre de personnes & même des familles entières ont été ruinées; Comme il paroît par la relation inserée dans le Livre Espagnol intitulé : *Theatre Jesuitique*, pag. 378.

ET PAR LE MEMORIAL,

Présenté au Roi d'Espagne en personne par les Creanciers du College des Jesuites de Seville touchant cette Banqueroute.

Traduit fidelement sur un Imprimé Espagnol, signé de la main de Jean Onufre de Salazar, & paraphé;

Où se voient l'esprit d'ambition, d'avarice & d'iniquité, des Jesuites.

Voici les termes de ce Memorial.

S I R E,

J Ean Onufre de Salazar en son nom, & les autres Sujets de Votre Majesté creanciers du College des Jesuites de Seville, communement appelé de S. Hermenigilde, viennent se jeter encore une fois à ses pieds,

M 6

pour

pour représenter à sa clemence les déplorable effets de la Banqueroute qu'a faite ce College de plus de quatre cens cinquante mille ducats; & lui demander justice de la plus pernicieuse fourberie dont on ait jamais oui parler, & dont on n'a jamais vu d'exemple dans ces Roiaumes depuis l'établissement de cette Monarchie. Ils ne le feront pas, Sire, avec ces larmes & ces mouvemens de douleur & d'affliction qui ont été le seul payement qu'ont reçu tant de pauvres veuves, tant de filles orphelines, tant de femmes séparées de leurs maris, tant de Religieuses qui sont hors de leurs Monastères, tant de Gentils-hommes ruinés, & généralement tant de diverses personnes qui avoient confié à cette Maison religieuse la plus en credit de la ville, le fonds unique de leur subsistance, leur dote, le patrimoine de leurs enfans, & qui en souffrent maintenant plus de pertes, de tromperie, & de malice, qu'ils n'avoient voulu en éviter en fuant d'avoir commerce avec les seculiers. Mais ils se contenteront de représenter à V. M. avec toute la retenue possible l'état de cette affaire, en passant à dessein plusieurs choses qui sont constantes par les pieces du procès, & ne rapportant rien qui n'y soit conforme, & renfermant en peu de paroles ce qui auroit dû être traité avec beaucoup d'étendue.

Frere André de Villar étant Procureur du College pensa à en accroître le bien, & pour cet effet il emprunta à intérêt, à rente, & à autres titres, plus de 450. mille ducats, dont il se servit pour trafiquer dans Seville. Il embarqua pour les Indes diverses sortes de marchandises, des toiles, du fer, du safran,

fran, de la canelle. Il fit bâtir des maisons & des moulins. Il acheta des terres, des jardins, & plusieurs differens troupeaux. Il emprunta cet argent des personnes les plus affectionnées à leur College, & qui devoient plus d'eux, & encore de quelques autres; les plus graves Peres de la Compagnie lui aidant à faire ces emprunts, dont il vint enfin à bout par son adresse & par sa patience, étant autorisé par les pouvoirs & les ordres qu'il avoit reçus de ses superieurs: ce qui se justifie par plusieurs comptes qui lui ont été saisis, & par plusieurs memoires & registres dans lesquels il faisoit mention de tout.

Le P. Pierre de Avilés Provincial d'Andalousie, & le Recteur du College considerant l'état de leur bien, & voulant maintenir cette maison dans sa grandeur & son opulence, le saint zele qu'ils ont pour leur grandeur, leur fit rechercher tous les moiens imaginables pour y reussir. Ils n'en trouverent point de plus salutaire, que de disposer les choses de telle sorte que leurs creanciers perdissent la moitié de leur dette, se servant d'un de leurs confidans pour en proposer les moiens. Ils delibererent ensemble s'il étoit à propos de faire un procès aux creanciers; & toutes les raisons que le Frere Villar leur representa dans un Memoire, qui est produit au procès pendant au conseil de V. M. piece. 3. feuillet 144. ne furent pas capables de les détourner de ce dessein qu'ils avoient déjà pris, se mettant fort peu en peine de la perte de leur credit. C'est ce qui se justifie encore par une lettre originale du dit P. Pierre de Avilés, qui est aussi produite au procès dans la même piece 3. feuillet

136. Car voici les termes de cette lettre dudit Provincial à ce Frere Procureur: J'ai le Memoire, où vous representez vos raisons pour nous detourner de faire un procès à nos creanciers. Je les ai considerées avec attention, & je croi qu'en conduisant sagement cette affaire, qui est en notre disposition, nous ferons cesser la plupart des inconveniens qui en pourroient naître. La perte de notre credit ne me fait aucune peine; parce que comme dit le proverbe, le corbeau ne peut pas être plus noir que ses ailes. Plus de 50. mille ducats ou au moins 40. ne nous ont pas suffi l'année passée pour appaiser les cris des creanciers: ils suffiroient encore moins à present. Nous n'ai vous plus rien que nous puissions vendre; & ce n'est pas un bon moien d'éviter ces pertes que de reduire les interêts à des rentes. J'envoie la ratification. Notre Seigneur vous conserve, &c. A Quadix le 12. Octobre 1644. PIERRE DE AVILE'S.

Le 8. de Mars de l'année 1645. qui étoit le jour où ils devoient executer ce qu'ils avoient premedité si long-tems auparavant, étant arrivé, la premiere chose qu'ils firent fut d'arrêter Frere Villar Procureur du College sous prétexte d'une certaine assemblée & consultation qu'ils vouloient faire, & lui ôterent tous les livres de compte, papiers, & registres, qu'il avoit dans sa chambre.

Le jour suivant, qui étoit le 9. de Mars, le Provincial & le Recteur assemblerent tous leurs creanciers dans leur maison Professe, & en presence des personnes les plus considerables & les plus qualifiées de la ville, qui étoient rendues à cette assemblée, le Provincial declara le desir qu'ils avoient de
don-

donner satisfaction à tout le monde, tâchant néanmoins en même tems de les résoudre à perdre la moitié de ce qui leur étoit dû. Et, quoiqu'ils eussent fait venir un Notaire afin que ceux qu'ils pourroient faire consentir à une résolution si impie la signassent devant lui, il ne s'en trouva pas un seul qui le vouloit faire. Le peu de disposition qu'ils vinrent à réussir dans leur dessein fut causé que le jour suivant 10. du même mois le Recteur supposa un créancier, qui ayant accepté la proposition faite par le Provincial appelle les autres créanciers pour l'accepter comme lui, & entrer tous de concert en paiement. Et sur cette demande un Juge Conservateur, que le College même avoit nommé, procéda au sequestre des biens du College. Mais il agit avec tant de partialité & tant d'autres défauts dans la procédure, qu'il donna moyen au Recteur des Jésuites de paier à ceux qui voulurent recevoir de l'argent six millions de Maravedis; & le Conservateur paia lui-même plus de quatorze mille ducats: & dans tous ces paiemens faits par le Recteur & par le Conservateur on suivit l'ordre qu'avoient donné les PP. Jésuites, l'on executa autant qu'il se put le dessein du Provincial, puisqu'ils changeoient les dettes personnelles en hypothèques, & que chacun traitoit selon ce qu'il perdoit.

Il fut si avantageux à la Compagnie des Jésuites de s'être ainsi procuré un Conservateur tout à eux, qu'en lui assurant pour récompense une pension de mille ducats par an ils l'eurent pour protecteur au lieu de l'avoir pour vengeur de tant de fourberies si artificieuses & si criminelles. L'éclat de cette Banqueroute fut si grand & si scandaleux,
que

que tout le monde en fut choqué, & principalement les creanciers qui ne voyoient aucun remède à leur misere, ni aucun soulagement dans leur affliction. Car ceux qui avoient traité avec les Peres furent fort incommodés de ce qu'ils leur abandonnerent, & se virent outre cela presque sans esperance de rien avoir du reste que les Jesuites vouloient reserver pour maintenir leur College dans l'éclat, la richesse & le lustre, où sont leurs autres maisons de Seville, qui sont au nombre de six (*Le College de S. Hermengilde, le Noviciat, S. Gregoire, le College des Anglois, le College des Irlandois, la maison Professe, le College de las Vacas.*

Jean Onufre de Salazar en son nom & au nom de tous les autres creanciers eut recours à l'unique azile qui leur restoit, savoir, au Conseil Royal de V. Majesté, qu'il supplia de vouloir appliquer le remède à une si grande plaie, & arrêter l'effusion de tant de sang des pauvres sujets de V. M. en obligeant ceux-là mêmes qui avoient fait cette plaie de la refermer. La requeste qu'il presenta étoit remplie de raisons si touchantes, qu'elles donnerent de la compassion au Conseil, de sorte qu'il ordonna que l'Audiance de Seville prendroit connoissance de l'affaire pour la rapporter au Conseil, comme elle fit ensuite, en augmentant & confirmant par de doctes considerations la relation de Jean de Salazar. Sur ce rapport le Conseil donna une commission speciale au Licentié D. Jean de Santelices Conseiller du même Conseil, & qui étoit pour lors President de l'Audiance de Seville de proceder au sequestre de tous les biens du College, au paiement entier des creanciers, & à la recherche des biens, des
par

papiers, & des livres de compte, que l'on avoit detournéz. Il ordonna peu de jours après en vertu de cette commission que le Frere Procureur du College dresseroit ses comptes. Mais, comme le Conservateur ne vouloit pas s'abstenir pour cela de connoître de cette affaire, le Procureur fiscal de l'Audiance de Seville intervint dans la cause, pour ce qui regardoit la jurisdiction royale; demanda le declinatoire de la jurisdiction du Conservateur, qu'il lui fût défendu de prendre connoissance de la cause, & qu'elle fût renvoyée au Juge delegué par le Conseil. Surquoy il y eut des écrits faits de part & d'autre: ce qui étant venu à la connoissance du Procureur general du Conseil de V. M. il demanda, pour arrêter ce Conservateur, qui s'opiniâtroit à juger cette affaire, qu'il fût déclaré par arrêt que les biens du College des Jesuites étoient des biens laïcs; ce que le Conseil fit par arrêt du 5. Fevrier 1647. En vertu de cet arrêt les premiere & seconde lettres de provision de V. M. furent expédiées, portant défenses audit Conservateur de se mêler de l'affaire; & lui ordonnant d'en remettre toutes les pieces entre les mains du Juge nommé par le Conseil. Elles lui furent signifiées, & non seulement il n'y defera point, mais avant que la troisième fût arrivée, à cause des delais ordinaires, il declara par une sentence qu'il rendit à la poursuite des Jesuites que tous les biens du College étoient biens ecclesiastiques, à l'exception de trente mille ducats. Ce qui engagea les creanciers à prouver la fausseté de ce jugement, comme ils firent & après avoir employé un an & demi avec beaucoup de frais & de dépenses; & ils verifient en-

fin

fin que tous les biens du College étoient des biens seculiers, à la reserve de ceux de la fondation, qui ne montoient qu'à huit cens ducats de rente.

Cet artifice n'ayant pas réussi aux Jesuites, ils en inventerent un autre, qui fut de faire intervenir des créanciers porteurs de fausses promesses, & obligations supposées. Ce qu'il est aisé de reconnoître, parce que la plupart de ces promesses sont de Religieux de la Compagnie sous des noms de seculiers, & d'autres en faveur de ce Frere Procureur sous des noms de seculiers aussi supposés, comme il a été verifié par l'information qu'en a fait l'Audience de Seville par ordre du Conseil, qui est produite dans la premiere piece du procès, feuillet 42. Ils leur firent signer un compromis; mais il est aisé de voir qu'ils ont agi en cela par des voies indirectes, 76, personnes qui l'ont signé sont de pauvres veuves & demoiselles sans aucun appui; & le reste sont des Jesuites de ce même College. Mais ils ne le faisoient qu'à dessein d'immortaliser cette affaire, de retarder le paiement, de demeurer cependant les maîtres de tout, & empêcher par même moyen que le Conseil de V. M. n'apportât quelque soulagement à la douleur de vos pauvres sujets, & quelque remède à la plainte qu'on leur a faite en leur causant la perte de tous leurs biens.

Ils avoient encore dessein de couvrir d'un pretexte honnête par cette dissimulation & cette tromperie la banqueroute qu'ils ont faite à leurs créanciers; comme si ceux qui sont citez en justice la pouvoient faire depuis que le procès est commencé. Ces créanciers consentent par ce compromis à perdre au
prorata

prorata de leur dette telle quantité que jugeront cinq d'entr'eux qu'ils deputent, qui sont des plus attachez aux Jesuites : & ce qui est remarquable, c'est que l'un d'eux est ce Frere André de Villar qu'ils ont fait sortir de leur Compagnie pour cela, & qui est presentement avec un habit seculier à solliciter en cette Cour des signatures de ce compromis, & ce procès. Ces creanciers demeurent aussi d'accord que jusqu'à ce qu'on ait assigné une provision suffisante pour l'entretien des Peres, le Recteur du College aura une des deux clefs du coffre, dans lequel on avoit mis tout l'argent tant du fonds que des rentes des creanciers. Et les Jesuites garderent cette clef, jusqu'à ce que les deputez leur eussent accordé 3500. ducats de rente, dont ils jouissent sur le plus clair & le plus net du bien du College, qui est tout mis en sequestre.

Ils jouissent outre cela de plus de 1600. ducats qu'ils ont enleveez à Dom Rodrigue Barba Cabeça de Vaca habitant de Seville, qui est aussi leur creancier; car ils lui ont usurpé depuis 39. ans 3300. ducats de rente, qui lui avoient été laissez par Jean de Montalve son oncle, l'un des 24. de Seville, qui les avoit confiez & mis en depôt entre les mains d'un Jesuite de ce College son Confesseur; ces Peres s'étant contentez de donner à ce Dom Rodrigue 300. ducats par an comme par aumône qu'ils lui faisoient, parce qu'il étoit un pauvre Gentil-homme. C'est ce qui se justifie par un livre que le Licentié D. Jean de Santelices trouva parmi les autres papiers du College, lequel étoit intitulé : *Livre des affaires pies secretes*, & dans lequel il y avoit une note ou instruction don-

donnée par les superieurs dont voici les termes : Il faut temporer avec D. Rodrigue Barba Cabeça de Vaca jusqu'à la mort du Beneficier Jean Seguer de Velasco, & pour lors qu'on ferme la porte audit Dom Rodrigue, comme si on n'avoit jamais eu affaire à lui. Et plus bas il y a encore cette autre instruction des superieurs : Il n'y a que les Procureurs du College, le Recteur, le Provincial, & les Consultants de la Province, qui doivent avoir connoissance de ce livre, & du bien dont il parle. C'est ce qu'on apprend des pieces 3. & 6 du procès.

Par le moien de ces 1600. ducats de D. Rodrigue & des 3500. qui leur ont été assignez par an pour une provision par lesdits deputez de leur propre autorité, sans parler de quelques autres rentes, ces Peres sont plus à leur aise & plus accommodez qu'ils n'étoient avant leur Banqueroute, & avant le procès des creanciers. Et s'ils gagnent ce qu'ils prétendent, en faisant confirmer ce nouveau compromis qui est si bien concerté avec eux, leur College possèdera son bien après sa Banqueroute avec plus de sûreté qu'auparavant, si l'on ne ferme, comme on dit ordinairement, les conduits par où l'eau va à leur moulin. C'est ce qu'on ne doit pas souffrir, principalement parce que le Conseil sur la demande positive des creanciers s'est saisi de la cause, & a interposé son autorité souveraine & puissante pour le recouvrement de tout ce bien, & pour le prompt paiement de tous les creanciers. C'est aussi ce qu'exécute le Juge nommé par le Conseil. Et, comme les Jesuites savent bien que toutes leurs finesses sont découvertes, si on vient à examiner la preuve des creanciers,

par

par laquelle ils font voir que tous les biens de ces PP. sont temporels puisque les revenus mêmes des Benefices, qui sont spirituels, sont des biens temporels, ils craignent que le Conseil ne le juge de la sorte, & c'est ce qui les a obligés à taire cette deputation des cinq creanciers qui leur sont tres-affidez, pour voir si en dissimulant qu'ils sont eux-mêmes les auteurs de cette tromperie ils pourront se soustraire de la juridiction de votre Conseil, où l'on a déjà si bien prouvé leur commerce public, leur trafic illicite, & leurs damnables negociations pour l'aggrandissement de leurs fonds.

Tout cela, Sire, a besoin d'un prompt & exemplaire remede; & les creanciers l'esperent de la pieté & de la justice de V. M. Ils vous seront, Sire, redevables de la vie qu'on leur a rendu si ennuyeuse par tant de miseres & de necessitez facheuses où ils se voient reduits, qu'ils se seroient estimez plus heureux de la perdre, que de se voir obligez de vivre sans pouvoir maintenir le rang que chacun d'eux en particulier possedoit. Ils respireront, si le Juge du Conseil les fait paier, & les Religieux apprendront en même tems qu'ils ne doivent pas sous prétexte de leurs privileges & de leur profession ruiner leurs meilleurs amis, mais se contenter de ce que les loix leur permettent de posseder. En arrêtant le cours d'un si dangereux exemple, les Jesuites des autres Colleges & des autres Provinces s'accoutumeront à faire plutôt un saint trafic de prieres & d'oraisons, pour passer avec sureté la mer des miseres & des travaux de ce monde où tant de gens se noient, qu'à trafiquer dans les Indes, y envoyer

des

des marchandises, & faire un commerce & un gain illicite.

C'est encore, Sire, une chose très-remarquable, & qui merite une attention particulière, que les autres Colleges des Jésuites de la Province d'Andalouzie doivent de très grandes sommes à quantité de particuliers, & qui ne sont gueres moins considerables que celles de la maison de Seville; & ils attendront avec impatience la resolution de Votre Conseil pour en faire autant que leurs Confreres de Seville, s'ils sortent de cette affaire à leur avantage: car leur soif d'amasser de l'argent est si insatiable, que l'on tient, Sire, que les maisons qu'ils ont dans les deux Castilles sont redevables de deux millions, tant pour les dépôts qui leur ont été confiez, que pour les emprunts qu'ils ont faits, & les dettes qu'ils ont contractées sous divers prétextes.

Il est aussi bon de remarquer les grandes sommes dont ils fraudulent l'Eglise & votre royal patrimoine. Car ce College, ni toutes les maisons que les Jésuites ont dans le Roiaume, ne paient ni dixmes, ni impôts, ni leur part des contributions que V. M. leve sur les biens ecclesiastiques; desorte qu'il seroit beaucoup plus utile à l'Eglise & à l'Etat que ces biens fussent possedez par des seculiers.

On ne sauroit trop considerer les pechez & les crimes, dont la ruine & la pauvreté de tant de veuves, de filles, & de femmes de condition, ont été cause, & ce que peuvent dire tant d'étrangers, qui ne sont pas encore trop affermis dans notre foi & notre religion, de voir une affaire de cette nature se passer aux yeux d'un Roi si catholique

lique & si juste, & de son Conseil Roial rempli de personnes si chrétiennes; outre que l'on doit apprehender ce que peut produire le desespoir de tant de personnes considerables qui se trouvent ruinez d'honneur, & de biens, qu'ils voient entre les mains de leurs ennemis. Tous ces pauvres creanciers, Sire, supplient très-humblement V. M. les larmes aux yeux de les vouloir protéger dans cette cause si digne des soins & de la charité chrétienne de V. M. puisqu'elle en voit si clairement la justice; & qu'ainsi il lui plaise d'ordonner à son Conseil, qu'attendu la malice si évidente des Jesuites il ne donne point lieu à de nouveaux delais, & ne souffre point de nouveaux incidens, puisque c'est bien assez que l'on ait déjà plaide huit ans, sans rendre ce procès immortel; comme les Jesuites se vantent qu'ils en viendront à bout par leur grand credit. Ces miserables creanciers consumeront leurs vies & le peu de bien qui leur reste après ce que ces Peres leur ont ôté, à poursuivre ce procès & le paiement de leur dette, si le Juge, qui a été nommé par le Conseil pour connoître de cette banqueroute, & de l'opposition des creanciers, ne les fait paier, en dépêchant la troisième provision, & un acte pour declarer que les biens des Jesuites ne sont point ecclesiastiques, afin que le Conservateur nommé par le College ne se mêle plus de l'affaire, & n'en prenne plus aucune connoissance, & en même tems qu'il casse & annulle cette nouvelle & artificieuse deputatlon.

V. M. Sire, rendra en cela un service très-agréable à Dieu, & par ce moien ces pauvres creanciers vos sujets recouvreront leurs biens,

288 *Memorial présenté au Roi d'Espagne*
biens, & vivront chacun dans le rang ;
Phonneur & la reputation conformes à leur
condition, que cette Banqueroute leur fait
perdre.

Signé,

JEAN ONUFRE DE SALASAR.

L'Histoire de cette fameuse Banqueroute est
rapportée par l'Auteur du *Theatre Je-
suitique*, pag. 378. qui n'est en rien diffé-
rente de ce qui est dit dans ce Memorial: &
il y ajoûte seulement que le Conseil interdit
au Conservateur la connoissance de cette af-
faire, & lui ordonna d'en remettre tous les
papiers à D. Jean de Santelices. Par ce moien
le Frere de Villar sortit de la prison des Je-
suites, & fut mis en dépôt dans le Convent
de S. François: il lui fut permis de rendre
compte de sa conduite, & il fit connoître à
tout le monde qu'il n'avoit rien fait en tout
cela que par ordre de ses Superieurs, dont
il produisit les lettres originales pour se met-
tre à couvert des calomnies de ces Peres,
lesquelles sont au procès, dont il y a plu-
sieurs copies en differens lieux. Le Frere
de Villar craignit après cela que s'il rentroit
parmi les Jesuites ils ne pratiquassent à son
égard la doctrine de leur Pere l'Ami, qui
permet à un Religieux de tuer celui qui pu-
blie des choses scandaleuses de son Ordre,
comme ils l'ont pratiqué en plusieurs ren-
contres, & particulièrement en la person-
ne du Docteur Jean d'Espino qu'ils ont
empoisonné par trois fois, ce qui est si pu-
blic, qu'il n'y a personne & en Espagne &
aux Indes qui ne craigne leur poison &
leurs

sur la Banqueroute de Jesuites de Seville. 289
leurs violences. Villar quitta donc la robe de Jesuite, il prit le manteau & l'épée, & se maria en paix & en face de l'Eglise, après avoir toutefois obtenu dispense de ses vœux qu'il avoit faits quatre ou cinq fois: mais ce sont des professions de Jesuite, auxquelles personne ne comprend rien. Les Jesuites disent presentement que la Banqueroute est arrivée par la friponnerie de Villar, qui triomphe maintenant, & fait bonne chere de ce qu'il a dérobé. Il répond qu'ils ont menti, qu'il s'en remet à ce qui est écrit, & que les hommes doivent se taire quand les papiers parlent. C'est ce qu'exprime ce Proverbe Espagnol: *Hablen cartas y callen barbas.*

L'Auteur raconte ensuite une histoire à laquelle ce Proverbe a quelque rapport; mais comme on l'a aussi d'une autre impression en Espagnol, qui semble plus exacte & avec le titre suivant, on l'a traduite sur cela mot à mot.



AUTRES MARQUES DE L'AVARICE, INJUSTICE ET FOURBERIE DES JESUITES.

Dans l'Histoire suivante par le même
Auteur du *Theatre Jesuitique*, pag.

381. & dans un autre Imprimé
Espagnol avec ce titre :

R E C I T

De ce qui s'est passé en l'étrange découverte faite par Dom Jean de Santelics Guevara Conseiller du Conseil Roial, de la fraude & tromperie par laquelle les Jesuites du College de S. Hermenigilde de Seville ont caché & retenu durant plus du 39. ans à D. Rodrigue Barba Cabeça de Vaca habitant de ladite ville trois mille trois cens ducats de rente, qui lui avoient été laissés par Jean de Monsalve son oncle, l'un des 24. de Seville, & dont ils ont joui à leur profit pendant tout ce tems, en lui donnant seulement trois cens ducats par an en forme d'aumône.

LE Conseil Roial de Castille aiant commis le Sieur D. Jean de Santelics Conseiller audit Conseil, & President de l'Audience Roiale de Seville, pour connoître du procès & des causes de l'assemblée des créanciers des Jesuites du College de S. Hermenigilde de ladite ville, saisir tous les biens & rentes desdits Jesuites, rechercher les
biens

biens qu'ils auront detournés, les recouvrer, & donner entiere satisfaction ausdits createurs en les faisant paier, ledit Sieur D. Jean se fit représenter tous les livres de comptes de la procure & coffre dudit College, pour executer ce qui lui avoit été ordonné. Il s'en trouva un entre les autres qui avoit pour titre, *Livre des œuvres pies secretes*. En le lisant feuille à feuille il y vit de quelle maniere se devoient tenir les comptes de l'emploi & distribution desdites œuvres pies secretes, qui s'appellent de la sorte parce que les Peres en sont les maitres; comme aussi les comptes que les procureurs du College en avoient rendus aux Provinciaux dans leurs visites, le tout signé & autorisé par lesdits Provinciaux. Et ces propres paroles y étoient écrites : *Il faut temporiser avec Dom Rodrigue Barba Cabeça de Vaca jusques à la mort du Beneficier Jean Seguer de Velasco, & lorsqu'il sera decédé il faudra fermer la porte audit Dom Rodrigue Barba, comme si on n'avoit jamais eu affaire à lui.* Et plus bas il y avoit un autre avertissement qui portoit : *Personne ne doit avoir connoissance de ce livre, ni des biens & revenus dudit College, sinon les Procureurs, le Recteur, le Provincial, & les Consultants de la Province.* Ledit Sieur D. Jean de Santelices niant fait grande attention sur le titre & sur ces deux avertissemens & articles de ce livre fit comparoître devant lui le F. André de Villar cidevant Procureur dudit College, qui étoit pour lors en dépôt dans le Convent de S. François, D. Rodrigue Barba, & le Beneficier Jean Seguer de Velasco : & après leur avoir fait prêter le serment & demandé ce qu'ils avoient à dire sur ces articles, & quelle

192 *Autres marques de l'avarice, injustice,*
étoit cette œuvre pie, ils declarerent ce qui
sui, & le confirmerent par serment.

Il y a 39. ans qu'un Cavalier, l'un des
24. de Seville, nommé Jean de Monsalve,
revint fort riche des Indes. Il n'étoit point
marié & n'avoit point d'enfant, mais une
femme le mit en procès soutenant qu'elle
étoit sa fille; & que non seulement il l'a-
voit eue de sa mere, nul d'eux n'étant alors
marié, mais qu'il avoit depuis épousé sa me-
re en secret; & que par conséquent étant sa
fille il ne pouvoit empêcher qu'elle ne fût
heritiere de tous ses biens. Jean de Mon-
salve étant tombé malade pendant ce procès
de la maladie dont il mourut, pour mettre
son âme en repos il fit venir un Pere Jesui-
te du Collège de S. Hermenigilde, avec le-
quel il regla ce qui regardoit sa conscience
& son testament, & lui dit que le procès
que cette femme lui avoit intenté étant tout
à fait injuste, & les faits qu'elle avoit arti-
culez entierement faux, il se trouvoit obli-
gé de disposer de telle sorte de son bien par
son testament que cette femme ne pût avoir
connoissance après sa mort de ce qu'il lais-
seroit en meubles & en argent. Surquoi
ce Pere regla le testament en la forme sui-
vante.

Jean de Monsalve fonda de ses biens im-
meubles qu'il ne pouvoit cacher ni détour-
ner un droit d'ainesse, duquel il fit heriter
D. Rodrigue Barba Cabeça de Vaca son ne-
veu. Et quant à ses meubles & son argent
qui se montoient à quatrevingts cinq mille
ducats, il fit un écrit signé de lui & dudit
Pere Jesuite son confesseur, par lequel il
declara qu'il laissoit cette somme en dépôt
entre les mains dudit Pere, afin qu'en cas
qu'a-

qu'après la mort le procès fût jugé en sa faveur, ou que par quelque rencontre cette femme se desistât de sa pretention, tout ce bien qu'il laissoit entre les mains de ce Jesuite fût joint à ce droit d'ainesse, & devint une même chose, si ce n'est que sur le revenu il reservoit huit cens ducats par an qu'il vouloit être employez à marier un certain nombre de filles, à racheter un certain nombre de captifs, & à donner à manger aux pauvres des prisons à de certains jours : ordonnant de plus que s'il arrivoit que quelques uns de ceux qui possederoient ce droit d'ainesse eussent des enfans, ces œuvres de pieté cesseroient, après toutefois que l'on auroit fondé ce qu'il faudroit pour donner une dote conforme à la condition des filles à marier, & que les heritiers dudit droit seroient patrons & administrateurs de cette œuvre de pieté. Ensuite de cette disposition ladite somme de quatre vingts cinq mille ducats & cet écrit furent mis entré les mains du Pere Jesuite, qui assura qu'il en useroit conformément aux intentions declarées ci-dessus.

Jean de Monsalve étant mort, ses heritiers & les executeurs de son testament s'accorderent peu de tems après avec cette femme, qui se desista de sa cause & de toutes ses pretentions moiennant dix mille ducats monnoye de billon. Ainsi le cas arriva auquel ce Jesuite étoit obligé de rapporter l'écrit & l'argent, outre que cette femme mourut bien tôt après sans heritiers, ce qui étoit seul capable d'éteindre le procès. Mais rien de tout cela ne put porter les Jesuites à représenter cet argent & cet écrit, ni pendant la vie de ce Confesseur ni depuis sa mort :

294 *Autres marques de l'avarice, injustice,*
& ainsi ils retiennent depuis plus de 39. ans
cette somme, dont ils ont créé une rente
du 3300. ducats par an, dont ils ont joui
jusqu'à présent, que par un ordre de la di-
vine Providence la Banqueroute scandaleuse
& déplorable faite par leur dit College a été
cause que ce cas particulier s'est décou-
vert.

Le Sieur Jean de Santellicés fit faire aussitôt une copie du testament de Jean de Monsalve, & l'ayant jointe à tous les autres papiers, déclarations & vérifications, il les remit à Sa Majesté & à son Conseil Royal de Castille, où est pendant le procès des créanciers de la banqueroute faite par le College: lesdites pièces cotées 3. & 60.

Le Conseil ayant vu toutes ces pièces ordonna qu'elles seroient communiquées au Procureur General qui donna ses conclusions. D'un autre côté ledit D. Rodrigue Barba Cabeça envoya sa procuration pour demander au Conseil qu'il nommât un Conseiller pour commissaire de ce procès. Le Conseil envoya une commission particulière au Sieur D. Jean de Santellicés pour connaître de cette affaire, & pour mettre ledit D. Rodrigue en possession de son bien, en le lui faisant restituer avec tous les fruits & revenus. C'est ce que commença de faire exécuter D. Jean de Santellicés, & que ses successeurs en sa charge continuent de faire tous les jours.

Quant à ces paroles du livre des œuvres pieuses : *Il faut temporiser avec D. Rodrigue Barba Cabeça de Vaca jusqu'à la mort du Beneficier Jean Seguer de Velasco son oncle, & lorsqu'il sera decédé il faudra fermer la porte audit Rodrigue comme si on n'avoit jamais*

mais en affaire à lui: Elles avoient été mises, parce que les Jesuites lui donnoient tous les ans trois ou quatre cens ducats, lui disant qu'un de ses parens leur ayant laissé la disposition d'une œuvre de pieté, ils étoient bienaisés de l'employer à son soulagement, parce qu'il étoit un pauvre Cavalier. Et ils n'avoient dessein, comme il étoit porté dans ce livre, de lui donner cet entretènement que jusqu'à la mort de Jean Seguer de Velasco qui étoit le seul qui sçavoit toute l'affaire, étant Cousin de Jean de Monsalve, & qu'ils esperoient ne devoir pas vivre long tems, parce qu'il étoit âgé de plus de 80. ans.

Il faut aussi remarquer qu'il se verifia par ledit livre secret que durant plusieurs années ils-avoient converti ces œuvres de charité, de marier des filles, racheter des captifs, &c les autres, en aumônes qu'ils faisoient à leurs Peres de leur *pauvre petite maison* professe de Seville, comme ils la nomment.

Un Jesuite de Madrid engage une femme à donner tout son bien par testament à la Société; un autre Jesuite le fait donner aux heritiers, & est chassé pour ce sujet de la Société. Ils en font mourir un autre pour la même raison.

P. 248. Les Jesuites sont persuadés qu'il n'y a point de gens qui meritent mieux qu'eux les legs testamentaires, fondés sur cette maxime detestable qui se trouve dans le dernier paragraphe de leurs Avis secrets, que toute l'Eglise militante jointe ensemble ne fait pas de si grands biens par tous les Ordres religieux, comme ils en font eux

296 *Autres marques de l'avarice, injustice,*
seuls. C'est pourquoi ils s'introduisent par
tout pour se procurer des donations, & ils
châtient severement ceux qui ne travaillent
pas à cela, les considerant comme des de-
structeurs de la Société; c'est ce qu'on verra
par l'histoire suivante arrivée depuis peu à
Madrid.

Une femme riche & qui avoit des parens
en cette ville tomba malade. Elle avoit
pour confesseur un Jesuite qui l'assistoit pen-
dant sa maladie, & qui comme un fidelle
ministre de la Compagnie disposa cette fem-
me à faire son testament en faveur des Je-
suites, & à leur laisser tout son bien, sans
se souvenir en aucune sorte des personnes
ausquelles elle avoit une obligation si étroite
& si naturelle de penser, puisqu'ils lui
étoient fort proches (ses neveux.) Le Con-
fesseur s'en retourna tout joyeux à la mai-
son, & dans la recreation il demanda la re-
compense qu'on donne à ceux qui appor-
tent une bonne nouvelle, croyant avoir fait
une action heroïque d'avoir attrappé pour la
Compagnie une si grande suecession. Mais
il se trouva un de ces Peres, qui étant d'u-
ne maison illustre dans le monde, & dont
les mœurs répondoient à la noblesse de son
sang, fut touché de cette effronterie, &
souhaitant de défaire ce que l'autre avoit fait
il alla à la maison de la malade dans un tems
que le Confesseur n'y étoit pas. Sa robe lui
en fit ouvrir la porte, qui eût été fermée à
tout autre Religieux; car, c'est une des ma-
ximes des Jesuites de n'en laisser jamais en-
trer aucun pour voir les malades qu'ils visi-
tent, de peur qu'on ne renverse ce qu'ils ont
dessein de faire. Ce bon Jesuite mena un
Notaire avec lui, & representà à cette fem-
me

me qu'en l'état où elle étoit, elle étoit plus obligée de satisfaire à ce qu'elle devoit qu'à sa dévotion, & ainsi il l'engagea à révoquer son testament & tous les legs qu'elle avoit faits à la Société, & à laisser son bien à ses héritiers légitimes. La femme mourut, & le Confesseur se rendit maître de la maison & de toutes les clefs. Il fit ouvrir le testament qui étoit fermé, & on vit qu'elle laissoit les Jesuites pour uniques héritiers de tous ses biens. Mais, comme ce Jesuite étoit dans la satisfaction d'être maître de cette succession, & d'être venu à bout de son dessein, & qu'il traitoit avec hauteur les neveux de cette femme, dans la pensée qu'ils dépendoient de lui pour un legs de peu de conséquence que leur tante leur avoit laissé, le principal de ces neveux se presenta avec le codicille, ôta les clefs de la maison aux Peres, & les en chassa. Les Jesuites rechercherent avec soin qui pouvoit être l'auteur d'une si grande trahison, & ayant trouvé que c'étoit le Pere dont nous avons parlé, ils mirent le lendemain un billet sous sa serviette, par lequel ils lui ordonnoient de se retirer, parce que la Compagnie n'avoit pas besoin de lui. Il alla se jeter aux pieds du Roi auquel il conta toute l'histoire, & Sa Majesté Catholique le prit en sa protection, & le mit à couvert de la fureur des Jesuites.

Il en avoit un exemple domestique en la personne du Pere Ximenés, que les Jesuites de la Maison professé de Madrid firent mourir en 1633. parce qu'étant confesseur d'une veuve il ne lui avoit pas conseillé de leur donner tout son bien.

Les Jéfuites de Madrid chaffent de la Société le fils d'un Marechal, & retiennent son argent, que le Marechal leur fait rendre par adrefse.

P. 66. Il y avoit un Marechal à Madrid qui mit fon fils parmi les Jéfuites, & il ne lui fut pas difficile de l'y faire recevoir aiant donné deux mille ducats, car la robe de Jéfuite ne fe vend pas d'ordinaire fi cher. Mais ils jugerent au bout de quelque tems que ce jeune homme ne leur étoit pas propre, & qu'il n'avoit pas l'adrefse & la finelfe néceffaire pour faire profeflion parmi eux, deforte qu'ils lui ôterent l'habit. Il s'en retourna à la maifon de fon Pere, lequel alla auffi-tôt trouver les Jéfuites, & les fomma de fatisfaire au contrat qu'il avoit fait avec eux pour la reception de fon fils. Mais, comme ils n'y voulurent point entendre, il leur demanda en juftice fes deux mille ducats, qu'ils étoient obligés de lui rendre, puisqu'ils n'avoient pas fatisfait aux conditions fous lefquelles ils les avoient reçus. Ils eurent affez de credit pour obtenir fentence contre le Marechal; lequel fe voiant fans l'argent que lui avoit coûté l'habit de fon fils, fe mit dans l'efprit qu'il falloit que ce qui lui avoit fait perdre fon argent lui fervît à le regagner, & que puisque la robe de Jéfuite lui avoit tant coûté, la robe de Jéfuite lui pourroit bien valoir quelque chofe. Et ainfi dès le lendemain il habilla fon fils en Jéfuite, & le fit travailler & battre fur l'enclume ce jour-là & les jours fuivans avec fa robe & fa calotte de Jéfuite, ce qui fit connoître au peuple la tromperie de ces Peres, & com-
me

me ils s'étoient moquez de ce pauvre homme & de son fils. Ils en eurent enfin honte, & lui rendirent son argent, ce qui l'obligea à ôter cette robe à son fils.

Un Jesuite de Grenade donne deux avis contraires, dont il ne veut pas signer l'un par maxime de la Société.

P. 121. Dom Louis Lasso de Vega étant Sénéchal de Grenade, le Roi demanda quelle contribution à la ville : on fit une assemblée, & les sentimens furent partagez, & chacun consulta des gens doctes & craignans Dieu, qui donnerent leurs avis conformément à ce qu'ils jugeoient le plus utile à la ville. Quelques-uns de l'un & de l'autre sentiment allerent consulter le P. Marmol Jesuite, qui étoit pour lors Professeur en Theologie à Grenade, & qui fut depuis Recteur de leur College de S. Hermenigilde de Seville, du tems & par les Conseils duquel ils firent cette memorable banqueroute. Ce Pere répondit à chacun de ceux qui le consultoient conformément au desir qu'il voioit en eux, ou d'accorder ou de refuser cette contribution ; disant également aux uns & aux autres qu'ils pechoient mortellement, les uns en l'accordant, les autres en la refusant. Ceux qui étoient resolus à donner demanderent au Pere Marmol son sentiment par écrit, pour faire voir à l'Assemblée que la concession étoit juste, ce Jesuite le donna fort librement, & le signa. Ceux qui ne vouloient pas accorder la demande du Roi, voiant le P. Marmol entrer si fort dans leur pensée, lui demanderent aussi son sentiment par écrit, pour faire voir dans l'Assemblée qu'ils l'a-

300 *Autres marques de l'avarice, injustice,*
voient en effet consulté. Mais il leur répon-
dit que ce n'étoit pas l'usage de la Socie-
té de signer des avis qui n'étoient pas agrea-
bles aux Rois & aux Princes. Je sçai ce-
la d'un de ceux mêmes qui lui demanderent
son avis.

*Les Jesuites chassés de Malte pour leur in-
satiable avarice, & un crime
abominable.*

P. 250. Il est certain que l'on ne chasse
point d'ordinaire des Communautés toutes
entières pour les fautes d'un particulier, &
que des personnes sages & judicieuses, com-
me sont celles qui gouvernent les Royau-
mes & les Républiques, ne punissent pas
tout un Ordre pour la faute d'un Religieux.
C'est pourquoi nous pouvons assurer que les
Jesuites, aiant été chassés de plusieurs en-
droits, ce n'a pas été pour la faute de quel-
que particulier, mais pour celle de tout le
corps & des chefs qui le gouvernent.

En 1643. ou 44 ils furent chassés de Mal-
te, & en voici le sujet :

Ils entrèrent en cette Isle en intention de
se rendre maîtres de toute la Religion de
S. Jean qui y tient son siege. Ils crurent que
pour acquérir du credit parmi tous les Che-
valiers ils devoient se charger d'instruire &
de faire étudier les jeunes Chevaliers qu'on
y élève. Le Grand-Maître leur donna une
maison & du revenu suffisant pour s'entre-
tenir avec honneur. L'Isle de Malte est en-
tièrement sterile, parce que son fond n'est
qu'un rocher : & cela est si vrai, que si quel-
que habitant de la ville veut avoir un jardin
chez lui, il faut qu'il fasse apporter de la
terre

terre de Sicile par les galeres. Cela étant ainsi, tous les vivres leur viennent par mer, & par consequent le bled sur lequel les marchands profitent d'ordinaire beaucoup, & dont ils font le plus grand commerce, y est cher. Les Jesuites étant poussez de leur inclination naturelle à trafiquer entrerent dans ce commerce, & causerent un grand prejudice à ceux de l'Isle: ils faisoient venir de Sicile une grande quantité de froment, qu'ils ferroient jusqu'à ce qu'ils vissent qu'on étoit menacé de la famine, & qu'on en avoit grand besoin; & alors ils le vendoient un prix excessif. Il arriva que l'Isle fut grandement pressée de la faim, qu'il restoit peu de bled dans les greniers publics, & même dans ceux des marchands particuliers. On ne pouvoit en aller querir en Sicile parce qu'il y avoit plus de trois mois que les galeres de B. serte & d'autres vaisseaux Turcs tenoient toutes ces mers, & qu'ils prenoient tous les vaisseaux marchands qui faisoient voile. Les Jesuites voiant cette extremité n'eurent garde de declarer qu'ils avoient dans leur grenier environ cinq mille * mines de froment à vendre, parce qu'ils craignoient que si le Grand Maître venoit à le savoir il ne les obligeat à le donner à bon marché, & sans aucun profit. Ils trouverent plus à propos de dissimuler, & de se mettre au rang des affamez, & de ceux qui avoient besoin de bled. Ils allerent donc trouver le Grand Maître, & lui dirent qu'ils souffroient une grande disette, & qu'ils avoient passé le jour precedent sans manger de pain, parce qu'ils n'en

N 7 .

avoient

* Quelques-uns entendent par le mot *sanega* seulement un boisseau ou un boisseau & demi.

avoient point, & qu'ils n'en avoient pu trouver à acheter. Le Grand-Maitre, qui avoit de la compassion, & qui les aimoit, ordonna que du peu de froment qui restoit on leur en donnât quelques boisseaux. Quelques Chevaliers des plus considerables voulurent empêcher cette liberalité, en disant qu'ils avoient appris de gens qui le savoient bien que les Jesuites avoient du bled pour nourrir toute l'Isle durant plusieurs mois; Mais le Grand-Maitre n'y eut aucun égard, & crut que c'étoient des discours de personnes passionnées, & mal intentionnées pour les Jesuites.

Il arriva dans ce même tems une chose que l'Auteur décrit amplement; mais qui est si horrible dans toutes ses circonstances que je crois la devoir passer sous silence, & me contenter de dire qu'un crime si abominable aiant irrité tous les Chevaliers ils punirent le P. Cassiaita Jesuite, qui en étoit l'auteur, d'une maniere proportionnée à sa faute, & le mirent en fuite dans une felouque avec tous ses Compagnons & les envoyèrent en Sicile.

Ils visiterent aussi tout le College & trouverent bientôt le grenier, où il y avoit du bled suffisamment pour nourrir long-tems toute la ville. Le Grand-Maitre, aiant pris le-desordre que les Chevaliers avoient commis dans un lieu qu'il regardoit comme un Sanctuaire, vint pour y remedier, lorsqu'il n'en étoit plus tems; ils lui montrerent les greniers pleins de froment, en le faisant souvenir de la verité de ce qu'ils lui avoient dit peu de tems auparavant, ce qui le defabusa. Il approuva ce qui avoit été fait, & se servit du bled qu'il trouva pour remedier à

la necessité presente. Je ne m'arrête pas presentement à l'histoire particuliere de Cassiata, mais je remarque que l'avarice des Jesuites fut cause de leur expulsion; car ils conserverent leur bled dans la necessité que le peuple souffroit, & ne furent point touchés de compassion, preferant leur intérêt au salut de toute l'Isle.

Livre du Jesuite Personius, pour se rendre maître de tous les biens ecclesiastiques d'Angleterre.

P. 242. Le Jesuite Personius fit autrefois un livre en Anglois qu'il intitula: *Reformation de l'Angleterre*, dans lequel, après avoir remarqué plusieurs fautes & manquemens dans le S. Concile de Trente, il conclut, en disant que si l'Angleterre retourne jamais à la Religion Romaine, il faut la reduire à la forme de la primitive Eglise, mettant en commun tous les biens ecclesiastiques, & donner le soin de cette Eglise à sept personnes sages qui soient tirez de la Compagnie, pour distribuer ces biens selon qu'ils le jugeront à propos. Et, ce qui marque un grand aveuglement, il dit qu'il faut empêcher qu'il ne passe en Angleterre aucun Religieux d'un autre Ordre; à quoi il ajoute qu'au moins pendant cinq ans sa Sainteté ne doit pourvoir à aucun Benefice, mais s'en rapporter à ces sept sages. Voilà comme ils ne se mettent pas en peine de ruiner l'Eglise, pourvu qu'ils se rendent maîtres de tout.

*Jesuites en prêchant l'Evangile au Japon
sement les seditions & la guerre; sont per-
secutez. & chassiez comme des fourbes &
des trompeurs.*

P. 310. Ils ne se mettent en peine que de leurs interêts; & pour les conserver ils excitent des troubles & des guerres; comme l'a très-bien remarqué le Pere Diego Colado Dominicain dans un Memorial qu'il presenta au Conseil Royal des Indes le 17. Decembre 1633. C'est dans le §. 3. qu'il dit ces paroles: *Les Japonnois étoient persuadez dès l'année 1565. qu'en quelque lieu qu'allassent les Predicateurs de l'Evangile, ils détruisoient tout par les guerres & les seditions: mais il est à remarquer que dans ce tems-là, & même jusques en 1593. ils ne virent que des Jesuites.* Ce Religieux ne dit pas cela de lui même; mais il a pris ces paroles de l'histoire generale du Japon imprimée à Alcalá en 1601. que l'Auteur, qui est Louis Gusman Jesuite, dit avoir tirée des relations veritables ou de témoins oculaires. Cet Auteur rapporte dans le 3. chap. du livre 11. la persecution que suscita l'Empereur du Japon contre les Jesuites, & le sujet que cet Empereur disoit en avoir: c'est que les Jesuites étoient des fourbes & des trompeurs, qui sous prétexte de prêcher le salut venoient pour lever du monde & braffer quelque trahison contre lui & les Rois du Japon, & que s'il ne s'étoit donné de garde d'eux ils l'auroient déjà trompé, comme ils avoient fait plusieurs autres Rois & Princes: desorte qu'ils s'étoient déjà bien fait connoître en six ans, & qu'ils avoient
décou-

découvert quelle fin ils avoient dans la prédication de l'Evangile.

Et il ne faut pas dire que cet Empereur faisoit cela en haine de la Foi Chrétienne, puisqu'il donna permission par écrit en 1593. aux Religieux de S. François d'entrer dans son Empire, d'y fonder des Eglises, des hospitaux & des Convens, & de porter leur pauvre habit publiquement : & nonobstant cela la persécution continuoît contre la Société à qui il ne demeura qu'une seule Eglise à Nangazaqui, qui est un port & un lieu de grand commerce. L'Empereur ne voulut pas qu'il cessât, c'est pourquoi il y demeura quelques Jesuites, qui avoient soin des marchandises, l'un desquels nommé Jean Rodrigues étoit interprete de l'Empereur. L'on voit par là combien les Jesuites étoient attachez au commerce, puisque pour le maintenir il en falut laisser quelques uns d'eux, lors même qu'on les chassoit. L'on voit encore qu'ils n'en furent point chassés pour la foi, puisque les Religieux de S. François, qui travailloient plus utilement qu'eux à la conversion des infidèles, y furent admis en même tems ; mais parce qu'on avoit horreur de leur duplicité & de leurs mensonges.

L'avarice & l'ambition des Jesuites cause la perte de deux Rois Chrétiens au Japon. La trahison qu'ils firent au Roi d'Omura, laquelle fit passer pour traîtres les Ministres de l'Evangile.

P. 311. Je ne saurois passer sous silence deux cruelles trahisons que produisit l'ambition des Jesuites en ce pais là par une politique

306 *Autres marques de l'avarice, injustice,*
 tique qui n'étoit point du tout chrétienne.
 Le Roi d'Omura reçut la foi de Jesus-CHRIST
 avec beaucoup de devotion; & pour ce sujet,
 & pour ce qu'il considéroit les Jesuites com-
 me ses Ministres, il les favorisa & protegea
 dans son Royaume. Nangazaqui en est une
 des principales villes, & comme nous avons
 dit un port fort frequenté, & capable d'en-
 richir tout ce pais-là. Les Jesuites jugerent
 qu'ils tireroient plus d'avantages d'un autre
 qu'ils rendroient maître d'un port si conside-
 rable en rompant toutes les loix de la fide-
 lité due à un Roi catholique, & qui étoit
 leur ami. Ils allerent donc trouver l'Empe-
 reur, & lui representèrent les commodités
 de ce port, les différentes marchandises qu'on
 y amenoit, sa situation commode pour la
 sureté de ses vaisseaux, & enfin ils l'assu-
 rent que comme Seigneur souverain il pou-
 voit ôter au Roi d'Omura en lui donnant
 quelque autre chose equivalente. L'Empe-
 reur suivit leur conseil, & ôta le port au
 Roi d'Omura; mais il chassa aussitôt les Je-
 suites de tout ce Roiaume, disant avec beau-
 coup de sagesse que, puisqu'ils avoient trahi
 leur bienfaiteur, ils trahiroient bien à plus
 forte raison l'Empereur à qui ils avoient
 moins d'obligation. Ils perdirent l'amitié de
 ce Roi, & n'acquirent pas celle de l'Empe-
 reur, & laisserent aux Ministres de l'Evangi-
 le la reputation d'être des traitres. C'est ce
 qu'ont assuré avec serment plus de cinquante
 villages chrétiens dans un Memorial qui
 a été présenté en original au Roi dans son
 Conseil des Indes, & au Pape dans la Con-
 gregation de *Propaganda fide*.

Méchant conseil donné au Roi d'Arima, qui lui conta la vie, & causa une sanglante persecution contre les Chrétiens.

P. 312. Il arriva encore une autre chose aussi étrange au Roi d'Arima qui étoit Chrétien, grand bienfaiteur des Jesuites, dont les seminaires & les Colleges fleurissoient dans son Roiaume. Ils mirent une chimere dans la tête de ce Prince, & lui persuaderent de demander à l'Empereur la restitution de quelques terres que ses Predecesseurs avoient perdues par la guerre: Les Jesuites avoient pour but en cela de s'accroître en étendant le Roiaume du Roi d'Arima leur ami; ils se servirent pour réussir dans leur dessein d'un homme, qui étoit tout à eux nommé Dayfaqui, secretaire d'un des Ministres de l'Empereur, mais quoiqu'il fût gagné par eux il ne laissa pas de découvrir toute l'intrigue, qui conta la vie à l'un & à l'autre; car l'Empereur fit couper la tête au Roi & brûler tout vif Dayfaqui; un Jesuite même, nommé Mojeron, courut grand risque d'être brûlé en même tems. L'on accusa aussi ce Roi d'avoir voulu faire mourir un fils qu'il avoit de sa premiere femme, pour laisser son Royau-
me à un autre qu'il avoit eu de la seconde, duquel les Jesuites esperoient plus de faveur quand il seroit Roi, qu'ils n'en attendoient de l'autre. L'Empereur conçut une fort mauvaise opinion de notre Religion & de ses Ministres, parce que tous ceux qui avoient eu part à cette tragedie étoient Religieux ou Chrétiens, & cela le porta à la seconde persecution, qui fut beaucoup plus sanglante: il chassa les Religieux de son Empire; &
ainsi

308. *Autres marques de l'avarice injustice,*
ainsi les mauvais conseils & les flateries des
Jesuites reculerent beaucoup la conversion
de ces peuples. L'ambition de ces gens-là
n'est-elle pas étrange, & leur flatterie n'est-
elle pas bien à craindre, puisque pour éten-
dre leur domination, & pour se rendre agrea-
bles au Roi d'Arima, quoiqu'ils fussent dé-
jà si bien auprès de lui, ils lui proposèrent
ce dessein de rentrer dans les terres que ses
Predecesseurs avoient occupées, & qui é-
toient pour lors en la possession d'un autre
maître?

*Dans une contribution publique de tous les
Religieux d'Espagne les Jesuites don-
nent 3. avis au lieu d'argent.*

P. 392. Le Roi d'Espagne, se trouvant
dans le besoin au commencement de la guer-
re avec la France, demanda un secours d'ar-
gent à tous les Religieux. Ceux qui avoient
ordre d'amasser cette contribution s'adressè-
rent d'abord aux Jesuites, ne doutant point
qu'étant laboureurs, bergers, usuriers, ban-
quiers, marchands, monnoieurs, changeurs,
voituriers, donneurs d'avis, Mandarins dans
la Chine, & par tout le monde legataires &
executeurs de testamens, ils feroient paroî-
tre dans cette rencontre & leur affection
pour le bien public & leur puissance, &
qu'ils donneroient quelque somme assez
considerable pour tirer le Roi de l'embaras
où il se trouvoit. Ces Peres répondirent à
ceux qui leur avoient fait cette proposition
qu'on n'avoit qu'à demander aux autres Re-
ligions, & que la Societé donneroît autant
que celle qui auroit le plus donné, & mê-
me autant que toutes les autres ensemble.

Ces

Ces Commissaires se servirent de cette réponse des Jesuites pour faire de grandes instances aux autres Religieux, & en porterent quelques-uns à donner plus qu'ils ne pouvoient. Après cela ils retournerent aux Jesuites, & les sommerent de tenir la parole qu'ils avoient donnée: les Jesuites dirent qu'ils donneroient trois avis par le moyen desquels sa Majesté Catholique pourroit tirer plus de douze millions. Cela fit ouvrir les yeux au Comte d'Olivares, qui croioit déjà tenir de quoi remedier aux necessitez pressantes de l'Etat; on demanda donc ces trois avis aux Jesuites, & ils les donnerent.

Le premier, que si le Roi leur vouloit donner toutes les chaires des Universitez de son Roiaume ils ne demanderoient aucuns appointemens pour y enseigner; & que sa Majesté pourroit s'approprier ou vendre les gages des Professeurs qui montent par an à plus de 400000. ducats, & le fonds à plus de huit millions.

Le second, que le Roi obtint du Pape que sa Sainteté reduisit le Breviaire au tiers de ce qu'il est: qu'après que sa Majesté auroit obtenu cela du Pape l'on imprimât des Breviaires & des Diurnaux du nouvel usage, mais que ceux qui s'en voudroient servir paieroient, pour reconnoître le plaisir qu'on leur auroit fait d'abreger leur office dix ducats pour chaque Breviaire & cinq pour le Diurnal; comme chaque clerc paie quatre reales par an pour la Bulle qui permet de manger du lait en carême. En supputant ce qui devoit revenir de ce second moien, on trouva qu'il montoit plus haut que le premier.

Le

Le troisieme fut que ne leur étant pas permis par leur regle de recevoir de l'argent pour leurs Messes, sa Majesté prit tout l'argent des Confreries Ecclesiastiques tant d'Espagne que des Indes, & qu'ils s'obligeroyent de dire toutes les Messes.

Il est aisé de voir par ces trois avis que la fin des Jesuites étoit leur commodité & leur interêt, & la haine qu'ils ont contre les autres Religieux, qu'ils faisoient assez voir sous prétexte de rendre service au Roi. L'on pensa à l'exécution de ce premier avis, mais les Universitez s'y opposerent genereusement, & le P. Maître Basile Ponce de Leon, Professeur de la leçon du soir dans l'Université de Salamanque, fit un tres docte memoire que j'ai vu entre les mains du Docteur Dom Michel Jean de Vimbodi, secretaire de l'Eminentissime Cardinal Spinola pour lors Archevêque de Grenade. Il y convainquoit les Jesuites de toutes sortes d'heresies, & il concluait que leur intention étoit de se rendre maîtres de toutes les chaires, d'en écarter tous les Religieux, & ensuite établir sans contradiction leurs pernicieuses maximes. Le Pape ne voulut point entrer dans le second & le troisieme expediant. Il répondit que dans les tems malheureux où nous étions il falloit plutôt augmenter que diminuer ses prieres. Et pour ce qui regardoit les aumônes pour les Messes qu'elles servoient à entretenir de pauvres Prêtres & de pauvres Religieux. Mais cependant les Jesuites ne donnerent rien au Roi.

Les Jesuites des Indes toujours pour les Gouverneurs contre les Evêques. Persecuteurs de l'Archevêque de sainte Foi. Absolvant ceux qu'il avoit excommuniez. Enseignent qu'il y a deux Dieux.

P. 260. Dom Bernardin de Almanza, qui étoit un homme fort saint, aiant été élu Archevêque de sainte Foi de Bogora en 1633. alla en prendre possession. D. Sanche Giron President de cette audience, & Capitaine general de ce nouveau Roiaume, lui envoya deux Jesuites pour ses Ambassadeurs, Jean Bariste Coluchini & Sebastien Morillo. Le dessein de cette ambassade étoit pour obtenir de ce saint Evêque qu'il rendit au Gouverneur de certaines soumissionsentierement indignes de son caractere. Il n'y voulut point consentir, & aiant pris possession de son siege il defendit vigoureusement les droits de l'Episcopat contre les insultes du Gouverneur qu'il excommunia avec ses Officiers pour avoir pris des Ouvriers qui n'avoient point d'autre crime sinon qu'ils travailloient dans l'Eglise. Ce Gouverneur & ses Officiers étant donc declarez excommuniiez par des affiches publiques, le Jesuite Sebastien Morillo, dont nous avons parlé ci-dessus, fut si insolent que de dire au Gouverneur qu'il ne devoit pas se mettre en peine de ces excommunications, dont il lui donna l'absolution sur le champ, en lui disant que sa Societé avoit ce privilege. Cela causa beaucoup de scandales, comme aussi la nomination que fit le Gouverneur par le conseil des Jesuites d'un Juge Conservateur contre l'Archevêque, & que ces Peres loge-

rent

312 *Autres marques de l'avarice, injustice,*
rent & regalerent dans leur College. Le
Doien de l'Eglise de sainte Foi trouva moien
d'enlever ce Juge & de le mettre dans la
maison archiepiscopale; mais les Jesuites
vinrent à la prison à main armée, l'enfon-
cerent & en retirerent ce Juge qu'ils reme-
nerent à leur College.

Ce seroit une longue histoire si'on entre-
prenoit de raconter tout ce qui se passa dans
cette rencontre. On le peut voir avec tou-
tes les insolences des Jesuites dans le chap. 4.
& les suivans jusqu'à l'onzième de la vie
de ce S. Archevêque, écrite par le Bache-
lier D. Pedro de Solis & Valençuela, où il
décrit aussi, la fin miserable de quelques Je-
suites, qui s'étoient les plus signalez à mal-
traiter ce Prelat. Voici ses paroles: *Encore*
que les Peres de la Societé, qui avoient assi-
sté le Gouverneur contre l'Archevêque, chan-
geassent de demeure en allant à Quito, ils
n'éviterent pas pour cela le châtimement de Dieu,
car l'un fut tué par une mule sur laquelle
même on le porta dans la ville entre deux
sacs de paille: un autre mourut à Tunja:
l'autre mourut de peste dans le port de Onda,
& il fut enterré avec ses hardes & ses li-
vres dans une fosse tres profonde: enfin un
autre devint fou à Popayan.

Le P. D. Bruno de Valençuela Char-
treux, que j'ai connu à Paular, est frere de
ce D. Pedro de Solis, & il a entre ses mains
la vie manuscrite de ce S. Archevêque, au-
près duquel il avoit été élevé avant d'être
Religieux. Mais, quand il parle du diffé-
rend qu'eut ce Prelat avec les Jesuites, il
en dit des choses si surprenantes qu'on au-
roit de la peine à les croire, si on n'étoit
assuré qu'elles sont vraies par la sainteté
&

& la vertu de celui qui les rapporte, & qui en a été témoin oculaire. Entr'autres choses il dit que les Jesuites enseignoient aux Indiens qu'il y avoit deux Dieux, l'un des pauvres, & l'autre des riches, que celui-ci étoit beaucoup plus puissant que l'autre: que l'Archevêque servoit le premier & le Gouverneur le second. Il rapporte encore d'autres choses semblables qui sont enseignées par tout un College; qui, étant établi pour instruire la jeunesse, fait assez voir par ces pernicieuses maximes, que la Société n'a point d'autre but que de s'apuiier du credit des puissans, & d'être liez & unis avec eux. Aussi est-il extraordinaire de voir un Vice-Roi ou un Gouverneur dans les Indes qui ne soit pas dans leurs intérêts; c'est ce qui fait qu'ils chassent les Evêques de leurs sieges, & qu'ils les traînent dans tous les tribunaux.

Dom Matthieu de Castro Evêque aux Indes Orientales maltraité & méprisé par les Jesuites, qui le font aller 3. fois à Rome, & se moquent des bulles & censures qu'il en apporte.

P. 281. Il ont témoigné un semblable mépris, si ce n'a été par leurs actions, au moins par leur intention & dans leurs écrits, pour D. Matthieu de Castro Evêque dans les Indes Orientales: qui étant Bramen de nation, fut consacré par le Pape Urbain VIII. & envoyé pour faire des missions dans le Roiaume de Idabna. Ce bon Prelat fit une chose que l'Archevêque de Goa ni tous les Religieux n'avoient pu faire ni par prieres ni par presens depuis 140. ans, qui fut d'ob-

O

tenir

314 *Autres marques de l'avarice, injustice ;*
tenir permission du Roi More de bâtir des
maisons & des Eglises dans tout son Roiaume. Mais les Jesuites ont tellement maltraité ce pauvre Evêque qu'ils l'ont obligé d'interrompre le cours de sa mission, & de venir trois fois à Rome avec d'extrêmes peines, où le P. Jean Batiste de Morales de l'Ordre de S. Dominique missionnaire de la Chine le laissa en 1645. qui travailloit contre ses ennemis qui le haïssent & le traitent avec un très grand mépris. Ce P. Morales a vu une lettre écrite par un Jesuite à son Provincial dans laquelle il y a ces propres paroles : *Il est venu ici un miserable Negre pour Evêque, mais il s'en est allé parmi les Mores, parce qu'il n'aime pas à vivre avec les Portugais. C'est une honte pour la nation qu'un tel homme vienne pour être Evêque.* Ce Religieux ajoute qu'il trouva ce pauvre Evêque au lit malade de déplaisir & de fâcherie pour ces mépris & ces mauvais traitemens des Jesuites ; qu'il demeura avec lui un mois pour le consoler ; qu'il sollicita son affaire à la Congregation de Propaganda fide, & qu'après avoir obtenu toutes les dépêches nécessaires, il alla pour les faire exécuter lui-même ; mais les Jesuites se moquent de tout cela, & il n'y a ni bulles ni censures qui les fassent changer de conduite. L'on peut apprendre de cette histoire combien ils sont sinceres dans leurs paroles, puisqu'en parlant d'un S. Evêque ils disent qu'il est allé parmi les Mores, comme si c'étoit pour retourner à sa premiere infidelité ; au lieu que ce n'étoit que pour travailler à la conversion des ames. Ou voit aussi que c'est leur zele, puisqu'ils traitent de la sorte ceux qui s'emploient avec tant de peines à éten-

dre

dre la foi, & qu'il semble qu'ils n'écrivent à leurs superieurs que pour médire des Evêques.

*Ambition & tyrannie des Jesuites dans la
fondation & administration des Colleges
d'Hibernois en Espagne.*

P. 394. Les Jesuites témoignèrent du zèle pour la Foi lorsqu'ils portèrent le Roi d'Espagne & quantité de Seigneurs à contribuer à la fondation des Colleges pour les Hibernois, afin d'élever les jeunes gens de cette nation qui viendroient en Espagne, & les rendre capables en retournant en leur pays d'y servir leurs compatriotes; mais la vraie intention de ces Peres fut de se rendre plus puissans en se rendant maîtres de ces Colleges & de leurs revenus. La recette excède toujours de beaucoup la dépense, ce qui ne les empêche pas de se plaindre, & de traiter si mal & avec toute sorte de mépris ces pauvres écoliers, dont plusieurs néanmoins sont Prêtres, qu'on diroit qu'ils sont leurs esclaves. Et lorsqu'ils ne demandent que le nécessaire, les Jesuites leur retranchent leurs pensions, & quelquefois leurs Recteurs & les Coadjuteurs les battent & les maltraitent, de sorte qu'ils sont obligez de se défendre. Ils se servent d'eux comme de leurs valets, & pendant qu'ils se traitent splendidement d'un bien dont ils ne sont que les administrateurs, ils ne donnent à ceux à qui il appartient effectivement, qu'un méchant morceau de vache lorsqu'ils les traitent le mieux. Ces pauvres étrangers ont présenté un Memorial imprimé à Sa Majesté qui contient cinq articles, dans lequel ils representent

316 *Autres marques de l'avarice, injustice,*
tous les mauvais traitemens de ces tyrans,
la domination qu'ils exercent sur eux, & de
quelle maniere ils volent publiquement leur
bien.

*Relation succinte & abrégée des grandes per-
secutions que les Peres de la Compagnie
du nom de Jesus ont fait souffrir à Dom
Fray Hernando Guerrero Archevêque de
Manille aux Philippines, écrite en Espa-
gnol par un neveu de cet Archevêque.*

Dom Hernando Guerrero, Archevêque
de Manille aux Isles Philippines, aiant fait
une assemblée des supérieurs des Maisons Re-
ligieuses & des personnes doctes, qui étoient
les plus estimez dans la Ville Archiepiscopa-
le, pour les consulter sur une peine de con-
science qu'il avoit de ce que les Peres de la
Compagnie de Jesus de ces pais-là prê-
choient & confessoient sans en avoir la per-
mission de l'Ordinaire, la resolution de cette
Assemblée, qui se tint plusieurs fois pour ce
même sujet, fut qu'il étoit du devoir de
l'Archevêque de demander aux Religieux de
la Compagnie quelles permissions ils avoient
pour exercer ces fonctions. Il leur deman-
da, & ils ne firent point d'autre réponse si-
non qu'ils avoient des privileges: ce qui ne
contentant pas l'Archevêque il les poursuivit
par les voies de droit, pour les obliger à ju-
stifier en vertu dequoi ils exerçoient cette
jurisdiction, en montrant les permissions
ou les privileges qu'ils prétendoient avoir.
Mais, bien loin d'y satisfaire, ils nommerent
pour Conservateur un Chanoine qui avoit une
dignité dans l'Eglise de Manille, qui étoit
ennemi de l'Archevêque. Ce Conservateur
pro-

proceda contre l'Archevêque se servant de l'occasion favorable que lui donnoit la colere du Gouverneur Dom Sebastien Hurtado de Corquera, qui étoit picqué contre l'Archevêque, parce qu'il n'avoit pas voulu donner aux Jesuites une maison & un jardin de recreation qui appartenoint à l'Archevêché, & qui y avoient été donnez par les Religieux Augustins, pour servir de lieu de retraite & de reposaux Archevêques. Et comme cette maison eût fort accommodé les Peres de la Societé, & que le Gouverneur étoit leur ami particulier, à cause qu'il se confessoit à eux, & qu'ils étoient tout son conseil, ils s'assemblerent tous ensemble & resolurent de chasser l'Archevêque. Le Gouverneur voulant executer cette resolution alla pour presider à l'audiance, dans laquelle il ne se trouva avec lui qu'un seul Conseiller, qui fut trouvé mort le lendemain matin sans confession. L'Archevêque demanda d'être oui en justice; mais, au lieu de l'entendre, le Gouverneur, qui étoit animé par les Jesuites, resolut par leur Conseil d'executer sur le champ le bannissement de l'Archevêque. Toutes les Communautéz Religieuses aiant appris que les ministres de la Justice alloient à l'Archevêché, se rendirent auprès de leur Prelat; & prenant tous des cierges en main ils conseillerent à l'Archevêque de se revêtir des habits pontificaux, de demeurer dans sa chapelle, & d'y tenir toujours le S. Sacrement entre ses mains, pour lui servir comme d'un bouclier contre la tyrannie du Gouverneur & la violence des Jesuites. Le Gouverneur sut ce qui se passoit, & il commanda aussitôt des soldats pour aller meche allumée, & les mousquets tous prêts à tirer.

318 *Autres marques de l'avarice, injustice,*
faire sortir tous les Religieux de la chapelle,
& y laisser l'Archevêque seul. Mais, comme
les Provinciaux, les Commissaires, les Prieurs
& les Gardiens eurent répondu à ces soldats
qu'ils étoient là pour rendre leurs respects au
S. Sacrement, le Gouverneur commanda
de nouveau à ces soldats sous peine de la
vie, qu'ils executassent ses ordres, & qu'ils
les trainassent par force hors de la chapelle.
Les soldats lui obéirent, chassèrent & traî-
nerent tous les Religieux: &, comme quel-
ques-uns d'entr'eux des plus anciens & des
plus venerables se couvroient des habits pon-
tificaux pour se garantir de ces violences,
les soldats n'eurent aucun respect pour ces
ornemens, & arrachant avec fureur ces Re-
ligieux, qui s'y étoient attachez, ils entraî-
nerent l'Archevêque qui tomba tenant tou-
jours entre ses mains le S. Ciboire, dont il
fut même blessé au visage. Ce Prelat de-
meura donc seul, & on laissa autour de lui
cinquante soldats pour se saisir de sa person-
ne dès qu'il auroit quitté le S. Sacrement.
Cependant un de ces soldats, voiant la vio-
lence dont on se servoit pour les faire tenir
là, & qu'il y alloit de la vie s'ils n'execu-
toient les ordres du Gouverneur, il tira son
épée, & se laissant tomber dessus, il dit
qu'il aimoit mieux mourir de ses propres
mains que de voir de semblables excès parmi
des Chrétiens.

L'Archevêque, aiant demeuré si long-
tems debout revêtu des habits Pontificaux,
se trouva si affoibli à cause de son grand âge
& de ce qu'il n'avoit pris aucune nourriture,
que cedant enfin aux fatigues & à la
nécessité, & se rendant aussi aux avis des
plus sages Religieux, qui lui manderent qu'il
char-

chargeoit sa conscience s'il mouroit de cette sorte, il posa le S. Sacrement, & aussitôt le sergent Major avec les soldats le menerent hors de la ville dans un carrosse, & là ils le mirent dans une mechante petite barque dépourvue de toutes choses, sans vouloir permettre qu'aucun Chrétien lui portât de la nourriture, ni qu'aucun de ses domestiques l'accompagnât; & avec cinq soldats qu'ils lui donnerent pour le garder ils le conduisirent dans une île deserte, où il n'y avoit pas même une pauvre cabane pour se mettre à couvert.

Comme dans ce tems-là l'office divin avoit cessé dans toute la ville par un interdit solennel que tous les Religieux gardoient avec le respect & les sentimens qu'ils estoient obligez d'avoir, les seuls Jesuites tenoient leurs Eglises ouvertes, ils y prêchoient, confessoient, & disoient la Messe, & même ils alloient dire dans la maison du Gouverneur, auquel ils administroient les Sacramens.

Ils ôterent le Gouvernement du diocèse à l'Archevêque, & le donnerent à un autre par ordre du Juge Conservateur & des Jesuites, jusqu'au tems que l'Archevêque fut rétabli, ce qui arriva après qu'ils eurent saisi tous ses biens, & qu'ils les eurent vendus publiquement à l'encan, & jusqu'à sa croisse, pour satisfaire à diverses amendes & peines pecuniaires auxquelles ils l'avoient condamné. Le peuple l'ayant demandé avec instance on le leur accorda, mais ce ne fut qu'après que les Peres de la Compagnie eurent fait tout ce qu'ils souhaitoient par le moien du Gouverneur.

L'Archevêque envoia deux Religieux;

320 *Autres-marques de l'avarice, injustice,*
l'un à Rome, & l'autre à Madrid, pour informer sa Sainteté & Sa Majesté Catholique des excès qu'on lui avoit fait souffrir. Ils y arriverent, aiant passé par le détroit de Magellan sur un vaisseau qui appartenoit à des heretiques, mais que les marchands de Manille avoient loué & équipé pour l'amour qu'ils portoient à leur Pasteur.

Quelques jours après que cela se fut ainsi passé le Sergent Major, qui avoit pris l'Archevêque, se faisant porter dans une chaise, parce qu'il étoit fort vieux, le peuple se jeta sur lui dans la place, & lui donna tant de coups de poing, qu'il mourut sur le champ sans confession.

Extrait d'une Lettre de Madrid du 8. Juillet 1653. dans laquelle on voit la punition de ce Gouverneur qui avoit maltraité son Archevêque.

Il est arrivé depuis peu que Sa Majesté aiant reçu un avis secret qu'il y avoit quatorze caisses des Indes cachées dans une chambre écartée des Jesuites de Burgos, on envoya un ordre secret au Senéchal de cette ville-là de les en retirer. Il executa si bien sa commission, qu'il alla droit où elles étoient, & aiant fait rompre une cloison il y trouva les 14. caisses. Il demanda aux Peres le memoire de ce qui étoit dedans: ils répondirent qu'elles appartenoint à Don Sebastien de Corquera Seneschal de Cordoue qui avoit été Gouverneur des Philippines. Le Seneschal de Burgos tira les caisses du lieu où elles étoient, & les aiant ouvertes il trouva quantité de pierreries de grand prix. Ce Cavalier étoit tenu pour un Saint, mais
un

un saint à la Jesuite ; parce qu'il les aimoit passionnément. Cette découverte a donné lieu à quelques autres, qui ont fait connoître qu'il avoit apporté de grandes richesses des Indes, & on lui fait rendre un compte exact de son administration.

AVERTISSEMENT.

L'histoire de cette persecution est racontée par l'Auteur du *Theatre Jesuitique*, pag. 230. & il rapporte une autre cause de l'animosité du Gouverneur contre l'Archevêque, dont les Jesuites étoient encore les auteurs. Car ils poussèrent ce Gouverneur à envoyer pendre un homme dans le cimetiere des Augustins. L'Archevêque ne put souffrir cette profanation d'un lieu saint ; & pour punir le Gouverneur il se servit des armes de l'Eglise, & fulmina des censures contre lui ; mais le Gouverneur se servit aussi de celles que sa charge lui mettoit entre les mains, comme il se voit dans la precedente relation.

Il est aisé de juger dit l'Auteur du *Theatre Jesuitique*, que ce furent les Jesuites qui portèrent le Gouverneur à executer cette violence contre l'Archevêque. 1. Parce que le Gouverneur ne faisant rien, même dans les affaires seculieres, sans l'avis & le consentement des Jesuites, il y a bien de l'apparence qu'il les aura consultez dans celle-ci, qui regardoit la jurisdiction ecclesiastique, & qu'il ignoroit étant seculier. 11. Parce que les Jesuites avoient eu de grands differens en diverses rencontres avec ce Prelat, comme ils en ont eu avec la plus grande partie des Evêques des Indes, & trouvant une occasion

322 *Autres marques de l'avarice, injustice,*
favorable, parce que le Gouverneur étoit
tout à eux, ils se vangerent par ses mains.
111. Parce que tous les Superieurs & quan-
tité de Religieux considerables se rangerent
auprès de l'Archevêque, d'où ils furent ar-
rachez par violence; mais il n'y avoit pas
un seul Jesuite. Ajoûtez à cela que c'est
le sentiment commun de tout le monde
dans les Philippines.

*Avarice des Jesuites dans la pêche des per-
les à Cochîn, pour laquelle ils sont
chassez, & les perles maudites.*

P. 253. Il faut dire maintenant de quelle
maniere ils furent chassez de Cochîn aux In-
des Orientales. Cette Ville, quoique le ter-
roir en soit pauvre & sterile, est Episcopale,
& ses habitans & tous ceux du diocese vi-
vent de la pêche des perles qu'ils trouvent
dans un lac dont la Providence de Dieu les
a pourvus pour les faire subsister. Les Je-
suites entendirent parler de ce lac, & ils ju-
gerent qu'il étoit bon de s'en rendre les mai-
tres, afin d'en retirer toute l'utilité & le pro-
fit pour eux. Pour cet effet deux de leurs
Peres vinrent de Goa à Cochîn pour voir
l'Evêque, qui étoit un homme apostolique,
& qui avoit été Religieux dechauffé de l'Or-
dre de S. François. Ils lui dirent qu'ils
étoient touchez de compassion de le voir
ainsi seul, & sans qu'il trouvât personne
qui l'aidât à convertir les Infidèles; qu'ils
venoient pour partager avec lui ses souf-
frances, & l'aider à cultiver les ames de ses
Diocésains. Ils s'offrirent à y fonder un
College pourvu que l'Evêque les aidât, &
qu'il leur donnât une maison toute bastie,
&

& des rentes pour entretenir cinq ou six Jesuites. L'Evêché est très-pauvre aussi bien que la ville de sa residence; l'Evêque n'a précisément que ce qu'il lui faut pour s'entretenir avec honneur.

Il sembla à ce bon Prelat qu'il voioit les Cieux ouverts entendant cette proposition des Jesuites, car il croioit qu'elle venoit du zele d'étendre la foi, & de travailler à la conversion des ames: il les reçut avec beaucoup de bonté, les considerant comme un puissant secours que Dieu lui envoioit pour le bien de ses diocesains. Il leur dit qu'il n'avoit pas assez de bien pour leur assurer quelque rente, qu'il proposeroit aux habitans de la ville de leur en donner quelqu'une qui fût suffisante pour les faire subsister; mais qu'en attendant ils logeroient chez lui, & se serviroient de tout ce qu'il y avoit & qu'il y auroit à l'avenir. Les Jesuites furent satisfaits de ces offres, auxquelles l'Evêque satisfit. Pendant les deux premieres années ces Peres travaillerent utilement; ils prêchoient, ils catechisoient, ils se rendoient agreables à tout le monde, ils accordoient les differens, ils attiroient les Indiens par des presens les traitant fort doucement & avec de grands témoignages d'affection; & se rendirent par ce moyen les maîtres des cœurs de tout le monde.

Comme ils se virent ainsi établis, ils penserent à travailler à l'exécution du dessein qu'ils avoient eu en venant d'abord dans ce pais: pour y parvenir ils persuaderent aux Indiens, en les traitant bien & les caressant, qu'ils leur vendissent les perles qu'ils tiroient de ce lac, puisqu'il étoit juste que les prêchant & les instruisant ils fussent préferéz

324 *Autres marques de l'avarice, injustice,*

aux marchands Portugais qui venoient de pais fort éloignez, & à de certains tems seulement, pour acheter leurs perles afin d'y gagner en les portant en divers lieux. Les Indiens qui sont fort grossiers ne connoissent point ce qui étoit caché sous cette malicieuse proposition, & ainsi ils accordoient facilement ce que ces rusez Jesuites leur avoient demandé. De sorte qu'ils les venoient visiter toutes les semaines avec les perles qu'ils avoient pêchées, & ils les vendoient aux Jesuites, qu'ils consideroient comme leurs maîtres & leurs bienfaiteurs, pour le même prix qu'ils avoient accoutumé de les vendre aux Portugais, & après avoir reçu leur argent & les autres choses qu'ils leur donnoient, ils s'en retournoient chez eux fort contens.

Les vaisseaux Portugais vinrent au tems qu'ils avoient coutume de venir tous les ans, & il n'y eut aucun Indien qui leur vendit des perles, de sorte qu'ils s'en retournerent sans negocier, & perdirent beaucoup sur les marchandises qu'ils avoient apportées pour donner en échange. La même chose leur étant arrivée l'année suivante, ils resolurent de n'y plus retourner, sachant d'ailleurs que les Jesuites s'étoient rendus maîtres de ce trafic. Lorsque ces Peres virent qu'ils avoient éloigné les Portugais, & qu'ils avoient abandonné ce commerce, dans lequel ils ne trouvoient plus aucun profit, & qu'aini ceux de Cochîn ne sauroient plus à qui vendre leurs perles, ils se firent prier, & ils dirent qu'ils ne les vouloient pas acheter s'ils n'en diminueoient de beaucoup le prix. Ils disoient que les Portugais n'avoient abandonné ce commerce, que parce qu'ils n'y trou-

voient

voient
voient
coute
text
diens
gnire
loien
leur
ils pa
exerç
plus
cont
qui le
etoie
L'Ev
deson
ter le
vern
suite
fit,
de le
Ce
de b
merc
vou
dina
garn
rent
soul
ava
les
trav
tou
Jes
ce
pai
lif
car

voient pas leur compte, & qu'ils ne pouvoient vendre les perles au prix qu'elles leur coutoient. Ils reduisirent sous ce faux prétexte & autres semblables ces pauvres Indiens à une extreme misere, & les contraignirent enfin de se rendre à ce qu'ils vouloient, & ne pouvant faire autrement ils leur vendirent les perles à un très-bas prix. Ils passerent environ deux ans de la sorte en exerçant plusieurs violences; & quoique les plus considerables de la ville murmurassent contre les Jesuites, il y en avoit néanmoins qui les défendoient, parce que leurs interêts estoient mêlez avec ceux de ces Peres. L'Evêque connoissoit bien l'origine de ce désordre, mais il n'osoit se mêler d'y apporter le remede necessaire, parce que le Gouverneur du pais étoit une creature des Jesuites, & peut-être qu'il avoit part au profit, si tant est que les Jesuites fassent part de leurs gains à ceux qui les protegent.

Ce tems étant passé ils voulurent changer de batterie & gagner davantage sur ce commerce; ainsi ils dirent aux Indiens qu'ils ne vouoient plus acheter les perles au prix ordinaire, parce qu'ils n'y faisoient pas un gain assez considerable, mais ils leur offrirent un autre parti, comme s'ils eussent souhaité de leur faire un traitement plus avantageux, quoique ce fût en effet pour les rendre entierement esclaves: ce fut qu'ils travaillassent à la journée dans le lac, & que tout ce qu'ils pêcheroient seroit pour les Jesuites. Ces pauvres Indiens accepterent ce parti pour ne pas mourir de faim. Le paiement étoit fort petit & le travail excessif, parce qu'ils les obligeoient de commencer dès la pointe du jour sans leur permettre

de sortir de l'eau avant midi, & pour lors ils leur donnoient une heure pour manger & pour se reposer, les faisant ensuite rentrer dans l'eau jusques à la nuit. Plusieurs mourroient dans l'eau, parce que ces Peres ne les vouloient pas laisser aller à terre lorsqu'ils en avoient besoin; ce qui obligea ces pauvres gens de s'en plaindre à l'Evêque. Il y voulut apporter remede, mais il ne put, parce que les Jesuites, se voiant apuiez du Gouverneur & d'autres personnes de leur cabale, ne faisoient aucun cas de ce bon Prelat. Mais, pour se délivrer de toute crainte une bonne fois, ils prirent une resolution qui ne pouvoit naître que d'une aussi grande audace que la leur.

Ils bastirent un chasteau dans une petite Isle qui étoit au milieu du lac; ils y mirent de l'artillerie autant qu'ils en avoient besoin pour s'y défendre: ils se rendirent ainsi maîtres du lac, & ne voulurent plus permettre à personne d'y pêcher des perles: ils disoient que le lac étoit à eux, & qu'ils l'avoient acquis par le droit que leur y donnoient leurs predications. L'Evêque, aiant su qu'ils avoient basti ce chasteau, leur commanda sous les peines & censures ecclesiastiques de le desarmer & de le démolir; mais ils se moquerent de ses ordonnances, en disant qu'ils étoient exemts de sa juridiction. Ce bon Prelat voiant leur insolence leur fit un procès devant le Pape & le Roi d'Espagne, qui ordonnerent l'un par ses Bulles, & l'autre par ses Arrêts, qu'on fit ce que l'Evêque demandoit; mais le Gouverneur l'empêcha. Les Jesuites se défendirent & à Rome & à Madrid en accusant l'Evêque de plusieurs crimes, mais tous faux. Il vint de nouvelles Bul-

Bulles, mais les Jéfuites demeurèrent dans leur rebellion. Enfin l'Evêque, voiant qu'il n'y avoit pas moien de les reduire, affembla quelques Espagnols & plusieurs Indiens, & portant la Croix de Jéfus-Chrift dans fes étendars avec les armes du Pape & du Roi d'Espagne aux côtez il marcha vers le lac, où les Jéfuites l'attendoient avec une armée plus nombreufe que la fienne, qui avoient le nom de Jéfus dans leurs drapeaux. L'Evêque leur donna la bataille, les defit, démolit le chateau, & trouva qu'ils avoient encloué tous les canons lorsqu'ils fe virent hors d'état de pouvoir refifter. Ils ne laifferent pas de demeurer dans l'Ifle, efperant qu'après la mort de l'Evêque ils pourroient recommencer leur tyrannie. Mais ce Prelat étant infpiré de Dieu fe revêtit pontificalement, vint au bord du lac, auquel il parla en cette maniere. *Quoique je fois le moindre & le plus indigne de tous les Miniftres de Dieu, je te commande neanmoins au nom de ta divine Majesté, & comme aiant fon autorité, de ne plus former ni donner des perles jusqu'à ce que les Jéfuites foient tous fortis de ce païs: & si tu continues à en produire, je prie Dieu de te donner fa malediction, comme je te donne la mienne.* L'Evêque n'eut pas plutôt dit ces paroles qu'on vit avec étonnement les eaux du lac rentrer comme en elles mêmes & retourner à leur centre; les perles disparurent entierement; & pour lors les Jéfuites, se voiant privez du profit qu'ils retiroient de ce commerce, & outre cela qu'ils étoient en horreur à tout le monde, quitterent le College qu'ils avoient à Cochîn, & retournerent à Goa, en difant mille injures de l'Evêque. Dès qu'ils furent partis
le

328 *Autres marques de l'avarice, injustice,*

le lac se remplit d'eau comme auparavant, & fournit des perles en abondance aux Indiens, & les Portugais l'ayant appris retournerent à leur ancien trafic. J'ai appris cette histoire dans Grenade du Pere Diego Collado de l'Ordre de S. Dominique, qui est un homme illustre, un Ouvrier Apostolique, & le plus considerable Missionnaire qui ait passé jusqu'à present à la Chine.

Jesuites marchands, banquiers, & voituriers, à Carthagene aux Indes, ce qui leur réussit mal.

P. 383. Voici encore un exemple de l'effroyable avarice des Jesuites, qu'ils ont fait paroître à Carthagene aux Indes. Ils voulurent se rendre maîtres de toutes les voitures dont on a besoin pour porter les marchandises depuis Carthagene jusqu'à la Province de Quito; & il est certain que s'ils fussent venus à bout de leur dessein, ils se seroient rendus maîtres de tous ce pais-là. Les Marchands de Quito & du nouveau Roiaume descendent à Carthagene pour acheter les marchandises qu'y apportent les gallions d'Espagne, & ils y viennent dans des canots par la grande riviere de la Magdelene. Les Jesuites, qui ont une banque publique à Carthagene & à Quito, jugeant que s'ils avoient quelques canots & quelques bestes de voiture, ils se rendroient maîtres de tout ce territoire, s'établirent sur les bords de ce grand fleuve sous prétexte de confesser & dire la Messe à ceux qui demeurent dans les magasins ou boutiques dans lesquelles on serre les marchandises, jusqu'à ce qu'on les vienne querir sur des mules pour les porter plus

plus avar
tout do
de Mo
avons
chapel
des m
march
dites,
Parg
pauv
soul
la les
plus
ge.
vont
Bar
not
ces
pro
co
s'
la
d
I

plus avant dans le pais. Ils s'introduisirent tout doucement dans les ports de Onda & de Mompox, où sous le prétexte que nous avons dit ils bastirent des maisons & des chapelles. Peu de tems après ils bastirent des magazins, & sollicitoient dès Quito les marchands d'y desembarquer leurs marchandises, sous ombre qu'ils leur donnoient de l'argent à Carthagene en change pour en être paieés à Quito, & ainsi ils obtenoient ce qu'ils souhaitoient. Le profit qu'ils faisoient en cela les mit en appetit pour entreprendre de plus grandes choses afin de gagner davantage. Ils acheterent quantité de mules pour voiturier les marchandises jusqu'au port de Barranca, où on les embarque dans des canots. Ceux qui avoient accoutumé de faire ces voitures commencerent à connoître le préjudice que les Jesuites leur faisoient; mais, comme ils n'avoient pas assez de credit pour s'opposer à des ennemis si puissans, ils les laissoient faire, les maîtres des magazins & des voitures perdant tous les jours de plus en plus leur gain accoutumé.

Les Jesuites n'en demeurèrent pas là néanmoins; ils voulurent encore entreprendre davantage, & ôter tout le profit à tous ceux qui trafiquoient: pour cela ils firent bastir soixante canots dans la grande riviere, & un vaisseau à Carthagene qu'ils envoierent en Espagne, fournissant à la dépense de l'équipage par le profit qu'ils reçurent des marchandises qu'ils y embarquerent.

Ils donnerent ordre aux gens de ce vaisseau de passer au retour d'Espagne à Angola, & s'y charger de Negres pour servir à ramer dans leurs canots. Ce dessein leur réussit; car en moins d'un an le vaisseau

retour.

retourna à Carthagene chargé de six cens esclaves. Ils en vendirent une partie & mirent le reste dans leurs canots. Par le plaisir qu'ils faisoient aux marchands en leur prêtant de l'argent, ils les engageoient à se servir de leurs canots & de leurs mules, en sorte que les Jesuites étoient fort satisfaits de ce que rien ne leur échappoit ni par terre ni par eau ; mais les maîtres des canots & des voitures n'étoient gueres satisfaits, & ainsi ils se plaignirent au Conseil des Indes ; mais en attendant le jugement ils trouverent moyen de brûler tous les canots des Jesuites. Mais ce qui est pis, c'est que le Conseil défendit aux Jesuites d'avoir dorénavant des canots ni des magasins, les punissant ainsi & dans leur honneur ; & dans leur bien, ce qui est le plus sensible pour eux.

Ils surprennent le Roi d'Espagne se faisant donner un marais pour rien, qui valoit beaucoup.

P. 385. Il y avoit dans la même ville de Carthagene un marais ; il donna dans la vue des Jesuites, & ils le demanderent au Roi comme une chose de peu d'importance. Sa Majesté l'accorda, parce qu'elle n'étoit pas bien informée de ce que c'étoit, ou parce que les Jesuites par leurs flateries & par leurs presens avoient gagné quelqu'un pour leur faciliter cette donation. La ville aiant su ce qui se passoit avertit le Roi que ce marais valoit plus de dix mille patacons par an, ce qui obligea sa Majesté à commander qu'on l'ôtât aux Jesuites, ce qui fut executé. Ce ne sont point là des fautes d'un particulier, toute la Société y prend part, le General

ral les ap
d'avis.

Leurs e
dousen

Ibid. 11

qu'on no
de, où le
mais com
ce, diffi
trop legi
avoit pu
point. L
yeux pe
noissance
Comte
leur gran
forme d
point.
là, c'est
à l'obten
derent
de ce q
de foi
muer
res de
tes de
leurs h
re. C
& eu
comb
de ce
le Ro
nean
cèvo
le cr
& o

ral les approuve, & favorise les donneurs d'avis.

Leurs exactions étranges pour des droits douteux sur des prairies de Grenade.

Ibid. Il y a des prairies dans la montagne qu'on nomme des neiges auprès de Grenade, où le Roi d'Espagne a de certains droits; mais comme ils sont de peu de conséquence, difficiles à recueillir, & peut-être pas trop légitimement dus en conscience, il y avoit plusieurs années qu'on ne les levoit point. Mais, comme rien ne se cache aux yeux pénétrants des Jésuites, ils eurent connoissance de ces droits, & dans le tems du Comte d'Olivarès ils représenterent au Roi leur grande pauvreté, & lui demanderent par forme d'aumône ce droit qui ne se recevoit point. On ne leur refusoit rien en ce tems-là, c'est pourquoi ils n'eurent pas de peine à l'obtenir. Ils allerent à Grenade, & demanderent à tous les intéressez un compte exact de ce qu'ils n'avoient point payé depuis plus de soixante ans. Ils commencerent à remuer des papiers, à saisir les biens & les terres de plusieurs personnes; qui étoient mortes depuis long-tems, ils demanderent à leurs heritiers le paiement de la dette entière. Grenade fut sur le point de les lapider, & eux sur le point de mettre Grenade en combustion. La ville entreprit la défense de ces gens-là, & représenta que, puisque le Roi aiant tant de besoin d'argent avoit néanmoins laissé passer tant d'années sans recevoir ce droit, c'étoit une marque qu'il ne le croioit pas trop sûr. On alla au Conseil; & on apporta les remèdes nécessaires. Ce fut

332 *Autres marques de l'avarice, injustice,*
fut la recompense que reçut Grenade pour
tous les services qu'elle a rendus aux Jesui-
tes; car il n'y a ville en Espagne qui leur ait
fait tant de bien.

*Ils ont procès avec les Chartreux d'Evora
pour une rente sur Grenade.*

P. 388. Ne sortons pas de Grenade sans
voir encore une autre histoire. La Chartreu-
se d'Evora a une rente considerable dans Gre-
nade; mais quoique les Chartreux n'aient eu
aucune part au soulèvement de Portugal, &
que les Jesuites en aient été cause, ceux-ci
ne laisserent pas de demander au Roi cette
rente pour se dédommager de plusieurs per-
tes considerables qu'ils avoient faites en Por-
tugal à cause de la rebellion. Le Roi qui ne
savait ce que c'étoit leur accorda leur de-
mande. Les Chartreux de Grenade s'y op-
posent, & font un procès aux Jesuites,
mais sans aucun fruit; au moins je ne sai
s'ils ont obtenu quelque chose depuis l'année
1649. que je partis de Madrid où ils sollici-
toient leur affaire. Il est certain que c'est
une étrange insolence aux Jesuites, qui sont
cause de la revolte du Portugal, de vou-
loir ôter le bien à ceux qui n'y ont eu au-
cune part.

*Ils detournent un canal, & bastissent un
moulin dessus en une nuit.*

P. 388. Je voudrois bien quitter Grenade;
tant je suis ennuié de ces choses; mais je
suis arrêté en chemin par l'histoire memo-
rable du moulin que les Jesuites du Colle-
ge de Grenade firent bastir à sainte Foi, qui
n'est

n'est distant
Pour bien c
faut remon
mand & d'l
la grace au
sainte Foi d
leurs succe
enal de li
leurs terre
sonne ne s
seulement
Jesuites on
de ce cana
le artifices
reussir, e
les habitan
avec bea
s'ennuyer
bles, &
se confia
les proc
a de co
déjà pré
Chambr
faire. Il
terre co
& qui
dont il
maîtres
pussent
Le Per
lege,
il lui c
& d'e
pente
état d
Le F
ils m

n'est distant que de deux lieues de Grenade. Pour bien comprendre ce que j'en dirai, il faut remonter jusqu'au tems du Roi Ferdinand & d'Isabelle. Ces pieux Princes firent la grace aux premiers habitans de la ville de sainte Foi de leur accorder pour eux & pour leurs successeurs la permission de tirer un canal de la riviere du Genil pour arroser leurs terres, avec cette condition que personne ne s'en pourroit servir sans leur consentement. Il y a plusieurs années que les Jesuites ont envie de se mettre en possession de ce canal, ils ont employé pour cela mille artifices & mille adresses sans avoir pu y reussir, en ayant toujours été empêchez par les habitans de la ville, qui leur ont résisté avec beaucoup de vigueur. Les Jesuites s'ennuyèrent de prier des gens si inexorables, & prirent une resolution digne d'eux, se confians que la Chancellerie de Grenade les protegeroit en cette affaire comme elle a de coutume, & d'autant plus qu'ils avoient déjà prévenu presque tous les Juges de la Chambre qui devoit connoître de cette affaire. Ils acheterent une méchante piece de terre contigue au territoire de sainte Foi, & qui n'étoit pas trop éloignée de ce canal, dont ils vouloient se rendre tellement les maîtres, que les habitans de cette ville n'en pussent plus boire que par leur permission. Le Pere Fonseca étoit alors Recteur du College, & aiant un Frere lai grand architecte il lui commanda de faire un moulin de bois, & d'en disposer de telle sorte toute la charpenterie, qu'on le pût lever & mettre en état de tourner & de moudre en une heure. Le Frere y travailla, & apres qu'il fut fait ils mirent le bois, les meules, & le reste de

ce

ce qui étoit nécessaire dans des charrettes, & s'en allerent dans cette piece de terredont nous avons parlé. Ils y firent venir sur le soir plusieurs valets de leur maison & des metairies qu'ils ont en ces quartiers-là. Ces ouvriers étant instruits par le Frere Jesuite firent un fossé pour conduire l'eau du côté où l'on bastissoit le moulin, & travaillerent avec tant de diligence à faire ce fossé, & le Frere de son côté à lever son moulin, qu'à onze heures du soir il tournoit & mouloit, comme s'il y eut eu plusieurs années qu'il eut servi.

Les Jesuites avoient mené avec eux un Notaire qu'ils paierent bien, & il leur donna un acte comme il avoit vu moudre ce moulin dans leurs terres sans aucune contradiction, & il reçut la deposition de plus de 20. témoins qui dirent la même chose. Il sembla à ces Peres qu'étant ainsi en possession, & d'ailleurs étant assurez des Juges, il n'y avoit point d'homme au monde qui les en pût chasser. Mais à peine fut-il jour le lendemain que les habitans de sainte Foi apprirent ce qui se passoit : ils ne s'étonnoient pas qu'un moulin eût été basti si viste, aiant devant les yeux leurs murailles que le Roi Ferdinand & Isabelle leurs fondateurs firent bastir en une nuit. Ils s'assemblerent donc, &, étant commandez par un des Officiers de la police, homme de cœur & d'esprit, qui est maintenant Prêtre, & se nomme Thomas Muros, ils allerent au moulin, le rasèrent, & comblant le nouveau fossé ils remirent l'eau dans l'ancien canal. Les Jesuites, voiant leur moulin ruiné, s'en allerent porter leurs plaintes à la Chancellerie de Grenade, ils traïterent d'insolens les habi-

du
ti
P
qu
fic
fic
m
ren
s'e
fes
l'u
qu
for
qu
n'e
ils
me
au
&

Va
co
po
qu
no
R
m
fic
vi
ils
qu
a
7
R

habitans de sainte Foi, & suivant l'instruction qu'ils avoient reçue des Avocats & des Procureurs, ils présenterent l'information qu'ils avoient fait faire de la paisible possession de leur moulin. L'Audience de Grenade fit citer les habitans de sainte Foi, & en fit même prendre quelques uns. Ils dépensèrent bien de l'argent dans ce procès, & peu s'en fallut que les Juges ne les condamnasent à rétablir le moulin à leurs dépens. Mais l'un d'entr'eux, nommé Dom Paul Vassquez de Aguiar, se montra si genereux pour soutenir ces habitans, que les autres voiant qu'ils n'avoient pas la raison de leur côté n'osèrent le contredire. Et pour conclusion ils firent une reprimande aux Jesuites, au moins à leur Procureur, les condamnerent aux dépens, firent delivrer les prisonniers, & approuverent tout ce qui s'étoit fait.

Ils fabriquent plusieurs millions de monnoie pour un.

P. 389. Comme j'étois à Malaga, dit l'Auteur, on y faisoit tant de bruit par des coups de marteaux fort importuns que je ne pouvois dormir. Je fus ensuite à Salamanque où j'appris que les Jesuites battoient monnoie & qu'ils avoient obtenu permission du Roi Philippe III. d'en fabriquer pour un million afin de s'en servir à bastir ce magnifique College qu'ils ont fondé dans cette ville. Ils ne se contenterent pas d'un million, ils en firent plus de trois; mais les pieces de quatre maravedis étoient si petites qu'on les appelloient communement: *La monnoie des Jesuites*. Ce qui est de plaisant est que si le Roi, étant informé de leur insolence, ne les

336 *Autres marques de l'avarice, injustice,*

les eût point empêché ils auroient toujours continué, & jusqu'au jour du jugement ils auroient toujours fabriqué à bon compte de ce million. Delà vint cette abondance de monnoie en Espagne, & qu'on fut obligé de la baisser & rabaisser plusieurs fois, ce qui causa beaucoup de perte à tout le Royaume, dont il est eu partie obligé aux Jesuites.

Un Jesuite fait retomber son penitent dans le crime, en lui remettant devant les yeux le portrait d'une femme qu'il avoit aimée & oubliée.

P. 244. Ils ont une maxime parmi leurs avis secrets, dont l'Auteur rapporte une histoire pour preuve. Cette maxime est qu'il faut suivre les opinions les plus relâchées dans la conduite de la conscience des Grands. C'est par là qu'ils s'introduisent, & qu'ils se conservent, se rendant agreables par leur complaisance.

Un Gentil-homme fort riche étant malade se confessa à un Jesuite, & entre les autres pechez il s'accusa d'une amitié qu'il avoit avec une femme, dont il avoit le portrait qui lui en servoit de gage, & croiant mourir il donna ce portrait à son Confesseur. Ce Gentil-homme guerit, & conçut un tel repentir de sa faute, qu'il oublia même entierement la personne qui en étoit la cause, & il ne se souvint même plus du Jesuite. Mais ce Pere, qui vouloit renouveler connoissance, l'alla voir lorsqu'il se porta bien, & en lui parlant de sa maladie il lui parla aussi de l'histoire de cette femme, dont il s'étoit accusé dans sa confession, & lui

lui rend
memoir
cette fe
retourn
perleve
de ces
suites,
ligion.
de leur
dire t
leur
vines

Les 5
p^a
fa
ni

I
agr
qu
se
il
le
or
a
t
f

lui rendit le portrait, qui remettant dans la memoire de ce Gentil-homme le souvenir de cette femme qu'il en avoit effacé fit qu'il retourna à son vomissement, dans lequel il persevera fort long-tems. Que dirons-nous de ces maximes & de ces pratiques des Jesuites, sinon qu'ils detruiront l'Eglise, la religion, les sacremens, pourvu qu'il y aille de leur intérêt; & que la moindre commodité temporelle l'emportera toujours dans leur esprit audessus de toutes les loix divines.

Les Jesuites ne sortent point la nuit pour les pauvres, mais bien pour les riches. Plaisant tour que leur fait sur cela le Gouverneur d'Evora.

P. 394. Ce qui arriva à Evora est assez agréable. Un Gouverneur de cette ville, quelques années auparavant que le Portugal se revoltât, connoissoit bien les Jesuites, & il savoit bien qu'ils ont des aîles pour voler, lorsqu'il y va de leur intérêt, mais qu'ils ont des pieds de plomb lorsqu'il n'y a rien à gagner pour eux, quoiqu'il y aille de l'intérêt du prochain & du service de Dieu. Il fut un jour qu'un pauvre homme étant malade à la mort, on alla à minuit chez les Jesuites, parce que cet homme logeoit auprès d'eux, pour en demander quelqu'un qui le vint confesser. Le Portier répondit que les Peres ne sortoient point la nuit du College, & ainsi ce pauvre homme mourut sans confession. Le Gouverneur prit occasion delà de faire connoître aux autres les Jesuites, comme il les connoissoit lui-même, & de sabuser bien des gens qui en ont

P

bonne

338 *Autres marques de l'avarice, injustice,*
bonne opinion. Il envoya une nuit un valet
pour demander un Confesseur aux Jesuites
pour une femme qui se mouroit, mais il
l'instruisit bien auparavant, & lui defendit
de dire de quelle part il alloit. Le valet s'en
alla au College, & après qu'il eut long-
tems crié & frappé à la porte le portier
vint, donnant au Diable celui qui frapoit.
Il reçut le message, & lui dit qu'il l'alloit
raporter au P. Recteur. Le valet attendit la
reponse, qui vint enfin après un long espa-
ce de tems; & le portier lui dit de la part
du P. Recteur, qu'il allast querir le Curé
de la Paroisse, parce que les Religieux de
cette sainte Maison ne sortoient point du-
rant la nuit. Quelques jours après le Gou-
verneur leur envoya faire un autre message
de sa part, & leur fit dire qu'après souper
il s'étoit trouvé mal tout d'un coup d'une
apoplexie, dont les suites pouvoient être
dangereuses, & que pour prevenir le peril
un Pere Jesuite l'allât confesser. Aussi-tôt
que les valets eurent fait leur message à la
porte deux Jesuites sortirent bien vestus,
parce que c'étoit l'hyver, & s'en allerent du
côté de la maison du Gouverneur, qui les
attendoit sur le chemin accompagné des
Officiers de Justice. Dès qu'il les vit il leur
demanda qui ils étoient, & où ils alloient.
Ils lui répondirent qu'ils étoient Jesuites, &
qu'ils s'en alloient confesser le Gouverneur
qui se mouroit. Tout cela est faux, repli-
qua-t-il, parce que je suis le Gouverneur,
& je me porte fort bien, & vous n'êtes
point des Jesuites, mais des voleurs. Il les
envoya en prison, où ils passerent toute la
nuit. Le Recteur, aiant appris dès le matin
cet accident, alla chercher ses Religieux,
il

il les trouva en prison : il s'en plaignit à l'Archevêque, qui proceda contre le Gouverneur; mais le Gouverneur ne voulut jamais les laisser aller qu'après avoir fait une information authentique, & avoir ouï plusieurs témoins, qui déposèrent qu'ils étoient Religieux, & qu'ils les reconnoissoient pour tels. Il se passa un jour à tout cela, & le Recteur & les autres se remuèrent bien, & donnerent même de l'argent pour se délivrer de ce fâcheux accident, & ils s'estimerent bienheureux que le Gouverneur ne se fît pas faire plus d'instances pour délivrer les prisonniers. Il s'excusa ensuite de ce qui s'étoit passé sur ce qu'il savoit d'une part que les Jesuites ne sortent point la nuit, non pas même pour aller confesser des personnes mourantes; & que d'autre côté il trouvoit deux hommes à minuit au milieu des rues habillez en Jesuites, que cela lui donnoit juste raison de soupçonner que c'étoient des voleurs qui se déguisoient de la sorte. J'ai appris cette histoire d'un Frere lai Jesuite, nommé Pantaleon d'Almeyda, qui étoit à Grenade il y a quelques années, & que ses Supérieurs ont envoïé depuis à la nouvelle Espagne.

Mœurs corrompues de leurs écoliers & Prêtres en trois grandes Provinces. Comment ils gardent leur vœu d'obéissance au Pape, & comment ils sâchent de tromper les Princes.

P. 419. Les Jesuites font un vœu particulier d'obéissance au S. Siege, quoiqu'ils y soient assez obligez sans cela, & comme si tous les catholiques n'étoient pas de leur avis

en ce point, mais il est aisé de voir par ce qui suit qu'ils s'en aquitent mal.

L'on fait que ces Peres se chargent par tout le monde de l'instruction de la jeunesse pour leur apprendre les lettres & les bonnes mœurs. Ils y reussirent si bien dans les Provinces de Stirie, Carinthie & Carniole, que les Ecclesiastiques qui avoient étudié sous eux menoient une vie si infame, & donnoient de si mauvais exemples, que le Pape Paul V. se crut obligé par le devoir de sa charge d'y donner ordre. C'est pourquoi en 1619. il nomma pour visiteur l'Evêque de Serzane son Nonce dans l'Empire, afin qu'il corrigeât & punit des mœurs si corrompues & si deshonorable à l'Eglise. Les Jesuites, qui aimoient ces misérables Prêtres & étudiants comme leurs vrais disciples, pour s'aquiter de leur vœu d'obéissance au S. Siege, remuerent ciel & terre pour empêcher cette visite; mais, voyant qu'on y travailloit tout de bon, qu'on châtoit ces Ecclesiastiques corrompus, & qu'on les reformoit, ils trouverent un moien rare pour empêcher l'effet de ces châtimens, & pour les laisser ainsi impunément dans leur vie libre & relachée. Le P. Barthelemi Vilers Jesuite étoit pour lors Confesseur de l'Archiduc, & il disoit toujours le premier son avis sur toute sorte d'affaires. Il representa à ce Prince que la fin du Pape dans cette visite étoit de connoître & de faire faire un memoire de toutes les forces & fortifications de son Etat pour quelque dessein qu'on ne connoissoit pas, mais qui ne laissoit pas de donner quelque soupçon; que le Nonce étant Italien meneroit encore avec lui d'autres personnes de la même nation pour l'assister dans cette visite,

&c

& qu'il n'étoit point à propos de laisser entrer ainsi des étrangers au dedans de son Etat, & en penetrer le secret, & en faire des memoires. Si ce Prince eût eu moins de pieté il n'en faloit pas davantage pour le porter à traverser les bonnes intentions du Pape; mais comme il connoissoit bien celles des Jesuites & la foiblesse de leurs raisons, il seconda au contraire les desseins du Pape, & l'on fit la visite dans ces trois grandes Provinces, dans lesquelles on ne trouva que six Prêtres qui ne fussent pas concubinaires, & qui ne vivoient pas scandaleusement. Que dirons nous après cela des Jesuites, qui vouloient porter ce Prince à empêcher l'exécution des ordonnances du Pape, & n'est ce pas là bien obeir au Souverain Pontife? Pour moi j'ai toujours oui dire que les voleurs & les receleurs meritent la même peine.

Un autre Auteur, qui rapporte cette même histoire, dit que non seulement ces Prêtres debauchez avoient étudié sous les Jesuites, mais qu'ils avoient aussi coutume de faire plusieurs presens à ces Peres, & que c'est ce qui obligeoit les maîtres de favoriser de tels disciples, & de les prendre sous leur protection, quoiqu'ils fussent des pecheurs publics & scandaleux: Plerique enim Provinciarum illarum Sacerdotes ex Jesuitarum scholis profecti munuscula illis frequenter missitabant, adeoque duplici nomine, quamvis palam essent improbi, Magistrorum patrocinium gratiamque mereri videbantur. *Alphons. de Vargas Relat. de Strating. Jesuitarum, cap. 20.*

Ils se rendent maîtres & Recteurs de l'Université de Prague contre les droits de l'Archevêque, en attribuant de faux droits à l'Empereur.

Pag. 411. Ce qui s'est passé à Prague est plus recent, & le jugement de ce différend a été remis par le Cardinal d'Arach Archevêque de Prague, au Pape & aux Cardinaux de la Congregation de l'Inquisition. Voici le fait :

Le Pape Clement VI. institua & erigea en 1348. à la priere de l'Empereur Charles IV. l'Université de Prague. Il en fit l'Archevêque d'alors Chancelier, & ses successeurs chacun en leur tems : il la lui assujettit, non seulement pour conférer les degrez de Maître & de Docteur, & les autres; mais aussi pour toutes les autres choses qui appartiennent à la juridiction que les sacrez Canons donnent aux Ordinaires, qui ont été expliquez par le Concile de Trente, & qu'il étend même jusqu'aux petites écoles. D'où il est constant que ni dans cette Université, ni dans toutes les autres du monde les Princes seculiers n'ont aucune juridiction, & par consequent que celui qui ravit ce droit aux Evêques encourt la sentence d'excommunication, prononcée par la Bulle *in Cœna Domini* contre ceux qui usurpent la juridiction ecclesiastique, qui ne leur appartient pas.

Les Jesuites, qui ont un orgueil de Demon, & une ambition déreglée de commander, crurent que c'étoit un bon moien, pour s'assujettir tout le peuple & les Ecclesiastiques de Prague, de se rendre maîtres de

de l'Université & de toutes les autres écoles de Prague; & que pour cela, quoique ce fût en intéressant la conscience de l'Empereur, car pour la leur ils ne s'en mettent gueres en peine, ils devoient faire établir pour Chancelier, Gouverneur & Recteur de toutes ces écoles celui qui seroit Recteur de leur Collège. Ils persuadèrent tout ce qu'ils voulurent à l'Empereur, & l'exécutèrent de même, foulant aux pieds les loix divines, & toutes les considérations humaines; car l'Empereur se fiant à eux, il leur laissa la liberté d'effectuer leur dessein comme ils jugeroient à propos.

Ils dressèrent donc une ordonnance de sa part, que l'Archevêque presenta au Pape en lui en faisant ses plaintes. En voici quelques clauses qui font à notre sujet.

Par notre autorité roiale & imperiale nous unissons de plein droit & à perpétuité l'Université Caroline (elle est ainsi nommée à cause de son fondateur Charles IV.) au Collège de Ferdinand de la Société de Jésus, établie dans notre ville de Prague sans qu'on puisse opposer à cette union aucun privilège de l'Université Caroline. Que veut dire cela proprement, sinon qu'encore que le S. Siège Apostolique & le Concile de Trente veuillent que l'Université de Prague soit soumise à la juridiction de l'Archevêque, comme à son souverain chef dans les choses ecclésiastiques, néanmoins nous voulons ôter ce droit à l'Archevêque, & malgré l'autorité du Concile & du S. Siège assujétir toute l'Université au Recteur du Collège des Jésuites?

L'Empereur poursuit: *Puisque nous pouvons l'abolir pour ses fautes, comme en effet*

344 *Autres marques de l'avarice, injustice,*
nous abolissons presentement tout ce qui peut
y être de contraire à cette union que nous fai-
sons. C'est pourquoi nous voulons qu'à per-
petuité le Recteur de noire College Imperial de
la Societé de Jesus, établi selon la coutume
par les Superieurs de la Societé, soit Recteur
de toute l'Université; & nous cassons par ces
présentes & annullons le droit que quelques
autres y pourroient pretendre (& par consé-
quent celui de l'Archevêque.) De plus nous
soumettons audit Recteur tous les Maîtres soit
des petites écoles, soit des autres, de la ville
de Prague, qui seront obligez de deférer en
toutes choses aux ordres de ce Recteur, ou de
celui qu'il aura delegué pour faire la visite;
ou établir quelque reglement. Personne ne
pourra établir aucune nouvelle école en quel-
que faculté que ce soit, s'il n'en a permission
par écrit du Recteur, auquel aussi nous sou-
mettons tous les Colleges & petites écoles de
tout le Royaume (de Bohême,) tant celles
qui sont établies, que celles qui s'établiront
à l'avenir. Et par la même autorité seculie-
re on donne au Recteur des Jesuites tous les
droits d'inquisition, & de correction des here-
tiques, & la censure des livres, tant de ceux
qu'on imprimeroit que de ceux qu'on vendroit.
L'Empereur donna toute cette autorité,
qu'il n'avoit pas lui-même, aux Jesuites qui
lui avoient donné occasion de leur faire ce
present sacrilege; car ils ne peuvent pas di-
re que l'Empereur l'ait fait de son propre
mouvement, puisqu'ils se le procurerent eux
mêmes en lui en donnant le moien par une
comparaison aussi injuste que la chose même
qu'ils apportoit pour exemple. Voici leur
fondement:

Ils disoient que les anciennes Religions
avoient

avoient perdu tout le droit qu'elles avoient à leurs fondations & à leurs rentes, depuis que les heretiques s'étoient rendu maîtres de leurs Monasteres ; & qu'ainsi l'Empereur les aiant conquis sur ces tyrans par la force de ses armes en avoit acquis le domaine, qu'il en étoit devenu le maître absolu, & que le Patron avoit perdu le sien. Ils inferoient de-là que l'Empereur, aiant delivré l'Université de Prague de la tyrannie des heretiques, qui en avoient été maîtres pendant 200. ans, le protecteur en étoit devenu maître par ses armes, & qu'ainsi il la pouvoit donner à qui il lui plairoit. Ils fabriquerent la Constitution de l'Empereur sur ce fondement. Qui a jamais oui parler d'une méchanceté pareille ? Ils veulent dépouiller les anciennes Religions, & un Archevêque d'un droit qui leur appartenoit sans difficulté ; & pour cela ils foulent aux pieds les Bulles des Papes, ils se moquent de son autorité ; ils poussent l'Empereur à des choses qui lui font encourir les peines portées par la Bulle *in Cœna Domini* ; & tout cela afin que le Recteur du College de la Compagnie gouverne l'Université de Prague.

Ils font passer pour Saint & pour Prophete leur Pere Cyprien, qui étoit un fourbe & un espion.

P. 402. Il y avoit long-tems que je desirois de savoir la verité d'une histoire, dont j'avois ouï parler autrefois ; & enfin le P. Moralès me l'a prit en la maniere suivante.

En 1638. un Jesuite, nommé François Matthieu Cyprien, vint des Indes Orientales

les à Macao. A peine eut-il mis pied à terre que les cloches du College carillonnèrent avec tant de force que toute la ville s'en émut, & eut curiosité d'apprendre la cause de ce bruit. Mais elle fut bientôt satisfaite, parce que les Jesuites alloient par tout, disant: *Enfin le Pere Cyprien est venu.* Sa vie étoit de celles que les Jesuites appellent saintes, & les peuples s'accommodoient à eux, & le publioient pour tel. Mais, afin qu'on juge mieux quel étoit le personnage qu'on canonisoit ainsi tout d'une voix, je rapporterai en peu de mots non pas toute sa vie, car elle seroit trop longue si on entreprenoit de l'écrire dès le commencement, mais seulement ce qu'il fit cette fois-là à Macao, dont tout le peuple a été témoin, & en même tems le heraut de ses impostures.

Cyprien monta un jour en chaire dans l'Eglise de la Societé, après s'être fait long-tems prier par les Jesuites. Mais il lui arriva ce qu'on dit d'ordinaire de ces musiciens bonteux, qu'il faut encore plus prier de se taire qu'on ne les avoit priez de chanter; car il prêcha trois heures d'horloge, & quelque diligence dont on usât, quelque signe qu'on lui fit, on ne put jamais arrêter le flux des niaiseries qu'il debita pendant ces trois heures.

Le sujet de son sermon fut celui de sa folie; car c'étoit que S. François Xavier l'envoioit prêcher au Japon, & qu'il lui avoit donné cet ordre dans des entretiens familiers qu'il avoit souvent avec lui. Pour autoriser ce qu'il disoit il prenoit pour témoins les saintes Images, les murailles, & les pilliers de cette Eglise: & pour persuader ses auditeurs de la certitude de ses re-

vela-

velatio
ceux
passag
le serv
barque
& qu
que d
ces ch
son lo
ple;
il dis
le Ja
qu'ain
nastu
pour
a pa
pour
rent
qu'il
folie
qu'il
de p
rifer
com
ner
dan
par
ou
qui
pie
fer
tu
ce
de
ve
fi
P

velations & raviffemens, il leur dit que si ceux de la ville vouloient s'oposer à son passage ils ne le pourroient pas, parce qu'il se serviroit de son manteau comme d'une barque, que son bâton lui serviroit de mats, & qu'avec cela il passeroit plus seurement que dans un vaisseau bien équipé. Toutes ces choses, & autres semblables qu'il dit dans son sermon, troublèrent beaucoup le peuple; parce que, si cela se fût passé comme il disoit, le commerce des Portugais avec le Japon se perdrait infailliblement, & qu'ainsi ils periroient tous. Tous les Ecclesiastiques & les gens doctes s'assemblerent pour voir ce qui pouvoit porter ce Jesuite à parler de la sorte, & quel remède on pourroit y apporter. Les plus sages jugerent qu'il étoit fou, mais en même tems qu'il y avoit plus de dissimulation que de folie; ce qui avoit assez de fondement, & qu'il cachoit sous ces apparences exterieures de peu de sens le dessein qu'il avoit de favoriser celui des Hollandois, qui s'en servoient comme d'un instrument fort propre à ruiner la ville.

Quand Cyprien fut ce qui s'étoit passé dans cette assemblée (car les Jesuites ont par tout des gens affidés, qui par crainte ou par intérêt leur donnent avis de tout ce qui se passe) ce fourbe écrivit dans un papier tout ce qui s'étoit passé dans cette assemblée, & le mit dans la main d'une statue de S. François Xavier, qui étoit dans la cellule du Visiteur Manuel Diaz Jesuite. Un de ceux qui avoient été de l'Assemblée vint voir ce Visiteur; & Cyprien l'ayant su alla à sa chambre, & lui ayant parlé à l'oreille en présence du seculier il s'en alla. Quand il fut.

348 *Autres marques de l'avarice, injustice;*
fut forti, ce Visiteur dit aussitôt au bourgeois: *Monsieur, savez-vous ce que dit le P. Cyprien? Voiez ce que c'est que ce papier que S. François Xavier tient dans sa main.* Le seculier prit ce papier, & y vit les noms de tous ceux qui avoient été dans l'Assemblée écrits de la main du Pere Cyprien, & de plus que dans deux mois ils mourroient tous, pour avoir porté un jugement si défavantageux à ce Jesuite. Alors le Visiteur conjura ce seculier en s'écriant avec de grandes exclamations, de publier ce papier, afin que ceux qui devoient mourir s'y préparassent. Mais tout le contraire arriva; car quelques uns d'entr'eux fort mal sains se portèrent bien pendant ces deux mois, & furent même long tems après en bonne santé; peut être parce que la maladie respectoit le P. Cyprien, & qu'ils avoient quelque une de ses reliques, eomme de ses cheveux ou de ses vieilles chemises, ou autres choses semblables, qu'il distribuoit liberalement.

Le menu peuple l'estimoit beaucoup, & vouloit lui couper la robe qui étoit neuve & de bon drap; mais il la conservoit, leur disant que l'habit qu'il portoit au dehors n'étoit pas une relique fort considérable, mais qu'ils allassent chez lui, & qu'ils lui portassent de la toile neuve, qu'il leur donneroit de ses vieilles chemises.

Un Indien, qui étoit païen, lui faisoit la barbe pour rien; & il disoit que cette action suffiroit pour le convertir; mais la vérité est qu'il gagnoit beaucoup à chaque fois qu'il le rasoit, parce qu'il vendoit tous les poils de sa barbe pour des reliques. Le P. Cyprien le fut, & il dit qu'il faisoit
le

le laisser porter sa devotion plus avant.

Enfin on se confirma dans la pensée qu'on avoit qu'il étoit un espion, par ce qui arriva dans la suite. Un Jesuite simple & devot, comme ils ont accoutumé d'être, vint trouver le P. Jean Baptiste Morales, & lui dit en secret : *L'on doit venir ici dans deux mois nous querir de la part de l'Empereur du Japon, nous irons douze de ce College, du nombre desquels je serai, & les cinq premieres années on aura à souffrir de trois sortes de supplices, le fer, le feu & la croix, & nous avons vu des grands miracles qu'a faits le P. Cyprien pour la confirmation de cette verité.* Ils se passèrent non seulement deux mois, mais deux ans, & il s'en passeroit mille, sans qu'on les vint querir, ni qu'ils allassent au Japon. Il est pourtant vrai que le P. Cyprien avoit pris ses mesures pour s'en aller au Japon dans ce terme de deux mois, & pour cela il avoit envoyé deux Jesuites dans une Isle deserte afin de bâtir un vaisseau pour son passage. La ville en fut avertie, & on envoya le ruiner. Mais le P. Cyprien avertit ceux qui avoient cette commission de ne la pas executer; & leur prédit que le feu du ciel tomberoit sur ceux qui seroient assez hardis pour y toucher. Il dit la verité en quelque chose, mais non pas en tout; car il y eut du feu, mais non pas du ciel, & il ne brûla pas les hommes, mais eux mêmes brûlerent la barque. L'on connut par là son dessein, & l'on rendit compte à l'Inquisition de ses revelations, de ses propheties, & des impostures dont il se servoit pour tromper le monde; & les Inquisiteurs aiant reconnu la verité ordonnerent qu'on le renvoyât aux Indes; desorte-

350 *Autres marques de l'avarice, injustice ;*
qu'Antoine Cardin Jésuite s'en chargea pour
y mener ; mais , comme ils avoient été
nourris du même lait , & appris la même
doctrine , il le laissa enfuir parmi les Mores,
où il acheva sa vie aussi saintement qu'il
l'avoit commencée , & menée jusques alors.
Et je ne doute point que Poza Jésuite ne
l'ait mis dans son martyrologe.

Ils cherchent aux Indes les moyens de s'enri-
chir , & non le salut des ames : Ils y des-
honorent la Religion par leurs concubines
& leurs fourberies.

P. 407. L'Histoire de ce qui s'est passé
chez les Indiens Chiriguanaes merite bien
d'être rapportée. Je l'ai apprise, dit l'Auteur,
dans Madrid d'un homme d'honneur, ami
& correspondant de Dom Jean de Elizarazo,
Commissaire pour le Roi dans la ville de la
Plata au Perou.

Les Indiens Chiriguanaes habitent de l'au-
tre côté des montagnes du Perou , c'est une
nation fort docile & susceptible de la do-
ctrine de l'Evangile , mais ennemie du tra-
vail & des peines que la plupart des Indiens
souffrent aujourd'hui. Les Jésuites se char-
gerent de leur conversion , & ils y firent
beaucoup de fruit en peu de tems , ces infi-
delles recevant l'Evangile avec bien de la dé-
votion. Quand ces Peres virent que la plu-
part étoient convertis & batisez , & qu'ils
étoient adroits & traitables , ils résolurent
de leur proposer la fin de leur predication ,
qui n'étoit pas comme il parut la conver-
sion des ames de ces infidelles , mais le de-
sir de profiter de leur bien. Ils leur dirent
que puisqu'ils étoient leurs predicateurs , ils des-

desiroient demeurer avec eux, mais qu'ils avoient besoin pour s'entretenir de quelques terres & heritages, & que pour cela ils leur aidassent à planter des cannes de sucre pour pouvoir vivre avec honneur.

Les Indiens reconnurent l'avarice des Jesuites, & se confirmerent par là dans la pensée qu'ils ont aussi bien que tous ceux du Perou que ces gens la ne sont point des Ministres de l'Evangile, mais que sous prétexte de prêcher la loi de Jesus Christ ils ne cherchent qu'à établir leur tyrannie, & ôter la liberté aux Indiens: desorte qu'ils prirent resolution de les attaquer une nuit, & de les assommer tous pour les châtier, & pour donner un exemple aux autres. Quoiqu'il n'y eut pas long-tems que les Jesuites fussent en ce lieu là, ils avoient néanmoins déjà beaucoup de familiarité avec les Indiennes, qui de leur côté leur portoient tant d'affection, qu'elles leur en donnerent des marques au préjudice de celle qu'elles devoient à leurs maris & à leurs parens: elles les avertirent de la resolution qu'on avoit prise de les tuer, & leur donnerent les moyens de s'enfuir. Cinq d'entr'eux s'échaperent, & vinrent à la ville de la Plata, où ils publierent que les Indiens les avoient chassés, parce qu'ils ne vouloient pas recevoir l'Evangile, & que leur compagnon le P. Mendiola avoit renié la foi, & s'étoit marié avec les ceremonies des Indiens; que c'étoit ce qui les obligeoit à rendre compte de ce qui s'étoit passé, afin qu'on entrât dans le pais à main armée pour l'en retirer; parce qu'autrement il seroit impossible de convertir ces infidelles. 1. Parce que Mendiola les entretiendroit dans leur aveuglement par la

la crainte d'être châtié de sa faute. 2. Parce qu'ils se confirmoient dans leur erreur par le mauvais exemple d'un Prêtre & Ministre Evangelique qui l'auroit embrassée. C'est pourquoi ils demandoient des troupes à D. Jean de Elifarazo pour cette entreprise; & que pour marque que ce qu'ils lui disoient étoit vrai, ils avoient ôté à Mendiola la robe de Jesuite, comme aiant apostasié de la foi: ce qui est épouvantable.

Ce Ministre du Roi jugea que l'affaire étoit d'une assez grande consequence pour n'y pas aller si vite; & ainsi il prit un meilleur conseil, qui fut d'écrire par un homme exprès au P. Mendiola, l'assurant de sa protection pour lui faire obtenir l'absolution de son crime. Ce Pere fut extremement surpris de cette nouvelle, comme n'ayant pensé, ni à renier la foi, ni à quitter l'habit de la Societé. C'est pourquoi il partit aussi-tôt pour aprendre tout ce qui se passoit sur son sujet. Il se presenta en cet état aux Jesuites, & les convainquit par sa présence de la fausseté de ce qu'ils avoient avancé contre lui. Il declara que tout cela n'étoit fondé que sur ce que leur foiblesse & leur misere les avoit precipitez dans un concubinage; & que ces Jesuites pour couvrir leur faute avoient attribué la sienne à l'idolatrie; & que c'étoit une chose étrange que la faute leur étant commune à tous, lui seul qui étoit le moins coupable en fût deshonoré. Cela l'obligea à quitter la Societé pour prendre l'habit de Prêtre seculier, avec la haine qu'il est aisé de se figurer qu'il portoit à des gens qui lui avoient suscité une infame accusation pour le perdre en le laissant parmi les Indiens, de peur qu'il ne découvrit leur

leur infamie, & aiant en horreur une religion qui ôte l'habit à un de ses religieux, pour une occasion semblable, & pour couvrir une si grande méchanceté.

Un Frere Jesuite aiant été poignardé par le mari d'une femme qu'il aimoit, les Jesuites subornent des temoins pour couvrir leur honneur.

P. 308. Le College des Jesuites de Grenade a du bien en un lieu nommé Caparacena, distant de deux lieues de Grenade, dont ils donnerent l'administration au Frere Baltazar des Rois. Il prit amitié pour une femme mariée de ce lieu là, ce qui devint tout public: son mari néanmoins le fut le dernier; car ce Frere, pour le rendre plus traitable, l'aiant chargé du labour de ses terres lui avoit doublé ses gages. Enfin ce pauvre malheureux, irrité de l'injure qu'il recevoit, chercha quelque occasion favorable pour s'en vanger. Ce Frere ne se doutant de rien vint un jour de Grenade à leur ferme, & s'en alla d'abord à la maison de cette femme, ne sachant pas que le mari y fût. Mais cet homme, s'y étant caché pour voir tout ce qui se passeroit entre sa femme & ce Frere, quand il les vit bien en repos, il poignarda ce Jesuite, & le laissa mort après avoir jetté son bonnet en haut, en disant: *Hors les cornes*. La justice fit information de ce qui étoit arrivé, & il demeura constant que c'étoit un adultere, que le mari avoit averti plusieurs fois le Jesuite de ne point voir sa femme, & que tout le monde le blâmoit jugeant qu'il consentoit à son infamie. Quand le Recteur:
du

du College de Grenade eut appris cela, il presenta une plainte criminelle contre le meurtrier, & prit dessein de faire faire une autre information toute déguisée, & pour y réussir il mena avec lui un notaire de Grenade. Il voulut obliger par des promesses & des presens les témoins, qui avoient été ouïs en la premiere information, ou à se dedire, ou au moins à parler ambigument en certaines choses. Mais il est bon de remarquer comment cela se fit. Celui, qui avoit déposé dans la premiere information qu'aussi-tôt que le mari eut tué ou blessé le Frere Jesuite il avoit jeté le bonnet en haut; en disant: *Hors les cornes*, dit en confirmant sa deposition qu'il ne se souvenoit point d'avoir dit cette circonstance, & que si elle étoit écrite dans le procès, il faisoit que le Greffier l'y eût mise de son propre mouvement. Un autre, voulant justifier ce Frere, pour montrer que cette femme étoit hors de tout soupçon, se servit d'un terme équivoque, en disant que *c'étoit une femme déjà d'âge*, voulant faire entendre qu'elle étoit vieille, quoiqu'elle n'eût pas 28. ans, comme je le pou. rois bien certifier, parce que je l'ai connuë. La plupart des témoins se servirent de semblables équivoques; mais ils convenoient tous en une chose, que ce Frere étoit un saint, & qu'on le voyoit souvent un chapelet à la main. Lorsque les Jesuites eurent cette information, ils pour suivirent vivement le meurtrier, & enfin ils le firent condamner par contumace à être pendu, & lorsque la sentence fut prononcée ils firent imprimer tout le procès avec l'information mot à mot, & la sentence definitive, & le distribuerent par toute

toute la ville à ceux qui avoient su cette histoire. J'en ai une copie entre mes mains. Je ne fais pas tant d'attention à la faute de ce Frère; parce que cela peut arriver à bien d'autres gens; mais ce que je considere est que cette action doit être sainte, juste, & canonisée, parce que c'est un Jesuite qui l'a faite, & qu'il vaut mieux faire pendre un homme, que d'avouer que la Société est composée d'hommes & de pecheurs: & ainsi ils scandalisent plus par leurs apologies que par leurs fautes mêmes.

Corruption horrible d'une devote par le P. Mena Jesuite son Confesseur, qui est sauvé de l'inquisition par les Jesuites, sa marie & enseigne le Judaïsme.

P. 15. Mena étoit un Jesuite, qui paroissoit avoir de grands talens extérieurs, il étoit maigre, pâle, les yeux enfoncés; son habit étoit d'un drap fort usé, il portoit une grande calotte & un grand chapellet, mais qui d'ailleurs étoit un fort grand hypocrite. Comme j'étudiois à Salamanque étant encore fort jeune, j'ai entendu quelques-uns de ses entretiens & exhortations, & il les faisoit avec tant de force, qu'il nous faisoit tous trembler, & que nous le respections & le prenions pour un saint. C'étoit avant la discipline que beaucoup de gens prennent d'ordinaire dans ce College, à laquelle pourtant ce bon Pere ne paroissoit pas avoir beaucoup de devotion, quoiqu'il en eût plus besoin que personne.

Entre plusieurs personnes qui se confessoient à lui, il y avoit une certaine devote qui étoit fort simple, à qui il dit que Dieu
lui

lui avoit revelé qu'il vouloit qu'il se mariât avec elle, & qu'ils vécuissent comme personnes mariées dès qu'ils le pourroient; mais qu'il falloit que cela fût fort secret, & que personne ne le fût. Cette femme ne voulut point se laisser persuader, jusqu'à ce qu'elle vît le sentiment de quelques personnes doctes qui approuvassent celui du P. Mena: & comme un crime en attire facilement d'autres, ce Jesuite se servit de cet artifice pour faire croire à cette pauvre femme qu'il y avoit plusieurs gens habiles de son sentiment. Il parla aux plus habiles Docteurs de l'Université, & leur dit qu'il confessoit une personne fort spirituelle & fort pieuse, mais en même temps fort scrupuleuse, & jusqu'à un tel point que souvent elle ne se tenoit pas en seureté en suivant ce qu'il lui enseignoit, s'il n'étoit confirmé par d'autres personnes doctes, c'est pourquoi il les supplioit que s'ils avoient quelque bonne opinion de lui, & de la longue experience qu'il avoit dans la conduite des ames, ils voulussent bien apaiser cet esprit inquiet, en l'assurant qu'elle pouvoit suivre ce que lui diroit le P. Mena. Comme ces Docteurs avoient toujours vu cet homme d'un extérieur modeste, qu'ils l'avoient entendu souvent prêcher, que ses entretiens étoient puissans, qu'il ne parloit que de l'éternité, qu'il repetoit presque toujours qu'il y avoit déjà 1600. ans que Judas brûloit dans les enfers pour un seul peché mortel; & qu'il y brûleroit éternellement, & cent autres de cette nature, ils lui accorderent ce qu'il leur demandoit.

Ce Jesuite ayant ce témoignage alla trouver sa Beate, & s'en servant pour tromper cette misérable, qui crut que ces Docteurs approu-

approuvoient la revelation pretendue de son Confesseur, elle consentit de se marier avec lui. (*L'Auteur rapporte des circonstances si abominables de cet infame mariage, qu'on a cru les devoir supprimer.*) Ce Jesuite continua long-tems ses infamies, qu'il commettoit devant & après la Messe: & il ne laissoit pas en même tems de continuër ses entretiens de pieté dans le College, mais, en nous laissant la discipline que nous faisons dans l'Eglise, il s'en alloit avec sa devote à un Hermitage où il la tenoit.

L'Inquisition fut avertie de tout cela, & elle fit mettre Mena dans les prisons de Valladolid. Sa prise fit autant de bruit que sa fausse vertu lui avoit donné de reputation. Toute la Societé entreprit sa défense; & elle obtint par son credit & son adresse des certificats que le P. Mena étoit malade, & en diminuant son crime ils obtinrent permission de l'emmener à leur College pour le traiter, où il pourroit être encore gardé par les Officiers de l'Inquisition. Mais ils avoient si grande envie de le délivrer, que pendant que les Officiers de l'Inquisition, qui avoient ordre de se tenir auprès du malade, étoient allé faire collation, ils se mirent à sonner la cloche, & dirent que Mena étoit mort: & pour couvrir ce mensonge ils firent un visage & des mains de carton, &, ayant fait une espece de corps de bastons & de vieux haillons, ils mirent ce feint Mena dans la biere, pendant qu'ils firent monter le vrai Mena sur une bonne Mule, qui ne s'arrêta point jusqu'à Genes, où il n'y a pas encore 20. ans qu'il lisoit publiquement la loy de Moïse aux Juifs. Il étoit marié & avoit des enfans; & un de mes amis m'a dit les avoir

378 *Autres marques de l'avarice, injuste,*
avoir vus à Genes, leur avoir parlé, & leur
avoir demandé des nouvelles de leur Pere,
qui étoit mort il n'y avoit pas long-temps.
Pour ceux qu'il avoit eus de sa devoté, je les
ay vus étudier au College des Jesuites de Sa-
lamanque, où ils étoient fort bien traitez.
La Beate ne parut plus depuis.

*Qu'un Religieux profès peut se marier sur
une revelation probable.*

Ce fut à l'occasion de ce Pere Mena que le
Jesuite Salas enseigna l. 2. trac. 8. disp. uni-
câ, sect. 5. num. 51. qu'un Religieux pro-
fès d'une Religion approuvée, lequel auroit
une vraie probabilité d'une revelation divi-
ne, que Dieu le dispense de son vœu pour se
pouvoir marier, peut se marier, & user de
cette dispense probable quoique douteuse. Je
sai bien que le Docteur Aquila répond que
Salas changea de sentiment avant qu'on eût
achevé de tirer la feuille où est cette propo-
sition. Mais, si cela est vrai, pourquoi ne
fit-il pas déchirer celles qui étoient déjà ti-
rées? C'est l'artifice ordinaire des Jesuites
pour se mettre à couvert des reproches
qu'on leur fait; car, si on cite quelque pro-
position extraite d'un de leurs livres, ils en
produisent quelque exemplaire corrigé; mais
on en a encore plusieurs de Salas qui ne le
sont pas. D'ailleurs, quand il auroit corri-
gé cette proposition, ils s'ensuit au-
moins qu'il l'avoit d'abord soutenue, & qu'elle avoit
été approuvée par trois des plus graves Pe-
res selon la pratique de la Société, & elle
l'auroit été par trois mille, s'il y en avoit eu
autant qui eussent lu son livre.

These

These des Jesuites: qu'on n'est point obligé au Breviaire sous aucun peché; que ce n'est qu'une coutume venue d'erreur.

P. 43. J'ai vu, dit l'Auteur, étant à O-cogna en 1636. une these que les Jesuites y soutinrent, dans laquelle ils mirent que les Ecclesiastiques seculiers & reguliers n'etoient point obligez, ni sous peine de peche mortel, ni de peché veniel, de dire le Breviaire: qu'il n'y avoit aucune loi dans l'Eglise qui le commandât; mais que ce n'etoit qu'une coutume née de l'erreur commune. J'ai assisté moi-même à ces theses, à telles enseignes que trois jours après l'inquisition cita le Jesuite, mais je ne l'ai pas vu qui en arriva ensuite.

Jesuites extravagans sur les revelations, & sur leur propre estime. Falsificateurs de livres. Valentin confondu sur ce sujet devant le Pape Clemens VIII. dont il meurt.

P. 43. Dans la premiere edition des Exercices spirituels des Jesuites, il y a cette proposition, p. 31. & 32. de l'impression de Burgos 1574. C'est une plus grande perfection à un Chrétien de se tenir dans l'indifférence pour faire ce que Dieu lui revelera, que de se déterminer à faire ce qu'il a déjà revelé, & enseigné dans son S. Evangile. C'est la source de beaucoup d'autres de leurs maximes, & entr'autres de ce qu'a avancé un Jesuite nommé Eusebe dans un livre intitulé: De l'amour de Jesus & Marie, que S. Ignace avoit plus de sagesse & de prudence spirituelle que S. Paul; & que si les Apôtres étoient

360 *Autres marques de l'avarice, injustice,*
soient presentement dans le monde ils regle-
roient leur vie sur celle des Jesuites. Celui
qui répond pour les Jesuites dit que cela n'est
pas vrai, que ces paroles ne se trouvent
point dans les livres que celui qui a fait les
Extraits cite, & qu'il faut qu'il n'entende
pas le latin.

L'Auteur de la repliche ne doute point
que ces paroles d'Eusebe ne se trouvent dans
la premiere édition de son livre, parce que
des personnes dignes de foi qui les y ont
lues l'en ont assuré mais qui lui ont dit en
même tems que les Jesuites l'avoient sup-
primée d'abord avec beaucoup d'adres-
se en substituant une autre presque sem-
blable.

A propos de ce que l'Apologiste des Je-
suites reproche à l'Auteur de l'Extrait, qu'il
ne sait pas le latin, l'Auteur de la repliche
repart que c'est peut-être qu'il a étudié en
Grammaire sous les Jesuites. C'est, dit-il,
ce que répondit un jour un Professeur en
Theologie d'un certain Ordre Religieux qui
pressoit extremement un Jesuite dans une
dispute; car, lui étant échappé dans la cha-
leur du discours un solecisme, le Jesuite,
qui étoit fort empêché à se tirer des con-
sequences de son opinion, que ce Profes-
seur poussoit bien loin, voulut divertir
la dispute ailleurs en lui reprochant qu'il
avoit fait une faute contre la Grammaire.
J'en demeure d'accord, lui repartit le Pro-
fesseur, mais je n'en ai point fait contre la
Theologie; & la raison en est claire, parce-
que j'ai étudié en Theologie dans mon
Ordre, & en Grammaire dans votre Col-
lege.

Mais, ajoûte notre Auteur, les *Exerci-*
ces

ces spirituels, que j'ai & en latin & en castillan, sont aussi differens les uns des autres que le oui & le non : & ce n'est pas une chose extraordinaire aux Jesuites de faire des impressions entieres de livres, pour en ôter des paroles qui les incommodent.

C'est ce qu'ils firent dans le tems de la Congregation de *Auxiliis*, retranchant de S. Augustin, dont ils firent une impression exprès, ce qui leur étoit contraire, afin que Valencia pût soutenir ses sentimens par les paroles de ce S. Docteur, lui ôtant ses veritables paroles pour lui en donner d'autres purement pelagiennes. C'est dequoi ils furent convaincus en presence du Pape Clement VIII. Car, Lemos Dominicain aiant allegué une autorité de S. Augustin pour soutenir une des questions dont il disputoit avec les Jesuites, Valencia nia que cela se trouvât dans les œuvres de ce S. Docteur, Lemos demanda qu'on les apportât : ce Jesuite avoit toutes prestes celles qu'il avoit fait imprimer, & qu'il avoit falsifiées, & lut le contraire de ce qu'avoit avancé ce Dominicain. Mais Lemos insista encore qu'on allât querir les œuvres de S. Augustin dans la Bibliotheque du Pape, & sa Sainteté lut elle-même le passage, comme Lemos l'avoit cité; ce qui lui aiant fait connoître la fourbe des Jesuites, il dit à Valencia: *Est-ce ainsi que vous prétendez tromper l'Eglise de Dieu?* Ces paroles furent comme un coup de foudre qui abatit Valencia, & le fit tomber évanoui en presence du Pape, il mourut deux jours après. On verifia ensuite qu'il avoit fait faire une edition entiere de S. Augustin pour en ôter ces paroles que Lemos cita.

*Devotion intéressée & extravagante sous
prétexte d'honorer la Vierge.*

Pag. 7. Ce qui s'est passé à Alcala, dont parle le Docteur Aquila, fait assez voir que la devotion des Jesuites pour la Conception s'ajuste à leurs intérêts; qu'elle augmente à proportion qu'ils y trouvent leur compte, s'en servant pour plaire aux Princes, ou pour amasser de l'argent du peuple pour célébrer la fête. Ils ont à Alcala, comme en leurs autres maisons, des Congregations pour leurs écoliers, & pour les autres personnes qui fréquentent leurs Colleges. Ils les assemblerent un Samedi afin de faire vœu de défendre la pureté de Marie dans sa Conception; après lequel ils leur dirent: Vous ne sauriez plus être à présent Dominicains; car ils font un vœu tout contraire. (Ce qui est tres-faux.) Ils ramassèrent ensuite de l'argent de tous ceux qui devoient faire ce vœu, ce qui étoit le principal de la ceremonie, sous prétexte de dépenses qu'il falloit faire; ils firent des feux d'artifice qui aboutirent à brûler une image de la Conception qui servoit de couronne à cette machine. Après que ces Congreganistes eurent soupé, les Jesuites leur mirent entre les mains un étendard de Notre-Dame, & plusieurs les ayant accompagnés assez loin, cet escadron arriva entre dix & onze heures du soir au College de S. Thomas d'Alcala avec des cris & hurlemens épouvantables; accompagnez de paroles sales & deshonnêtes, appelant les Dominicains Juifs, heretiques, ennemis de la Vierge. Ils jetterent des pierres, & tirerent des coups de pistolet, aux portes &

aux

aux fenestres, ils casserent les vitres; & enfin étant las & enroutés à force de crier, ils s'en allerent avec leur étendart, qu'ils laisserent tomber plus d'une fois aux Convents de sainte Catherine & de la Mere de Dieu, où ils firent la même chose.

Le P. Oquete Jesuite prêcha le jour suivant, & leur persuada de defendre la Conception de la Vierge à l'épée, au poignard, au sang & au feu; & que, si quelqu'un s'oposoit à eux: *Sant Jago*, &c. qui est un jurement espagnol par S Jacques, ou une menace. Il oublia seulement, & il y en a qui disent que ce fut par malice, de convoquer les vieux Castillans. Ce qui les ayant irrités, ils allerent la nuit suivante jeter des pierres à la chambre du P. Oquete, faisant triompher Notre-Dame, S. Thomas, & sa doctrine, d'où il arriva un défi entre le capitaine des Castillans & celui des Navarrois, qui étoit celui qui portoit l'étendart la nuit du triomphe des Congreganistes, & la conclusion fut qu'un d'eux fut tué, & mourut sans confession.

Ce P. Oquete dit dans ce sermon que la Vierge aimeroit mieux être éternellement en enfer, privée de la vue de son Fils, & voir les Démon, que d'avoir été conçue en péché originel.

P. 114. Ils n'enseignent pas la Conception immaculée par piété, mais par haine contre les Dominicains, & pour les rendre odieux à tout le peuple. Le Cardinal de Lugo Jesuite écrivit cette lettre à un de leurs Peres de Madrid: *Que votre Reverence fasse en sorte que les vôtres s'appliquent avec soin dans vos quartiers à reveiller la devotion de la Conception, à laquelle on est fort affectionné en*

364 *Autres marques de l'avarice, injustice, Espagne, pour voir si par ce moien nous pourrions détourner ailleurs les Dominicains, qui nous pressent fort ici en defendant S. Augustin. Et je crois que si on ne les oblige de s'employer sur quelque autre matiere, ils nous surmonteront dans les principaux points de Auxiliis.*

Leurs artifices à l'égard des femmes qui ont de la vanité.

P. 247. Les Jesuites usent de differens artifices pour surprendre les personnes à qui ils ont à faire, & principalement les femmes. Ils ne parlent que de la magnificence & de la liberalité à celles qui sont vaines. Ils leur disent que c'est par ces vertus qu'on établit sa reputation, ils leur en donnent des exemples; & ensuite ils leur representent leurs besoins, qu'ils n'ont point d'ornemens en leurs sacrifices, que quelques uns de leurs Peres n'ont pas des chemises pour en changer.

A l'égard de celles qui ont enfans, dont elles ont soin.

Ibid. Il y en a d'autres qui leur sont assez affectionnées, mais elles ont des enfans desquels elles sont obligées d'avoir soin. Ils representent à celles-là la sainteté de l'état religieux, ou combien il est avantageux aux hommes de servir le Roi. Ils engagent ainsi les enfans de ces femmes ou dans des Monasteres, ou dans les armes; & se rendent ensuite maîtres de la maison.

A l'égard

A l'égard des gens simples à qui ils font faire des Donations. Cruel exemple sur ce sujet.

Ibid. Il y a d'autres gens mélancoliques & scrupuleux, auxquels ces Peres représentent fortement qu'il faut s'appliquer tout de bon à son salut, & que pour se mettre la conscience en repos il faut faire son Testament. Ils s'y font toujours donner bonne part; & ils tâchent même, si cela leur est possible, de faire faire plutôt une Donation qu'un Testament, comme il arriva à Malaga en 1643. où un pauvre homme voulant se retirer du monde se confia entièrement à un Jesuite pour faire son Testament, qu'il signa tout simplement sans le regarder. Mais il fut bien surpris de se voir chassé de sa maison au bout de 4. jours par les Jesuites, croiant n'avoir signé qu'un Testament, au lieu que c'étoit une Donation entre vifs. Il s'en plaignit en justice, mais, comme l'on ne juge que sur ce qui est écrit, ses larmes n'obtinrent rien, les Jesuites demurerent en possession de son bien, & il fut réduit à demander l'aumône.

Purgatoire selon les Jesuites semblable au Paradis de Mahomet, où abonderont toutes sortes de voluptez sensuelles.

P. 22. *ESCLAVES*, ce Licentié qui avoit extrait les méchantes maximes des Jesuites, leur reproche dans la proposition VIII. d'avoir avancé qu'il est probable qu'outre le Purgatoire que tous les fidèles croient, il y en a un autre très agreable, rempli de fleurs

366 *Autres marques de l'avarice, injustice,*
& d'odeurs tres-douces, où les ames qui se purifient ne souffrent point la peine du sens, & elles ne s'affligent point de ce que l'entrée de la beatitude leur est différée; & ainsi ce lieu est pour elles comme une prison noble & honorable. *Bellarmin Jesuite*, l. 2. du Purgatoire, ch. 7. returé par *Malvenda Dominicain* dans son livre du Paradis, chap. 92. Remarquez s'il y a quelque difference entre ce Purgatoire & le Paradis de Mahomet.

LE DOCTEUR AQUILA, qui est celui qui avoit entrepris la defense des maximes des Jesuites, répond que cette opinion est une revelation que le S. & Venerable Bede donne pour veritable, & qu'il approuve, l. 5. Hist. cap. 13. & il y a plusieurs autres revelations semblables qui la confirment, rapportées par S. Gregoire, l. 4. des Dialogues, chap. 36. Bellarmin, s'appuyant sur son autorité, dit qu'il n'est pas improbable que ces revelations soient vraies, & par consequent qu'il y ait un lieu tel qu'elles le rapportent où les ames soient purifiées: *Ubi licet nulla pœna sensus sit, tamen pœna damni.* Voiez si on seroit exposé à la modifiance en disant qu'une revelation, que S. Thomas auroit donnée pour vraie, ne seroit pas improbable: nous pouvons dire la même chose en cette rencontre avec autant de raison. Que les Sages jugent après cela si ce n'est pas aller trop loin que de dire que ce soit là enseigner le Paradis de Mahomet: *Posuerunt in Calum os suum.*

L'AUTEUR du Theatre Jesuitique dit sur ces paroles d'Aquila qu'il faut supposer que le Paradis de Mahomet étoit un lieu que ce miserable feignoit, dans lequel se trouvoient
tous

tous les plaisirs dont les hommes peuvent jouir, sans desirer les choses divines; parce que selon lui la beatitude consiste dans le boire, le manger & les autres plaisirs des sens. Que les Sages voient à present si un homme qui ose dire qu'il y a un Purgatoire, dans lequel on ne desire point voir Dieu, où il n'y a ni douleur ni peine, où il y a de très douces odeurs, des champs fleuris & agreables, fr, dis-je, il met grande difference entre ce Purgatoire & le Paradis de Mahomet. Mais ce qui est étonnant, c'est que ces Auteurs veulent corrompre les pensées des Saints pour autoriser leurs malheureuses opinions; car il y a une difference extrême entre ces revelations & l'erreur que le Doct. ur Aquila veut introduire & defendre sous le titre d'opinion. Ces Saints ne disent autre chose, sinon qu'ils ont senti dans l'oraison des odeurs très douces, qu'ils ont vu des champs très-agreables où étoient les âmes, ce qui marquoit la consolation & le soulagement qu'elles recevoient des prières des fideles. Quand l'on se sert de paraboles pour exprimer quelque chose, il ne faut pas s'arrester à l'écorce; mais il faut en pénétrer l'esprit; c'est comme dans ce que dit Notre-Seigneur, qui compare le Roiaume du Ciel à un grain de moutarde, il ne faut pas entendre cela à la lettre, puisque ce n'est qu'une metaphore. Enfin, je qualifie cette opinion en la même maniere qu'en a parlé Suarès, appelé si souvent par les Jesuites le très-sage Suarès. C'est au tome 4. de la 3. partie, dis. 46. sect. 1. n. 13. où il dit, que cette opinion est opposée au sentiment de tous les Theologiens, contraire à la vérité, & aux saints Peres.

de tapisseries; & que toutes les histoires du monde seront gravées dans ses murailles par des sculpteurs très-habiles.

Il dit dans le chap. 60. que les Anges n'auront point de maisons particulieres, & qu'il est mieux qu'ils aillent ainsi de côté & d'autre pour la diversité.

Chap. 65. que les femmes chanteront plus agreablement que les hommes, afin que le plaisir soit plus grand.

Chap. 68. que les femmes ressusciteront avec les cheveux plus longs, & qu'elles se pareront avec des rubans & des coiffures, comme on fait dans le monde.

Dans le chap. 73. que les gens mariez se baiseraient comme en cette vie, & leurs petits mignons d'enfans, ce qui sera avec un grand plaisir.

Voiez ce qu'il dit du jugement universel au n. 50. & vous y verrez l'origine de tout cela, & comme toute la Compagnie l'a voit aprouvé alors; & depuis le Provincial l'aient aprouvé par ordre du General Mutius Vitteleschi, il ne faut pas s'étonner si le Docteur Aquila le defend presentement.

Aux Indes & à la Chine ils portent sur eux les marques des sectaires idolatres, publiant que le Pape l'a déclaré permis.

P. 401. Voici une autre histoire que j'ai aprise du P. Jean Baptiste de Morales Dominicain mon ami, Missionnaire dans la Chine, laquelle s'est passée à Macao.

Les Jesuites servent dans les Indes une certaine nation qu'on appelle Bramins, les-

quels, pour se distinguer des autres idolâtres, parce qu'ils sont d'une secte différente, portent sur leur poitrine de petites cordes entrelassées comme une chaîne, & c'est la marque de leur profession particulière, par laquelle ils sont distinguez des autres. Les Jesuites qui servent ces gens-là, & qui veulent leur être agréables (il y a apparence qu'ils sont riches) portent de ces ceintures comme les idolâtres, c'est comme en la Chine, où ils s'habillent comme les Bonzes, & ainsi ils canonisent en leurs personnes l'idolâtrie de leurs paroissiens. Les autres Religieux s'en étonnerent, & consulterent le Saint Siege, pour savoir ce qu'ils avoient à faire en cette occasion, parce qu'il n'y avoit pas moien d'ôter aux Jesuites cette sorte d'habit. Mais, vers le tems qu'on en attendoit la réponse, le Visiteur des Jesuites, nommé *Rubinos*, publia dans Macao, que sa Sainteté avoit déclaré qu'il étoit permis de s'habiller comme ces Indiens. Le Pere Moraës étant quelque tems après à Rome se souvint de cela, & il demanda au P. Commissaire du saint Office ce que l'on avoit jugé sur ce point là: ce Pere lui montra la sentence qui avoit été rendue, dans laquelle il vit que cette sorte d'ornement ou marque de secte étoit défendu comme hérétique, ce qui est directement contraire à ce que le Visiteur Jesuite avoit publié.

Etrange vœu d'un Jesuite de qualité, que ces Peres font sortir pour recueillir une succession à laquelle il avoit renoncé, l'obligeant par vœu de rentrer chez eux quand il sera maitre de ce bien.

Charles Zani, fils du Comte Jean Zani de Boulogne en Italie, entra dans la Société des Jesuites en l'an 1627. & avant son entrée il fit une tres ample renonciation à tous les biens qui lui pourroient jamais appartenir, de quelque façon que ce pût être, en specifiant expressement que ni lui, ni ladite Société, n'y pourroient jamais rien prétendre. Après qu'il y eut demeuré onze ans, pendant lesquels son Pere & le Comte Angelo son frere moururent, les Peres de la Société lui persuaderent d'en sortir pour prendre cette succession, & retourner après parmi eux. On demanda pour cela au P. General Vitteleschi les lettres de dimission necessaires, qui furent envoyées au P. Menochius Provincial. Mais, avant qu'on les donnât au F. Charles Zani, on lui fit faire vœu de retourner dans ladite Société avec tous les biens qui lui appartiendroient, selon que le P. Bargellin le jugeroit à propos. Et voici la forme de ce vœu que le F. Charles signa :

Moi Charles Zani, étant sur le point de recevoir mes Lettres de dimission de la Société de Jesus que j'ai demandees, avant qu'elles me soient mises entre les mains par le très-Reverend P. Provincial Estienne Menochius, je fais volontairement en sa presence vœu à Dieu, par lequel je m'oblige en conscience à sa divine Majesté le plus fortement qu'il m'est

372 *Autres marques de l'avarice, injustice,*
possible, qu'ayant reçu mesdites Lettres de
dimission je demanderai derechef avec toute
sorte d'instance aux Superieurs qui seront alors
de rentrer dans ladite Societé aussi tôt que
j'aurai mis ordre aux affaires pour lesquelles
j'ai demandé & reçu lesdites Lettres, enten-
dant & m'obligeant, pour faire ladite instan-
ce & demande de rentrer en la Societé, de
prendre tel tems qu'il sera jugé le plus à pro-
pos par le R. P. Vincent Marie Bargellin, &
selon qu'il estimera que mes affaires seront
assez réglées, me voulant tenir obligé quant
à cela de suivre son pieux jugement & sa
volonté, pour m'exempter de tous scrupules,
& pour connoître plus assurément le tems &
le terme d'accomplir mon vœu avec le bon
plaisir de Dieu.

Il quitta l'habit de Religieux le 27. No-
vembre 1639. dans son pais, comme il l'a
témoigné lui-même par écrit signé de lui.
S'étant ensuite mis en possession de ses biens,
il changea de resolution, & vint a Rome
pour obtenir dispense du vœu : mais il ne la
put jamais avoir du Pape Innocent X. Ce-
pendant il tomba malade de fièvre, & fit
son testament en faveur du College des Je-
suites de Boulogne par la persuasion de ces
Peres, qui l'assiégeoient jour & nuit. Et
après cela il mourut.

Les Jesuites se saisirent aussi-tôt des biens.
Mais s'étant rencontré par malheur un vœu
& une disposition contraire, faite par les
Seigneurs Zini, il y eut procès intenté à la
sacrée Rote. Ce qui faisant craindre aux Je-
suites que dans les poursuites & les jugemens
qui interviendroient on ne publiât leur étran-
ge vœu, leur insatiable avidité de bien, &
leur nouvelle maniere d'envahir des herita-
ges,

ges, ils obtinrent du souverain Pontife Alexandre VII. une signature de grace, par laquelle il commanda aux Auditeurs de Rote de terminer cette affaire par voie d'accord. Ce qu'ils firent en divisant tous les biens dont il s'agissoit en douze parties, cinq desquelles furent assignées aux Jesuites, & les sept autres aux Seigneurs Zani, qui ne les posséderent qu'après mille peines & empêchemens de la part de ces Peres, & après avoir presque entierement dissipé cette succession.



LETTRE DE MONSIEUR * * *
A UN DE SES AMIS
DE PARIS.

Où l'on voit la basse complaisance que les Jesuites ont pour les personnes riches & puissantes, & leur étrange conduite à l'égard d'un Abbé Regulier, à qui ils n'ont point craint de donner l'absolution dans sa dernière maladie, sans l'obliger de faire restitution de ses voleries, ni réparation de ses horribles scandales, & qu'ils ont pris soin d'enterrer dans leur Eglise de Lyon après sa mort, & de louer pour sa piété par des monumens publics.

Ecritte de Grenoble le 28. Octobre 1661.



Ous desirez, Monsieur, que je vous entretienne de notre voyage. Il est juste que je fasse ce peu de chose que vous souhaitez, pour vous rendre au moins ce témoignage de la passion que j'ai de vous obeir en des rencontres plus importantes. Nous avons toujours eu beau-tems depuis Paris; & il semble que l'hiver diffère de venir pour nous donner loisir de retourner chez nous sans incommodité.

Je

Je croi que vous sçavez déjà que nous avons passé par Clairvaux, Auberive, Cîteaux, la Ferté, Cluny. Ces grandes & vastes maisons sont des monumens celebres de la pieté de nos peres. Mais ce qui est à gemir, c'est que l'esprit de ces Saints qui les ont fondées, étant mort presque aussitôt qu'eux, ils ne nous ont rien laissé que des pierres; & qu'après s'être sanctifiés par la pauvreté & la pénitence, leur réputation a acquis à leurs successeurs des richesses, qui ne servent qu'à entretenir dans l'oisiveté & le relâchement ceux qui en jouissent. Mais, puisque ces maux sont sans remède, je ne m'y arrêterai pas davantage, & je passe tout d'un coup à Lyon, pour vous raconter une petite conférence que j'y ai eue avec un Pere Jesuite.

Monsieur de M. qui est de leurs bons amis, dès notre arrivée nous mena visiter leur maison de Belle-cour. Après avoir prié Dieu un peu de tems dans leur Eglise, je m'arrêtai à considérer un Epitaphe dont j'avois ouï parler, & qui étoit à peine achevé. Comme il étoit tard, & que j'ai la vue tres-courte, je n'y pus presque lire que ces deux mots, *pia obiit*; & ensuite étant sorti je fus bien aise de me faire dire par le Pere qui nous accompagnoit que cet éloge étoit de Monsieur l'Abbé de saint Sulpice. Comme je sçavois quelque chose de la vie de ce miserable Abbé, je tâchai d'apprendre quelques particularitez de sa mort. Je dis donc à ce Pere que je serois bien consolé s'il étoit vrai que cet Abbé fut mort avec pieté, comme je venois de le lire, mais que j'aurois encore plus de joie d'apprendre quelques particularitez de sa pénitence.

Il me répondit fort simplement qu'il ne faisoit pas douter qu'il ne fut mort en bon état, puisque leurs Peres l'avoient assisté dans sa dernière maladie. Mon Pere, lui dis-je, je vous prie donc de me dire comment cet homme est venu en ce bon état? Si après avoir scandalisé tout le monde par ses debauches, par son infame avarice, par ses impietez, il l'a édifié par quelques marques de repentir: quelle penitence il a faite; & s'il a au moins restitué les sommes immenses qu'il a volées à son Monastere, & aux pauvres? Car vous sçavez sans doute qu'il a joui plus de 20. ans de deux Benefices dont il ne faisoit jamais aucune aumône; & que pour avoir plus de revenu il a laissé mourir presque tous ses Religieux sans en recevoir aucun. Il n'a pas plus dépensé en reparations qu'en aumônes, de sorte que tous les lieux reguliers de son Monastere sont en ruine; & surtout il n'y a plus de dortoir, ni d'infirmierie, ni de refectoir: & enfin, l'argent qu'il a pu amasser par de si étranges épargnes ne suffisant pas encore à son avidité, il a abbatu la meilleure partie des bois, dont il s'est accommodé.

Ce bon Pere m'assura que ses Peres n'avoient point pris connoissance de tout cela; que son bien étoit allé à Monsieur son frere, personne de credit, & la premiere d'une bonne ville. L'impatience me prit, & je m'écriai: O mon Pere, quelle conduite! Quoi, l'on n'a point représenté à cet Abbé qu'un Religieux ne peut amasser de l'argent sans amasser contre lui même un tresor de colere pour le dernier jour? On ne lui a point dit que le feu doit devorer les ames
de

de ceux qui sont assez malheureux de cacher l'or & l'argent qu'ils n'avoient que pour employer aux necessitez des membres de Jesus-Christ ? On ne la point menacé des redoutables jugemens de Dieu , qui n'a point de compassion pour les voleurs & les sacrileges qui meurent dans leurs pechez ?

Je sçai , mon Pere, qu'on a eu tout loisir de l'entretenir de ce qu'il étoit obligé de faire , puisqu'il a été plus de six mois malade, & que vos Peres l'ont veu pendant tout ce tems. S'il est vrai qu'on n'a rien oublié pour l'obliger à faire restitution de ses vols ; afin de satisfaire au moins par là à une partie de ses pechez , & que néanmoins il soit demeuré dans l'endurcissement, comment est-ce que vos Peres ont pu donner l'absolution à un pecheur qui n'a donné aucunes marques de penitence , & qui a persisté volontairement dans ses crimes, en conservant toujours des sommes immenses auxquelles il n'avoit aucun droit ? S. Pierre nous a appris avec quelle severité doivent être jugés ceux qui détournent & retiennent pour eux une partie des choses consacrées à Dieu. Ce crime a été puni dans la personne d'Ananie par une mort subite ; & c'est le premier des Apôtres qui a prononcé un si terrible jugement. Si donc vos Peres ont donné quelque esperance de salut à un homme beaucoup plus coupable qu'Ananie, qu'ont-ils fait autre chose sinon d'abuser de la puissance de Jesus-Christ, pour traiter & déclarer comme vivante une ame qui étoit véritablement morte ? J'avoue, mon Pere, que quelque idée que je puisse avoir du relâchement de votre Morale speculative, je voi bien que vous allez encore plus loin dans

dans la pratique. Ceux qui écrivent des livres, & qui exposent leurs pensées aux yeux de tout le monde, ont pour l'ordinaire quelque retenue, & ils n'oseroient avancer leurs mechantes opinions, qu'en les revestant en même tems de quelque espece de probabilité, qui cache aumoins aux yeux du peuple une partie du mensonge qu'ils autorisent. Mais j'apprens par cet exemple que dans la pratique vous ne prenez pas la peine de déguiser vos detestables maximes: que vous dispensez sans peine des loix les plus indispensables, & qu'il n'y a rien que vous ne donniez à la complaisance. Selon l'ancienne coutume des Monasteres, tout Religieux, à qui on trouve de l'argent après sa mort, est jugé indigne de la sepulture chrétienne, & on jette son corps à la voirie. Mais vous, mes Peres, vous avez des raffinemens pour sauver tout le monde, & sur tout ceux qui ont de l'argent. Toutes les sommes immenses de l'Abbé de saint Sulpice n'ont point empêché que vous ne l'ayez trouvé digne de l'absolution: & quoi qu'il soit mort sans rien donner aux pauvres, ce qui est une marque sensible de sa reprobation. vous n'avez pas craint d'enterrer ses misérables reliques dans votre Eglise, & de dresser des monumens publics de sa piété.

Je vous demande pardon, M. P. si je prends la liberté de vous dire ainsi mes pensées. En voici encore une, qui viendra sans doute à toutes les personnes un peu intelligentes, qui entendront parler de cette histoire. On vous fait cette justice dans le monde de vous prendre pour des gens sages & prudents, & qui ne manquez jamais d'adresse quand il s'agit de vos intérêts.

Cette

Cette persuasion, qui est bien fondée, porte naturellement à croire que, quand vous donnez des absolutions à des pecheurs qui n'ont rien fait pour les mériter, vous vous en faites bien paier, comme d'une chose que vous ne leur devez point, & que vous vous appliquez au moins une bonne partie des biens des mauvais riches à qui vous promettez le Paradis, sans avoir égard à la parole de Dieu qui en exclut tous ceux qui ne font point pénitence. Et en vérité M. l'Abbé de saint Sulpice auroit été très-méconnoissant de la bonté que vous avez eue pour lui, s'il ne vous avoit donné quelque portion des vols qu'il ne pouvoit pas emporter en l'autre monde, & qui ne lui pouvoient plus servir de rien. Il est donc bon, M. P. d'apprendre comment vous avez agi. Peut-être que l'on trouvera quelques raisons pour vous excuser, & pour justifier la mémoire de votre pénitent. Peut-être qu'il a fait quelque restitution, qui est allée à votre profit, & qui ne sera pas pourtant moins utile à son salut, que s'il l'avoit faite à ceux à qui le bien appartient. En effet il est assez probable que l'on a raison de vous préférer à un tas de pauvres gens & de Moines inutiles au monde, à qui cet argent appartenoit.

Ce Pere n'étant pas des plus habiles, paroïssoit assez embarrassé de ce discours. Mais enfin, étant obligé de dire quelque chose pour justifier sa Compagnie, il m'assura que cet Abbé ne leur avoit rien donné, & même que pour l'enterrement & l'Épithaphe dont ils avoient eu soin, ils n'avoient touché que soixante louis, ce qui n'étoit presque que ce qu'ils avoient dépensé. Et ce pauvre

Pere

Pere me contoit cela si naïvement, qu'affurement il n'en savoit pas davantage: de sorte que je me contentai de lui dire que je les plaignois de faire de si mauvaises affaires à si bon marché.

De Lyon nous sommes allez à saint Sulpice, où j'ai vu de mes yeux le defordre où ce miserable Abbé a laissé sa maison tant pour le spirituel, que pour le temporel; & j'y ai appris qu'il commettoit des excès qui monstroient assez qu'il n'avoit ni honneur, ni religion. Il étoit Religieux, & n'en portoit presque jamais l'habit. Il étoit Prêtre, & ne disoit jamais la Messe, sinon quand il étoit obligé de recevoir quelques Religieuses à la profession dans les Couvens qui dépendoient de lui, & sur lesquels il avoit juridiction en qualité de Grand Vicaire de l'Ordre dans la Savoie & la Bresse. Mais alors, avant même partir de sa maison il faisoit marché de ce qu'on lui devoit donner, & il étoit si exact à se faire paier, qu'un jour des Religieuses se trouvant dans l'impuissance de lui donner la somme dont on étoit convenu, il quitta les ornemens sacerdotaux dont il étoit revêtu, & remit la Messe & la ceremonie à une autrefois. Mais, pour ne m'arrêter pas à vous faire le dénombrement de tous ses defordres, on peut dire en un mot que rien ne lui manquoit pour faire un très-mechant homme.

J'ai pris sur les lieux qu'il avoit porté à Lyon une partie des choses les plus precieuses qu'il avoit, ayant laissé presque tout le reste dans un château appelé *Machuras*; que son frere pendant sa maladie y avoit envoyé des cavalliers, qui s'étant rendu les plus forts dans la maison en avoient tout enlevé: qu'en-
suite

suite ils étoient venus à l'Abbaïe pour en faire autant ; mais que la résistance que leur avoient faite les Religieux les avoit obligez de s'en retourner sans rien faire.

Le bruit du pais est que la succession dont son frere s'est emparé, monte à plus de cent mille livres ; ce qui n'est pas malaisé à croire : car que ne pouvoit point amasser un homme qui jouissoit de deux Benefices assez bons, & qui ne faisoit aucune dépense ? Il n'avoit presque plus de Religieux, & il ne leur donnoit presque rien. Il n'avoit aucun train ; & même il avoit assez d'industrie pour faire ses plus grandes débauches à bon marché.

De S. Sulpice nous sommes allés à Grenoble, après avoir passé à la grande Chartreuse.

Il n'y a que deux jours que Monsieur de M. alla trouver le frere heritier de notre Abbé pour lui demander justice, & lui représenter qu'il ne lui étoit pas permis de s'emparer & de retenir par force des biens qui n'étoient pas à lui. Mais nous n'avons eu aucune satisfaction de ce grand Magistrat. Il ne nous témoigna point qu'il se repentît du vol qu'il avoit fait ; & il s'est même si bien formé la conscience sur cette matiere, qu'il n'est pas aisé de lui persuader de quitter une si riche proie. Il nous déclara donc en peu de paroles, mais gravement, qu'il n'avoit rien fait qui ne fût approuvé par vingt Casuistes, dont il y en avoit plus de la moitié de très-habiles Jesuites. Voilà qui est décisif.

Il ne me reste plus pour conclure ma lettre qu'à vous proposer une question, dont je serai bien aise d'avoir votre avis. On ne peut pas ignorer quelle est la conduite des Jesuites à l'égard de cet Abbé. On voit jus-
ques

ques à quel degré a été leur condescendance, & combien ils sont capables de flater les pecheurs dans les desirs de leur cœur. Mais la difficulté est de savoir ce qui les a particulièrement obligés dans cette rencontre d'en user ainsi. Est-ce que ces Directeurs accommodans ont pris une si longue habitude à suivre lâchement toutes les volontés de leurs penitens, qu'il leur est impossible de les contredire, & qu'ils sont comme contraints malgré eux de faire même encore plus que leurs maximes ne leur permettent? Est-ce que dans la pratique ils ne gardent plus aucune règle, & qu'ils font toujours tout ce que l'on veut? Croient-ils tout de bon que les pecheurs qu'ils conduisent de cette sorte, ou plutôt qu'ils laissent marcher dans la voie large, s'y peuvent sauver; & qu'il n'est plus nécessaire de chercher la voie étroite? N'ont-ils point eu plus d'égard à l'autorité du frere vivant, qu'au salut de celui qui se mouroit? Et, puisqu'ils ont été capables d'approuver l'injuste usurpation qu'il a faite des biens de son frere, n'est-il pas probable qu'ils sont fort capables de lui demander à leur tour sa faveur dans leurs mauvaises affaires. Quand nous serons à Paris, nous pourrions nous entretenir de cette affaire plus au long; & si alors vous ne vous contentez pas de ma seule parole, je vous donnerai des témoins irréprochables. M. l'Abbé de S. Sulpice d'apresent est très-informé de tout ce que je vous ai dit. Monsieur son Oncle vous confirmera la même chose, & même Monsieur son Pere, qui ne peut pas être suspect aux RR. PP. puisqu'il est leur ami particulier.

CATALOGUE

Des Livres imprimés aux Dépens
de la Compagnie à Utrecht.

LA SAINTE BIBLE traduite sur les Textes
Originaux avec les différences de la Vulgate. *in*
12. 1. vol.

MANUEL du Chrétien contenant le Livre
des Pseaumes, le Nouveau Testament, & l'I-
mitation de Jesus-Christ avec l'Ordinaire de
la Messe. *in* 24. 1. vol.

LE NOUVEAU TESTAMENT en Latin & en
Francois avec des Reflexions Morales par le
Pere Quesnel. Nouvelle Edition. *in* 12. 8. vol.

JUSTIFICATION des Reflexions Morales par
M. Bossuet. *in* 12.

VAINS EFFORTS des Jesuites contre le Li-
vre de la Justification des Reflexions Mora-
les. *in* 12.

LA CONSTITUTION *Unigenitus* avec des Re-
marques. *in* 12.

RECUEIL de divers Ouvrages au sujet de la
Constitution *Unigenitus* faits pour l'instruction
& la consolation des fideles qui sont touchés
des Maux de l'Eglise. *in* 12.

LES HEXAPLES ou les six Colomnes sur la
Constitution *Unigenitus*. *in* 4. 8. vol.

LA VERITE' rendue sensible à tout le mon-
de. Nouvelle Edition. *in* 12. 2. vol.

LA VRAIE DOCTRINE de l'Eglise sur les Abus
qui se sont introduits dans son sein, & sur l'Ex-
communication. *in* 12. 2. vol.

LE CRI de la Foi contre la Constitution.
in 12. 3. vol.

ANECDOTES, ou Memoires secrets sur la
Constitution. *in* 12. 3. vol.

Nov-

C A T A L O G U E.

NOUVELLES ECCLESIASTIQUES ou Memoire pour servir à l'Histoire de la Constitution, 1723. à 1742. *in* 4. 4. vol.

EXAMEN THEOLOGIQUE de l'instruction Pastorale des XL. Evêques par M. Petitpied, Docteur de Sorbonne. *in* 12. 3. vol.

REGLES de l'équité & du bon sens pour juger, &c. par M. Petitpied. *in* 12.

MEMOIRE des IV. Evêques. *in* 12.

INSTRUCTION Pastorale de M. l'Evêque de Senes sur l'Eglise. *in* 12.

INSTRUCTION Pastorale de M. le Cardinal de Noailles, sur l'Appel au Concile. *in* 12.

RELATION de la Paix de Clement IX. *in* 12. 2. vol.

DIVERS Ecrits sur le Formulaire. *in* 12.

PHANTÔME du Jansenisme, ou justification des prétendus Jansenistes. *in* 12. par M. Arnauld.

PLAINTES à M. Habert, ou injuste accusation du Jansenisme, par M. Petitpied. *in* 12.

INSTITUTION d'un Prince par M. l'Abbé Duguet. *in* 4. 1. vol.

Le même Livre. *in* 12. 3. vol.

CARACTERES de la Charité. *in* 12,

PRIERE PUBLIQUE & dispositions, &c. *in* 12.

TRAITTE' des scrupules. *in* 12.

CONFERENCES Ecclesiastiques sur la Discipline de l'Eglise, par M. l'Abbé Duguet. *in* 4. 2. vol.

HISTOIRE des Jesuites. *in* 12. 2. vol.

MORALE Pratique des Jesuites. *in* 12. 8. vol.

MORALE des Jesuites. *in* 12. 3. vol.

LETTRES Provinciales avec les Notes de Vendrok. *in* 12. 4. vol.

Lar.

C A T A L O G U E.

LETTRES Provinciales sans Notes. *in 12.*

LETTRES d'un Théologien à un Evêque où on demande s'il est permis d'approuver les Jésuites pour prêcher & pour confesser. *in 12.*

LETTRES d'un Théologien Flamand. *in 4.*

LETTRES sur les Promesses faites à l'Eglise, par M. le Gros. *in 12.*

LETTRES Théologiques sur l'usure. *in 4.*

LETTRES de M. Colbert Evêque de Montpellier. *in 12. 4. vol.*

LETTRES de M. l'Abbé de Lisle sur les Miracles de M. Pâris. *in 12.*

LETTRES de M. Arnauld. *in 12. 9. vol.*

LETTRES de M. Nicole. *in 12. 2. vol.*

LETTRES de S. Augustin. *in 12. 6. vol.*

LETTRES de la Mere Angelique Arnauld. *in 12. 3. vol.*

MONARCHIE des Solypses. *in 12.*

L'AMOUR Penitent, par M. l'Evêque de Castorie *in 12. 3. vol.*

TRES HUMBLER Rémontrances des fideles qui sont vexés au sujet de la Constitution UNIGENITUS, par M. le Gros. *in 12.*

JUSTIFICATION des Discours & de l'Histoire Ecclesiastique de M. l'Abbé Fleuri. *in 12. 2. vol.*

DÉFENSE de la Doctrine de S. Augustin sur la grace. *in 12.*

DÉFENSE de la verité & de l'innocence outragées dans la Lettre Pastorale de M. de Charanci Evêque de Montpellier, au sujet d'un Ecrit trouvé dans son Diocèse. *in 4.*

MEMOIRE pour l'Eglise & le Clergé d'Utrecht, où l'on fait voir que depuis la Naissance de la Réforme dans les Provinces-Unies, cette Eglise n'a rien perdu de ses Droits & de sa Jurisdiction. *in 12.*

His-

C A T A L O G U E.

MEMOIRE pour servir à l'Histoire de Port-Royal, par M. du Fossé. *in 12.*

MEMOIRE pour servir à l'Histoire de Port-Royal, par la Mere Angelique Arnauld, Abbesse de Port-Royal. *in 12. 3. vol.*

RECUEIL de plusieurs Pièces pour servir à l'Histoire de Port-Royal. *in 12.*

RECUEIL de divers Ouvrages propres à instruire consoler & affermir dans les tems d'épreuves & de persecution. *in 12.*

RECUEIL des Miracles operés par l'intercession de M. de Pâris. *in 12. 3. vol.*

VERITE' des Miracles operés par l'intercession de M. de Pâris, par M. de Montgeron. *in 4. avec figures.*

VIE de M. Pâris avec son Portrait. *in 12.*

LA GUERRE Seraphique, ou Histoire des Perils qu'a couru la Barbe des Capucins par les violentes attaques des Cordeliers. *in 12.*

TRAITE' de l'Equilibre par M. Fouillou. *in 4.*

APOLOGIE de M. l'Evêque de Babylone. *in 4.*

OEUVRES de M. Colbert Evêque de Montpellier. *in 4. 3. vol.*

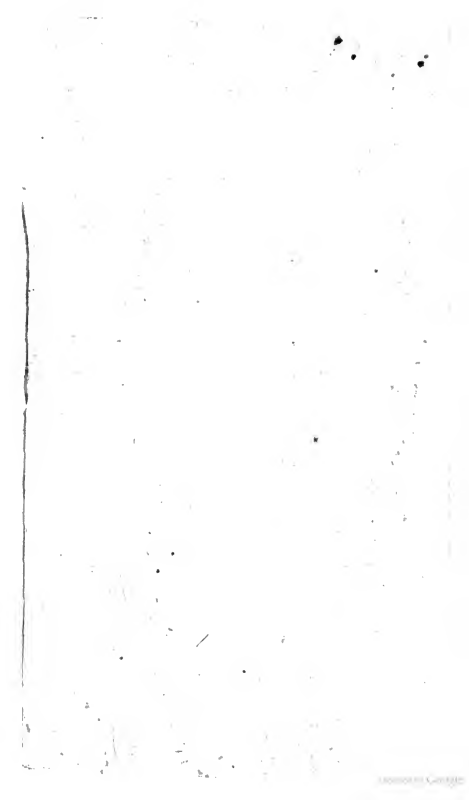
MEMOIRES HISTORIQUES du P. Norbert Missionnaire au sujet des Idolâtries que les Jesuites permettent dans le Pays des Malabares. *in 4. 3. vol.*

LETTRES CURIEUSES & édifiantes au sujet de la persecution que les Jesuites ont suscité à M. l'Evêque d'Halicarnasse dans la Cochinchine en 1740. *in 4.*

HISTOIRE CIVILE du Royaume de Naples par Gianone, traduite de l'Italien. *in 4. 4. vol.*

DIVERS ECRITS sur la grace general par MM. Arnauld & Nicole. *in 12. 4. vol.*

HISTOIRE de Sicile par M. Burigni. *in 4. 2. vol.*





Pr. 5.60



17

X